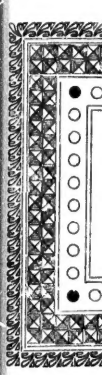


Trente Années dans les déserts

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES ET AVENTURES.

Voyages en zigzag, *en France, en Suisse et en Italie.*
Aventures de Voyages, *Scènes curieuses et variées.*
Sur la route de l'exil : *Souvenirs de deux émigrés.*
Voyageur et homme de lettres : *Xavier Marmier.*
Jérusalem et la Terre-Sainte : *Journal d'un pèlerin.*
Au delà des mers : *L'héroïsme de la vertu en Océanie.*
Le jeune martyr du Laos : *Auguste Séguret.*
Une âme de fer, un cœur d'or : *Bellot, lieutenant de vaisseau.*
Voyages, aventures et combats, *Souvenirs de L. Garneray.*
Mon naufrage et mes tristes aventures, *Récits de Ch. Cochelet.*
Promenades pittoresques en Italie, *Souvenirs de Mgr Postel.*
Le solitaire malgré lui, *Aventures d'un voyageur.*
Les fleurs du désert, *Histoires émouvantes de quelques négresses esclaves.*
Sous le ciel de la Hollande, *Souvenirs du cardinal Lecot.*
Aux lointains pays. *Voyages et explorations.*
Scènes de la vie chrétienne : *Les Missionnaires.*
Le chercheur d'or, *Aventures d'un Français en Amérique.*
L'aspirant de marine : *Charles Thépot.*
A travers l'inconnu. *Excursions périlleuses.*
Sur la cime des montagnes, *Impressions des touristes.*
Le désastre de la Méduse, *Un naufrage et ses suites.*
Voyage en traîneau : *curieuses aventures.*
Les Naufrages *de plusieurs célèbres navigateurs.*
Expéditions enfantines, *récit dédié à la jeunesse.*
Çà et là : *Souvenirs d'un voyageur homme de lettres.*
La chasse aux pirates : *Carnet d'un jeune marin.*
Le capitaine Viaud : *Son naufrage, ses aventures.*
Voyage en Grèce, *raconté par Chateaubriand.*
Impressions d'un touriste *en Italie et en Suisse.* — **Etc.**

DEMANDER LE CATALOGUE.

S.

esclaves.

TYPES DIVERS DES TRIBUS INDIENNES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

1406
T

Trente Années

DANS LES DÉSERTS

DE

l'Amérique du Nord.

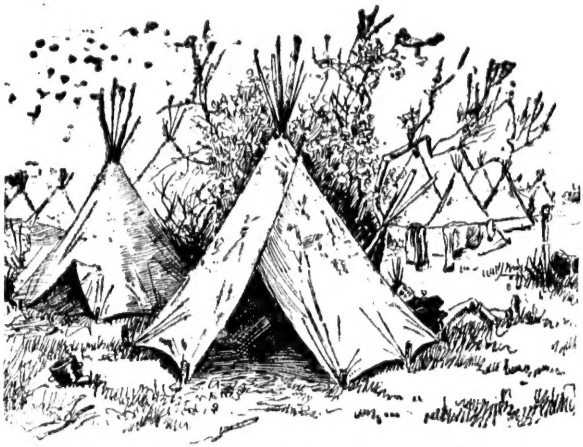
SOUVENIRS PERSONNELS

DE JEAN TANNER.

PARIS
LIBRAIRIE SAINT-PAUL
6, rue Cassette, 6.

GRAMMONT
(Belgique)
ŒUVRE DE ST-CHARLES.

TYPES DIVERS DES TRIBUS INDIENNES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.



LES TENTES DES INDIENS (P. 23).

PRÉFACE.

John Tanner, dont les Mémoires d'une vie de trente années passée au milieu des Indiens de l'Amérique du Nord, ont paru à New-York au dernier siècle, n'est point un personnage imaginaire. Son récit, eu égard à la naïveté de la forme et des pensées, ne peut permettre aucun doute sur l'existence du narrateur ni sur la loyauté de l'éditeur américain ; on n'invente certes pas ainsi !

En littérature, comme en politique, l'inexpérience et l'extrême habileté viennent échouer contre le même écueil ; il n'est pas de romancier, novice ou expert, qui n'eût cherché d'autres ornements pour les scènes de la vie sauvage que Tanner retrace dans toute leur brutalité primitive. La littérature de métier ne saurait être aussi simple, lors même qu'elle affecterait des prétentions à la simplicité.

D'origine européenne, enlevé dès son bas âge par les Indiens de la frontière, Tanner passe toute l'adolescence, toute la jeunesse et les premières années de l'âge mûr, dans les privations et les habitudes de la vie sauvage, — habitudes qu'il est si difficile de rompre pour revenir à la vie civilisée. M. Edwin James, dans une cons-

ciencieuse préface, explique avec quel rigorisme il s'est interdit toute altération des souvenirs de Tanner, sous la dictée duquel il a écrit cet ouvrage. Et nous-même, nous avons suivi le texte anglais de James avec une scrupuleuse exactitude.

Au surplus, voici des preuves décisives de l'authenticité de l'ouvrage.

M. Gustave de Beaumont, dans le tableau des mœurs américaines qu'il a publié sous le titre de « Marie ou l'Esclavage aux Etats-Unis », consacre un appendice de près de cent pages à l'état ancien et à la condition présente des tribus indiennes de l'Amérique du Nord. Ce résumé, d'un intérêt vivant, non moins remarquable par le talent de l'écrivain que par la force et la noblesse des pensées, ne s'appuie que sur des témoignages incontestés, et M. Gustave de Beaumont invoque au premier rang celui de John Tanner, rentré dans la vie civilisée après trente années passées au milieu des peuplades sauvages.

Alexis de Tocqueville, compagnon des courses de M. Gustave de Beaumont dans l'Amérique du Nord, a fait paraître, lui aussi, un écrit d'un rare mérite issu du même voyage. Tout le monde connaît le livre « de la Démocratie en Amérique », qui, tout en faisant les réserves nécessaires sur les opinions de l'auteur, a tant passionné les esprits sérieux. C'est une méditation politique de l'ordre le plus élevé, dont les moindres détails prouvent autant de conscience que de maturité. Alexis de Tocqueville, étudiant, sans esprit de système, la marche de la civilisation en Amérique, examine avec soin l'état actuel et l'avenir probable des tribus indiennes qui habitent le territoire possédé par l'Union. Or, l'autorité de Tanner est invoquée, dans ses pièces justificatives, parmi les témoignages les plus concluants.

Hâtons-nous d'ajouter que MM. de Beaumont et de Tocqueville ont rencontré Tanner à l'entrée du lac Supérieur : ils ont longue-

*ment conversé avec cet Américain, qui leur a paru ressembler bien plus encore à un sauvage qu'à un homme civilisé, et il n'est pas resté dans leur esprit le moindre soupçon contre la sincérité de son récit. Les mémoires ont été traduits d'après un exemplaire qui appartenait en personne à M. de Tocqueville et dont le premier feuillet porte l'annotation suivante : « Acheté de Tanner lui-même sur le Steam-boat, l'*Ohio, *en août* 1831. »

Un lecteur exercé ne saurait d'ailleurs méconnaître dans les défauts mêmes de cet ouvrage la preuve irrécusable de son authenticité. L'absence de toute espèce d'art et la naïveté du récit ont rarement été poussées aussi loin. C'eût été l'œuvre d'une révision facile de grouper plus artistement les personnages, de les mettre en scène plus à propos, de mieux classer les faits. L'éditeur américain s'en est scrupuleusement abstenu, et le traducteur français a su résister à la tentation de rendre la vérité plus évidente par des vraisemblances mieux coordonnées.

Les humbles mémoires de John Tanner paraissent donc tels qu'il les a dictés lui-même. Vous avez lu cent fois le roman de la vie sauvage ; en voici la réalité.... Autant que je puis en juger, dit Washington Irving, « l'Indien des fictions poétiques est, comme le berger du roman pastoral, une pure personnification d'attributs imaginaires. » Cette critique générale du spirituel écrivain n'est que trop fondée, mais elle ne saurait atteindre les souvenirs de Tanner ; l'imagination en est sévèrement exclue, il n'y a rien de poétique dans ses mémoires.

Signalons maintenant l'importance capitale de cette publication. Tel qu'il est, dans son irrécusable simplicité, le récit de Tanner donne, presque à chaque ligne, un terrible démenti aux assertions du philosophisme voltairien. C'est la réponse la plus péremptoire à tant de soi-disant moralistes qui ont confondu l'état de nature avec l'état sauvage, comme le leur a si justement reproché Chateaubriand.

Il semble qu'une véritable fatalité, — juste châtiment de leurs mensonges, — ait poursuivi les écrivains rationalistes, toutes les fois qu'ils ont voulu puiser dans l'exemple des Indiens un argument contre le christianisme et l'ordre social. Montesquieu lui-même et Buffon n'ont pas échappé à cette loi commune. Il serait trop facile de relever ici d'étranges erreurs dans leur pages déclamatoires ; et, si l'on voulait remonter jusqu'à Montaigne pour le provoquer à une lutte de raisonnement, il serait confondu comme les autres par l'évidence des faits.

Nulle renommée de penseur n'a plus à perdre que celle de J.-J. Rousseau à l'étude des révélations de Tanner. Chaque souvenir reproduit par le naïf autobiographe met à nu un sophisme du fameux écrivain. Il n'est presque pas de fait, négligemment rapporté dans es Mémoires, qui ne devienne une réfutation sans réplique d'un passage du « Contrat social » ou du « Discours sur l'inégalité des conditions ». Les prétendues félicités de l'état de nature et l'impossibilité d'imposer un joug aux sauvages qui n'ont besoin de rien sont réduites à leur juste valeur par un adversaire d'autant plus redoutable que la démonstration n'a rien de classique, et qu'elle parle d'elle-même à tous les esprits.

Est-il bien nécessaire d'ajouter que Raynal, et tant d'autres philosophes à sa suite, ne sauraient résister aux arguments d'expérience de ce peintre de la nature qui ne les connaît même pas? Tanner aura rendu un éminent service aux sciences morales, en dégageant leur étude d'une foule de lieux communs sur les sauvages qu'on nous prétendait ne porter quasi pas de vêtements, ne vivre que du produit de leur chasse, être en paix avec toute la nature dès qu'ils se sentaient repus, et n'avoir jamais pu être domptés.

« Le nord de l'Amérique, disait le philosophe Poivre, est habité par de petits peuples sauvages, misérables et sans agriculture, mais jouissant de la liberté, et par là moins malheureux peut-être que la

foule des nations policées, qui, plus éloignées qu'eux des lois de la nature par la privation des droits qu'elle donne, font des efforts impuissants pour se procurer le bonheur. » Voilà un type assez exact des raisonnements que Tanner est appelé à détruire.

Rentré, depuis quelques années, parmi des hommes de sa couleur, Tanner, qui rêva si longtemps le retour à la vie civilisée, sans pouvoir s'arracher aux liens de la vie sauvage, n'est-il pas, dans cette question de haute morale, le témoin le mieux choisi et le plus désintéressé ? Qui connaît mieux que lui les « gens de bien grossiers », que Voltaire se plaisait tant à opposer à la société chrétienne ?

Divers journaux ont rapporté que l'Académie des sciences morales et politiques avait confié à une commission l'étude des malheureux Indiens Charruas, qu'une spéculation effrontée livrait à la frivole curiosité des Parisiens, tandis que de pauvres Chippeways arrivaient à Londres pour être aussi montrés en spectacle. Il est douteux que cette enquête ait pu produire des résultats ; mais voici un livre qui doit remplir les intentions de l'Académie.

Les Mémoires de Tanner sont les dernières annales d'un peuple que la Providence semble avoir condamné à disparaître du sol de ses aïeux. Ces hommes, dont la race est quasi éteinte, sont les descendants des sauvages qui accueillirent et aimèrent les premiers colons français. Du jour où le nord de l'Amérique a été livré, sans aucune rivalité, à la colonisation anglaise, date leur ruine irréparable. Sous la protection de la France, ils passaient lentement, par persuasion et non par force, de leur état social aux mœurs civilisées ; il fallait un siècle encore, peut-être, et le secours du catholicisme pour achever cette pacifique conquête. Resserrés aujourd'hui entre les sujets et les fils émancipés de la Grande-Bretagne, leur sort n'a plus d'incertitude.

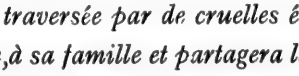
Indiens, il faut mourir !

Hélas ! ce n'est pas les armes à la main que périssent les derniers

représentants de tant de belliqueuses peuplades ! Non ; elles sont décimées par l'eau de feu et les maladies européennes, nées d'un esprit mercantile, si heureusement inconnu de leurs pères !... Ah ! combien les choses seraient différentes si, au lieu des suppôts du dieu Plutus, ces pauvres Indiens n'avaient jamais connu ni écouté, en fait d'étrangers, que les missionnaires, depuis l'immortel Las Casas, leur intrépide défenseur contre l'oppression de leurs conquérants, jusqu'aux Jésuites du XIXe siècle !

Quel compte terrible devra rendre un jour au tribunal de l'histoire la république anglo-américaine qui, placée entre deux races d'hommes et appelée par la Providence à les civiliser par le christianisme, les a écrasées, cherchant même à les détruire l'une et l'autre ! Et, dans cette œuvre d'extermination, elle a voulu encore mentir à l'univers ; elle a voulu, aux yeux des nations, se parer du semblant de la religion et de l'humanité ! La déposition de John Tanner, dans ce grand procès historique, est et restera décisive. Cet homme qui a tant souffert, est un témoin intègre, incorruptible : la parfaite sincérité est le mérite souverain de ses Mémoires.

Ils n'en sont pas moins d'un poignant intérêt pour les lecteurs plus jeunes, étrangers encore à ces graves questions. Ce que Cooper et Chateaubriand décrivent d'imaginaire, Tanner l'a vécu : *ici, ce n'est plus le roman, c'est la réalité, et chacun suivra avec sympathie le malheureux habitant des bois parmi les mille péripéties de son existence sans cesse traversée par de cruelles épreuves ; chacun s'attachera à sa destinée, à sa famille et partagera les émotions si diverses de joie, de crainte, de désespoir, d'angoisse, qui furent la trame de cette vie si bizarre et si tourmentée.*



Trente Années dans les Déserts.

CHAPITRE PREMIER.

L'évasion. — L'enlèvement. — En face de la mort. — Voyage affreux. — Combat. — Dangers sans cesse renaissants. — L'adoption. — Les premiers temps passés au milieu des sauvages. — La femme-chef. — Souffrances et humiliations. — Une nouvelle mère. — Traitements plus humains.

Le premier événement de ma vie dont j'aie conservé quelque souvenir, c'est la mort de ma mère. J'avais deux ans, et plusieurs circonstances de cette perte firent sur moi une impression si forte qu'elles sont présentes encore à mon esprit ; je ne retrouve pas dans ma mémoire le nom du lieu que nous habitions ; on m'a dit que c'était au bord de la rivière de Kentucky, fort loin de l'Ohio.

John Tanner, mon père, quitta la Virginie, peu de temps après la mort de ma mère, et alla s'établir dans un lieu nommé *Elk-Horn* (1). Là était une caverne ; je la visitais souvent avec lui ;

(1) Ce mot signifie : *Bois d'élan.*

nous portions deux chandelles ; l'une était allumée en entrant, et nous marchions en avant jusqu'à ce qu'elle fût consumée ; alors nous retournions sur nos pas, et la seconde n'était pas encore entièrement brûlée lorsque nous regagnions l'entrée de la caverne.

Elk-Horn était quelquefois attaqué par des Indiens Shawneeses qui tuaient les blancs et massacraient ou enlevaient les troupeaux et les chevaux. Une nuit, mon oncle paternel, accompagné de quelques autres hommes, s'approcha du camp de ces cruels Indiens jusqu'à une portée de fusil ; il en tua un dont il rapporta la chevelure, tous les autres s'élancèrent dans la rivière et parvinrent à s'échapper.

Pendant notre séjour à Elk-Horn, survint un événement à l'influence duquel j'ai attribué la plupart des malheurs de ma vie. Mon père, partant un matin pour un village assez éloigné, recommanda expressément, à ce qu'il paraît, à mes sœurs Agathe et Lucy de m'envoyer à l'école. Elles n'y songèrent que dans l'après-midi ; le temps était devenu pluvieux, et j'insistai pour rester à la maison. Le soir, à son retour, mon père, apprenant que je n'étais pas allé à l'école de toute la journée, m'envoya chercher une poignée de petits roseaux et, les prenant dans sa main, me fustigea beaucoup plus rudement que je ne croyais l'avoir mérité. Je gardai rancune à mes sœurs pour avoir fait peser toute la faute sur moi, tandis qu'elles ne m'avaient rien dit dans la matinée. Depuis ce jour, la maison paternelle me déplut ; je pensais et disais souvent : « Je voudrais aller vivre avec les Indiens... »

Je ne sais combien de temps dura notre résidence à Elk-Horn. Quand nous en partîmes, deux jours de marche avec des chevaux et des charrettes nous conduisirent à l'Ohio ; là mon père se procura trois bateaux plats, où l'on voyait plusieurs trous de balles et des traces de sang ; c'était du sang de quelques hommes tués par les Indiens. Dans l'un des bateaux, nous embarquâmes les

chevaux et les bêtes à cornes ; dans le second, les lits et les bagages ; dans le troisième, quelques nègres. Les deux premiers furent attachés ensemble ; l'autre suivait ; nous descendîmes l'Ohio, et deux ou trois jours nous suffirent pour atteindre Cincinnati.

Devant cette ville, le premier bateau vint à sombrer au milieu de la rivière ; mon père, s'en apercevant, s'élança au milieu des bestiaux et coupa leurs traits ; ils gagnèrent tous la terre à la nage du côté du Kentucky. Les habitants de Cincinnati arrivaient à notre aide ; mon père n'eut qu'à les remercier.

En un jour, nous descendîmes de Cincinnati à l'embouchure du Big-Miami ; c'était sur l'autre rive que nous devions former un établissement ; là se trouvaient un peu de terre défrichée et une ou deux cabanes de bois, abandonnées par crainte des Indiens. Mon père releva les cabanes et les entoura d'une forte palissade. C'était au commencement du printemps ; les premiers travaux eurent pour objet de préparer un champ à recevoir du grain. Dix jours à peine après notre arrivée, mon père nous dit un matin qu'au mouvement des chevaux il voyait que les Indiens rôdaient dans les bois. « John, ajouta-t-il, vous ne sortirez pas aujourd'hui de la maison ... » ; puis, après avoir recommandé à ma belle-mère de ne laisser sortir aucun des enfants, il alla dans les champs semer du grain avec les nègres et mon frère aîné.

Trois petits enfants, sans me compter, étaient restés à la maison avec ma belle-mère ; pour me retenir plus sûrement, elle me confia le plus jeune, âgé seulement de quelques mois ; mais je ne tardai pas à m'ennuyer et je mis à pincer mon petit frère pour le faire crier. Ma belle-mère me dit alors de le prendre dans mes bras et de le promener dans la maison ; j'obéis, sans cesser de le pincer ; enfin, elle le reprit pour l'allaiter. Je saisis cette occasion et m'échappai dans l'enceinte de la palissade, d'où je gagnai rapidement

une petite porte qui donnait sur la plaine. A peu de distance de la maison et tout près du champ, s'élevait un noyer sous lequel j'allais souvent ramasser des noix de l'année précédente ; pour y parvenir sans être aperçu de mon père ou de ses ouvriers, il me fallut prendre quelques précautions. Je crois voir encore mon père au moment où je me cachai derrière l'arbre. Au milieu du champ, son fusil à la main, il faisait bonne garde contre les Indiens, tandis que les autres hommes travaillaient ; je me disais en moi-même : « Je voudrais bien voir ces Indiens. »

Déjà mon chapeau de paille était à moitié plein de noix, lorsque j'entendis un bruissement ; je me retournai, c'étaient les Indiens. Un vieillard et un jeune homme me saisirent et m'entraînèrent brusquement ; l'un d'eux prit mon chapeau, jeta les noix et le posa sur ma tête. Je n'ai aucun souvenir de ce qui se passa ensuite pendant assez longtemps ; je m'étais sans doute évanoui, car je ne criais pas. Enfin, je me trouvai sous un grand arbre qui devait être fort loin de la maison ; je ne vis plus le vieillard ; j'étais entre le jeune homme et un autre Indien trapu et très petit. J'avais probablement fait résistance ou irrité cet homme de quelque autre manière, car il m'entraîna à l'écart, prit son tomahawk et me fit signe de lever les yeux. Je compris parfaitement à ses gestes et à l'expression de ses traits qu'il me disait de regarder le ciel pour la dernière fois, parce qu'il allait me tuer. J'obéis, mais le jeune Indien qui m'avait enlevé retint le tomahawk déjà suspendu sur ma tête. Une vive altercation s'éleva entre ces deux hommes ; mon protecteur poussa un cri, plusieurs voix répondirent et je vis accourir en toute hâte le vieillard et quatre autres Indiens. Le vieux chef parut adresser quelques paroles sévères à celui qui m'avait menacé, puis il me reprit par une main et le jeune homme par l'autre, et ils me traînèrent entre eux, tandis que l'Indien devenu pour moi un objet de terreur

marchait en arrière. Je les retardais dans leur retraite, et je crus voir qu'ils craignaient d'être atteints ; plusieurs d'entre eux veillaient à quelque distance de nous.

Il y avait près d'un mille de la maison de mon père à l'endroit où ils me firent entrer dans un canot d'écorces d'hickory (1), caché parmi les broussailles au bord de la rivière. Ils y sautèrent tous les sept, traversèrent sur-le-champ l'Ohio et vinrent débarquer sur la rive gauche du Big-Miami, près de son embouchure. Là, le canot fut abandonné, et les pagaies plantées de manière à pouvoir être aperçues de la rivière. A peu de distance dans les bois, ils avaient caché des couvertures et des provisions ; ils m'offrirent un peu de venaison boucanée et de la graisse d'ours, mais je ne pouvais manger. On découvrait très distinctement la maison de mon père ; ils se mirent à la regarder et tournèrent les yeux sur moi en riant : je n'ai jamais su ce qu'ils disaient.

Leur repas terminé, ils commencèrent à remonter le Miami en me traînant comme auparavant, et ils m'ôtèrent mes souliers qui leur semblaient gêner la rapidité de ma marche. Quoique me voyant étroitement surveillé, je n'avais pas perdu tout espoir de m'enfuir ; pendant qu'ils m'entraînaient, je cherchais, à leur insu, à remarquer des objets qui pussent me servir d'indices dans mon retour ; j'appuyais aussi sur les longues herbes et sur la terre molle pour y laisser l'empreinte de mes pas. C'était pendant leur sommeil que j'espérais m'échapper. A la nuit tombante, le vieillard et le jeune homme me serrèrent entre eux si étroitement, que la même couverture nous enveloppait tous les trois. Ma fatigue était telle que je m'endormis sur-le-champ, et le lendemain, quand je me réveillai au lever du soleil, déjà les Indiens étaient debout et prêts à reprendre leur marche. Nous cheminâmes ainsi pendant près de quatre jours, les Indiens me don-

(1) Sorte de noyer.

nant à peine à manger, et moi espérant toujours de m'enfuir ; mais chaque nuit le sommeil s'emparait entièrement de moi. Mes pieds nus étaient tout blessés et très enflés ; le vieillard s'en apercevant en tira beaucoup d'épines et d'éclats de bois, puis il me donna une paire de mocassins, qui me soulagea un peu.

Le plus ordinairement, je marchais entre le vieillard et le jeune homme, et souvent ils me faisaient courir jusqu'à extinction de forces ; pendant plusieurs journées, je ne mangeai rien ou presque rien : vers le quatrième jour, après avoir quitté l'Ohio, nous rencontrâmes une grande rivière qui se jette, je crois, dans le Miami. Elle était si large et si profonde que je ne pouvais la traverser ; le vieillard me prit sur ses épaules et me passa sur l'autre bord ; l'eau s'élevait jusqu'à ses aisselles ; je reconnus que je ne pourrais pas repasser seul cette rivière, et tout espoir d'une fuite prochaine m'abandonna. Je me mis aussitôt à gravir le bord et à courir dans les bois, où, à peu de distance, je fis lever une dinde sauvage : son nid était plein d'œufs ; je les pris dans mon mouchoir et retournai vers la rivière. Les Indiens rirent en me voyant, me prirent les œufs et allumèrent du feu pour les faire cuire dans une petite chaudière. J'avais bien faim et je veillais sur ces préparatifs de repas, lorsque le vieillard accourut de l'endroit où nous étions débarqués ; il prit aussitôt la chaudière et jeta sur le brasier l'eau et les œufs en adressant, à voix basse et d'un ton précipité, quelques mots au jeune homme. Je pensais que l'on nous poursuivait, et j'ai su dans la suite que je ne m'étais pas trompé ; il est probable que quelques-uns de mes amis étaient alors à ma recherche sur l'autre bord de la rivière. Les Indiens ramassèrent les œufs en toute hâte et se dispersèrent dans les bois, d'eux d'entre eux m'entraînant de toute la vitesse de mes jambes.

Un ou deux jours après, nous rencontrâmes un parti de vingt à trente Indiens, marchant vers les établissements européens ;

le vieillard leur parla longtemps : j'ai appris plus tard que c'étaient des guerriers shawneeses. Instruits par nous que des blancs nous poursuivaient sur les bords du Miami, ils marchèrent à leur rencontre. Un combat sérieux s'ensuivit et le nombre des morts fut grand de part et d'autre.

Notre marche à travers les bois était ennuyeuse et pénible ; dix jours environ après cette entrevue, nous arrivâmes aux bords du Maumée. Sans perdre de temps, les Indiens parcoururent les bois et examinèrent les arbres en s'appelant et se répondant. Un hickory fut bientôt choisi et abattu ; son écorce enlevée fournit un canot (1) où nous entrâmes tous, et nous suivîmes le courant jusqu'à un grand village de Shawneeses, à l'embouchure d'une rivière. Comme nous débarquions, un grand nombre d'Indiens accoururent ; une jeune femme s'élança sur moi en criant et me frappa à la tête ; plusieurs de ses proches avaient été tués par les blancs. Beaucoup de Shawneeses paraissaient vouloir me mettre à mort ; mais le vieillard et le jeune homme réussirent à les en dissuader. Je voyais bien que j'étais souvent l'objet de leur conversation, mais je n'entendais pas ce qui se disait ; le vieillard savait quelques mots anglais ; il m'ordonnait quelquefois, dans cette langue, d'apporter de l'eau, de faire du feu, ou de lui rendre d'autres petits services qu'il commençait à exiger de moi.

Deux jours se passèrent dans ce village et nous remontâmes en canot ; à peu de distance, les Indiens s'arrêtèrent près d'un

(1) « Les canots d'écorce de bouleau sont le chef-d'œuvre de l'art des sauvages. Rien n'est plus joli et plus admirable que ces machines fragiles, avec lesquelles cependant on porte des poids immenses et l'on va partout rapidement. Il y en a de différentes grandeurs, de deux, de quatre, jusqu'à dix places distinguées par des barres de traverse... Le fond du canot est d'une ou deux pièces d'écorce, auxquelles on en coud d'autres avec de la racine qu'on gomme en dedans et en dehors, de manière que l'esquif paraît être d'une seule pièce. Comme l'écorce qui en fait le fond n'a guère au delà de l'épaisseur d'un ou de deux écus, on le fortifie en dedans par des clisses de bois de cèdre extrêmement minces, qui sont posées en long... Si ces petits bâtiments sont commodes, ils ont aussi leurs inconvénients ; car il faut user de grandes précautions en y entrant, et s'y tenir assez contraint pour ne pas tourner... ; ils sont d'ailleurs très fragiles. » *Le P. Lafitau*, Mœurs des sauvages américains, tome 2.

comptoir où trois ou quatre traiteurs savaient parler l'anglais. Ces hommes s'entretinrent beaucoup avec moi et me dirent qu'ils désiraient me racheter pour me rendre à mes amis ; mais le vieillard ne voulant pas consentir à se séparer de moi, les marchands m'assurèrent que je devais être content d'aller avec les Indiens et de devenir le fils du vieillard à la place d'un enfant qu'il avait perdu. Ils me promirent en même temps que dans dix jours ils reviendraient et me rendraient la liberté. Pendant tout notre séjour je fus traité par eux avec bonté, et ils me donnèrent abondamment à manger, ce que n'avaient pas fait les Indiens ; quand il fallut les quitter, je me mis à crier pour la première fois depuis mon enlèvement, mais leur promesse de venir dans dix jours me consola. Peu après notre départ, nous entrâmes dans le lac, et la nuit, les Indiens ne s'arrêtèrent pas pour dresser leurs tentes. Au point du jour, ils poussèrent un cri ; quelques lumières parurent sur le rivage, et aussitôt un canot vint prendre trois de nos compagnons.

Je ne me souviens guère de ce qui se passa depuis ce moment jusqu'à notre arrivée à Détroit (1). D'abord nous pagayâmes au milieu de la rivière jusqu'en face du centre de la ville, puis nous nous approchâmes du bord, où je vis une femme blanche s'entretenir quelques instants avec les Indiens, mais je ne compris rien à leur conversation. Plusieurs blancs se tenaient aussi sur le rivage ; j'entendis leurs paroles sans en comprendre un seul mot ; ils parlaient sans doute français. Après quelques minutes d'entretien avec la femme, les Indiens poussèrent au large et s'éloignèrent de la ville.

Vers le milieu de la journée, nous descendîmes dans les bois et tirâmes le canot à terre ; les Indiens découvrirent un grand arbre creux, ouvert d'un côté, où ils serrèrent leurs couvertures, leur

(1) Petite ville dans le comté de Wayne.

petite chaudière et divers autres objets. Ils m'y firent ensuite entrer *à quatre pattes*, et bouchèrent l'ouverture ; je les entendis quelques minutes, puis tout devint calme, et le silence dura longtemps ; si je n'avais déjà renoncé à tout espoir de m'enfuir, il m'aurait bientôt fallu reconnaître l'impossibilité de sortir de ma prison.

Au bout de quelques heures, j'entendis soulever les pièces de bois qui me tenaient enfermé ; le jour allait paraître. J'aperçus à travers l'obscurité une grande jument, gris de fer, et deux petits chevaux bais, amenés par les Indiens ; ils me firent monter sur l'un, placèrent leurs bagages sur les deux autres,et chacun de nos hommes montant à cheval tour à tour, nous voyageâmes rapidement ; trois jours, au plus, nous conduisirent à Saugenong. Là, deux Indiens nous quittèrent encore ; c'était le village du vieillard et du jeune homme ; au lieu de se rendre en droite ligne chez eux, ils laissèrent leurs chevaux et empruntèrent un canot qui nous déposa devant la maison du vieillard, espèce de cabane construite en bois, comme plusieurs de celles du Kentucky. Une vieille femme accourut aussitôt vers nous ; le vieillard lui dit quelques mots, et elle se mit à pousser des cris en me serrant dans ses bras et m'entraînant vers la cabane.

Le lendemain, je fus conduit près d'un petit enclos, entouré de piquets, des deux côtés duquel s'étendait un espace de terrain vide et uni. Là, tous les Indiens s'assirent ; la famille et les amis du vieillard d'un côté, les étrangers de l'autre ; les amis avaient apporté des présents, du sucre, du blé, diverses espèces de grains, du tabac, et d'autres choses encore. Bientôt les Indiens qui m'avaient amené se mirent à danser, me traînant avec eux autour du petit enclos ; leur danse était vive et gaie, à peu près comme celle de l'escalpe. De temps en temps, l'on m'offrait quel-

ques-uns des présents apportés ; mais lorsque le tour de la danse me ramenait de l'autre côté, on m'arrachait tout ce qui m'avait été donné. Nous passâmes ainsi une grande partie du jour, jusqu'à ce que les présents fussent épuisés ; alors chacun s'en alla chez soi.

Je venais d'être adopté par la famille du vieux Manitoogeezhik. Il avait perdu, peu de temps auparavant, le plus jeune de ses fils, et sa femme lui avait dit qu'elle ne pourrait plus vivre s'il ne lui ramenait pas son enfant : c'était lui demander un jeune prisonnier pour l'adopter. Manitoogeezhik, avec son fils aîné, Kiskauko, et deux autres hommes de sa nation, demeurant au lac Huron, s'était aussitôt mis en marche, uniquement pour la satisfaire. Vers la partie supérieure du lac Érie, trois jeunes hommes, de ses parents, s'étaient joints à lui, et ils avaient marché tous les sept vers les établissements de l'Ohio. La veille de mon enlèvement, les Indiens, parvenus à l'embouchure du Big-Miami, avaient passé l'Ohio et s'étaient cachés en vue de la maison de mon père. Plusieurs fois, dans la matinée, le vieillard avait eu beaucoup de peine à contenir l'ardeur des jeunes guerriers, qui, impatients de ne point voir paraître d'enfant, voulaient faire feu sur les ouvriers. C'est dans ces circonstances qu'eut lieu mon enlèvement, suivi du long voyage dont je viens de parler.

Ma nouvelle famille me donna le nom de Shawshawwanebase (le faucon), et je fus ainsi appelé pendant tout le temps que je passai parmi les sauvages. Ma mère indienne se nommait Nekeekwoskecheemekwa (la loutre) ; cet animal était son *totem* (1).

Le printemps commençait à peine à notre arrivée à Saugenong ; je me rappelle que les feuilles étaient petites encore et que les Indiens semaient leurs grains. Moitié par signes, moitié par le peu de mots anglais que savait Manitoogeezhik, il me fut enjoint de

(1) Emblème, blason.

les aider dans leurs travaux ; les semailles terminées, tous les Indiens quittèrent le village pour aller chasser et boucaner la venaison.

Arrivés dans leurs cantons de chasse, ils choisirent un quartier où les daims abondaient, et là, ils se mirent à élever une sorte de longue palissade de branches vertes et de petits arbres. Quand une partie de cette construction fut achevée, on me montra comment il fallait ôter les feuilles et les petites branches sèches du côté où les Indiens devaient se mettre à l'affût ; les jeunes femmes et les enfants m'aidaient quelquefois dans ce travail ; souvent aussi on me laissait sans compagnon.

Les chaleurs commençaient ; resté seul, un jour, et souffrant de soif et de fatigue, je m'endormis : tout à coup je crus entendre de grands cris ; je voulus soulever la tête, je ne le pouvais pas. Reprenant un peu mes sens, je distinguai près de moi ma mère indienne avec ma sœur, et je m'aperçus que toute ma tête se trouvait trempée d'eau. La vieille femme et sa fille poussaient des cris aigus ; je restai quelque temps encore à découvrir que j'avais la tête enflée et presque brisée. Il paraît que le vieux Manitoogeezhik, m'ayant surpris dans mon sommeil, m'avait frappé d'un coup de tomahawk et jeté dans les buissons ; de retour au camp, il avait dit à sa femme : « Vieille femme, l'enfant que je vous ai amené n'est bon à rien, je l'ai tué ; vous le trouverez à tel endroit. » L'Indienne et sa fille accoururent et découvrirent encore en moi quelques signes de vie ; il y avait longtemps qu'elles criaient à mes côtés, et me versaient de l'eau sur la tête, lorsque je repris mes sens.

En peu de jours, je fus à peu près guéri de cette blessure, et l'on me renvoya travailler à la palissade, mais j'avais bien soin de ne plus m'endormir ; je tâchais d'aider les Indiens dans leurs travaux et d'obéir à tous leurs ordres ; cependant, j'étais traité

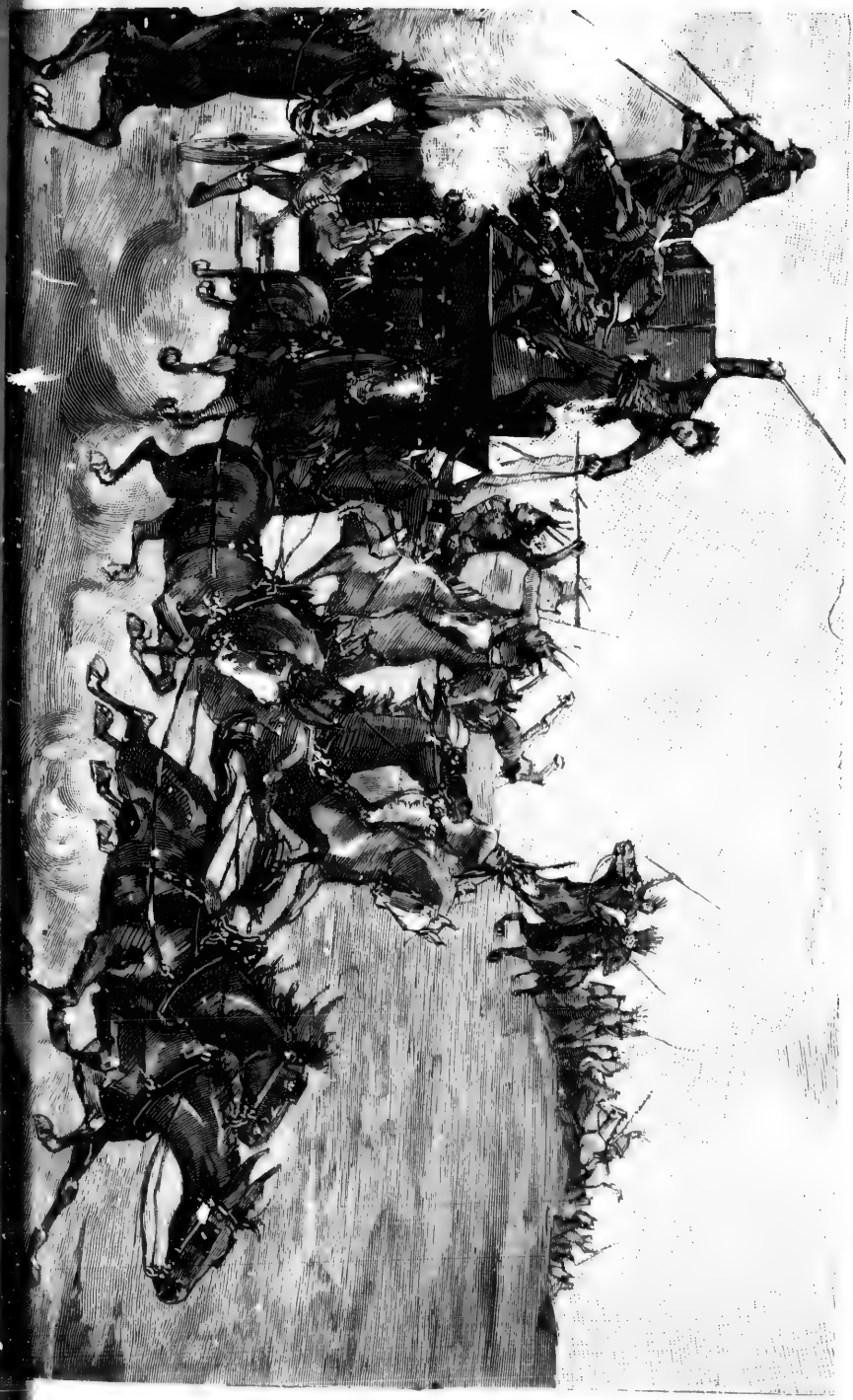
avec une grande dureté, surtout par le vieillard et deux de ses fils, Shemung et Kwotashe. Pendant notre séjour dans ce camp de chasse, l'un d'eux me mit une bride à la main, et m'indiqua par geste une direction. Je crus comprendre qu'il me demandait un cheval, et je lui amenai le premier que je pus trouver ; je réussissais assez bien à deviner quels services on exigeait de moi.

Quand nous revînmes de la chasse, on me fit porter sur le dos, pendant toute la route, jusqu'au village, une lourde charge de viande boucanée ; je mourais de faim, je n'osais pourtant pas en prendre un seul morceau. Ma mère indienne, qui semblait avoir quelque compassion pour moi, mettait parfois de côté un peu de vivres qu'elle me donnait lorsque le vieillard s'était éloigné. Après notre retour au village, les jeunes hommes, quand le temps était beau, allaient harponner des poissons et m'emmenaient avec eux pour conduire le canot ; comme je m'acquittais assez mal de ce service, souvent ils tombaient sur moi et me frappaient à coups de manche de harpon ; j'étais battu par l'un ou par l'autre à peu près tous les jours. D'autres Indiens, étrangers à notre famille, semblaient avoir pitié de moi; hors de la présence du vieillard, ils me donnaient quelquefois à manger et me témoignaient de l'intérêt.

Quand le grain fut récolté et disposé dans les caches où on le rassemble pour l'hiver, les Indiens allèrent chasser sur les bords du Saugenong. J'y souffris beaucoup de la faim, comme précédemment ; souvent, dans les bois, je voyais les chasseurs manger quelque chose, et quand je cherchais à reconnaître ce qu'ils avaient trouvé, ils me le cachaient soigneusement. Je ramassai enfin quelques faînes, et, sans savoir ce que c'était, je cédai à la tentation d'en goûter ; les ayant trouvées bonnes, je les montrai aux Indiens, qui se mirent à rire en me disant que c'était là ce qu'ils mangeaient depuis longtemps. Quand la neige vint à tomber, il me

e ses fils,
camp de
liqua par
ndait un
e réussis-
oi.
ur le dos,
charge de
nt pas en
lait avoir
un peu de
t éloigné.
l le temps
menaient
tais assez
rappaient
ar l'autre
notre fa-
du vieil-
naient de

où on le
les bords
me précé-
s manger
ls avaient
nfin quel-
tentation
aux In-
ce qu'ils
ber, il me



fallut
jusqu
venir
La
des e
pied,
quait
toujo
deven
il se le
il me s
longte
rait le
il me la
raître.
laver.
à l'ordi
entière
qui m'é
langue,
sieurs p
donnère
Souve
en géné
part de s
l'hiver,
avec qua
rière. Ma
revint au
de guerre
à entend

fallut suivre les chasseurs ; souvent on me chargeait de traîner jusqu'à notre camp un daim tout entier, et je ne pouvais y parvenir qu'avec la plus grande peine.

La nuit, je couchais toujours entre le feu et la porte ; chacun des entrants ou des sortants me donnait d'ordinaire un coup de pied, et toutes les fois que les Indiens allaient boire, on ne manquait pas de jeter sur moi un peu d'eau. Le vieillard me traitait toujours avec beaucoup de cruauté, mais ses mauvais traitements devenaient quelquefois plus barbares que de coutume. Un jour, il se leva, prit ses mocassins et sortit ; mais, rentrant tout à coup, il me saisit par les cheveux, m'entraîna dehors et me barbouilla longtemps la figure dans un tas d'immondices, comme on pourrait le faire à un chat ; puis, me relevant de terre par les cheveux, il me lança au loin sur un monceau de neige ; je n'osais plus reparaître. Enfin, ma mère vint m'apporter un peu d'eau pour me laver. Nous allions changer de campement, et je devais, comme à l'ordinaire, porter un lourd fardeau ; je n'avais pu me nettoyer entièrement ; les Indiens s'en aperçurent et voulurent savoir ce qui m'était arrivé. A l'aide de signes et de quelques mots de leur langue, je leur fis comprendre comment j'avais été traité ; plusieurs parurent avoir pitié de moi, m'aidèrent à me laver et me donnèrent quelque chose à manger.

Souvent, lorsque le vieillard voulait me battre, ma mère qui, en général, me traitait avec bonté, cherchait à me faire un rempart de ses bras, et nous étions battus l'un et l'autre. Vers la fin de l'hiver, Kishkauko, jeune homme d'environ vingt ans, partit, avec quatre autres Indiens de son âge, pour une expédition guerrière. Manitoogeezhik lui-même, aussitôt après la récolte du sucre, revint au village, réunit quelques hommes et fit ses préparatifs de guerre. J'étais depuis un an avec les Indiens, et je commençais à entendre leur langue ; le vieillard me dit en partant : « Je vais

tuer ton père, ton frère et tous tes parents .. » Kishkauko revint le premier, grièvement blessé ; d'après son récit, il était parvenu avec son parti jusqu'à l'Ohio, où, après quelque temps d'attente, ils avaient fait feu sur un petit bateau qui descendait le fleuve ; un homme avait été tué et les autres s'étaient enfuis à la nage.

Kishkauko s'était blessé lui-même avec sa propre lance en les poursuivant ; les Indiens rapportaient la chevelure de l'homme qu'ils avaient tué.

Le vieux Manitoogeezhik revint peu de jours après, tenant un chapeau blanc, usé, que je reconnus à une marque pour celui de mon frère. Il me dit qu'il avait tué toute ma famille, tous les nègres, tous les chevaux, et qu'il me rapportait le chapeau de mon frère pour me prouver la vérité de son récit. Je crus que tous mes amis avaient été massacrés, et cette pensée me consterna et diminua mon désir de retour. Deux années se passèrent de la sorte dans cette famille, chaque jour dissipant de plus en plus mes pensées de fuite ; je n'oubliais cependant pas ce que m'avaient promis les marchands anglais du Maumee et je désirais qu'ils s'en souvinssent.

Les Indiens s'enivraient souvent, et dans cet état ils voulaient toujours me tuer ; j'allais alors me cacher dans les bois, et je n'osais en revenir que quand leur ivresse était dissipée. Pendant cette année, comme pendant la première, j'eus constamment à souffrir de la faim ; et quoique des Indiens étrangers à ma famille vinssent quelquefois à mon secours, je n'avais pas assez à manger ; j'étais traité avec bonté par la vieille femme, par ses filles, par Kishkauko et par Benaissa, le plus jeune de ses fils, à peu près de mon âge. Kishkauko, son père, et ses deux frères, Kwotashe et Shemung, étaient cruels et altérés du sang des blancs. Benaissa était beaucoup meilleur.

Pendant mon séjour à Saugenong, je ne vis des blancs qu'une

seule fois ; un petit bateau passait ; les Indiens m'y conduisirent en canot, supposant avec raison que mon apparence misérable exciterait la compassion des hommes de ma couleur. Je reçus du pain, des fruits et d'autres présents, mais on ne me laissa qu'une pomme.

Deux ans après mon enlèvement, les agents anglais convoquèrent une grande réunion à Mackinac. Il s'y rendit des Sioux (1), des Winnebagoes, des Menomonees et des Indiens d'autres tribus éloignées, aussi bien que des Ojibbeways et des Ottawas. Quand le vieux Manitoogeezhik revint, j'appris qu'il avait rencontré à Mackinac sa parente Netnokwa, regardée, malgré son sexe, comme le principal chef des Ottawas. Cette femme avait vu mourir un fils, à peu près de mon âge ; on lui avait parlé de moi, et elle voulut m'acheter pour le remplacer. Ma vieille mère indienne, la loutre, l'ayant appris, protesta avec véhémence contre ce marché. Je l'entendis dire : « Mon fils est mort une fois ; il m'a été rendu ; je ne veux pas le perdre de nouveau ». Mais ses protestations ne furent guère écoutées, lorsque Netnokwa vint à notre camp avec beaucoup de whisky et d'autres présents. Elle fit d'abord porter à notre loge un petit baril de whisky de dix gallons, des couvertures, du tabac et d'autres objets de grande valeur. Elle connaissait parfaitement les dispositions de ceux avec qui elle avait à négocier. Des objections furent faites, jusqu'à ce que le contenu du baril eût circulé pendant quelque temps ; alors un second baril et quelques présents de plus complétant le marché, je fus remis à Netnokwa.

Cette femme, déjà avancée en âge, était d'un extérieur plus

(1) Ainsi qu'on le verra dans la suite, cette peuplade des Sioux était belliqueuse, vindicative, entreprenante, parfois d'une audace qui ne reculait devant rien. Dans une circonstance où sans doute la faim les pressait, on vit une bande de Sioux quitter les forêts, se rendre à proximité des régions occupées par les Américains et fondre subitement sur la malle-poste à son passage pour la dévaliser, — absolument comme les plus hardis des brigands en Italie ou en Russie.

avenant que ma première mère ; elle me prit par la main et me conduisit à sa cabane, à très peu de distance ; là je vis aussitôt que j'allais être traité bien plus doucement ; elle me donna beaucoup à manger, me revêtit de bons habits, et me dit d'aller jouer avec ses enfants. Nous ne séjournâmes que peu de temps à Saugenong ; Netnokwa ne voulut point s'arrêter avec moi à Mackinac ; nous y passâmes pendant la nuit pour gagner la pointe Saint-Ignace, où elle me confia à quelques Indiens pendant tout le temps de son séjour auprès des agents anglais. Ses affaires terminées à Mackinac, nous reprîmes notre voyage et peu de jours nous suffirent pour atteindre Snabawywyagun. Le grain était mûr alors, et, après une courte station, nous remontâmes la rivière pendant trois jours ; de l'endroit où nous laissâmes nos canots pour nous diriger par terre, il nous fallut camper trois fois avant d'arriver au lieu où nous devions bâtir des cabanes pour l'hiver.

Le mari de Netnokwa était un Ojibbeway de la rivière Rouge, nommé Tawgaweninne, le chasseur ; plus jeune de dix-sept ans que Netnokwa, il avait répudié une première femme pour s'unir à elle. Il se montra toujours bon et indulgent pour moi, me traitant plutôt comme un égal que comme un inférieur ; en me parlant, il m'appelait son fils, mais il n'avait dans la famille qu'une importance de second ordre ; tout appartenait à Netnokwa, et elle avait partout et toujours la direction de toutes les affaires. Dans la première année, elle m'imposa quelques tâches ; elle me faisait couper du bois, porter du gibier ou de l'eau, et rendre d'autres services que l'on n'exige pas ordinairement des enfants de mon âge ; mais elle me traitait constamment avec tant de bonté que je me trouvais content et heureux, en comparant ma condition présente au traitement que j'avais éprouvé dans la famille de Manitoogeezhik.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Un curieux essai de tir au pistolet. — Les pièges pour prendre les martres : apprentissage difficile. — Blessé à mort. — Adieux d'un père. — Encore un blessé. — Touchantes funérailles. — Famine et incendie. — Les prières au Grand-Esprit dans les épreuves. — Situation critique. Les trappes à castors. — L'ours tué par un enfant.

DANS les premiers jours du printemps, Netnokwa et son mari se rendirent avec leur famille à Mackinac. On me cacha, comme l'année précédente, à la pointe Saint-Ignace, pour ne pas courir le risque de me perdre, en me laissant voir par les blancs. Dans notre retour, les vents contraires nous retinrent à vingt-cinq ou trente milles du lieu de notre départ. Là nous campâmes avec quelques autres Indiens et des marchands. Les pigeons étaient communs dans les bois ; les enfants de mon âge et les marchands leur donnaient la chasse. Je n'avais de ma vie tué aucune pièce de gibier, pas même tiré un coup de fusil. Ma mère venait d'acheter à Mackinac un baril de poudre, Tawgaweninne possédait un grand pistolet d'arçon. Enhardi par son indulgence, je lui demandai cette arme pour aller tuer des pigeons. Ma mère appuya mon désir en disant : « Il est temps pour notre fils d'apprendre à devenir un chasseur ; » et mon père (j'appelais ainsi Tawgaweninne), mon père me donna le pistolet chargé en me disant : « Allez, mon fils, si vous parvenez à tuer quelque gibier, vous aurez aussitôt un fusil, et nous vous apprendrons à chasser. »

Depuis que je suis devenu homme, je me suis trouvé dans des positions difficiles ; mais mon ardeur pour réussir n'a jamais été

telle que dans ce premier essai de chasse. A peine étais-je sorti du camp, que je rencontrai des pigeons, dont plusieurs vinrent se poser dans le bois à très peu de distance. J'armai le pistolet, et l'élevai à la hauteur du visage, presque en contact avec mon nez ; j'ajustai ensuite les pigeons et lâchai la détente. Au même instant, je crus entendre une sorte de bourdonnement semblable au bruit d'une pierre rapidement lancée : le pistolet était allé tomber à quelques pas derrière moi, et le pigeon gisait au pied de l'arbre sur lequel il s'était posé.

Sans songer à ma figure toute meurtrie et couverte de sang, je courus au camp rapportant mon pigeon en triomphe. On pansa aussitôt mes petites blessures, mon pistolet fut remplacé par un fusil de chasse ; je reçus une poudrière et du plomb, et l'on me permit d'aller à la chasse aux oiseaux. Un des jeunes Indiens m'accompagnait pour veiller sur ma manière de tirer. Dans l'après-midi, je tuai encore trois pigeons, sans avoir perdu un seul coup. Depuis ce moment, je commençai à me voir traité avec plus de considération, et l'on me permit souvent de chasser pour en acquérir l'habitude.

L'été et une grande partie de l'automne étaient passés quand nous retournâmes à Shabawywyagun. A notre arrivée, nous trouvâmes les Indiens très sérieusement atteints de la rougeole. Netnokwa, connaissant la nature contagieuse de cette maladie, ne voulut point y exposer sa famille, et traversa seulement le village pour aller camper sur l'autre rive; mais, malgré cette précaution, nous ne tardâmes pas à être atteints de la contagion. De dix personnes dont se composait la famille, deux seulement, Netnokwa et moi, nous échappâmes à la maladie. Plusieurs furent très malades, et la vieille femme et moi nous suffisions à peine à les soigner.

Il mourut beaucoup d'Indiens dans le village, aucun des nôtres

ne succomba. Aux approches de l'hiver ils commencèrent à se rétablir, et nous arrivâmes enfin à l'endroit où nous avions hiverné l'année précédente. Là on m'envoya tendre des pièges à martres comme les autres chasseurs. Le premier jour, je partis de bonne heure, je travaillai sans relâche, et je revins fort tard, n'ayant établi que trois pièges, tandis que dans sa journée un bon chasseur en peut faire vingt-cinq ou trente. Le matin suivant, je visitai mes pièges et ne trouvai qu'une martre. Mes essais ne furent pas plus heureux les jours suivants ; les jeunes hommes se moquaient de mon insuccès et de ma maladresse.

Mon père eut pitié de moi, il me dit : « Mon fils, j'irai vous aider à poser des pièges. » Il tint sa promesse, et passa un jour à faire un grand nombre de trappes qu'il me donna. Je pris dès lors autant de martres que les autres ; mais les jeunes hommes ne manquaient aucune occasion de me rappeler que je devais la réussite à l'aide que j'avais reçue de mon père.

L'hiver se passa de même que le précédent ; comme je devenais de plus en plus adroit et heureux à la chasse, au tir et aux pièges, on n'exigea plus de moi aucune participation à l'ouvrage des femmes.

Au printemps suivant, Netnokwa, selon son usage, se rendit encore à Mackinac. Elle portait toujours un pavillon à son canot, et l'on m'a dit que, toutes les fois qu'elle arrivait à Mackinac, on la saluait d'un coup de feu de la forteresse. J'avais alors environ treize ans. Au moment du départ, j'entendis Netnokwa parler du projet d'aller à la rivière Rouge visiter les parents de son mari. A cette nouvelle, plusieurs Ottawas se déterminèrent à partir avec nous. Parmi eux je remarquai surtout Wahkazee, chef du village de Wargunukkezée, ou *l'arbre croche*. Nous formions un convoi de six canots.

Au lieu de me laisser cette fois à la pointe Saint-Ignace, les

Indiens débarquèrent la nuit au milieu des cèdres, et la vieille femme me conduisit dans la ville chez un marchand français, qui consentit, par égard pour elle, à me cacher dans sa cave pendant plusieurs jours. Sauf la privation de liberté, je fus fort bien traité ; mais cette p' ' ution était inutile, car ensuite, au moment de continuer notre voyage, les vents contraires nous ayant retenus près de la pointe occupée aujourd'hui par les missionnaires, on me laissa entièrement libre.

Pendant ce séjour forcé, les Indiens s'enivrèrent. Mon père, dans ce triste état, causait avec deux jeunes hommes qui se promenaient ensemble, lorsque, arrêtant l'un d'eux par la manche de sa chemise, il la déchira sans le vouloir. Ce jeune homme nommé Suggutta.wgun se fâcha, et donnant à mon père un coup violent, le fit tomber à la renverse,puis prenant une grosse pierre, il la lui lança droit au front.

A cette vue, je craignis pour ma propre sûreté,car je savais que Metosawgea, chef ojibbeway, était dans l'île avec un parti marchant contre les blancs, et avait cherché l'occasion de me tuer. Je courus donc me cacher dans le bois, où je passai le reste du jour et toute la nuit. Le matin, pressé par la faim, je me rapprochai de notre cabane à travers les jeunes cèdres, pour observer ce qui se passait, et m'assurer si je pourrais rentrer. J'aperçus enfin ma mère qui m'appelait et me cherchait de tous côtés ; j'accourus à elle, et elle me dit de rentrer pour voir mon père que l'on avait blessé à mort.

Tawgaweninne, en me voyant, me dit : « Je suis tué. » Il me fit asseoir auprès de lui avec les autres enfants, et nous parla beaucoup. Il nous dit : « Mes enfants, je vais vous quitter, je regrette de vous laisser si pauvres. » Il ne nous ordonna point, comme l'auraient fait beaucoup d'autres, de tuer l'Indien qui l'avait frappé d'un coup de pierre. C'était un homme trop bon pour vou-

loir exposer sa famille aux dangers qu'aurait attirés sur elle un pareil ordre. Le jeune homme qui avait blessé mon père restait avec notre parti, quoique Netnokwa lui eût dit qu'il n'y aurait pas de sûreté pour lui à venir à la rivière Rouge, où les parents de son mari étaient nombreux, puissants et vindicatifs.

Arrivés au saut de Sainte-Marie, nous embarquâmes tous nos bagages sur un navire marchand qui allait partir pour le haut du lac Supérieur, et nous continuâmes notre route dans nos canots. Les vents étant faibles, nous marchâmes plus vite que le navire, et l'attendîmes dix jours au portage (1). Il vint enfin jeter l'ancre à peu de distance de la rive ; mon père et ses deux fils allèrent en canot chercher nos bagages. En sautant à fond de cale du navire, Kewatin, le plus jeune tomba à genoux sur un nœud de la corde qui liait un ballot de marchandises, et souffrit beaucoup de cette chute. Dans la nuit, son genou devint très enflé ; le lendemain, il ne put mettre le pied hors de notre cabane.

Huit ou dix jours après, nous commençâmes à traverser le grand portage ; nous portions Kewatin sur nos épaules, dans une couverture attachée à deux bâtons, mais il était si malade qu'il fallait nous arrêter à chaque instant. Nous avions laissé nos canots au comptoir, à l'autre extrémité du portage ; il nous fallut perdre quelques jours à en construire d'autres plus petits. Comme ils allaient être terminés, mon père m'envoya chercher quelque chose qui avait été oublié chez les marchands. En revenant, je rencontrai à quelque distance les deux plus jeunes enfants qui accouraient me dire de me hâter, parce que mon père était mourant et voulait me voir encore une fois.

(1) En parlant de certains fleuves, comme de celui de Saint-Laurent, où il y a des sauts qu'on ne peut ni remonter ni descendre en canot, on dit *faire portage* pour dire porter par terre le canot et tout ce qui est dedans au delà de la chute d'eau ; et, en parlant des endroits où sont ces chutes d'eau, on les appelle portages. « On fait portage aux cataractes que leur extrême hauteur rend impraticables... dit de son côté le P. Lafitau. Deux hommes portent sur leurs épaules les canots dans les lieux de portage avec beaucoup de facilité. »

Quand j'entrai dans la cabane, il jeta les yeux sur moi sans pouvoir prononcer une seule parole ; peu d'instants après, il cessa de respirer.

Près de lui était son fusil qu'il avait tenu encore quelques minutes auparavant. Le matin, quand je l'avais quitté, il paraissait bien ; selon ce que m'a raconté ma mère, il ne commença à se plaindre que dans l'après-midi. Alors il rentra dans la cabane en disant : « Je suis mourant ; mais puisque je vais vous quitter, le jeune homme qui m'a tué doit partir avec moi. J'avais espéré vivre assez pour vous élever tous jusqu'à l'âge d'homme, mais il faut mourir et vous laisser pauvres sans personne qui veille sur vous. » Tel est l'esprit de vengeance chez les Indiens. Il voulut donc sortir avec son fusil pour aller tuer son meurtrier, qui se tenait alors assis devant la porte de sa cabane ; mais Kewatin se mit à crier : « Mon père, si je me portais bien, je vous aiderais à tuer cet homme, et après sa mort je protégerais mes frères contre la vengeance de ses amis ; mais vous voyez mon état ; je vais mourir. Mes frères sont jeunes et faibles, nous serons tous massacrés si vous tuez cet homme. »

Tawgaweninne répondit : — Mon fils, je vous aime trop pour vous rien refuser. Puis il rentra, déposa son fusil, dit quelques mots, me fit chercher et expira. La vieille femme acheta un cercueil chez les marchands, qui transportèrent dans un chariot le corps de mon père jusqu'à leur maison, du même côté du grand portage, pour l'enterrer dans le cimetière des blancs. Ses deux fils et le jeune homme qui l'avait tué accompagnèrent son corps ; peu s'en fallut que le meurtrier ne fût tué par un de mes frères, mais l'autre retint son bras au moment où il allait frapper.

Peu de temps après la mort de mon père, nous reprîmes notre marche vers la rivière Rouge. Mon frère Kewatin était porté en litière, comme auparavant, toutes les fois qu'il fallait le tirer du

canot ; nous avions passé deux portages et nous arrivions au troisième, appelé le portage du Moose, quand il nous dit : « Je vais mourir ici, je ne puis aller plus loin. » Netnokwa se décida à s'arrêter, et le reste de notre bande continua sa route avec une partie de notre famille. Il ne resta que la vieille femme, une autre femme, Kewatin et moi, le plus jeune des trois frères.

C'était vers le milieu de l'été, — car les petites baies étaient mûres, — que nous nous arrêtâmes aux bords du lac Moose, dont l'eau est fraîche et claire comme celle du lac Supérieur. Ce lac est petit et circulaire ; un canot peut se distinguer facilement d'une rive à l'autre, dans la partie la plus large. Nous n'étions que deux en état de travailler ; et comme j'étais bien jeune et ayant encore peu d'expérience de la chasse, nous craignions, dans cet état d'abandon, de manquer bientôt de tout. Dieu parut nous venir en aide : nous avions apporté un des filets dont on se sert à Mackinac ; en le jetant la première nuit, nous prîmes quatre-vingts truites et poissons blancs.

Quelque temps après, nous rencontrâmes des castors ; nous en tuâmes six, ainsi que quelques loutres et rats musqués. Il y avait aussi dans nos provisions un peu de blé et de graisse ; avec les produits de la chasse et de la pêche nous vécûmes confortablement. Mais, aux approches de l'hiver, la vieille femme nous dit qu'elle ne risquerait pas de prolonger son séjour aussi loin de tout lieu habité par des blancs ou des Indiens pendant une saison rigoureuse. Kewatin était si souffrant et si faible, que notre marche fut très lente ; quand nous arrivâmes au portage, les eaux commençaient à geler ; il vécut près de deux mois encore, puis il succomba à ses souffrances. La vieille femme le fit enterrer auprès de son mari et plaça un de ses pavillons sur la tombe.

L'hiver devenait rude ; nous commencions à sentir la pauvreté.

Il nous était impossible, à Wamegonabiew et à moi, de tuer tout le gibier dont nous avions besoin ; il avait seulement dix-sept ans, moi treize, et le gibier n'était pas commun.

Le froid augmentait tous les jours, nous transportâmes notre cabane dans les bois pour avoir plus facilement le moyen de nous chauffer ; là, nous eûmes, mon frère et moi, d'incroyables efforts à faire pour éviter la famine ; nous allions chasser jusqu'à la distance de deux et trois journées de notre toit, et souvent nous ne rapportions que peu de chose. Dans un de nos sentiers de chasse, nous avions un camp construit de branches de cèdre, au milieu duquel nous avions si souvent fait du feu que toute l'enceinte, desséchée, s'enflamma une fois pendant notre sommeil. Les rameaux de cèdre pétillaient avec une sorte d'explosion comme de la poudre ; grâce à Dieu, nous sortîmes à peu près sains et saufs de cet incendie.

A notre retour, à une grande distance de la cabane, nous eûmes à passer une rivière si rapide, qu'elle ne gelait jamais entièrement : le temps était si froid que les arbres craquaient sous le poids de la gelée ; nous tentâmes cependant le passage, moi le premier, mon frère ensuite ; mais, en tâchant de glisser sur la glace, il se mouilla presque entièrement, tandis que j'avais seulement les jambes trempées. Nos mains étaient si engourdies, qu'il nous fallut longtemps pour nous débarrasser de nos raquettes (1) à neige, et à peine étions-nous sortis de l'eau, que nos mitasses (2) et nos mocassins devinrent tout raides de glace ; mon frère perdit courage

(1) Sorte de patins. « Ces raquettes ont dix-huit pouces de long sur huit de large ; de forme ovale par devant, elles se terminent en pointe par derrière ; la courbe de l'ellipse est de bois de bouleau plié et durci au feu. Les cordes transversales et longitudinales sont faites de lanières de cuir ; elles ont six lignes en tout sens ; on les renforce avec des scions d'osier. La raquette est assujettie aux pieds au moyen de trois bandelettes. Sans ces machines ingénieuses il serait impossible de faire un pas l'hiver dans ces climats ; mais elles blessent et fatiguent d'abord, parce qu'elles obligent à tourner les genoux en dedans et à écarter les jambes. » *Chateaubriand*, Voyage en Amérique).

(1) Sorte de chaussès.

et dit qu'il voulait mourir. Notre bois servant d'allumette s'était mouillé dans notre passage ; sans moyens d'allumer du feu, et voyant nos mocassins et nos vêtements se roidir de plus en plus, je commençai à croire aussi que nous allions mourir ; mais je ne voulus pas, comme mon frère indien, m'asseoir et attendre patiemment la mort. Je fis le plus de mouvement possible sur le bord de la rivière, dans un endroit d'où le vent avait balayé la neige. Enfin, je trouvai un peu de bois sec, qui me tint lieu de briquet, et j'eus le bonheur de parvenir à allumer un feu ; nous nous mîmes aussitôt à dégeler et à sécher nos mocassins, et dès qu'ils furent à peu près secs, nous les chaussâmes pour aller ramasser une provision de bois et faire un feu plus grand ; lorsque la nuit vint, nous avions un bon feu, des vêtements secs, et quoique nous n'eussions rien à manger, nous nous trouvions encore heureux, tant nous avions souffert.

Au point du jour, nous nous remîmes en marche, et à très peu de distance nous rencontrâmes notre mère qui nous apportait des vêtements et un peu de nourriture ; elle nous attendait la veille vers le coucher du soleil, et comme elle savait que nous avions à passer une rivière dangereuse, elle avait marché toute la nuit, craignant que nous n'eussions été entraînés à travers la glace.

Telle fut notre vie pendant quelque temps : nous étions à demi morts de faim, lorsqu'un Muskegoe ou Indien des marais, appelé le Fumeur, vint chez les marchands, et, apprenant notre extrême pauvreté, nous invita à le suivre dans son pays, où il chasserait pour nous, et d'où il nous ramènerait au printemps. Nous marchâmes vers l'ouest pendant deux jours entiers pour arriver à sa loge, en un lieu nommé Wesaukotaseebe (rivière du bois brûlé) ; il nous reçut sous son propre toit, et rien ne nous manqua pendant notre séjour auprès de lui. Tel est encore l'usage des Indiens

éloignés des blancs ; ils ont des sentiments d'humanité ; mais les Ottawas et tous les autres Indiens, voisins des établissements européens, ont appris à ressembler aux blancs, et à ne donner qu'à ceux qui peuvent payer.

Si quelqu'un de ceux qui appartenaient alors à la famille de Netnokwa rencontrait, après tant d'années, un membre de la famille de Petwawweninne, le fumeur, il l'appellerait frère et le traiterait en frère, en souvenir de sa bonne action.

Nous étions de retour au portage depuis peu de jours, lorsqu'un autre homme, de la même bande de Muskegoes, nous invita à venir avec lui dans une grande île du lac Supérieur, où nous trouverions, en abondance, des caribous, des esturgeons, et tout ce qui serait nécessaire à notre entretien ; [illegible] le suivîmes donc, et, partis à la pointe du jour, nous débarquâmes avant la nuit, malgré le vent contraire. Dans les creux des rochers à fleur d'eau qui entourent l'île, il y avait plus d'œufs de mouettes que nous n'en pouvions porter ; nous harponnâmes aussi deux ou trois esturgeons, aussitôt après notre arrivée ; le lendemain, Wagemahwub, que nous nommions notre beau-frère, et qui était en effet parent éloigné de Netnokwa, rapporta de la chasse deux caribous.

Il nous fallut un jour pour aller du rivage à un grand lac qui reçoit une petite rivière. Nous y trouvâmes des castors, des loutres et beaucoup d'autre gibier. Tant que nous [illegible]mes dans cette île, nous eûmes des provisions en abondance ; [illegible]us la quittâmes pour retourner au portage, formant un convoi de dix canots, dont huit appartenaient à la famille de Wagemahwub. La nuit avait été calme ; l'eau n'était pas même ridée lorsque nous partîmes de l'île aux premières lueurs du matin. A peine avions-nous navigué pendant deux cents verges, que tous les canots s'arrêtèrent, et le chef, à haute voix, adressa une prière au Grand Esprit pour qu'il jetât un regard favorable sur notre traversée.

« Vous avez fait ce lac, disait-il, et vous nous avez faits aussi, nous, vos enfants ; vous pouvez maintenir le calme de cette eau jusqu'à ce que nous l'ayons traversée sains et saufs : daignez nous faire cette grâce. » Il pria ainsi pendant cinq ou dix minutes, et jeta ensuite dans l'eau une petite quantité de tabac ; de chaque canot, on en jeta à son exemple ; tous repartirent ensemble, et le vieillard commença une chanson dont je ne me rappelle pas bien distinctement le sens ; je sais seulement qu'elle était religieuse. J'avais oublié ma langue maternelle, et à peine me restait-il quelques notions bien vagues sur la religion des blancs.

Je me souviens que cette invocation du chef au Grand Esprit me parut très expressive et solennelle ; les Indiens en semblaient tout émus. Exposés sur un lac immense, dans leurs fragiles canots, ils sentaient vivement leur dépendance du pouvoir qui gouverne les vents et les vagues ; ils ramaient et pagayaient en silence et avec activité.

Longtemps avant la nuit, nous débarquâmes sains et saufs au grand portage, sans que la surface du lac eût été un seul instant agitée.

On me laissa, depuis ce jour, une entière liberté d'aller et de venir ; j'aurais pu, à chaque instant, fuir les Indiens, mais je croyais mon père massacré avec toute ma famille, et je savais quelle vie de travail et de privations m'attendait chez les blancs ; sans amis, sans argent, sans propriété, réduit à toutes les misères d'une indigence extrême, que serais-je devenu ? Au contraire, je voyais, chez les Indiens, tous ceux que l'âge ou la faiblesse empêchait de chasser, sûrs de trouver des secours ; je m'élevais aussi dans leur estime, et j'étais pour eux comme un jeune homme de leur race. Je me décidai donc à rester alors avec eux; mais j'avais toujours le dessein de retourner un jour vivre parmi les blancs.

Nous nous retrouvions encore au portage d'où la bienveillante

hospitalité des Muskegoes nous avait tirés deux fois. Netnokwa résolut de reprendre notre route vers la rivière Rouge ; sa détermination arrêtée, elle apprit d'un marchand que l'un de ses gendres, qui l'avait quittée au lac Moose, lorsque l'état de Kewatin ne lui avait pas permis d'aller plus loin, avait été tué par un vieillard dans une débauche d'ivrognerie ; les marchands avaient conduit la veuve jusqu'au lac de la Pluie, où elle faisait prier sa mère de venir la rejoindre ; c'était un motif de plus pour nous diriger vers la rivière Rouge, et nous résolûmes de partir sans délai.

Notre canot avait été prêté aux marchands et portait des ballots dans la direction de la rivière Rouge ; d'autres bateaux allaient suivre la même route ; Netnokwa demanda place pour nous jusqu'à l'endroit où nous rencontrerions notre canot. Nous le rencontrâmes bientôt, et, comme les marchands refusaient de nous le rendre, Netnokwa s'en empara sans leur consentement, et le remplit de nos bagages ; les marchands n'osèrent pas résister. Je n'ai jamais vu aucun Indien, homme ou femme, exercer une autorité semblable à celle de Netnokwa ; elle faisait toujours ce qu'elle voulait avec les blancs comme avec les Indiens. Cette autorité venait probablement, en grande partie, de ce qu'elle n'exigeait jamais rien que de juste.

Au lac de la Pluie nous trouvâmes la fille de la vieille femme soignée par quelques Indiens, mais bien pauvre. Netnokwa s'entretint longtemps avec elle de notre position. Elle lui parla de nos infortunes, de nos pertes, de la mort de son mari et de celle de Kewatin. Les deux fils qui lui restaient encore étaient bien jeunes, disait-elle, mais ils commençaient à devenir capables de quelque chose, et puisqu'elle était venue si loin pour aller chasser des castors à la rivière Rouge, elle ne voulait pas retourner sur ses pas. Nous ne fûmes consultés, ni mon frère ni moi, quoique fort intéressés aux résultats de cette consultation.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers le lac des Bois, les Indiens l'appellent Pubbekwawwauggawsaugiegun (le lac des Collines de sable). Je ne comprends pas le nom qu'il a reçu des blancs, car le bois n'est pas très commun dans ses environs. La violence des vents nous fit courir bien des dangers ; les vagues battaient notre canot avec tant de force, que je suffisais à peine, avec une grande chaudière, à vider l'eau à mesure qu'elle pénétrait.

A la fin de l'année, nous arrivâmes au lac d'Eau bourbeuse, que les blancs nomment lac Winnipeg. Là Netnokwa, ne pouvant plus résister à la longue suite de chagrins qui l'avaient accablée, depuis son départ de son pays, se mit à boire, bien contrairement à ses habitudes, et ne tarda pas à s'enivrer. Le vent nous paraissant bon, nous nous décidâmes, avec l'inexpérience et la simplicité de notre âge, à porter la vieille femme dans le canot, et à passer de l'autre côté du lac. Les marchands nous dirent que le vent nous serait contraire, mais nous n'en tînmes compte et nous gagnâmes le large. Comme le vent soufflait du rivage, les premières vagues n'étaient pas hautes ; bientôt elles commencèrent à battre violemment notre canot, et à menacer de le remplir. Il était plus dangereux encore de retourner que d'avancer. Le soleil ne tarda pas à se coucher, et le vent devenait de plus en plus terrible. Nous nous regardions comme perdus.

Tout à coup la vieille femme se réveille de son ivresse, se lève, adresse à haute voix une instante prière au Grand Esprit, et se met à ramer avec une étonnante activité, en nous encourageant et indiquant à Wamegonabiew comment il faut diriger le canot. Enfin nous approchâmes du rivage, et reconnaissant l'endroit où nous allions aborder, notre habile conductrice manifesta de vives alarmes. « Mes enfants, nous dit-elle, je crois que nous allons périr. Là, devant nous, sont des rochers nombreux cachés sous l'eau ; notre canot doit être mis en pièces. Cependant nous n'avons pas

autre chose à faire que de pousser en avant, et quoique nous ne puissions pas distinguer les rochers, il est encore possible de réussir à passer entre eux. »

Peu d'instants après, notre canot vint échouer sur un sable doux et uni. Nous nous en élançâmes aussitôt, pour le tirer hors de la portée des vagues. Nous campâmes, et notre feu fut vite allumé. Le matin, nous reconnûmes que le rivage était tel que la mère nous l'avait décrit. Dans la plus profonde obscurité, nous avions débarqué sur un point que le plus hardi Indien n'aurait point tenté d'atteindre en plein jour avec un pareil vent.

Nous restâmes dans ce lieu une partie de la journée suivante, qui fut calme et belle. Sur le soir, nos bagages étant séchés, nous mîmes à la voile pour l'embouchure de la rivière Rouge. Il était nuit quand nous y parvînmes, et, voyant une cabane, nous débarquâmes auprès sans allumer de feu, ni faire aucun bruit qui pût troubler les habitants, car nous ignorions qui ils étaient. Le matin, ils vinrent nous réveiller. C'était précisément la famille de l'un des frères de Tawgaweninne, que nous venions visiter.

Peu de jours après, nous remontâmes tous ensemble la rivière Rouge, et en deux journées nous parvînmes à l'embouchure de l'Assinneboin, où campaient un grand nombre d'Ojibbeways et d'Ottawas. Aussitôt après notre arrivée, les chefs se réunirent pour parler de notre état et convenir des moyens de nous assister. « Nos parents, dit l'un des chefs, sont venus vers nous d'une contrée éloignée ; ces deux jeunes garçons ne peuvent pas encore subvenir à tous leurs besoins, et nous ne devons pas souffrir qu'ils restent dans la misère au milieu de nos familles. » Tous les hommes offrirent, l'un après l'autre, de chasser pour nous, et convinrent que chacun d'eux nous donnerait une part de ce qu'il tuerait. Nous remontâmes ensuite l'Assinneboin, et la première nuit nous campâmes au milieu des bisons.

Le matin, on me permit d'accompagner quelques Indiens pour prendre part à la chasse de ces animaux ; ils en rencontrèrent quatre et tuèrent un mâle. Il nous fallut dix jours pour remonter l'Assinneboin ; on tua plusieurs ours sur ses bords. Cette rivière est large, basse et sinueuse ; son eau est trouble comme celle de la rivière Rouge ; mais le fond de la première est sablonneux, et celui de la seconde ordinairement bourbeux. Les deux rives sont couvertes de peupliers, de chênes blancs et de quelques autres arbres qui atteignent une hauteur remarquable. Les prairies, cependant, sont peu éloignées, et quelquefois s'étendent jusqu'au bord de l'eau.

Nous nous arrêtâmes dans un endroit nommé Portage de la Prairie, éloigné, par terre, de soixante-dix milles de l'embouchure de l'Assinneboin ; la distance par eau est beaucoup plus grande. Les Indiens conseillèrent à un marchand qui nous accompagnait d'y construire sa maison pour passer l'hiver ; nous laissâmes là tous nos canots pour nous répandre dans les terres et chasser les castors dans les petits ruisseaux.

Les Indiens désignèrent une crique pleine de ces animaux, où nul ne pourrait chasser sinonWamegonabiew et moi ; ma mère me donna trois trappes et m'apprit à les tendre à l'aide d'une corde attachée autour du ressort, car je n'étais pas encore de force à le faire avec mes mains comme les autres Indiens. Le lendemain matin, je trouvai des castors dans deux de mes trappes ; ne pouvant les prendre moi-même, je rapportai sur mon dos trappes et castors, et la vieille femme vint à mon aide, heureuse et fière de mon succès ; elle avait toujours été bonne pour moi, et souvent elle prenait mon parti quand les Indiens voulaient me mortifier ou me maltraiter.

Nous étions aussi bien approvisionnés que le reste de la bande ; car, lorsque notre gibier ne suffisait pas, nous étions sûrs de par-

tager la chasse de quelques-uns de nos amis. Les Indiens qui passèrent l'hiver avec nous occupaient deux cabanes, et nous une troisième ; mais, à la fin de notre séjour, des Crees vinrent en élever quatre autres auprès de nous. Les Crees sont parents des Ojibbeways et des Ottawas ; leur langue diffère un peu et ne se comprend pas tout d'abord. Leur pays touche celui des Assinneboins ou rôtisseurs de pierres.

Après trois mois de séjour, le gibier devenant rare, nous commençâmes à souffrir tous de la faim. Le chef de notre bande, nommé le Petit Assinneboin, nous proposa de changer de campement, et fixa le jour de notre départ ; mais, en l'attendant, notre détresse devint extrême. La veille du jour convenu, ma mère parla beaucoup de tous nos malheurs, de toutes nos pertes et de la misère excessive qui pesait sur nous. A l'heure accoutumée, j'allai me coucher comme les plus jeunes membres de la famille ; mais je fus bientôt réveillé par les prières et les chants de la vieille femme, qui continua ses dévotions à haute voix pendant une grande partie de la nuit.

Le lendemain matin, de très bonne heure, elle nous réveilla pour mettre nos mocassins et nous tenir prêts au départ ; puis elle appela Wamegonabiew auprès d'elle pour lui dire à demi-voix : « Mon fils, la nuit dernière, j'ai adressé des prières et des chants au Grand Esprit ; pendant mon sommeil, il m'est apparu sous la forme d'un homme, et m'a dit : Netnokwa, demain vous aurez un ours à manger ; il y a près de la route que vous allez suivre, et dans telle direction (elle la lui expliqua), une petite prairie ronde d'où sort une espèce de sentier ; l'ours est dans ce sentier. Maintenant, mon fils, je désire que vous suiviez cette direction sans en rien dire à personne, et vous trouverez bien sûrement l'ours comme je vous l'ai expliqué. »

Mais le jeune homme, qui n'était pas très obéissant, et ne faisai

pas toujours grand cas des paroles de sa mère,sortit de la cabane et raconta en riant le rêve aux autres Indiens : « La vieille femme, leur dit-il, assure que nous mangerons un ours aujourd'hui ; mais je ne sais qui le tuera. » Netnokwa, l'entendant, le rappela et lui fit des reproches, sans pouvoir obtenir de lui d'aller à la chasse.

Nous nous dirigeâmes tous vers l'endroit où nous devions camper pendant la nuit ; les hommes marchaient les premiers, portant une partie de nos bagages, qu'ils déposèrent en arrivant pour aller chasser. Quelques enfants qui les avaient accompagnés furent chargés de garder ces bagages jusqu'à l'arrivée des femmes. J'étais de ce nombre ; j'avais mon fusil avec moi, et je pensais toujours à la conversation de ma mère et de Wamegonabiew ; enfin je résolus d'aller à la recherche de la prairie qu'elle avait vue en songe ; sans confier mon projet à personne, je chargeai mon fusil pour la chasse de l'ours, puis je retournai sur nos pas.

Je rencontrai bientôt l'une de mes tantes, femme d'un des frères de Tawgaweninne ; elle nous avait témoigné peu d'amitié, nous regardant comme une charge pour son mari qui venait quelquefois à notre aide ; elle s'était souvent aussi moquée de moi. Cette femme me demanda où j'allais de la sorte, et si j'avais pris mon fusil pour tuer les Indiens. Je ne lui répondis pas ; et pensant que je devais être près de l'endroit où, selon les indications de ma mère, Wamegonabiew aurait dû quitter le sentier, j'en sortis, continuant à observer avec soin toutes les instructions qu'elle avait données.

J'arrivai enfin dans un endroit où, d'après toutes les apparences, devait avoir été jadis un étang ; c'était une petite place ronde et ouverte au milieu des bois, où commençaient à s'élever du gazon et quelques arbrisseaux. Je pensai que ce devait être la prairie indiquée par ma mère, et, l'examinant tout autour, j'arrivai à une ouverture à travers les arbres, qui désignait probablement le cours

d'un petit ruisseau sortant de la prairie ; mais la neige était si épaisse, que je ne pus m'en assurer.

Ma mère avait dit aussi que, dans son rêve, en voyant l'ours, elle avait aperçu au même instant une fumée qui s'élevait de la terre : j'étais sûr d'avoir découvert le lieu indiqué par elle, et je veillai longtemps pour attendre l'apparition de la fumée ; mais, fatigué enfin de ne point la voir, je fis quelques pas dans l'endroit découvert qui ressemblait à un sentier, et tout à coup je m'enfonçai dans la neige jusqu'à moitié de ma hauteur.

Facilement dégagé de ce mauvais pas, je continuais ma marche lorsque, me rappelant avoir entendu des Indiens parler d'ours tués dans leurs tanières, il me vint à l'idée que j'étais tombé peut-être dans la tanière d'un ours. Je me retournai ; la tête d'un ours apparaissait effectivement dans l'enfoncement ; j'appuyai le canon de mon fusil entre ses yeux, et je tirai. Dès que la fumée se fut dissipée, je pris un bâton que j'enfonçai dans les yeux et dans la blessure ; puis, voyant que l'ours était bien tué, je tâchai de le retirer de sa tanière ; mais ne pouvant y parvenir, je repris la route de notre camp, en suivant la trace de mes pas (1).

En approchant des cabanes (2) que les femmes venaient d'élever, je rencontrai celle de mes tantes qui s'était déjà trouvée sur mon passage, et elle se mit encore à se moquer de moi : « Avez-vous tué un ours, me dit-elle, pour revenir si tôt et courir si vite. »

(1) Jusqu'à quel point faut-il ajouter foi au songe de la mère du jeune chasseur, songe que l'on voit ici si singulièrement réalisé ? Les opinions sont libres, mais il est bien difficile de ne pas voir dans ce fait la réponse de Dieu exauçant la foi simple et ardente de cette femme, comme, aux jours de sa vie mortelle, Jésus-Christ exauçait les païens qui s'adressaient à lui avec confiance. La véracité du narrateur ne saurait être révoquée en doute. Ailleurs il avoue ingénûment que, dans des circonstances toutes différentes, ce qu'il avait lui-même entendu en songe n'avait été suivi d'aucun effet.

(2) La plupart des auteurs disent qu'en moins d'une heure les Indiens peuvent dresser leurs campements. — Le P. Lafitau rapporte que plusieurs d'entre eux portent sur leurs épaules des écorces de bouleau, roulées comme nos cartes géographiques, avec quoi ils ont bientôt fait et dressé une espèce de tente et de cabanage. Nous pourrions citer un grand nombre d'écrivains quant aux détails de ces constructions improvisées, et aux procédés ingé-

Je me demandais en moi-même : Comment sait-elle que j'ai tué un ours ? Mais je passai mon chemin sans lui rien dire, et j'arrivai à la cabane de ma mère. Après quelques minutes, la vieille femme me dit : « Mon fils, regardez dans cette chaudière, vous y trouverez un peu de chair de castor, qu'un homme m'a donnée après votre départ ; laissez-en la moitié pour Wamegonabiew, qui n'est pas encore rentré de la chasse, et n'a rien mangé aujourd'hui.... » Je pris donc mon repas, et voyant qu'enfin Netnokwa était seule, je m'approchai d'elle, et lui dis à l'oreille : « Ma mère, j'ai tué un ours ! — Que dites-vous, mon fils ? reprit-elle. — J'ai tué un ours. — Êtes-vous bien sûr de l'avoir tué ? — Oui. — Est-il bien mort ? — Oui. » Elle me regarda fixement quelques instants, me prit dans ses bras, m'embrassa tendrement, et me couvrit longtemps de caresses. Je lui rapportai ensuite tout ce que ma tante m'avait dit en allant et en venant, et son mari en ayant été instruit à son retour, la gronda et la battit sévèrement. On alla chercher l'ours, et comme c'était le premier que j'eusse tué, on le fit cuire tout d'une pièce, et tous les chasseurs de la bande furent invités à s'en régaler avec nous, selon la coutume des Indiens.

Le même jour, un des Crees tua un ours et un moose (1) dont il donna de beaux quartiers à ma mère. Pendant quelque temps

nieux des sauvages pour se garantir du froid, grâce à de longues écorces qu'ils savent emboîter comme nos tuiles creuses pour se préserver de la pluie. Nous nous bornerons à citer un vieux missionnaire des premières années du dix-septième siècle, dont la relation n'aurait guère à subir, au vingtième, que des modifications de style : « Quelque part qu'ils soyent arriués, la première chose c'est de faire du feu et se cabaner, ce qu'ils ont faict dans une heure ou deux, souvent en demy-heure. Les femmes vont au bois et en apportent des perches, lesquelles on dispose par en bas en rond à l'entour du feu, et par en haut, on les enfourche entre elles pyramidalement, de manière qu'elles se reposent l'une contre l'autre, droit au dessus du feu, car là est la cheminée. Sur les perches on iette des peaux, ou bien des nattes ou des escorces. Au pied des perches, dessous les peaux, se mettent les sacs. Toute la place à l'entour du feu est ionchée de fueilles de pin, afin de ne pas sentir l'humidité de la terre. Dessus les fueilles de pin ils iettent souvent des nattes ou des peaux de loups marins aussi délicates que le velours là dessus ils s'estendent à l'entour du feu, ayant la teste sur leurs sacs, et, ce qu'on ne croiroit pas, ils sont très chaudement, léans dedans à très petit feu, voire aux plus grandes rigueurs de l'hiuer. » *Relation de la Nouvelle France.*

(1) Sorte de daim, commun dans ce pays.

nous eûmes beaucoup de gibier dans cette nouvelle résidence ; ce fut là que Wamegonabiew tua son premier bison, et à cette occasion ma mère donna encore une fête à toute la bande. Bientôt après, les Crees nous quittèrent pour retourner dans leurs pays. Ils étaient serviables et hospitaliers ; nous les vîmes partir avec regret. Nous allâmes ensuite regagner l'endroit où nous avions laissé le marchand, et nous y arrivâmes le dernier jour de décembre.

Nous restâmes quelque temps seuls auprès de la maison du marchand dont nous reçûmes bientôt un message. En allant le rejoindre, nous rencontrâmes Peshauba, chef guerrier célèbre de la nation des Ottawas, qui était venu du lac Huron depuis plusieurs années. Il avait entendu dire qu'une vieille femme ottawa laissée, par la mort des hommes de sa famille, seule avec deux femmes, deux jeunes garçons et trois petits enfants, était réduite à une extrême pauvreté sur les bords de l'Assinneboin. Il avait trois compagnons que les Indiens appelaient ses jeunes hommes, quoique l'un d'eux fût peut-être plus âgé que lui ; c'étaient Wausso (l'éclair), Saggitto (celui qui effraie tous les hommes), et Saningwub (celui qui étend ses ailes); le plus vieux, Wausso, reconnu lui-même pour un guerrier distingué, était tombé malade, et avait été laissé à quelque distance.

Peshauba nous suivait de place en place, d'après les indications des Indiens. C'était un grand et très beau vieillard ; il reconnut sur-le-champ Netnokwa pour une de ses parentes, et demanda qui nous étions. Ce sont mes fils, répondit-elle. Me regardant alors avec une attention toute particulière, il me dit : « Venez ici, mon frère ; » puis, découvrant sa poitrine, il me montra la cicatrice d'une blessure profonde et dangereuse : « Vous rappelez-vous, mon jeune frère, qu'en jouant avec des fusils et des flèches vous m'avez fait cette blessure ? » Voyant mon embarras,

TOUS LES CHASSEURS DE LA BANDE FURENT INVITÉS A SE RÉGALER AVEC NOUS (P. 111)

53-54.

il co
les c
d'in
un c
signa
et s'
enlèv

March
cha
dit
far
la c
de

souffla
manqu
nombre
de la ne
vaient
trouver

il continua à s'en amuser quelque temps en me racontant toutes les circonstances de cet événement. Enfin, il me tira de cet état d'incertitude et d'anxiété en disant que ce n'était pas moi, mais un de mes frères, qui l'avait blessé dans une rencontre qu'il désigna. Il parla de Kewatin qui aurait été à peu près de mon âge, et s'informa particulièrement de l'époque et des détails de mon enlèvement, postérieur à son départ du lac Huron.

CHAPITRE TROISIÈME

Marche à travers les neiges. — Le lac d'Eau claire. — Education d'un chasseur. — Les canots de cuir. — Les Indiens tournebroches. — Expédition guerrière. — Traversée périlleuse. — Les élans. — Une mauvaise farce. — Persistance d'une Indienne dans la prière. — Le lapin dans la chaudière. — Secours providentiel. — Fuite de mon frère et douleur de sa mère.

Nous partîmes dans les premiers jours de l'année pour le pays de Peshauba ; la neige était épaisse, et notre longue route traversant presque toujours des prairies ouvertes, nous ne pouvions pas marcher quand le vent soufflait avec force. Au commencement de notre voyage, nous manquions de vivres, mais nous rencontrâmes bientôt un grand nombre de bisons très gras et excellents. Malgré la couche épaisse de la neige, et quoique la saison fût très rude, ces animaux pouvaient encore, au moyen de leurs cornes, découvrir le gazon, et trouver ainsi une suffisante nourriture.

Nous avions laissé nos nattes de roseaux, le voyage étant trop long pour nous permettre de les emporter. Dans le mauvais temps, nous élevions une petite cabane couverte de trois ou quatre peaux de bison encore fraîches, dont la gelée ne tardait pas à faire un abri à l'épreuve de la neige et du vent. Dans les temps calmes, nous campions ordinairement sans autre couverture que nos vêtements.

Pendant toute notre marche, Peshauba et Saningwub portèrent constamment sur leur dos un des enfants en bas âge de notre sœur. Notre voyage, avec toute la diligence que permit la température, dura près de deux mois et demi. Au milieu de notre route, nous passâmes devant le magasin et le fort de Mouse-River. Nous nous dirigions à peu près vers le nord-ouest, et nous arrivâmes enfin à un endroit nommé Kauwaukomigsahkiegun (le lac d'Eau claire), d'où part un petit ruisseau nommé Saskawjawun (l'eau douce). Ce n'est ni la source ni un bras de la grande rivière de Saskawjawun (Saskutchawin), qui est plus loin vers le nord. Le lac d'Eau clair n'est pas cependant non plus la source principale du petit Saskawjawun, qui commence à une assez grande distance aussi au nord.

La petite hutte de Peshauba était au bord de ce lac ; il y vivait depuis plusieurs années avec les trois hommes dont j'ai parlé. Il avait laissé sa femme au lac Huron. Je ne sais si les trois autres Indiens étaient mariés, mais ils n'avaient point de femmes avec eux. Aussitôt après notre arrivée, il ouvrit son magasin, et en tira beaucoup de peaux de castor, de pelleteries apprêtées, de viande boucanée, et d'autres objets qu'il remit aux femmes en disant : « Nous avons assez longtemps été nous-mêmes nos serviteurs, cela ne saurait durer davantage. C'est à vous désormais de préparer les peaux, de boucaner les viandes, de faire nos mocassins. »

La vieille femme se chargea particulièrement de ce qui appartenait à Peshauba ; elle l'appelait son fils, et le traitait comme tel. Sa fille et sa belle-fille prirent soin des trois autres hommes. Nous restâmes, Wamegonabiew et moi, sous la surveillance particulière de notre mère. J'étais à la chasse le compagnon de Peshauba, qui fut toujours bon pour moi, et semblait prendre plaisir à m'apprendre à devenir bon chasseur.

L'hiver était fort avancé quand nous arrivâmes au bord du lac. Cependant la saison restait si froide encore que l'eau gelait aussitôt que nous la mettions hors de notre cabane. Dans nos jours de chasse, nous sortions bien avant le lever du soleil, pour ne rentrer que longtemps après son coucher. A midi, le soleil s'élevait à peine jusqu'à la cime des arbres, quoiqu'ils soient très bas dans cette contrée presque toute couverte de prairies, où croissent seulement, en très petit nombre, des cèdres et des pins d'une faible végétation. Les castors et d'autres espèces de gibier y abondent. Le pays des Mandans, au bord du Missouri, n'en est pas très éloigné ; un homme pourrait aller, en quatre jours, de Mouse-River aux villages des Mandans.

Au moment où les feuilles allaient commencer à poindre, nous partîmes avec toutes nos pelleteries, et beaucoup de viande et de queues de castor boucanées, pour le comptoir de Mouse-River. Dans ce pays, il n'y a ni bouleaux ni cèdres propres à la construction des canots ; nous fûmes obligés, pour notre voyage, d'en faire un de peaux de moose ; cousues ensemble et tendues avec beaucoup de soin, elles forment, si on les laisse bien sécher, un bon et solide canot, qui, cependant, n'aurait que peu de durée dans les grandes chaleurs. L'intention de Netnokwa et de Peshauba étant de retourner au lac Huron, nous embarquâmes nos personnes avec tout ce qui nous appartenait dans ce canot,qui pouvait porter à peu près moitié autant qu'un bateau ordinaire de Mackinac.

Nous descendîmes en plusieurs jours le petit Saskawjawun ; sur les bords de cette rivière était un village d'Assinneboins, où nous nous arrêtâmes plusieurs nuits ; nul de nous ne pouvait les entendre, excepté Wausso, qui avait eu occasion d'apprendre leur langue. Du petit Saskawjawun, nous entrâmes dans l'Assinneboin, et bientôt nous parvînmes aux Rapides, où était un village de cent cinquante cabanes d'Assinneboins avec quelques Crees.

Comme nous commencions à manquer de vivres frais, il fut décidé que nous passerions un jour ou deux à prendre des esturgeons qui s'y trouvaient en abondance. Campés près des Assinneboins, nous vîmes une vieille femme couper un morceau de la tête d'un esturgeon que l'on tirait de l'eau, et le manger tout cru, sans aucun assaisonnement.

Ce peuple nous parut généralement sale et brut : mais peut-être faut-il attribuer une partie de notre dégoût à l'aversion habituelle des Ojibbeways pour les Tournebroches (1).

En deux jours, nous allâmes des Rapides à Monk-River, où les deux compagnies de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest ont des comptoirs. Là, Peshauba et ses amis se mirent à boire ; en peu de jours, il ne leur resta rien des pelleteries qu'ils avaient amassées grâce à une chasse longue et constamment heureuse. Nous cédâmes, en une seule fois, cent peaux de castor pour des liqueurs fortes ; on nous donnait, pour six peaux de castor, un quart de rhum ; mais les marchands mêlaient beaucoup d'eau à leurs liqueurs.

Après quelques jours de ces regrettables débauches, on se mit à construire des canots de bois de bouleau pour continuer le voyage ; mais alors les Assinneboins, les Crees, et tous les Indiens

(1) Ces Indiens sont ainsi nommés parce qu'ils rôtissent leurs viandes en se servant de broches de bois.

du voisinage avec qui les Mandans avaient fait la paix, furent invités à venir se joindre à ces derniers pour attaquer une peuplade que les Ojibbeways appellent les Agutchaninnes, et qui est établie à deux jours de distance des Mandans. Wausso, apprenant cette nouvelle, résolut d'aller se joindre aux guerriers qui s'assemblaient à Mouse-River. « Je ne veux pas, dit-il, retourner dans mon pays sans rapporter encore quelques cicatrices ; je veux voir le peuple qui a tué mes frères. »

Peshauba et Netnokwa tâchèrent de l'en dissuader, mais il ne voulut pas les écouter, et son enthousiasme ne tarda pas à devenir contagieux pour Peshauba. Après deux jours de réflexion, il dit à la vieille femme : « Je ne puis me résoudre à reparaître sans Wausso dans le pays des Ottawas. Saningwub et Saggitto veulent aussi aller avec lui rendre visite aux voisins des Mandans, je serai du voyage ; allez m'attendre aux bords du lac Winnipeg ; je m'y rendrai à la chute des feuilles. Ne manquez pas d'avoir un baril de rhum tout prêt, car je serai fort altéré à mon retour. » Les canots n'étaient point terminés lorsqu'ils partirent pour cette expédition guerrière. Wamegonabiew les accompagna, et je restai seul avec trois femmes et trois enfants.

Je me mis aussitôt en route pour le lac Winnipeg, avec Netnokwa et le reste de la famille ; il nous fallut nous servir encore du vieux canot de peaux de moose. Peu de temps après avoir quitté le comptoir des blancs, nous découvrîmes un esturgeon jeté par accident au milieu de bas-fonds sablonneux, de telle manière qu'une grande partie de son dos paraissait sur la surface ; je m'élançai hors du canot, et le tuai sans beaucoup de difficulté. C'était le premier esturgeon pris par moi ; la vieille femme crut devoir célébrer, dans cette occasion, la fête d'Oskenetahgawin, ou des premiers fruits, quoiqu'il n'y eût auprès de nous aucun Indien à pouvoir y inviter.

L'embouchure de l'Assinneboin est un point très fréquenté par des bandes de guerriers sioux, qui se tiennent cachés au bord, et font feu sur les passants. Nous ne nous en approchâmes qu'avec précaution, résolus de ne tenter le passage que dans l'obscurité. Il était donc à peu près minuit, lorsque, évitant attentivement l'une et l'autre rive, nous nous laissâmes aller au courant, pour entrer dans la rivière Rouge ; la nuit était obscure, et nous ne pouvions rien apercevoir distinctement sur les bords.

A peine étions-nous entrés dans la rivière Rouge, que le silence fut interrompu par un cri de hibou, sur la rive gauche de l'Assinneboin ; un second cri se fit entendre aussitôt sur la rive droite, et presque en même temps un troisième, sur le bord de la rivière Rouge, qui fait face à l'embouchure. Netnokwa murmura d'une voix que nous entendîmes à peine : « Nous sommes découverts », et nous fit signe de faire courir le canot dans le plus grand silence. Nous tâchâmes donc de tenir, avec un soin extrême, le milieu de la rivière ; j'étais à l'avant du canot, baissant la tête aussi près que possible de la surface de l'eau, pour reconnaître et éviter toute espèce d'approche.

Soudain j'aperçus une légère ride sur la rivière, à la suite d'un objet bas et noir, qui me parut la tête d'un homme traversant le courant à la nage devant nous avec précaution. Je le montrai aux femmes, et l'on décida sur-le-champ que nous poursuivrions cet homme pour tâcher de le tuer. Je pris donc un fort harpon, et nous commençâmes notre chasse ; mais c'était simplement une oie, avec ses oisons ; elle prit l'alarme et disparut. Cette méprise reconnue, nous tentâmes, avec un peu moins de frayeur, de reprendre notre route, mais il nous fut impossible de rentrer dans le courant favorable.

C'étaient alors, selon moi, de vaines terreurs de femme, et je les supportais impatiemment ; mais aujourd'hui, je ne sais réelle-

ment pas si nous avions été effrayés par trois hiboux ou par une bande de guerriers.

Nous rétrogradâmes de plusieurs milles pour attendre les marchands qui devaient passer environ dix jours après nous. Pendant cette station, nous prîmes beaucoup d'oies, de cygnes et de canards. Je tuai un élan. Comme c'était le premier, une fête fut célébrée encore, quoique notre famille n'eût personne à inviter.

Les marchands arrivèrent comme ils étaient attendus, et nous les suivîmes jusqu'à leur comptoir du lac Winnipeg, près duquel nous restâmes deux mois. Quand ils repartirent pour les bords de l'Assinneboin, nous les accompagnâmes encore dans un canot d'écorce acheté à cet effet. Nous avions une bonne provision de peaux de castor, et Netnokwa n'avait point oublié la recommandation de Peshauba. Elle donna six peaux pour un quart de rhum. J'avais pris la plupart de ces castors ; j'en avais tué cent au moins dans un seul mois ; mais je n'en connaissais pas alors la valeur.

Sur les bords de l'Assinneboin, à une ou deux journées plus loin que le portage de la Prairie, est un endroit nommé Kenewkauneshewayboant (lieu où l'on abat l'aigle gris) ; les Indiens s'y arrêtent souvent. Nous y vîmes, en passant, de petits jalons fixés à terre, et portant des morceaux d'écorce de bouleau, sur deux desquels étaient dessinés des ours. On voyait sur les autres diverses figures d'animaux. Netnokwa reconnut sur-le-champ les totems (1) de Peshauba, de Wausso et de leurs compagnons. Ces signes étaient destinés à nous apprendre qu'ils avaient passé par là et à nous indiquer les moyens de les rejoindre. Nous quittâmes donc les marchands, et, suivant la direction désignée par Peshauba, nous le trouvâmes avec son parti à deux journées de la rivière.

L'expédition pour laquelle les Mandans cherchaient si loin des

(1) Le blason.

alliés avait manqué, faute d'accord entre les différentes bandes ; plusieurs se trouvaient en état d'hostilités héréditaires avec le reste ; des querelles s'élevant, le projet avait avorté, et les Agutchaninnes étaient restés en paix dans leur village ; nos guerriers, revenus immédiatement au comptoir de Mouse-River, avaient achevé leurs canots, et descendant la rivière jusqu'au lieu où nous avions reconnu leurs totems, ils s'étaient arrêtés dans le bon cantonnement de chasse où nous les rejoignions.

Nous trouvâmes dans leur camp une grande quantité de gibier ; ils avaient tué aussi beaucoup de castors ; les élans abondaient dans les environs. Un jour, Peshauba m'envoya avec les deux jeunes femmes chercher quelques quartiers d'un élan qu'il avait tué. Les femmes, le trouvant grand et gros, se décidèrent à rester pour en boucaner la chair avant de le rapporter, et moi je repris le chemin de nos cabanes avec un quartier de viande fraîche. J'avais apporté mon fusil, et, voyant un grand nombre d'élans, je le chargeai, et, me cachant dans un petit hallier, j'imitai le cri de l'animal ; aussitôt un énorme élan accourut vers ma cachette si directement et avec une impétuosité telle, qu'alarmé pour ma propre sûreté, je pris la fuite : l'animal, à son tour se mit à fuir dans une direction opposée.

Réfléchissant alors que les Indiens se moqueraient de moi, je résolus de faire une nouvelle tentative et de ne céder, cette fois, à aucun sentiment de pusillanimité ; je choisis mieux ma cachette, et répétai à plusieurs reprises mon cri d'appel, jusqu'à ce qu'enfin un élan fût attiré ; je le tuai, mais une grande partie du jour s'était écoulée, et je m'aperçus qu'il était temps de regagner nos cabanes avec ma charge.

Au moment où je sortais d'un petit bois, au milieu d'une prairie, je vis un ours s'avancer vers moi ; je crus d'abord que c'était un ours noir de l'espèce commune, et je résolus de le tuer ; mais

il pouvait me voir, et je savais qu'il aurait certainement pris la fuite s'il eût appartenu à l'espèce que je présumais. Voyant qu'il venait droit à moi, j'en conclus que c'était un ours gris, et je me mis à courir ; plus je courais, plus il semblait me serrer de près ; malgré ma frayeur, je me souvins des leçons de Peshauba, de ne jamais tirer un ours gris sans pouvoir aussitôt me réfugier dans un bois, et, si j'en étais poursuivi, de ne faire feu que presque à bout portant. Trois fois je me retournai, et le couchai en joue ; mais, le voyant trop loin, je reprenais ma course; enfin, je réussis, à force de vitesse, à le dépasser sur la route de la cabane. Tout à coup j'entendis derrière moi la voix de Wamegonabiew; je ne vis plus l'ours et mon frère me dit que toute ma terreur provenait d'un déguisement qu'il avait pris.

Netnokwa, inquiète de ma longue absence, l'avait envoyé à ma rencontre, et, me voyant sortir du petit bois, l'idée lui était venue de relever, par dessus sa tête, un vieux vêtement noir pour se donner l'apparence d'un ours. La frayeur m'avait sans doute aveuglé, car il était facile de reconnaître la fraude. Quand cette aventure fut racontée aux anciens de notre famille, ils réprimandèrent Wamegonabiew ; sa mère lui dit que si je l'avais tué sous ce déguisement, j'aurais été innocent.

Nous continuâmes à chasser les castors et à en tuer un grand nombre jusqu'au temps où la glace devint trop épaisse ; nous allâmes alors poursuivre les bisons dans les prairies. Quand la neige commença à se durcir, les hommes annoncèrent l'intention de me laisser avec les femmes et d'aller au lac d'Eau claire construire des canots ; ils devaient, sur leur route, chasser les castors. Avant de nous quitter, ils voulurent nous pourvoir de quelques provisions. Wausso sortit seul et tua un bison ; mais, dans la nuit, le temps devint froid et orageux, et les bisons vinrent chercher un abri dans les bois où nous étions campés.

De grand matin, Netnokwa nous réveilla en criant qu'un grand troupeau se tenait tout près de la cabane ; les quatre guerriers et Wamegonabiew sortirent sans bruit et prirent leurs postes de manière à cerner le troupeau. Ils rirent beaucoup en me voyant préparer mon fusil, et ne voulurent pas me permettre de les accompagner ; mais, quand ils furent partis, la vieille Netnokwa, toujours disposée à me favoriser, me permit de me mettre à l'affût, tout près de la cabane, sur un point près duquel sa sagacité lui indiquait que le troupeau devait passer. Les Indiens firent feu, tous manquèrent leur coup ; les bisons passèrent à ma portée, et j'eus le bonheur d'en tuer un. C'était mon premier bison, ma mère témoigna une vive satisfaction.

Peu après, les Indiens me laissèrent avec Netnokwa, une des jeunes femmes et trois enfants ; ils avaient tué, avant leur départ, beaucoup de bisons dont nous boucanâmes un grand nombre de morceaux ; ces provisions durèrent quelque temps. Je vis bientôt que je pouvais, moi aussi, réussir à la chasse des bisons, et pendant longtemps les vivres ne nous manquèrent pas. Un jour, une vieille femelle de bison que j'avais blessée vint, quoiqu'elle n'eût point de petit, se jeter sur moi, et j'eus beaucoup de peine à lui échapper en grimpant sur un arbre.

Nous fîmes du sucre (1) le printemps suivant, à dix milles au dessus du fort de Mouse-River ; le temps s'était adouci, et les

(1) Voici, au sujet de ce sucre, ce que disent les voyageurs. «Les érables de ce pays ont une sève admirable, et telle qu'il n'y a point de limonade ni d'eau de cerise qui aient aussi bon goût, ni de breuvage au monde qui soit plus salutaire. Pour en tirer cette liqueur, on taille l'arbre deux pouces en avant dans le bois ; et cette taille, qui a dix ou douze pouces de longueur, est faite de biais. Au bas de cette coupe, on enchâsse un couteau dans l'arbre aussi de biais, tellement que l'eau, coulant de cette taille comme dans une gouttière, et rencontrant le couteau qui la traverse, elle coule le long de ce couteau, sous lequel on a soin de mettre des vases pour la contenir. Tel arbre en peut rendre cinq ou six bouteilles par jour, et tel habitant du Canada en pourrait ramasser vingt barriques du matin au soir, s'il voulait entailler tous les érables de son habitation. Cette coupe ne porte aucun dommage à l'arbre.... Les érables des pays septentrionaux ont plus de sève que ceux des parties méridionales, mais cette sève n'a pas tant de douceur. » *Le Hontan.* — Le P. Charlevoix donne des détails analogues.

castors commençaient à reparaître sur la glace, quelquefois même sur les bords de la rivière ; j'avais l'habitude de me tenir à l'affût, et de tirer sur eux dès qu'ils sortaient de leurs retraites. Un jour, en ayant tué un, je courus rapidement pour le prendre, et je passai à travers la glace ; mes raquettes se prirent au fond dans des racines, et peu s'en fallut que je ne fusse entraîné ; un effort presque désespéré me tira enfin de cet extrême danger. Les bisons étaient si nombreux dans ce quartier, que les chassant à pied, j'en tuais souvent à coups de flèche, sans autre aide que celle de chiens bien dressés.

Quand les arbres commencèrent à reverdir, Peshauba et les autres hommes revinrent dans des canots d'écorce de bouleau, rapportant beaucoup de peaux de castor et d'autres pelleteries d'une grande valeur. La vieille Netnokwa désirait vivement retourner au lac Huron ; c'était aussi le vœu de Peshauba ; mais Wausso et Saningwub ne voulaient point repartir, et Peshauba était déterminé à ne pas se séparer d'eux. Saggitto était fort malade, depuis quelque temps, d'un ulcère au ventre ; après plusieurs jours d'ivrognerie, il éprouva de violentes douleurs. Peshauba dit à la vieille femme: «Il n'est pas bien que Saggitto meure ici, loin de tous ses amis ; puisque nous voyons qu'il ne peut vivre plus longtemps, le mieux est, selon moi, que vous partiez pour le lac Huron avec lui et les petits enfants. Vous devez atteindre les Rapides (Saut de Sainte-Marie) avant que Saggitto meure.» Notre famille se sépara, conformément à cette instruction, et Netnokwa partit pour le lac Huron avec Saggitto, Wamegonabiew, moi, les deux autres femmes, une petite fille qu'elle avait achetée et les trois enfants.

La petite fille avait été enlevée du pays de Bahwetego-Weninnewug, les Indiens Falls, par des guerriers ojibbeways, qui l'avaient vendue à Netnokwa. Les Indiens Falls vivent près des montagnes

rocheuses ; leur langue diffère à la fois de celle des Sioux et de celle des Ojibbeways ; ces derniers et les Crees ont plus d'alliance avec les *Pieds-Noirs* qu'avec les Indiens Falls. La petite fille Bahwetig, achetée par Netnokwa, avait alors dix ans ; gardée quelque temps par les Ojibbeways, elle avait appris leur langue.

En arrivant au lac de la Pluie, nous avions dix paquets de quarante peaux de castor chacun. Netnokwa échangea quelques autres pelleteries pour du rhum, et fut ivre pendant un jour ou deux. Nous trouvâmes là plusieurs canots des marchands qui se rendaient à la rivière Rouge. Wamegonabiew, âgé alors de dix-huit ans, ne voulant point retourner au lac Huron, résolut de profiter de cette occasion de reprendre la route du nord. La vieille femme lui parla longtemps pour l'en dissuader, mais il sauta dans l'un des canots au moment du départ, et persista à ne pas en sortir, quelques efforts que l'on fît pour l'en arracher,comme sa mère le demandait. Netnokwa fut fort affligée, et ne pouvant se résoudre à perdre son fils unique, se décida à repartir avec lui.

Ayant peu de confiance dans l'honnêteté des marchands, elle ne voulut pas leur laisser ses peaux de castor. Nous les portâmes donc dans un endroit reculé du bois et un dépôt y fut fait, selon l'usage des Indiens. Nous retournâmes ensuite au lac des Bois. De ce lac à la rivière Rouge, les Indiens ont une route que les hommes blancs ne suivent jamais : c'est par le Muskeek ou portage des Marais. Nous remontâmes pendant plusieurs jours une rivière que les Indiens nomment Muskeegonegummeweeseebe, ou rivière du Marais. Nous traînâmes ensuite pendant une journée nos canots à travers un marécage, dont l'eau est recouverte de mousse et de petites broussailles, qui tremblent à une grande distance quand on marche dessus. Nos canots entrèrent alors dans un ruisseau nommé Begwionusk. Ce ruisseau nous mena jusqu'à un petit lac du même nom, dont la profondeur n'est guère de plus

de deux ou trois pieds, et n'en dépasse pas un sur bien des points. Sa surface était toute couverte de canards, d'oies, de cygnes et d'autres oiseaux. Nous y restâmes longtemps, et quatre paquets de peaux de castor furent le produit de nos chasses.

A la chute des feuilles, Saggitto mourut. Nous étions isolés alors ; il n'y avait pas un seul Indien, pas un seul homme blanc à quatre ou cinq journées de nous. Au moment de partir, nous avions un dépôt à faire, et la terre était trop marécageuse pour nous permettre d'enterrer nos pelleteries. Selon l'usage le plus ordinaire, nous fîmes donc un magasin avec des troncs d'arbres si serrés,qu'une souris n'aurait pas pu y pénétrer, et nous y laissâmes nos peaux de castor avec tous les autres objets que nous ne pouvions emporter. Si quelques Indiens de cette région éloignée avaient rencontré notre dépôt, ils ne l'auraient pas ouvert, et nous ne craignions pas que les marchands pénétrassent dans un endroit aussi solitaire et aussi pauvre.

Les Indiens qui vivent loin des blancs n'ont pas assez d'estime de leurs pelleteries pour se rendre coupables de se les voler les uns aux autres. Au temps dont je parle, et dans la contrée où je me trouvais alors, j'ai vu souvent des Indiens laisser plusieurs jours leurs trappes dans les bois sans les visiter, et sans éprouver la moindre crainte pour leur sûreté. Il arrivait souvent aussi qu'un homme revenant de la chasse et laissant ses trappes dans les bois, un autre homme lui disait : « Je vais chasser dans telle direction ; où sont vos trappes ? » Quand il s'en était servi, un autre et quelquefois quatre ou cinq s'en servaient tour à tour ; mais à la fin elles ne manquaient pas de revenir à leur légitime propriétaire.

La neige étant tombée, et le temps devenant assez froid pour ne plus permettre de chasser aux castors, nous commençâmes à souffrir de la faim ; Wamegonabiew était alors notre principal

soutien, et travaillait de toutes ses forces à nous faire vivre. Dans une de ses longues courses à la recherche du gibier, il rencontra une cabane d'Ojibbeways, qui, quoique ayant beaucoup de viande et connaissant sa détresse et celle de sa famille, lui donnèrent seulement à manger pour une nuit qu'il passa auprès d'eux. En revenant, le lendemain matin, il tua un jeune moose extrêmement maigre. Cette faible ressource épuisée, nous levâmes notre camp, pour le reporter auprès des Indiens inhospitaliers rencontrés par Wamegonabiew.

Nous les trouvâmes abondamment pourvus de vivres, mais nous n'en reçûmes rien qu'en échange de nos argenteries (1) et autres objets de prix. Je mentionne l'avarice et l'inhospitalité de cette famille, parce que je n'en avais pas encore vu un seul exemple chez les Indiens. Ordinairement, ils sont tous disposés à partager leurs provisions avec quiconque recourt à eux dans le besoin.

Nous étions depuis trois jours auprès de ces Indiens, lorsqu'ils tuèrent deux mooses, et nous invitèrent, Wamegonabiew et moi, à partager leur repas. Ils ne nous servirent que le plus mauvais morceau d'une cuisse, et nous achetâmes d'eux un peu de viande grasse, en échange de nos ornements d'argent. La patience de la vieille Netnokwa était à bout, et elle nous défendit à tous de rien acheter d'eux. Pendant tout le temps que nous passâmes près de cette cabane, nous souffrîmes de la faim.

Un matin, Netnokwa se leva de très bonne heure, prit sa hache, et sortit. Le soir, elle ne revint pas. Le lendemain, à une heure fort avancée, comme nous étions tous couchés dans la cabane, elle rentra, secoua Wamegonabiew par l'épaule, et lui dit : « Levez-vous, mon fils, vous êtes un agile coureur ; montrez-nous avec quelle rapidité vous pouvez aller chercher les vivres que le Grand

(1) Objets de parure ou d'ornementation de divers calibres.

Esprit m'a donnés la nuit dernière. Je l'ai prié, et j'ai chanté presque toute la nuit ; ce matin, comme je venais de m'endormir, il m'est apparu, et m'a donné un ours pour nourrir mes enfants qui ont faim. Vous trouverez cet animal dans un petit bois au milieu de la prairie, partez sur-le-champ ; l'ours ne s'enfuira pas, quand même il vous verrait venir.»

— « Non, ma mère, répondit Wamegonabiew, il est trop tard à présent ; le soleil va se coucher, et il sera difficile de suivre une trace dans la neige ; demain Shawshawwanebase partira avec une couverture et une petite chaudière ; dans le jour, j'irai tuer l'ours ; mon jeune frère me rejoindra, et nous passerons la nuit à l'endroit où l'ours aura été rencontré. »

La vieille femme ne céda point à l'opinion du chasseur ; il s'ensuivit une altercation et des paroles vives, car Wamegonabiew avait peu de respect pour sa mère, et, ce qu'à peine aurait osé un autre Indien, il se moquait de ses prétentions à communiquer avec le Grand Esprit ; il la plaisanta surtout de ce qu'elle avait dit que l'ours ne fuirait pas s'il voyait venir des chasseurs. La vieille femme offensée adressa de vifs reproches à son fils, sortit de la cabane, raconta son rêve aux autres Indiens, et leur indiqua la place où l'ours serait certainement trouvé : ils convinrent avec Wamegonabiew qu'il était trop tard pour partir ; mais, comme ils avaient foi aux prières de Netnokwa, ils ne perdirent pas de temps pour suivre ses indications dès le point du jour.

L'ours était à la place qu'elle avait désignée, et fut tué sans difficulté. Il était grand et gras, mais Wamegonabiew, qui était de la chasse, n'en reçut qu'un très petit quartier pour la part de notre famille ; la vieille femme en fut irritée, car si l'ours ne lui avait pas été donné par le Grand Esprit, et si elle n'avait pas vu en songe la place où on le rencontrerait, elle l'avait au moins suivi à la trace jusqu'au petit bois dont elle avait fait le tour pour s'as-

surer qu'il n'en était pas sorti (1). Peut-être, dans le but de faire croire à des entrevues avec le Grand Esprit, employait-elle quelquefois des artifices de ce genre.

Nos privations nous forcèrent à un déplacement ; après avoir achevé notre quartier d'ours, nous nous mîmes en route pour la rivière Rouge, espérant y rencontrer des Indiens ou trouver du gibier sur notre passage. J'avais appris à prendre des lapins ; quand nous fûmes arrivés à notre premier camp, j'allai tendre plusieurs pièges dans la direction que nous devions suivre le lendemain. Après ce souper, (or le souper était ordinairement notre seul repas, quand nous avions peu de provisions), il ne nous resta plus qu'une petite quantité d'huile d'ours fortement gelée, dans une chaudière recouverte d'une peau. Ces provisions firent partie de la charge confiée à mon traîneau, et je partis en avant pour visiter mes pièges ; j'y trouvai un lapin, et, voulant faire à ma mère une surprise plaisante, je le cachai tout vivant dans la chaudière.

Le soir, à l'heure du campement, j'épiai l'instant où elle voudrait préparer notre repas ; je m'attendais à voir le lapin s'élancer de sa prison, mais, à mon grand désappointement, la graisse, se fondant malgré la rigueur du froid, avait presque noyé le petit animal. La vieille femme me gronda sévèrement ; mais, depuis, elle a raconté plus d'une fois cette aventure en riant du spectacle que lui avait présenté l'intérieur de la chaudière ; elle parla aussi toute sa vie de la conduite inhospitalière des Indiens que nous quittions alors.

Après quelques jours de voyage, nous découvrîmes des traces de chasseurs, et nous fûmes enfin assez heureux pour trouver une

(1) On ne voit guère la valeur de cette explication. Depuis le moment où cette femme avait fait et renouvelé sa prédiction, l'ours avait eu tout le loisir de courir ailleurs. Il semble bien difficile d'expliquer, dans ce second cas comme dans le premier, que Netnowka ait pu parler avec tant d'assurance, et tout à la fois avec tant de vérité, sans aucune intervention divine ou diabolique.

tête de bison qu'ils avaient laissée. Ce secours inattendu apaisa notre faim ; nous suivîmes le sentier frayé par eux, et nous atteignîmes ainsi aux bords de la rivière Rouge une troupe de nos amis.

C'était une bande nombreuse de Crees sous les ordres d'un chef nommé le Petit Assinneboin et de son gendre Sinapegagun. Ils nous reçurent avec beaucoup de cordialité, nous donnèrent abondamment à manger, et nous vinrent en aide dans tous nos besoins. Deux mois après, les bisons et tout le gibier commençant à devenir rares, nous eûmes tous à souffrir de la faim. Un jour, Wamegonabiew et moi nous traversâmes les prairies jusqu'à la distance d'une journée pour chasser aux bords d'un ruisseau nommé Pond-river. Là nous trouvâmes un bison si maigre et si vieux que son poil ne poussait plus ; nous ne pûmes en manger que la langue. Une course aussi longue nous avait épuisés de fatigue ; le vent était fort, la neige chassait avec violence. Dans la vaste étendue de plaine ouverte devant nous, il n'y avait d'autres bois que de petits chênes s'élevant à la hauteur de l'épaule d'un homme ; il nous fallut camper sous ce misérable abri. Nous parvînmes avec beaucoup de difficulté à former une espèce de brasier des faibles branches de ces arbres ; quand notre feu, au bout de quelque temps, avait séché le sol, nous reculions les tisons et les charbons pour nous asseoir sur les cendres chaudes ; une nuit sans sommeil se passa ainsi.

Le lendemain, quoique le vent se fût élevé, et que le temps fût plus mauvais encore que la veille, nous reprîmes la route de notre cabane. C'était une course d'une forte journée, et comme nous étions affaiblis par la faim et la fatigue, il était très tard quand nous approchâmes du gîte. Wamegonabiew, moins épuisé, se traînait le premier ; il se retourna pour me regarder, et nous vîmes que nous avions l'un et l'autre la figure gelée : arrivés à proximité de notre cabane, comme je ne pouvais plus marcher, il me laissa,

et bientôt quelques femmes vinrent au devant de moi. Nos mains étaient aussi extrêmement gelées, mais comme nous avions de bons mocassins, nos pieds n'avaient pas souffert.

La faim continuant à se faire sentir dans le camp, on jugea nécessaire de se séparer pour suivre différentes directions. Netnokwa résolut de se rendre avec sa famille au comptoir de M. Henry, qui a été depuis noyé dans la rivière de Columbia. Il était alors établi près de l'endroit où l'on a fondé, dans la suite, l'établissement de Pembina ; nous chassâmes tout le reste de l'hiver avec d'autres Indiens, pour les marchands de fourrures, et, au printemps, nous retournâmes avec les mêmes compagnons au lac où nous avions laissé nos canots ; tout y était en bon état. En réunissant ce qui se retrouvait dans nos magasins et ce que nous avions rapporté de la rivière Rouge, nous possédions onze ballots de peaux de castors, de quarante fourrures chacun, et dix paquets d'autres pelleteries. Notre intention était alors d'aller vendre le tout à Mackinac.

Nous avions encore un grand dépôt au lac de la Pluie, où Netnokwa, ayant peu de confiance dans l'honnêteté du marchand, avait caché des fourrures de prix à quelque distance de son comptoir. Ce riche dépôt, joint à ce que nous rapportions, aurait suffi pour nous mettre dans l'abondance ; mais la cache avait été violée ; il n'y restait pas un seul ballot, pas une seule fourrure. Nous vîmes chez le marchand un ballot qui nous parut avoir fait partie de notre magasin ; mais il nous fut impossible de savoir si nous avions été pillés par des blancs ou par des Indiens. La vieille femme fut très irritée, et n'hésita pas à attribuer le vol au marchand, l'honnêteté des Indiens lui étant connue.

Quand nous arrivâmes à la petite maison, située de l'autre côté du grand portage, au lac Supérieur, les hommes qui étaient au service des marchands nous engagèrent à confier nos ballots à

leurs véhicules ; mais la vieille femme savait qu'une fois entre les mains des blancs il lui serait difficile, ou peut-être même impossible, de les en tirer ; elle refusa donc ce service. Il nous fallut plusieurs jours pour transporter nos pelleteries, parce qu'elle ne voulait pas même suivre la route des marchands.

Malgré toutes ces précautions, M. Mac-Gilveray et M. Shabboyéa, en la traitant avec distinction et lui donnant un peu de vin, lui firent accepter une chambre pour elle et tous ses ballots. Ils tâchèrent d'abord, par des sollicitations amicales, de l'amener à vendre ses fourrures ; mais, voyant qu'elle était déterminée à les garder, ils en vinrent aux menaces. Un jeune homme, fils de M. Shabboyéa, voulut enfin les prendre de vive force ; mais le vieillard intervint, et, ordonnant à son fils de renoncer à ce dessein, le réprimanda d'un tel acte de violence.

Netnokwa, maintenue ainsi en possession de ses fourrures, se disposait à les porter à Mackinac, lorsque nous vîmes arriver au portage, à la tête d'une petite bande d'Indiens, un homme qui se nommait Bittegishsho (1), et dont la résidence ordinaire était à Middle-Lake. Wamegonabiew se lia intimement avec cette famille. Tous nos préparatifs de voyage terminés, et les bagages déjà rangés dans les canots, il fut impossible de trouver mon frère. Nous le cherchâmes dans toutes les directions, et seulement quelques jours après, un Français nous apprit enfin que Wamegonabiew était de l'autre côté du portage avec la famille de Bittegishho. On me députa vers lui, mais je ne pus rien gagner sur sa résolution ; à l'insu de nous, il avait voulu devenir libre et s'abandonner au désordre à sa fantaisie.

La vieille femme, qui connaissait son caractère obstiné, se mit à pousser des cris : « Si j'avais deux enfants, nous dit-elle, je pour-

(1) Nom qui signifie : le zigzag de l'éclair.

rais consentir à perdre celui-là, mais je n'en ai pas d'autre (1) et je dois aller avec lui. » Elle donna à la veuve, fille de sa sœur, et élevée par elle depuis son bas âge, cinq ballots de peaux de castors, dont un en toute propriété ; les quatre autres et soixante peaux de loutres devaient être portés à Mackinac et distribués d'après ses instructions. La veuve partit alors dans le canot des marchands, remit les fourrures à M. Lapomboise de la compagnie du Nord-Ouest, et en obtint un reçu qui fut brûlé plus tard dans un incendie de notre cabane sans que Netnokwa ou personne de la famille ait jamais touché un penny pour ces marchandises d'un grand prix.

La vieille femme, très affligée de la mauvaise conduite de son fils, et de ses propres malheurs, chercha des consolations dans les liqueurs spiritueuses. En un seul jour elle échangea cent vingt peaux de castor, beaucoup de cuirs de bisons et d'autres objets pour du rhum. Elle avait coutume, lorsqu'elle s'enivrait, d'enivrer, autant que ses moyens le lui permettaient, tous les Indiens du voisinage. De toutes nos richesses gagnées par tant de sueurs et de courses longues et pénibles,il ne nous resta qu'une couverture, trois petits barils de rhum, et les misérables vêtements que nous portions. Je ne pus, ni dans cette circonstance ni dans aucune autre, voir le gaspillage de nos pelleteries et de nos autres biens, avec l'indifférence que les Indiens semblent toujours éprouver en pareille circonstance, et j'en fus navré.

Nous partîmes ensuite avec Bittegishsho et quelques autres Indiens pour le lac des Bois. Ils nous aidèrent à construire un canot et à passer le portage. Le froid nous surprit au lac des Bois, et Netnokwa résolut d'y rester. Les manœuvres des marchands, avides de s'emparer de nos ballots,contribuèrent autant au moins que la conduite de mon frère à empêcher notre départ pour le lac Huron. Du reste mon frère revint alors avec nous.

(1) L'autre n'était qu'un fils adoptif.

Nous ne tardâmes pas à reconnaître que nous ne pouvions rester seuls, aussi mal approvisionnés, aux approches de l'hiver. Nous nous rendîmes donc au comptoir du lac de la Pluie, où, sur la promesse de cent vingt peaux de castor, nous obtînmes une avance de couvertures, de vêtements, et d'autres objets de première nécessité. Là nous rencontrâmes un Indien nommé Wawbebenaissa, qui nous proposa de chasser pour nous, et de nous venir en aide pendant l'hiver. Cette proposition fut acceptée avec joie, mais nous vîmes bientôt que c'était un pauvre chasseur, je rapportais toujours plus de gibier que lui.

CHAPITRE QUATRIÈME

Chants et paroles prophétiques de la vieille Indienne. — Famine. — Marche difficile à travers les lacs, les îles et les marais. — Repas d'écorces d'arbres. — Français hospitaliers. — Un chirurgien improvisé. — La pêche aux doris. — Les mouettes et les cormorans. — Influence du mauvais exemple. — Chasseurs saisis par la gelée. — Déloyauté d'un compagnon. — La cabane incendiée.

Avec les neiges abondantes et les glaces épaisses, reparurent la misère et la faim ; nous ne pouvions plus tuer de mooses ni prendre de castors au piège ou par les procédés ordinaires quoiqu'il n'en manquât pas dans le pays. Quand la famine commença à devenir intolérable, notre vieille mère eut recours à son moyen extrême, qui consistait à passer une nuit à prier et à chanter ; le matin, elle dit à son fils et à Wawbe-

benaissa : « Allez chasser ; le Grand Esprit m'a donné de la venaison. » Wamegonabiew lui répondit: «Le temps est trop froid et trop calme, il est impossible d'approcher assez des mooses. » « Je peux faire venir le vent, reprit Netnokwa; le temps est calme et froid à présent, mais, avant la nuit, le vent sera fort ; allez, mes enfants, vous êtes assurés de tuer du gibier, car, dans mon songe, j'ai vu Wamegonabiew rentrer avec un castor et une lourde charge de viande sur le dos. »

Ils partirent enfin,et peu après,le vent du sud se levant ne tarda pas à souffler avec force, en même temps que la température s'adoucit. Vers la nuit, les chasseurs revinrent chargés de chair de moose ; Wamegonabiew rapportait un castor ainsi que sa mère l'avait vu en songe. Comme le moose était très grand et très gras, nous transportâmes notre cabane auprès de l'endroit où il avait été tué. Mais ce ne fut là qu'un secours bien temporaire ; nous tuâmes cependant encore quelques castors.

Dix jours après cette heureuse chasse, nous manquions de vivres. Un jour, chassant le castor à quelque distance de notre cabane, je découvris les traces de quatre mooses ; je cueillis une petite branche qu'ils avaient broutée, et en rentrant je la jetai devant Wawbebenaissa, couché devant le feu, avec son indolence habituelle. « Regardez ceci, bon chasseur, lui dis-je, et allez nous tuer quelques mooses. » Il prit la branche, l'examina quelque temps, et me dit : « Combien sont-ils ? — Quatre. — Je les tuerai. »

Le matin, de très bonne heure, il suivit ma trace et tua trois mooses ; c'était un bon chasseur quand il se mettait en train, mais la plupart du temps il était assez paresseux pour mieux aimer souffrir toutes les extrémités de la faim qu'aller chercher du gibier, ou même poursuivre celui qu'on avait découvert. Nous eûmes alors un moment d'abondance,mais la famine revint bien-

tôt. Il nous arrivait souvent de n'avoir rien à manger pendant deux ou trois jours ; ensuite un ou deux lapins ou bien un oiseau tué nous permettaient de traîner notre souffrance quelques jours de plus. Nous faisions tous nos efforts pour exciter Wawbebenaissa à se donner un peu plus de peine, parce que nous savions qu'il manquait rarement le gibier rencontré ; mais il nous répondait d'ordinaire : « Je suis trop pauvre et trop malade. »

Wamegonabiew et moi, pensant que des excursions plus éloignées que nos courses habituelles pourraient amener des rencontres plus heureuses, nous sortîmes un matin de très bonne heure et marchâmes rapidement toute la journée ; aux approches de la nuit, nous tuâmes un jeune castor, et Wamegonabiew me dit :

« Mon frère, préparez un camp et faites cuire un morceau de notre castor ; moi j'irai plus loin tâcher de tuer quelque gibier. » Il ne tarda pas à revenir chargé de viande, il avait tué deux caribous. Le lendemain, nous nous levâmes de très grand matin pour traîner les deux caribous pendant toute la longue distance qui nous séparait de notre famille. C'était une marche au-dessus de mes forces ; mais Wamegonabiew, m'ayant devancé, envoya la jeune femme à mon aide, et j'arrivai avant minuit.

L'expérience nous avait démontré quel danger il y avait pour nous à rester dans un tel état d'isolement ; ces nouvelles provisions nous permettant de nous déplacer, nous résolûmes de nous rapprocher de quelque lieu habité. Le comptoir le plus voisin était aux bords du lac d'Eau claire, éloigné d'un trajet de quatre à cinq jours ; nous laissâmes notre cabane, et, prenant seulement nos couvertures, une chaudière ou deux et les objets les plus nécessaires pour notre voyage, nous nous dirigeâmes vers le comptoir. Le pays que nous devions traverser était plein de lacs, d'îles et de marécages ; mais la gelée nous permettait de suivre une route directe.

Un matin, de bonne heure, Wawbebenaissa, excité peut-être par une faim excessive, ou par l'exercice qu'il était forcé de prendre, se mit à prier et à chanter. Il dit enfin : « Aujourd'hui, nous verrons des caribous. » La vieille femme, dont le caractère était un peu aigri par une longue suite de privations, et qui ne regardait pas Wawbebenaissa comme un chasseur bien entreprenant, lui répondit : « Des hommes n'auraient pas dit : nous verrons du gibier aujourd'hui, mais nous en mangerons. »

A peine avions-nous marché quelques instants, que six caribous vinrent droit à nous, vers la pointe d'une petite île ; nous nous cachâmes dans des buissons, et ils s'approchèrent à portée de fusil ; mais l'arme de Wamegonabiew rata, et à ce bruit ils s'enfuirent tous. Wawbebenaissa lâcha aussitôt son coup, en blessa un à l'épaule ; et cependant, le soir, après une poursuite de tout le jour, les deux chasseurs rentrèrent au camp sans rien rapporter. Notre position devenait si décourageante, que nous prîmes le parti de nous alléger par l'abandon d'une partie de nos bagages pour hâter notre marche. Nous tuâmes aussi notre dernier chien, qui devenait trop faible pour pouvoir nous suivre. La vieille femme n'en voulut pas manger ; j'ignore pour quel motif.

Quelques jours après, nous reconnûmes que nous étions égarés, ignorant quelle route suivre, et trop faibles pour marcher au hasard. Netnokwa, qui, réduite aux dernières extrémités, semblait toujours moins abattue que le reste de la famille, choisit, comme à l'ordinaire, l'emplacement de notre camp, nous apporta assez de bois pour entretenir un grand feu, roula sa couverture autour d'elle, et partit son tomahawk à la main ; nous voyions bien tous qu'elle allait chercher quelque moyen de nous sauver de notre détresse. Le lendemain, elle revint et nous dit : « Mes enfants, après de longues prières j'ai dormi, la dernière nuit, dans un lieu solitaire et éloigné ; j'ai vu en songe la route que j'avais suivie, le lieu

J. V. BRENNAN A L'HAMEÇON BEAUCOUP DE POISSONS LE MA

où je
d'un
mon
temps
Un
cherc
parve
longte
adress
lorsqu
récent
et, red
une nu
Là,
la Plui
posait
vingt
femme
Après
dernière
des hab
femme
disant d
rencont
revenir
tites cac
il se trou
la vieille
les femm
d'attente
Wawbeb

où je m'étais arrêtée, et, à peu de distance, le commencement d'un sentier qui va tout droit à la maison du marchand. Dans mon rêve, j'ai aperçu des hommes blancs ; ne perdons pas de temps, le Grand Esprit veut nous conduire auprès d'un bon feu. »

Un peu ranimés par la confiance et l'espoir que la vieille femme cherchait ainsi à nous inspirer, nous partîmes aussitôt ; mais, parvenus au terme du sentier qu'elle avait tracé, nous marchâmes longtemps sans découvrir aucun vestige humain. Les uns lui adressèrent des reproches, les autres la tournaient en ridicule, lorsqu'enfin, à notre grande joie, nous rencontrâmes les traces récentes d'un chasseur qui avait dû se diriger vers le comptoir ; et, redoublant nos efforts, nous y arrivâmes enfin deux jours et une nuit après notre départ.

Là, nous trouvâmes le traiteur, qui nous avait ouvert au lac de la Pluie un crédit de cent vingt peaux de castors ; comme il se disposait à partir, nous acquittâmes notre dette, et il nous resta vingt peaux que j'échangeai pour quatre trappes. La vieille femme reçut aussi trois petites caques de rhum.

Après un repos de peu de jours, nous reprîmes la route de notre dernière cabane ; d'abord, nous suivîmes le large sentier de chasse des habitants du comptoir. Au moment de le quitter, la vieille femme remit toute sa provision de rhum à Wawbebenaissa, en lui disant de suivre le sentier des chasseurs jusqu'à l'endroit où il les rencontrerait, d'échanger cette liqueur pour de la viande et de revenir à nous ; mais Wawbebenaissa ouvrit aussitôt une des petites caques et en but la moitié. Le lendemain matin, cependant, il se trouva dans son état naturel et partit avec les instructions de la vieille femme ; Wamegonabiew l'accompagnait. J'allai, avec les femmes, les attendre à un rendez-vous indiqué ; après un jour d'attente, nous vîmes revenir mon frère chargé de viande, mais Wawbebenaissa ne reparut pas ; et pourtant sa femme et ses petits

enfants avaient été forcés, le jour même, de manger leurs mocassins.

Nous partageâmes nos vivres avec cette famille, qui partit ensuite pour rejoindre son chef ; les chasseurs nous faisaient inviter par Wamegonabiew à venir vivre avec eux, mais il fallait, avant tout, aller reprendre ce que nous avions laissé dans notre cabane. En revenant de cette course, nous nous arrêtâmes au même endroit ; depuis quelque temps nous ne vivions plus que d'écorces d'arbres, et surtout de celle d'une vigne grimpante assez commune ; aussi nos forces étaient-elles tout à fait épuisées.

Wamegonabiew ne pouvait plus marcher, et, de nous tous, c'était la vieille femme qui paraissait le moins souffrir ; elle pouvait jeûner cinq ou six jours sans être bien abattue, et ce fut seulement de crainte que d'autres membres de la famille ne périssent en son absence, qu'elle consentit à me laisser aller demander des secours au comptoir que nous croyions moins éloigné que le camp des chasseurs. C'était tout au plus un voyage de deux jours de marche ordinaire ; mais, dans mon état de faiblesse, il était douteux que je pusse y parvenir.

Je partis de grand matin ; le temps était froid et le vent fort ; j'avais un grand lac à traverser, et là, comme le vent soufflait avec violence, j'eus beaucoup à souffrir. Arrivé sur l'autre bord avant le coucher du soleil, je m'assis pour passer la nuit. Dès que je commençai à sentir un peu de froid, je voulus me lever ; mais j'eus tant de peine à y parvenir, qu'il me parut imprudent de me reposer avant d'avoir atteint le comptoir. La nuit n'étant pas sombre, et le vent étant tombé, je souffris moins que dans le jour ; je marchai toute la nuit, et je parvins à destination de bonne heure dans la matinée. Dès que j'eus ouvert la porte, les blancs virent bien, à mon aspect, que j'étais à demi mort de faim, et me demandèrent aussitôt des nouvelles de ma famille ; à peine eus-je

donné les explications nécessaires, qu'un Français, grand marcheur, partit chargé de provisions ; peu d'heures après mon arrivée, j'entendis la voix de Netnokwa demandant : « Mon fils est-il ici ? » J'ouvris la porte, et à ma vue elle témoigna la plus vive satisfaction. Elle n'avait pas rencontré le Français.

Bientôt après mon départ, le vent était devenu violent, et la vieille femme,pensant que je ne pourrais point traverser le lac, avait voulu suivre mes traces ; mais la neige, agitée par le vent, les effaçait, et elle arrivait au comptoir craignant que je n'eusse péri en route. Deux jours après, Wamegonabiew et le reste de la famille, secourus par le Français, vinrent nous rejoindre ; les Indiens, de leur côté, pensant que nous ne pourrions point parvenir jusqu'à eux sans des secours que nous ne pouvions probablement pas nous procurer, avaient envoyé Wawbebenaissa avec des provisions au lieu du premier rendez-vous. Il était arrivé près de notre camp peu après mon départ ; mais, soit volontairement, soit par stupidité, il ne l'avait pas atteint : il s'était arrêté seulement à portée de la voix, et là il avait fait un bon repas dont les restes se trouvèrent sur le passage de la famille.

Après quelques jours passés près des blancs, nous partîmes tous ensemble pour rejoindre les Indiens. Leur bande occupait trois cabanes, dont le principal chef était Wahgekaut (jambes torses) ; les trois meilleurs chasseurs étaient Kakaik (le petit épervier), Mehkenauk (la tortue) et Pakekunnegabo (celui qui se tient dans la fumée) ; ce dernier surtout était, à l'époque dont je parle, un chasseur très distingué. Quelque temps après, il eut, par accident, l'épaule fracassée d'un coup de fusil ; cette blessure empirant de jour en jour, il supplia beaucoup d'Indiens, et tous les blancs qu'il put rencontrer, de lui couper le bras ou de l'aider à s'amputer lui-même, mais tous refusèrent.

Laissé seul un jour dans sa cabane, il prit deux couteaux, dont

il avait aiguisé l'un en forme de scie, et de sa main droite il se coupa le bras gauche qu'il lança aussitôt le plus loin possible ; bientôt après il s'endormit, et ses amis le trouvèrent dans cet état. Il avait perdu beaucoup de sang ; en peu de temps, il se rétablit, et, malgré la perte d'un bras, ce fut encore un grand chasseur. Depuis cet accident on l'appela d'ordinaire **Koshkinnekait** (le manchot).

Nous vécûmes quelque temps avec les Indiens, toujours dans l'abondance, quoique Wawbebenaissa ne tuât rien. Quand la saison devint un peu plus chaude, nous les quittâmes ; mais nous avions tant souffert de la faim pendant le dernier hiver, que nous ne pouvions songer, sans frayeur, à nous établir sur quelque point éloigné, où il nous faudrait beaucoup de gibier pour vivre. Ce fut à une journée de distance du comptoir que nous campâmes tout le printemps pour chasser les castors.

Nous avions alors avec nous un homme nommé Pabahmewin (le porteur) ; notre chasse fut constamment heureuse. Je tuai vingt loutres et beaucoup de castors et d'autre gibier. Un jour, allant visiter mes trappes, j'aperçus quelques canards sur un étang ; je chargeai mon fusil à plomb, et me mis à ramper pour approcher d'eux à portée. Comme je me traînais avec précaution à travers les broussailles, un ours se leva près de moi et grimpa sur un pin blanc presque au dessus de ma tête ; je mis aussitôt une balle dans mon fusil et je tirai, mais mon arme éclata à la moitié du canon, dont toute la partie supérieure fut lancée au loin, et l'ours, que je n'avais probablement pas touché, grimpa plus haut ; je chargeai le reste de mon fusil, j'ajustai avec soin, et l'ours tomba à mes pieds.

Pendant notre séjour, nous réunîmes un grand nombre de ballots de fourrures ; comme la petitesse de notre cabane ne nous permettait pas de les garder, nous allions de temps en temps les con-

fier aux traiteurs. Quand vint l'époque de leur départ pour le grand portage, ils emportèrent nos ballots sans notre consentement ; mais la vieille femme suivit leurs traces jusqu'au lac de la Pluie, reprit tout ce qui nous appartenait, et se laissa persuader de le leur vendre. Du lac de la Pluie nous allâmes au lac des Bois où Pabahmewin nous quitta ; là aussi Wawbebenaissa vint nous rejoindre, et voulut retourner avec nous au lac de la Pluie ; mais Netnokwa avait entendu parler d'un meurtre que des parents de cet homme y avaient commis ; on en aurait tiré vengeance sur lui, et elle ne voulut pas qu'il s'exposât à ce danger. Nous retournâmes sur nos pas, Netnokwa et moi, d'après l'invitation d'un chef ottawa nommé Sahmuk, son parent, tandis que Wamegonabiew, les femmes et les enfants se rendaient à la rivière Rouge. Sahmuk nous traita avec beaucoup de bonté ; il construisit et nous donna un grand canot d'écorce destiné à l'usage des marchands de fourrures,à qui nous le vendîmes pour une valeur de cent dollars; c'était alors le prix de ces canots dans le pays. Il nous donna aussi un petit canot pour notre propre usage.

La rivière qui se jette dans le lac de la Pluie s'appelle Kochechesebee (rivière de la Source) ; elle a une chute très élevée à peu de distance du lac ; j'y prenais à l'hameçon beaucoup de poissons. Un jour, tandis que je pêchais, un très grand esturgeon fut entraîné par la chute,et tombant sur des bas-fonds, ne put s'échapper ; je le tuai d'un coup de pierre ; comme c'était le premier que l'on eût pris dans cet endroit, Sahmuk fit une fête à cette occasion.

Peu de temps après, nous traversâmes le lac avec une bande nombreuse d'Ojibbeways. Au moment où nous allions les quitter, et où ils devaient se séparer dans diverses directions, tous s'arrêtèrent pour boire. Dans cette débauche, ils nous enlevèrent toutes nos provisions ; ce fut la première fois que je m'enivrai avec les Indiens ; quand je repris mes sens, la vieille femme, qui avait bu

pourtant bien plus que moi, me reprocha ma conduite avec beaucoup de force et de sagesse.

Reconnaissant à quelle détresse nous étions réduits, je fis entrer Netnokwa dans notre canot, que je dirigeai aussitôt vers un endroit où je savais que la pêche était abondante. Les Ojibbeways ne nous avaient pas laissé une miette de provisions, mais je pris bientôt trois poissons, et la faim ne se fit pas sentir. Le lendemain matin, je m'arrêtai pour déjeuner à un portage où cette espèce de poisson était abondante. J'en pris un d'abord, et tandis que la vieille femme le faisait cuire, j'en pêchai près d'une centaine.

Comme nous allions nous rembarquer, quelques canots de traiteurs vinrent à passer, et la vieille femme, qui n'était pas bien remise encore de sa dernière ivrognerie, leur vendit notre poisson pour du rhum ; les traiteurs continuèrent à passer pendant la journée, mais je cachai à Netnokwa assez de poissons pour obtenir, en échange, un grand sac de grain et de graisse. La vieille femme, revenue à elle-même, fut très satisfaite de ma conduite.

Au milieu du lac des Bois s'élève, à une assez grande hauteur, une petite île rocailleuse, presque sans arbres et sans buissons ; elle était alors couverte de jeunes mouettes et cormorans, dont je tuai un grand nombre à coups de bâton ; nous en choisîmes cent vingt des plus gras pour les boucaner, et nous les emportâmes comme provisions de voyage. De là, nous allâmes jusqu'à la rivière Rouge; en la descendant, je tirai sur la berge un ours énorme; il poussa des cris étranges, tomba dans l'eau, et disparut.

A l'endroit nommé dans la suite Pembinah, où le Nebeninnah nesebee se jette dans la rivière Rouge, avait existé un comptoir ; nous n'y trouvâmes ni blanc, ni Indien, et, comme nous n'avions pas de provisions en abondance, nous continuâmes notre marche toute la nuit, avec l'espoir de faire bientôt quelque rencontre. Le lendemain, au lever du soleil, nous descendîmes à terre, et la

vieille femme, en ramassant du bois, découvrit quelques bisons à travers les arbres ; j'y courus aussitôt, et j'en tuai un ; mais, voyant qu'il était très maigre, je me traînai un peu plus loin et tirai un autre fort gras, qui alla tomber à quelque distance, dans une prairie ouverte ; un troisième m'aperçut à trois ou quatre cents toises, et s'élança contre moi avec tant de fureur, qu'il me parut prudent de faire retraite dans le bois. Nous passâmes la journée entière dans les alentours, et plusieurs fois je tentai de m'approcher de ma proie ; mais le bison faisait si bonne garde, qu'il me fallut enfin y renoncer.

Le lendemain, nous rencontrâmes des traiteurs et nous partageâmes notre chasse avec eux. Sans plus de délai, nous gagnâmes le portage de la Prairie de la rivière de l'Assinneboin, où se trouvaient Wamegonabiew, Wawbebenaissa et les autres membres de notre famille, dont nous avions été si longtemps séparés.

Depuis notre départ, Wawbebenaissa avait répudié sa première femme et il voulait prendre à sa place la nièce de Netnokwa, que la vieille femme élevait depuis son enfance, et traitait comme sa propre fille. A la nouvelle de cet arrangement, Netnokwa ramassa dans la cabane ce qui appartenait au mari infidèle, jeta tout dehors et lui dit : « Vous avez déjà pensé me faire mourir de faim, je ne veux plus rien avoir de commun avec vous. Allez pourvoir à vos seuls besoins ; c'est plus encore que ne peut faire un aussi mauvais chasseur. Vous n'aurez point ma fille. » Renvoyé ainsi, il resta plusieurs jours sans reparaître ; mais Netnokwa [illegible] que sa première femme avait pris un autre mari et qu'il manquait de tout, le reçut de nouveau. Ce fut probablement par crainte de la vieille femme qu'il devint désormais plus habile chasseur.

Je chassai l'hiver suivant pour un traiteur nommé par les In-

diens Aneeb (l'orme). La saison s'avançant, et le froid devenant de plus en plus vif, je trouvai difficile de me procurer autant de gibier que j'en avais fourni jusqu'alors, et que le traiteur en exigeait. Un matin, de bonne heure, vers le milieu de l'hiver, je lançai un élan ; je le poursuivis jusqu'à la nuit, et j'allais l'atteindre lorsque l'espoir et la force me manquèrent à la fois ; tous mes vêtements, malgré la rigueur du froid, étaient trempés de sueur. Bientôt, en cherchant à regagner notre cabane, je les sentis se roidir sur moi ; mes mitasses étaient de drap, et je les avais mises en pièces en courant à travers les buissons. Je sentais que la gelée commençait à me gagner, lorsque, vers minuit, j'atteignis l'endroit où, le matin, j'avais laissé notre cabane ; elle n'y était plus. Je savais que l'intention de la vieille femme était de la changer de place, et où elle voulait la transporter ; mais le jour de l'exécution de son projet ne m'avait pas été confié.

En suivant les traces de ma famille, je cessai bientôt de sentir le froid, et j'éprouvai cette sensation somnolente qui, dans cet état, précède d'ordinaire le dernier degré de faiblesse avant la mort ; je redoublai mes efforts, et, quoique appréciant très bien le danger de ma situation, ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je pris sur moi de ne pas me coucher par terre. Enfin, je perdis toute espèce de connaissance pendant un espace de temps que je ne puis déterminer ; et, me réveillant comme d'un songe, je vis que j'avais tourné en rond dans un cercle de vingt à vingt-cinq toises au plus.

Revenu à moi-même, je me mis à chercher mes traces, et tout à coup j'aperçus au loin une lumière vers laquelle je me dirigeai ; mais bientôt encore je perdis de nouveau toute connaissance. Si j'étais tombé, je ne me serais jamais relevé ; je tournai seulement en rond comme la première fois. Enfin je parvins à notre cabane, et en entrant je tombai par terre, mais je ne perdis pas connais-

sance. Je vois encore l'éclat d'un foyer brillant se réfléchir sur la glace qui revêtait notre demeure ; j'entends encore ma mère me dire qu'elle avait entretenu un grand feu dans l'attente de mon arrivée, et que, ne supposant pas une aussi longue chasse, elle avait cru que je connaîtrais son déplacement bien avant la nuit. Je restai un mois sans pouvoir sortir ; ma figure, mes mains et mes genoux avaient été fortement gelés.

Le temps commençait à se radoucir, et la neige à fondre, lorsque je me remis à chasser. Un jour que je suivais, avec Wawbebenaissa, les bords de l'Assinneboin, nous découvrîmes une bande de deux cents élans dans une petite prairie presque entièrement entourée par la rivière ; nous nous plaçâmes tous les deux au point de jonction avec la terre ferme ; c'était un espace d'environ deux cents toises de large. Les élans effrayés, ne voulant pas s'aventurer sur la glace unie, se mirent à tourner autour de la prairie ; quelques-uns passèrent à notre portée, et nous en tuâmes deux ; dans notre empressement de les approcher, nous nous avançâmes trop près du centre de la prairie, et le troupeau se divisa en deux bandes ; l'une voulut passer sur la glace, et l'autre s'échappa vers les hautes terres. Wawbebenaissa poursuivit la dernière, et moi je m'élançai sur la glace.

Les élans très effrayés, et glissant sur cette surface unie, se serrèrent tellement les uns contre les autres, que leur poids l'enfonça ; et comme ils essayaient tous ensemble de sortir de l'eau dans la direction du bord opposé, ils se frayèrent un passage à travers la glace rompue. Je marchai rapidement à côté du troupeau ; l'eau n'étant pas assez profonde pour noyer les élans, je croyais pouvoir prendre tous ceux que je tuerais. J'épuisai toutes mes balles, j'en tuai deux encore à coups de couteau ; mais en peu de minutes les élans frappés dans l'eau furent entraînés sous la glace ; je n'en conservai qu'un seul, atteint au moment où il gra-

vissait le bord ; de ce troupeau de près de deux cents têtes, quatre seulement étaient restées en notre pouvoir. Wawbebenaissa me quitta aussitôt, sous prétexte d'aller avertir les traiteurs, et leur vendit les quatre élans comme sa propre chasse, quoiqu'il n'en eût tué que deux.

Wamegonabiew était, à cette époque, hors d'état de chasser ; dans une débauche d'ivrognerie, il s'était si cruellement brûlé, qu'il ne pouvait pas même se tenir debout. Peu de jours après, je retournai, avec Wawbebenaissa, à la chasse des élans : il s'en trouvait plusieurs dans la prairie, et protégés par une petite inégalité de terrain, nous parvînmes, en nous traînant, à nous en approcher à peu de distance. Il y avait un mâle gros et gras que je voulais tuer ; mais Wawbebenaissa me dit : « Non, mon frère, vous pourriez le manquer ; comme c'est le meilleur du troupeau, je vais le tuer, et vous tâcherez d'en frapper un autre. » J'en choisis donc un qui était couché ; nous fîmes feu ensemble, mais il manqua son coup, et moi j'avais visé juste. Le troupeau se dispersa ; je me mis à sa poursuite sans achever mon élan, et sans même le regarder.

Je continuai ma chasse toute la journée, et je tuai encore deux élans ; car ils étaient si fatigués, que l'on pouvait facilement les approcher. Comme la nuit arrivait, je regagnai notre cabane, où Wawbebenaissa avait rapporté un peu de viande. Je le trouvai racontant à la famille comment il avait tué un élan. « Je suis bien aise, lui dis-je, que vous en ayez tué un, car moi j'en ai tué trois, et demain nous serons dans l'abondance. » Mais comme il me restait quelques soupçons, je le pris à part, et il m'avoua bientôt que, n'ayant rien tué, il avait rapporté seulement une partie de la chair de l'élan que j'avais laissé. Ce fut lui qui alla prévenir les traiteurs de faire prendre les trois élans, et il les leur vendit encore comme sa propre chasse.

La vieille femme, instruite de cette manière d'agir, lui en fit de si vifs reproches, qu'il fut obligé de nous quitter. Wamegonabiew, qui, à la chute des feuilles, avait pris pour femme la fille d'un Ojibbeway, alla vers le même temps vivre auprès de son beau-père. Notre famille resta composée de Netnokwa et de moi, de la petite fille Bahwetig, d'un fils de Tawgaweninne, Kezhikoweninne qui commençait à grandir et des deux petits enfants. Je me vis pour la première fois laissé seul pour passer l'hiver avec une famille à faire vivre sans aucun secours étranger. Wawbebenaissa campait à une journée de nous ; j'avais pendant la bonne saison tué beaucoup de castors et d'autres animaux, et nous avions des vivres pour quelque temps ; nous étions aussi bien pourvus de couvertures et de vêtements.

Par une matinée très froide, comme je sortais pour la chasse, je détachai tous mes ornements d'argent et les suspendis dans la hutte ; la vieille femme m'en demanda la raison ; je répondis qu'ils étaient incommodes par un temps aussi froid, et que, d'ailleurs, je pourrais les perdre en poursuivant le gibier. Elle me fit quelques remontrances, mais je persistai et je sortis enfin. Au même instant, Netnokwa se mit en route pour aller visiter Wawbebenaissa ; son absence devait durer deux jours ; notre cabane restait sous la garde de Skwahshish (c'était le nom de la petite fille Bahwetig) et de Kezhikoweninne.

En revenant très tard dans la nuit, après une longue et malheureuse chasse, je trouvai les enfants frissonnant et criant auprès des cendres de notre cabane, incendiée par leur négligence. Tout était consumé ; mes ornements d'argent, un de mes fusils, plusieurs couvertures et beaucoup de vêtements étaient perdus ; il ne nous restait qu'un sac à médecine (1) et un petit baril de rhum,

(1) Contenant des herbes médicinales.

que je lançai au loin, exaspéré de voir que le seul objet épargné nous était inutile et même nuisible. J'ôtai ensuite à la petite fille sa couverture et l'envoyai passer la nuit dans la neige, lui disant que, puisque sa négligence nous avait privés d'abri, il était juste qu'elle souffrît du froid plus que les autres ; le petit garçon coucha près de moi sur les cendres chaudes.

Le lendemain matin, de très bonne heure, je repartis pour la chasse ; et comme je savais quelle serait la colère de la vieille femme en apprenant son malheur, je m'arrangeai de manière à ne revenir qu'à la nuit. En approchant de l'endroit où avait été notre hutte, je l'entendis gronder et battre la petite fille. Quand je parus auprès du feu, elle me demanda pourquoi je ne l'avais pas tuée, lorsqu'en rentrant j'avais vu notre cabane en cendres. « Puisque vous ne l'avez pas voulu, ajouta-t-elle, c'est moi qui vais la tuer. — O ma mère, cria la petite, ne me tuez pas ! je vous paierai tout ce que vous avez perdu. — Qu'avez-vous à donner ? comment pourrez-vous me payer ? — Je vous donnerai le Manito ; le grand Manito descendra pour vous récompenser de ne m'avoir point tuée. » On lui fit grâce.

Nous manquions absolument de vivres, et nous étions presque nus ; nous prîmes le parti d'aller au comptoir d'Aneeb, à Kenewkauneshewayboant, où nous obtînmes un crédit de la valeur d'un paquet de peaux de castors. Pourvus de couvertures et de vêtements, nous allâmes rejoindre Wamegonabiew,qui nous accompagna jusqu'à l'endroit où s'élevait naguère notre cabane. Nous commençâmes à réparer nos pertes en construisant une petite hutte de gazon pour nous abriter pendant que nous préparions le puk-kwi pour un nouveau wigwam. Les femmes montraient beaucoup d'industrie dans tous les travaux, et nulle plus que Skwahshish ; la nuit, lorsque l'obscurité ne permettait plus de chasser, nous les aidions, Wamegonabiew et moi. En peu de

jours, notre hutte fut achevée, et mon frère, ayant tué trois élans, retourna chez lui.

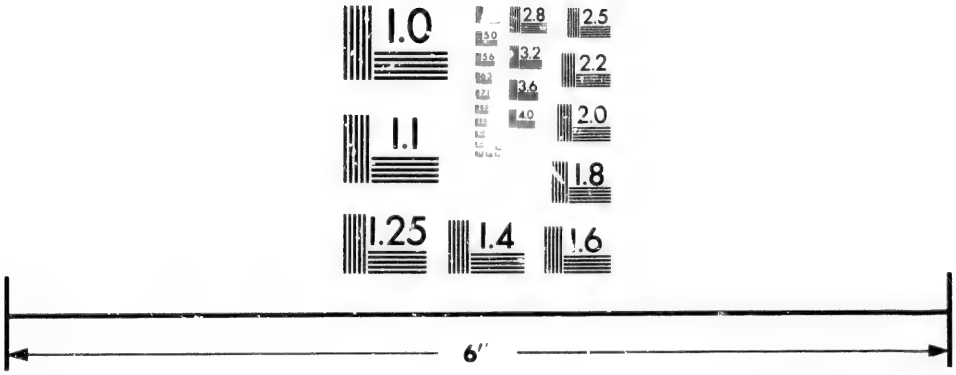
L'abondance et la bonne humeur revinrent bientôt. Un soir, la vieille femme appela près d'elle la petite fille et lui demanda si elle se souvenait de ses promesses; Skwahshish ne répondit point, et Netnokwa saisit cette occasion de lui faire comprendre l'inconvenance de se servir du nom de la Divinité d'une manière légère et irrévérente.

CHAPITRE CINQUIÈME

Droit de chasse. — Tristes scènes d'ivrognerie. — Défi à la chasse aux lapins. — Cent quatre-vingts chevaux enlevés. — Une terrible chute. — La femme abandonnée. — Dangers multiples. — La grue blanche. — L'homme gelé. — Détails curieux sur les mooses. — Misère et rapines, conséquences de la débauche.— La veuve et l'orphelin dans la détresse. — Le fratricide. — Bizarre surdité. — Coupables pensées de suicide.

Nous restâmes en cet endroit jusqu'au printemps et, au commencement de la saison du sucre, nous nous rendîmes à Kenewkaunes-hewayboant. Nous priâmes les Indiens qui y résidaient de nous donner quelques arbres pour notre récolte,ils nous assignèrent une place où il ne croissait qu'un petit nombre d'érables d'une faible végétation. Netnokwa, mécontente, refusa de rester. Après deux jours de marche, nous trouvâmes ce que nous cherchions ; les castors abondaient dans les alentours. Comme nous terminions la récolte du sucre, Wamegonabiew vint à nous dans une extrême détresse, avec son beau-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.0

père et toute sa nombreuse famille. Nous étions en état de leur donner quelque chose ; mais la vieille Netnokwa, en leur remettant dix de mes plus belles peaux de castor, ne put s'empêcher de dire : « Ces castors et beaucoup d'autres ont été tués par mon jeune fils, qui a bien moins de force et d'expérience que vous et Wamegonabiew. » Elle paraissait faire ce présent à contre-cœur ; et le vieillard semblait un peu mortifié.

Quelques jours après, ils nous quittèrent pour aller rejoindre les traiteurs, et Wawbebenaissa vint se réunir à nous au moment où nous allions partir pour le comptoir de Mouse-River. Les feuilles étaient poussées, et nous prenions des esturgeons dans la rivière, lorsque la neige couvrit le sol plus qu'à hauteur de mon genou ; la gelée fut si forte, que les arbres se fendaient comme au milieu de l'hiver. La rivière gela, et beaucoup d'arbres périrent.

Au comptoir de Mouse-River, les Assinneboins, les Crees et les Ojibbeways se rassemblaient de nouveau pour aller porter secours aux Mandans contre les Agutchaninnewugs, peuplade dont j'ai déjà parlé. Il me prit envie de les accompagner, et je dis à la vieille femme : « Je veux aller avec mes oncles qui vont rejoindre les Mandans. » Elle tenta de me dissuader, et ne pouvant y parvenir, elle me prit mon fusil et mes mocassins. Cette opposition ne fit qu'animer mon ardeur, et je suivis les Indiens nu-pieds et sans armes, espérant que quelqu'un d'entre eux viendrait à mon aide ; mais j'avais mal compté, car ils me repoussaient sans vouloir écouter mes supplications.

Irrité, je vis bien qu'il ne me restait qu'à retourner et à rester avec les femmes et les enfants. Je ne redemandai pas mon fusil à la vieille femme, et prenant mes trappes, je quittai notre cabane, où je ne revins qu'avec assez de peaux de castor pour pouvoir obtenir en échange un second fusil ; mais mon ardeur belliqueuse s'était apaisée. La plupart des femmes que les guerriers avaient

laissées commencèrent à manquer de vivres, et ce ne fut pas sans de grands efforts de ma part et de celle du petit nombre de très jeunes hommes et de vieillards restés avec nous que la famine fut évitée.

Les guerriers revinrent donc après n'avoir fait que peu de chose ou même rien ; nous nous séparâmes alors, et notre famille se dirigea vers Elk-River (la rivière de l'Élan), accompagnée d'un parent de Netnokwa, nommé Wauzhégawmaishkum (celui qui marche le long du rivage) ; ce dernier menait aussi avec lui un autre chasseur distingué, nommé Kauwabenitto (celui qui les effraie tous). De Mouse-River nous nous dirigeâmes presque droit au nord, et comme nous avions six chevaux, notre course fut très rapide ; il nous fallut cependant bien des jours pour atteindre la source de la rivière de l'Élan. Là Wauzhégawmaishkum nous quitta pour une expédition guerrière du côté du Missouri ; mais Kauwabenitto resta et nous donna toujours la meilleure part de sa chasse ; il m'indiqua aussi un étang et une digue de castors à quelque distance.

Je m'y rendis un soir, et je découvris bientôt un sentier frayé par les castors en traînant du bois dans l'étang ; je me mis tout près en embuscade, supposant que je verrais passer du gibier ; à peine m'étais-je placé que j'entendis, à peu de distance, un bruit semblable à celui que fait une femme en apprêtant des peaux : j'en fus un peu alarmé, car, comme nous ne connaissions pas d'Indiens dans ce quartier, il était à craindre que quelque tribu ennemie ne fût campée dans les environs ; mais, déterminé à ne pas rejoindre ma famille sans avoir éclairci mes doutes, je tins mon fusil tout prêt à faire feu, et m'avançai avec précaution dans le sentier. Mes yeux se portaient fort loin, tout droit devant moi ; à peine m'étais-je un peu avancé, que tournant mes regards de côté, je vis dans les buissons, près de moi, tout au plus à un pas du

sentier, un Indien couvert de peintures, couché à plat ventre, et, comme moi, tenant son fusil en joue. Au même instant, et sans savoir ce que je faisais, je sautai de l'autre côté du sentier, et j'allais tirer, lorsqu'un grand éclat de rire m'arrêta ; toutes mes appréhensions se dissipèrent, et l'Indien, se levant, m'adressa la parole dans la langue des Ojibbeways.

Il avait cru, comme moi, qu'il n'y avait pas, dans les environs, d'autres Indiens que sa famille ; et venant de sa hutte, élevée très près de l'étang des Castors, il avait été fort surpris d'entendre la marche d'un homme à travers les buissons. Il m'avait vu le premier, et s'était caché, ne sachant s'il venait un ami ou un ennemi ; après quelques instants d'entretien, il vint avec moi à notre cabane, et Netnokwa reconnut en lui un parent. Cet homme et sa famille passèrent une dizaine de jours avec nous, puis allèrent camper à quelque distance.

Je me voyais, pour la seconde fois, menacé de rester un hiver entier seul avec une famille à faire vivre ; mais, aux premiers froids, sept chasseurs naudoways, dont l'un était neveu de Netnokwa, arrivèrent de Moneong et se décidèrent à demeurer avec nous. A la chute des feuilles et au commencement de l'hiver, nous tuâmes beaucoup de castors. Je surpassai à la chasse cinq des Naudoways, et, quoiqu'ils eussent chacun dix pièges et moi six seulement, je pris toujours plus de castors qu'aucun d'eux ; les deux autres pouvaient me battre à presque tous les exercices.

Dans le cours de l'hiver, nous reçûmes dans notre camp deux nouveaux Naudoways, qui chassaient pour la compagnie appelée, par les Indiens Ojibbeways, Waymetegoosshewug (les Chippeways français). Peu de temps après leur arrivée, le gibier devint plus rare, et la faim commençant à se faire sentir, nous convînmes, tous ensemble, d'aller à la chasse des bisons. Le soir, tous les chasseurs étaient rentrés, sauf deux Naudoways, un grand

jeune homme et un très petit vieillard. Le lendemain, le jeune Indien revint avec une peau de bison fraîchement préparée et une belle paire de mocassins neufs : il nous raconta qu'il avait trouvé sur son chemin sept huttes de Crees, dont il avait eu beaucoup de peine à se faire entendre ; mais qu'ensuite reçu dans une de ces huttes, nourri et traité avec bonté, il y avait passé toute la nuit. Le matin, il pliait la peau de bison sur laquelle il avait dormi, et se disposait à la laisser, mais on lui dit qu'on la lui avait donnée ; et une des femmes, remarquant que ses mocassins n'étaient pas très bons, lui en présenta de neufs.

Cette hospitalité est très commune chez les Indiens qui n'ont eu que peu de rapports avec les blancs, et c'est la première vertu que les vieillards enseignent aux enfants dans les conversations du soir ; mais les Naudoways avaient été peu accoutumés à un pareil traitement dans les contrées d'où ils venaient.

Peu d'instants plus tard, le vieillard revint aussi : il nous dit avoir rencontré cinquante cabanes d'Assinneboins, dont il avait reçu un bon accueil ; ces Indiens avaient d'abondantes provisions et des mœurs hospitalières. Quoiqu'il ne fournît aucune preuve de ses assertions, il nous persuada que nous ne pouvions mieux faire que d'aller rejoindre ces Assinneboins. Le lendemain matin, comme nous nous disposions à le suivre, il nous dit : « Je ne suis pas encore prêt, il faut d'abord que je raccommode mes mocassins. » Un des jeunes chasseurs, pour éviter un retard inutile, lui donna une paire de mocassins neufs. Il dit alors qu'il voulait couper un morceau de sa couverture pour se faire des *mitaines ;* un de nos compagnons avait des morceaux tout coupés, et vint à son aide ; le vieillard nous exposa ensuite divers autres motifs de retard, qui eurent pour résultat de faire subvenir, par l'un et par l'autre, à ses divers besoins. Mais, enfin, nous commençâmes à mettre en doute sa véracité ; quelques-uns de nous, suivant sa

trace, reconnurent que, n'étant point allé bien loin, il n'avait ni rencontré aucun Indien, ni rien mangé depuis sa sortie.

Les cinquante cabanes d'Assinneboins n'existant que dans l'imagination du vieillard, nous allâmes à la recherche des Crees que le jeune Naudoway avait rencontrés. Le hasard nous fit trouver, sur notre chemin, une autre bande de la même tribu ; c'étaient des étrangers pour nous, mais, demandant leur chef, nous allâmes nous asseoir à son foyer ; les femmes mirent aussitôt la chaudière sur le feu, et tirèrent d'un sac une substance inconnue de nous tous, qui excita vivement notre curiosité. Notre repas servi, nous reconnûmes que c'étaient de petits poissons, à peine longs d'un pouce, et tous d'égale grosseur. Au moment où on les avait jetés dans la chaudière, ils formaient, ensemble, une masse compacte entièrement glacée ; ces petits poissons, que nous nous habituâmes ensuite à prendre et à manger, se trouvent dans des creux qui restent ouverts sur les étangs peu profonds, et s'y amassent en telle abondance, qu'on peut les prendre par centaines à pleines mains.

Quand notre repas fut terminé, l'Indienne qui paraissait la femme du chef, examina nos mocassins, et nous en donna, à chacun, une paire de neufs. Ces Indiens étaient en voyage et nous quittèrent bientôt ; nous nous décidâmes alors à former un dépôt de tous les objets qui pourraient nous embarrasser pendant une longue marche, et à aller dans les plaines à la chasse des bisons. Nous suivîmes donc le sentier des Crees que nous rejoignîmes dans la prairie.

C'était vers le milieu de l'hiver ; bientôt après, le jeune Naudoway, qui nous avait guidés, tomba malade ; ses amis prièrent un vieux médecin de la bande des Crees, nommé Mukkwah (l'ours), de s'occuper de sa guérison. « Donnez-moi, dit le vieillard, dix peaux de castor, et j'emploierai mon art à le guérir. » Nous avions laissé nos pelleteries en dépôt, et, depuis notre arrivée, nous

n'avions tué que neuf castors, mais le médecin accepta, pour tenir lieu de la dixième peau, une pièce de drap égale, au moins, en valeur, et prépara sa hutte pour recevoir le malade, que l'on assit, sur une natte, auprès du feu. Le vieux Mukkwah, ventriloque d'un talent fort ordinaire, et médecin de peu de réputation, imita divers sons, le moins mal qu'il le put, et voulut faire accroire aux assistants que ces sons partaient de la poitrine du malade. Il nous dit enfin qu'il reconnaissait le bruit d'un mauvais feu dans le sein du Naudoway, et posant une main sur son cœur, l'autre et la bouche sur son dos, il souffla et frotta quelque temps jusqu'à ce qu'une petite boule vînt à tomber à terre comme par accident : il continua encore à souffler et à frotter, tantôt jetant la petite boule, tantôt la roulant entre ses mains, et enfin il la mit au feu, où elle brûla avec un léger pétillement semblable à celui de la poudre humide.

Je n'en fus pas du tout surpris, car je l'avais vu répandre un peu de poudre sur la partie du plancher où la boule était tombée. S'apercevant sans doute que ce qu'il avait fait ne satisfaisait point les Naudoways, il prétendit qu'il y avait un serpent dans le sein du malade, et qu'il ne pourrait l'en faire sortir que le lendemain. Dans cette seconde séance, après de pareilles momeries, il montra un petit serpent qu'il assurait avoir tiré du corps du malade. Pendant quelque temps, il tint une main sur la partie du corps d'où il prétendait avoir extrait le serpent, attendant, disait-il, que l'ouverture se refermât. Il refusa de détruire le serpent, et le serra soigneusement, de peur, assurait-il, qu'il n'entrât dans quelque autre Indien. Cette supercherie, mal soutenue, ne produisit, sur le malade, aucun effet sensible, et prêta beaucoup à rire aux Naudoways : ils apprirent bientôt à imiter ses différents sons, et en firent un sujet de plaisanterie et de sarcasme. Quelques-uns des hommes les plus respectables et les plus sensés parmi les Crees

nous avertirent de ne plus désormais avoir recours à Mukkwah, qui était, chez eux, considéré comme un fou.

J'eus à cette époque quelques difficultés avec un Indien Naudoway qui chassait pour les Ojibbeways Waymetagooshewugs. Arrivé après moi dans la contrée, son droit d'y chasser n'était certes pas meilleur que le mien. Il s'était plaint une ou deux fois de ce que j'avais parcouru des cantons qu'il prétendait avoir droit de se réserver. Venant alors de découvrir une bande de castors, je tendis mes pièges à peu de distance, et les laissai, selon l'usage, jusqu'au lendemain. En y retournant le matin, je vis que cet Indien avait suivi ma trace, jeté toutes mes trappes dans la neige et mis les siennes à la place. Il n'avait pris qu'un seul castor; je n'hésitai pas à m'en emparer, et suivant en tout son exemple, je replaçai mes trappes. L'affaire devint bientôt publique; mais tous les Indiens, même ses amis les Naudoways, se prononcèrent contre lui et me promirent leur assistance. Dans les affaires de cette nature, les coutumes de la tribu font loi pour les Indiens, et quiconque se hasarde à s'en écarter ne peut attendre aucun appui. Il est rare que l'oppression ou l'injustice en affaires de droit privé, d'homme à homme, prenne place parmi les Indiens.

Nous restâmes près d'un mois dans la prairie avant de retourner à la hutte où nous avions laissé la vieille femme ; nous allâmes ensuite à notre comptoir d'Elk-River. Je m'étais séparé des Naudoways et je vivais seul avec ma famille. Il y avait dans notre voisinage une hutte de Tuskwawgomees du Canada ; la première fois que je les visitai et que j'entrai sous leur toit, j'ignorais qui ils étaient. L'homme vint à moi, prit à la porte mes raquettes, les fit sécher devant le feu et, voyant qu'elles avaient besoin d'une légère réparation, en chargea un vieillard ; puis il me proposa d'aller avec lui à la chasse en attendant qu'elles fussent réparées. Il tua dans la journée plusieurs castors et me les donna tous. Les

bons procédés de cette famille ne se démentirent pas tant que nous restâmes dans leur voisinage.

Quand revint la saison du sucre, je transportai mon camp à deux milles au dessous du fort d'Elk-River ; les arbres à sucre, nommés, par les Indiens, sheshegemawinzhs, sont de la même espèce que ceux qui se trouvent communément dans les vallées du Haut-Mississipi, où les blancs les appellent érables de rivière. Ils sont grands, mais fort dispersés ; et, pour cette raison, nous établîmes deux camps, un de chaque côté de la rivière. Je restai seul sur une rive, et la vieille femme sur l'autre avec les petits enfants. Tout en récoltant le sucre, je tuai un grand nombre d'oies, de canards, d'oiseaux de toute espèce et de castors. Il y avait près de mon camp une forte source saumâtre où les traiteurs faisaient ordinairement du sel. Cette source a près de trente pieds de diamètre ; son eau est bleue, et avec les plus longues perches on n'en trouvait pas le fond. Elle est située très près de l'Elk-River, entre l'Assinneboin et le Saskawjawun, à près de vingt jours de marche du comptoir du lac Winnipeg. Il y a dans cette partie de la contrée beaucoup de sources et de lacs salés, mais je n'en connais pas un second aussi considérable.

Je rencontrai, dans ce pays, un blanc qui s'occupa beaucoup de moi, et voulut me persuader de le suivre en Angleterre ; mais je craignis qu'il ne m'y abandonnât, et qu'il ne me devînt impossible de rejoindre mes amis des Etats-Unis, s'il en existait encore ; j'étais aussi fort attaché à ma vie de chasseur, soit comme nécessité, soit comme amusement : je refusai donc ses offres. Au nombre des Indiens qui se réunirent au printemps près du comptoir, était notre vieux compagnon et ami Peshauba ; tout le produit des chasses de l'hiver et des derniers jours, toute la récolte du sucre, tout ce que possédaient les Indiens se changea, comme à l'ordinaire, en whisky. Quand il n'en resta plus, la vieille Netno-

kwa alla prendre, derrière la plaque du foyer du comptoir, un baril de dix gallons qu'elle y avait caché l'année précédente.

Cette longue débauche, accompagnée de querelles et de désordres, fut suivie de la faim et de la misère ; quelques Indiens, pour conjurer la famine qui commençait à se faire vivement sentir, proposèrent une sorte de défi entre tous les chasseurs rassemblés, à qui prendrait le plus de lapins dans un jour. Dans cette lutte, je l'emportai sur Peshauba, l'un de mes premiers maîtres dans l'art de la chasse.

Du comptoir nous prîmes, par la rivière des Cygnes et le Menaukoncskeeg, la route de la rivière Rouge, et nous nous arrêtâmes en chemin, pour prendre des castors au piège, avec l'aide d'un jeune homme nommé Naubashish, qui s'était attaché à nous depuis quelque temps ; je ne tardai pas à découvrir des traces d'Indiens, qui devaient avoir suivi la même direction, deux jours seulement auparavant, et je résolus de tenter de les voir ; laissant la vieille femme et ma famille avec Naubashish, je montai mon meilleur cheval et suivis les traces à travers la prairie.

Après une marche de quelques heures, je reconnus un endroit où une cabane avait été élevée la veille, et mon cheval passa sur un tronc d'arbre qui traversait le sentier ; tout à coup une poule de prairie se leva sous les pieds du cheval, qui s'effraya, et me fit tomber sur le tronc d'arbre, d'où je roulai à terre ; comme je tenais toujours la bride, il m'appuya les deux pieds de devant sur la poitrine ; je restai plusieurs heures sans pouvoir remonter à cheval ; quand j'y réussis enfin, je me décidai à continuer ma marche vers les Indiens, dont je me croyais moins loin que de ma propre cabane. En arrivant parmi eux, j'étais hors d'état de parler ; ils virent bien que j'étais blessé, et me traitèrent avec bonté. Cette chute fut très grave ; je ne m'en suis jamais complètement rétabli.

En allant visiter ces Indiens, j'avais principalement pour but de chercher des nouvelles de Wamegonabiew, mais ils ne l'avaient point rencontré. Je me décidai alors à laisser la vieille femme près du Menaukonoskeeg, et à me rendre seul à la rivière Rouge. J'avais quatre chevaux, dont un, très vif et très beau, passait pour le meilleur de cent quatre-vingts, qu'une petite armée de Crees, d'Assinneboins et d'Ojibbeways venait d'enlever aux Indiens Falls. Dans cette campagne de sept mois, les guerriers avaient détruit un village, enlevé cent cinquante chevelures et fait des prisonniers.

Dix jours après avoir quitté le Menaukonoskeeg avec mon bon cheval, j'arrivai au comptoir de Mouse-River. Là j'appris que Wamegonabiew était à Pembinah, sur les bords de la rivière Rouge. M. Mackee me donna un guide pour atteindre la source de la rivière de Pembinah, où je rencontrai Aneeb, traiteur dont j'ai déjà parlé. A une journée de marche de son comptoir, je parvins à la cabane du beau-père de Wamegonabiew, mais mon frère n'y était pas, et le vieillard ne me reçut point avec cordialité : il vivait avec un parti de Crees occupant près de cent huttes. Voyant que les choses n'allaient pas comme je l'aurais désiré, je passai la nuit chez un vieux Cree, que je connaissais antérieurement.

Le matin, le vieillard me dit : « Je crains qu'on ne tue votre cheval ; allez voir comme on le traite. » Je courus dans la direction qu'il m'indiquait : une bande de jeunes gens et d'enfants avait renversé mon cheval et le battait. Quand j'arrivai, plusieurs d'entre eux le retenaient par la tête, tandis qu'un homme, debout sur son corps, le frappait à coups redoublés. « Mon ami, lui dis-je, descendez de là. — Je ne le veux point, répondit-il. — Je vous aiderai donc. » Puis, le jetant à la renverse, j'arrachai la bride des mains de ceux qui retenaient mon cheval, et le reconduisis sous

le toit de mon hôte ; mais jamais le pauvre animal ne se remit des coups qu'il avait reçus.

Je voulus savoir la cause d'un mauvais traitement si peu attendu, et j'appris que Wamegonabiew, après une querelle avec son beau-père, avait abandonné sa femme. Dans cette affaire, le cheval et le chien du vieillard avaient été tués ; ses jeunes amis s'en vengeaient à mes dépens. Les premiers torts ne me parurent pas du côté de Wamegonabiew : il avait traité sa femme comme l'eût fait tout autre Indien, et l'avait quittée seulement parce que le vieillard exigeait que son gendre le suivît dans tous ses déplacements. Wamegonabiew, déterminé à garder son indépendance, avait agi dans cette occasion de la manière la plus pacifique, jusqu'au moment où la famille de sa femme était venue l'attaquer.

Comme j'étais seul, je craignis d'être suivi et maltraité à mon premier campement ; mais il n'en fut rien, et le lendemain je parvins à la cabane que Wamegonabiew occupait alors avec sa seconde femme. Son nouveau beau-père, que je connaissais déjà, fut très surpris d'apprendre que je venais du Menaukonoskeeg ; dans cette contrée il est rare d'entreprendre seul un aussi long voyage.

Je restai là quatre jours à chasser avec mes amis, et je retournai sur mes pas, avec Wamegonabiew et sa femme, pour retrouver Netnokwa. Il fallait nous arrêter dans le village où l'on avait voulu tuer mon cheval ; le vieillard s'en était éloigné à quelque distance ; mais, apprenant notre arrivée, il revint aussitôt avec ses frères. Nous passâmes la nuit dans une cabane voisine de la tente du traiteur. Je voulais veiller, car je craignais quelque tentative de vol ou de mauvais traitement, mais la fatigue l'emporta et je m'endormis. La nuit était déjà fort avancée, lorsque Wamegonabiew me réveilla pour me dire que le vieillard était venu lui enlever son fusil déposé au dessus de sa tête, qu'il était alors parfaitement réveillé,

105-106.

et
an
lui
sou
ten
A
fail
de
avi
pro
que
d'u
ven
qu'i
des
reau
le p
trâm
qui
N
dano
ble,
s'éta
chez
vaux
comm
nait
resta
renon
quitt
Je

et que, caché sous sa couverture, il n'avait pas perdu de vue son ancien beau-père jusqu'au moment de sa sortie de la cabane. Je lui répondis qu'il avait bien mérité de perdre son fusil, puisqu'il souffrait qu'un vieillard le lui enlevât sous ses propres yeux. Je tentai néanmoins, mais sans succès, de faire rendre cette arme.

Avant d'arriver à Mouse-River, mon cheval était devenu si faible et si maigre, qu'il ne pouvait plus même porter la femme de Wamegonabiew. Nous fîmes halte pendant deux jours. Nous avions eu beaucoup à souffrir de la faim, car depuis longtemps le produit de notre chasse s'était borné à un bison très chétif, lorsque nous rencontrâmes une petite bande de Crees, sous les ordres d'un chef nommé Ogemawahshish, (le fils du chef). Au lieu de venir à notre secours, ils nous reçurent très mal, et j'entendis qu'ils parlaient de nous tuer, à cause d'une vieille querelle avec des Ojibbeways. Ils ne voulurent nous vendre qu'un petit blaireau, et nous ne perdîmes pas de temps pour nous éloigner d'eux le plus possible. Après deux autres jours de misère, nous rencontrâmes un Ojibbeway nommé Wawbuchechawk (la grue blanche), qui venait de tuer un moose gras.

Nous vécûmes un mois avec cet homme, toujours dans l'abondance et passant les nuits dans sa cabane. Nous partîmes ensemble, et il ne nous quitta qu'à Rush-lake-river. La vieille femme s'était éloignée du comptoir où je l'avais laissée pour aller vivre chez les Indiens à une distance de quatre journées. Tous mes chevaux avaient été négligés et étaient morts, malgré toutes les recommandations que j'avais faites à Netnokwa. Le cheval qui venait de me porter à la rivière Rouge venait de mourir, et il ne m'en restait plus un seul ; Netnokwa avait, selon toute apparence, renoncé à me compter dans sa famille, et Wamegonabiew me quittait.

Je restai quelque temps tout seul auprès du comptoir ; le trai-

teur, M. Mac-Glees, fit enfin attention à moi et m'invita à venir vivre avec lui. Il me parla tant de quitter les Indiens, que je fus plus d'une fois tenté de suivre son avis. Mais, toutes les fois que je songeais à rester au comptoir, j'éprouvais un invincible sentiment de répugnance. Passer tout mon temps à la chasse était à mes yeux un sort aussi digne d'envie que l'existence monotone des hommes occupés dans les comptoirs me paraissait insupportable.

A la source de Menaukonoskeeg, il y avait un comptoir que j'allai visiter avec cinq Français et une femme ojibbeway, envoyés par M. Mac-Glees. Nous n'emportâmes de vivres que pour un seul repas, et tout fut mangé dans la première nuit ; vers le milieu du troisième jour, parvenus à une petite crique d'eau salée, nous vîmes un homme assis au sommet d'un monticule voisin. Nous nous en approchâmes, et il ne répondit point à nos questions ; nous voulûmes le secouer et le soulever, il était roidi par le froid; et quand nous retirâmes nos mains de lui, il tomba comme une masse entièrement gelée ; sa respiration n'était pas arrêtée encore, mais ses lèvres restaient immobiles, et il présentait presque tous les signes de la mort. Auprès de lui gisaient sa petite chaudière, un sac contenant son briquet et une pierre à fusil, son alêne et une paire de mocassins. Nous essayâmes tous les moyens possibles de le rappeler à la vie, mais sans aucun succès. Le regardant comme mort, je conseillai aux Français de le porter au comptoir pour lui donner une sépulture convenable ; ils se rendirent à mon avis, et j'ai appris, dans la suite, qu'il avait cessé de respirer une ou deux heures après leur départ.

Il paraît qu'on l'avait renvoyé du comptoir à la source de la rivière, comme trop paresseux pour mériter d'être nourri. Presque entièrement dénué de vivres, il s'était rendu à la cabane de Wamegonabiew,qui lui avait donné à manger et offert d'abondantes

provisions ; mais il avait tout refusé en disant qu'il ne pourrait les porter. Il était déjà très affaibli, et il lui avait fallu deux jours pour se traîner jusqu'à l'endroit où nous le rencontrâmes, à très peu de distance de son point de départ. De là, je me rendis avec la femme ojibbeway à la cabane de Wamegonabiew.

Je chassais depuis un mois avec mon frère, lorsque Netnokwa, qui me cherchait partout, vint nous rejoindre. Wamegonabiew alla chasser les castors dans un canton que je lui désignai sur les bords du Clam-River, et je retournai avec Netnokwa à Menaukonoskeeg pour la récolte du sucre. Nous formions une réunion de dix feux, et, la récolte achevée, nous allâmes tous ensemble à la chasse des castors.Dans les chasses de cette espèce, les produits sont quelquefois également partagés ; mais il fut convenu que chacun garderait ce qu'il aurait tué. En trois jours, je réunis autant de peaux que j'en pouvais porter ; mais, dans ces courses longues et rapides, on ne peut guère traîner de provisions avec soi, et la faim ne tarda pas à se faire sentir de toute la bande. La plupart des hommes devinrent, et moi comme eux, extrêmement faibles par défaut de nourriture, et incapables de chasser un peu loin.

Un jour, la glace commençant à se couvrir d'eau sur les étangs, je découvris, dans un petit marais, à un mille du camp, les traces récentes d'un moose ; je les suivis, et je tuai cet animal. Comme c'était le premier de son espèce, une fête fut célébrée, et l'on dévora tout en un seul jour.

Bientôt après, tous les Indiens se rendirent, en deux journées de marche, à l'embouchure de la rivière, où Wamegonabiew vint nous rejoindre ; sa chasse avait été très heureuse aux bords du Clam-River. Nous restâmes à boire à un mille du lac, auprès du comptoir, jusqu'à ce que toutes nos pelleteries fussent vendues, et ma famille, accompagnée seulement de Wamegonabiew, re-

tourna à l'embouchure de la rivière. Ce trajet était si court, que nous ne prîmes point les chiens dans les canots ; ils firent lever sur la rive un élan qui se mit aussitôt à la nage ; nous le poursuivîmes à travers le lac, et il fut tué en sortant de l'eau.

Vers ce temps, nous rencontrâmes un vieux chef ottawa nommé Wagetotahgun (celui qui a une cloche), et plus ordinairement Wagetote : c'était un parent de Netnokwa. Nous passâmes ensemble deux mois, et, presque tous les matins, il m'invitait à chasser avec lui ; au retour, il me donnait toujours la meilleure part, et quelquefois même la totalité de ce qu'il avait tué ; il prit beaucoup de peine à m'apprendre la chasse du moose et des autres animaux difficiles à atteindre. Wamegonabiew et sa femme nous quittèrent alors pour se rendre à la rivière Rouge.

Les Indiens sont généralement convaincus que le moose, plus adroit qu'aucun animal , lorsqu'il s'agit de sa conservation, a, entre autres facultés, celle de demeurer longtemps sous l'eau. Deux hommes, de la bande de Wagetotahgun, que je connaissais parfaitement, et considérais comme dignes de foi, revinrent un soir de la chasse, après une absence de toute la journée, et nous dirent, qu'ayant poursuivi un moose jusqu'à un petit étang, ils l'avaient vu disparaître au milieu ; choisissant des positions qui leur permettaient d'observer toute la surface de l'eau, ils avaient fumé et veillé jusqu'aux approches du soir. Pendant tout cet espace de temps, ils n'avaient distingué aucun mouvement de l'eau ni aucun autre indice de la position du moose ; perdant enfin tout espoir de succès, ils s'étaient remis en route.

Peu d'instants après ce récit, parut un chasseur isolé, chargé de viande fraîche ; cet homme raconta qu'ayant suivi,pendant quelque temps, la trace d'un moose, il était arrivé aux bords d'un étang, où il avait découvert les traces de deux hommes, et que, tout indiquant qu'ils étaient arrivés à cet endroit presque aussi-

tôt que le moose, il en avait conclu qu'ils devaient l'avoir tué ; cependant, s'approchant avec précaution des bords, il s'y était assis, et, bientôt, il avait vu l'animal se lever doucement du milieu de l'eau, qui n'était pas très profonde, et venir droit à lui se faire tuer dans l'étang, à une très faible portée.

Les Indiens regardent le moose comme plus prudent et plus difficile à atteindre qu'aucune autre espèce de gibier. Il est plus vigilant et a les sens plus fins que le bison et le caribou ; il est plus agile que l'élan, plus prudent et plus rusé que l'antilope. Dans la plus violente tempête, quand le vent et le tonnerre mêlent, sans aucun intervalle, leurs longs mugissements au bruit continu d'une pluie qui tombe par torrents, si le pied ou la main de l'homme brise la moindre branche sèche dans les forêts, le moose l'entend ; il ne fuit pas toujours, mais, cessant de manger, il épie tous les sons. Si, pendant près d'une heure, l'homme ne fait aucun bruit, aucun mouvement, le moose recommence à manger, mais il n'oublie pas ce qu'il a entendu, et, pendant quelques heures, sa surveillance reste plus active.

Wagetotahgun, le chef avec lequel nous vivions, saisissait toutes les occasions de m'instruire des habitudes du moose et des autres animaux, et manifestait un grand plaisir toutes les fois que mes efforts à la chasse étaient couronnés de succès. Comme nous touchions au moment de nous séparer, il convoqua tous les jeunes chasseurs pour une expédition d'une journée ; plusieurs jeunes femmes furent de la partie. Il tua un moose mâle très gras, et me le donna.

Entre le lac Winnipeg et la baie d'Hudson, la contrée est basse et marécageuse ; c'est la région des caribous ; plus à l'ouest, entre l'Assinneboin et le Saskawjawun, est la contrée des prairies où vivent les élans et les bisons. Jamais les élans ni les caribous ne passent sur le territoire les uns des autres.

Aux premiers jours du printemps, nous retournâmes à Menaukonoskeeg par la route du camp que nous avions occupé pendant la récolte du sucre ; comme je n'aimais point à me trouver avec les Indiens dans la saison de leurs scènes d'ivrognerie, je voulus dissuader la vieille femme de les accompagner au comptoir. Je lui représentai combien il était déraisonnable de perdre toutes nos pelleteries en échange d'une liqueur non seulement inutile, mais même pernicieuse et empoisonnée, et heureusement j'eus assez d'influence sur elle pour qu'elle se laissât conduire sans délai au camp de chasse que j'avais choisi.

Elle alla prendre congé de Wagetote, et quand elle revint, je vis facilement à son air qu'il s'était passé quelque chose d'inaccoutumé. Elle me fit approcher d'elle et me dit : « Mon fils, vous voyez que je suis devenue vieille, à peine suis-je capable de faire vos mocassins, de préparer vos fourrures, de les conserver et d'exécuter tous les travaux nécessaires dans une cabane. Vous allez prendre votre place d'homme et de chasseur. Il convient que vous ayez une femme jeune et forte, qui veille sur tout ce qui vous appartient et prenne soin de votre cabane. Wagetote qui est un brave homme, respecté de tous les Indiens, veut bien vous donner sa fille ; vous gagnerez ainsi un ami et un protecteur puissant, qui pourra vous aider dans les moments difficiles, et je serai délivrée de beaucoup de peine et de tourment pour notre famille. »

Elle me parla longtemps encore dans le même sens, mais je lui répondis sans balancer que je n'acceptais pas. J'avais peu pensé jusqu'alors à me marier chez les Indiens, et je songeais souvent à aller prendre une femme parmi les blancs avant de devenir vieux. A tout événement, je lui déclarai que je ne pouvais pas épouser alors la femme qu'elle me proposait . Elle insista encore, en me disant que toute l'affaire avait été arrangée entre elle et Wagetote, et que la jeune fille avait donné son consentement. Elle ne

pouvait plus, me disait-elle, faire autrement que de m'amener ma femme dans ma hutte. Je lui répondis que, si elle en agissait ainsi, je partirais.

Les choses en étaient là dans la matinée de la veille du jour ou nous devions nous séparer de toute la bande. Ne pouvant m'entendre avec Netnokwa, je sortis de bonne heure pour chasser des élans, et dans la journée j'en tuai un très gras. En rentrant le soir, je déposai ma charge de venaison devant la cabane, et j'en reconnus soigneusement l'intérieur, bien déterminé, si j'y apercevais la jeune femme, à aller chercher fortune ailleurs ; mais elle n'y était pas.

Le lendemain matin, Wagetote vint me visiter dans ma hutte, m'exprima tout l'intérêt qu'il me portait et me donna des avis pleins de cordialité, en m'exprimant les souhaits les plus bienveillants. Netnokwa revint ensuite à la charge, mais je ne cédai pas. Les propositions furent renouvelées de temps en temps, mais fort inutilement, jusqu'à ce que la jeune fille eût enfin trouvé un mari.

Après nous être séparés de Wagetote et de sa bande, nous nous rendîmes au cantonnement de chasse que j'avais choisi, et nous y passâmes seuls une grande partie de l'été, toujours dans l'abondance, car je tuai beaucoup d'élans, de castors et d'autres animaux. A la chute des feuilles, nous allâmes au comptoir de Menaukonoskeeg ; là se trouvait Wawzhekwawmaishkoon, qui nous avait quittés l'année précédente ; nous restâmes avec lui.

Comme le traiteur partait pour son quartier d'hiver, les Indiens, s'étant rassemblés en grand nombre, le rejoignirent auprès du lac, à quelques milles de sa factorerie. Il avait apporté une abondante provision de rhum, et, selon l'usage, il resta campé plusieurs jours, pour laisser aux Indiens le temps de trafiquer et de s'enivrer à leur aise, ce qui lui donnait moins d'embarras dans

un camp que dans sa maison. J'eus la présence d'esprit de me pourvoir, dès le premier moment, de quelques-uns des objets les plus indispensables pour passer l'hiver, tels que des couvertures et des munitions.

Notre commerce terminé, la vieille femme offrit au traiteur dix belles peaux de castor ; en échange de ce présent accoutumé, elle recevait tous les ans un habit et des ornements avec un baril de dix gallons de liqueurs spiritueuses. Quand le traiteur l'envoya chercher pour lui remettre son présent, elle était trop ivre pour se tenir debout; il fallut bien me présenter à sa place. J'avais un peu bu, et ma tête n'était pas bien à moi : je revêtis l'habit et les ornements, puis, chargeant le baril sur mes épaules, je l'apportai dans notre cabane, je le déposai au fond et le défonçai d'un coup de hache. « Je ne suis pas, dis-je,de ces chefs qui tirent la liqueur du tonneau par une petite ouverture ; que tous ceux qui ont soif viennent boire. » Je pris cependant la précaution d'en cacher une partie dans un petit baril et dans une chaudière, en tout trois gallons à peu près. La vieille femme accourut avec trois chaudières, et en cinq minutes tout fut avalé. C'était la seconde fois que je m'enivrais avec les Indiens. Cet acte d'intempérance fut bien plus fort que le premier. Je visitais fréquemment ma cachette, et je restai ivre pendant deux jours. Je pris enfin tout ce qui était resté dans la chaudière, et j'allai le boire avec Wawzhekwawmaishkoon, que j'appelais mon frère, en sa qualité de fils d'une sœur de Netnokwa. Il n'était pas encore ivre ; mais sa femme, dont les vêtements étaient couverts d'ornements d'argent, avait beaucoup bu et était couchée devant le feu dans un état absolu d'insensibilité.

Comme nous nous asseyions pour boire, un Ojibbeway de notre connaissance entra en chancelant et vint tomber auprès du feu. La nuit était avancée, mais une bruyante orgie retentissait dans

tout le camp ; nous sortîmes, mon compagnon et moi, pour aller boire tout ce qu'on voudrait bien partager avec nous, et comme nous n'étions pas extrêmement ivres, nous eûmes soin de cacher au fond de la cabane la chaudière qui contenait le reste de notre whisky, en la couvrant de manière à la soustraire à la vue de quiconque entrerait. Après quelques heures de promenade, nous rentrâmes. La femme était encore couchée devant le feu, mais tous ses ornements avaient disparu. Nous courûmes à notre petite chaudière, elle n'y était plus. L'Ojibbeway que nous avions laissé devant le feu était parti, et diverses circonstances nous portèrent à le soupçonner du vol. J'appris bientôt qu'il avait dit que je lui avais donné à boire. Le lendemain matin, j'allai dans sa cabane lui demander ma chaudière ; il dit à sa femme de me l'apporter. L'auteur du vol étant ainsi trouvé, mon frère vint se faire rendre les ornements enlevés. Cet Ojibbeway était un homme à très grandes prétentions et voulait se faire reconnaître pour chef ; mais cette malheureuse tentative lui fit beaucoup de tort dans l'esprit du peuple ; on s'en entretint longtemps, et il ne fut plus nommé qu'avec mépris.

La vieille Netnokwa commença enfin à se réveiller de son ivresse prolongée. Elle me fit approcher et me demanda si j'avais reçu les présents ordinaires du traiteur. D'abord elle refusa de croire que j'eusse laissé consommer tout le contenu du baril sans rien réserver pour elle ; convaincue enfin que les choses s'étaient ainsi passées, et même que j'étais resté ivre deux jours entiers, elle me reprocha avec sévérité mon ingratitude, et me demanda vivement comment j'avais pu être assez brute pour m'enivrer. Les Indiens, témoins de son courroux, lui représentèrent qu'elle n'avait aucun droit de me reprocher un défaut dont elle-même me donnait l'exemple. Sa mauvaise humeur fut bientôt calmée par une certaine quantité de rhum qu'ils se cotisèrent pour lui

offrir, et elle retomba encore une fois dans un état complet d'ivresse.

Que l'on dise s'il y a un vice plus dégradant, plus abrutissant et tout à la fois plus ruineux que cette malheureuse ivrognerie, et quel exécrable crime a été celui des Européens qui ont introduit les liqueurs fortes chez les sauvages !

Toutes les pelleteries vendues, les scènes de crapule cessèrent avec la dernière goutte de rhum, et les Indiens commencèrent à se disperser dans les pays de chasse. Nous nous rendîmes avec le traiteur à sa maison, où nous laissâmes nos canots, et de là Wawzhekwawmaishkoon vint avec nous à la chasse dans les bois. Nous ne formions alors qu'une seule famille, dont la plus grande partie provenait de lui, car il avait beaucoup d'enfants en bas âge. Le froid commençait à peine, et la neige n'avait encore qu'un pied d'épaisseur, quand nous commençâmes à sentir les atteintes de la faim. Nous rencontrâmes alors une troupe d'élans, dont quatre furent tués dans un jour.

Quand les Indiens chassent les élans de cette manière, après les avoir fait lever, ils les suivent d'un pas qu'ils savent pouvoir soutenir pendant plusieurs heures. Ces animaux effrayés les dépassent d'abord de quelques milles ; mais les Indiens, suivant leurs traces d'un pas égal, les revoient enfin, et la troupe, faisant un effort nouveau, disparaît encore pendant une heure ou deux. Les intervalles où les chasseurs les découvrent se rapprochent de plus en plus avec une durée chaque fois plus longue, jusqu'à ce qu'ils cessent tout à fait de les perdre de vue. Les élans sont alors si fatigués, qu'ils ne vont plus qu'au petit trot ; bientôt ils ne font plus que marcher : alors la force des chasseurs est presque entièrement épuisée ; cependant ils peuvent encore d'ordinaire décharger leurs fusils à travers la bande d'élans ; mais le bruit du coup donne à ces animaux une nouvelle ardeur, et il faut être bien

dispos et bien déterminé pour pouvoir en tirer plus d'un ou deux, à moins que la neige ne soit épaisse. L'élan, dans sa course, ne détache pas bien son pied de la terre ; aussi, dans les grandes neiges, est-il facilement atteint. Il est des Indiens, mais en petit nombre, qui peuvent suivre les élans dans la prairie sans neige ni glace. Le moose et le bison surpassent l'élan en agilité, et sont bien rarement atteints à la course par un homme à pied.

La chair des quatre élans fut boucanée, mais le partage se fit inégalement, sans égard à la position et aux besoins de nos familles. Je ne me plaignis pas ; je n'étais, je le savais bien, qu'un pauvre chasseur, et j'avais fort peu contribué au succès de cette chasse. Je donnai presque toute mon attention à la prise des castors. J'en connaissais plus de vingt sociétés dans les alentours, mais je fus bien surpris, en détruisant leurs cabanes, de les trouver presque toutes vides ; je reconnus enfin qu'il régnait parmi ces animaux une maladie qui en enlevait un grand nombre. J'en rencontrai plusieurs morts ou mourants, dans l'eau, sur la glace, ou à terre ; l'un, ayant coupé un arbre à moitié, restait étendu sur les racines ; l'autre, surpris par la mort en rapportant une charge de bois à sa cabane, gisait auprès de son fardeau. La plupart de ceux que j'ouvris avaient la région du cœur rouge et sanglante ; ceux qui habitaient les grandes rivières et l'eau courante souffrirent moins. Les castors des étangs et des marécages moururent presque tous. Depuis ce temps, les castors ont été beaucoup plus rares que jusqu'alors dans les environs de la rivière Rouge et de la baie d'Hudson. Nous n'osâmes point manger les animaux [illegible] de cette maladie, mais les peaux étaient bonnes.

La faim se fit souvent sentir pendant notre communauté avec Wawzhekwawmaishkoon. J'allai une fois à la chasse avec lui, après une abstinence forcée d'un jour et d'une nuit ; nous rencontrâmes une bande d'élans, dont nous tuâmes deux, et blessâmes

un troisième, qu'il fallut poursuivre jusqu'à la nuit. Alors, nous coupâmes les viandes, qui furent cachées dans la neige ; mais mon compagnon n'en prit pas une seule bouchée pour notre usage immédiat ; cependant, nous étions loin de notre camp, et il était trop tard pour songer à y retourner avant le lendemain. Je savais qu'il avait jeûné aussi longtemps que moi, et, quoique la faim me fît cruellement souffrir, j'eus honte de lui demander à manger, et de paraître ne pas pouvoir supporter le besoin avec le même courage que lui. Le matin, il me donna un peu de viande, et, sans prendre le temps de la cuire, nous partîmes pour notre camp. Lorsque nous arrivâmes, dans l'après-midi, Netnokwa, voyant que je ne revenais pas les mains vides, me dit : « C'est bien, mon fils, je pense que vous avez mangé de bon appétit la nuit dernière, après votre longue abstinence. » Je lui répondis que je n'avais rien mangé, et elle fit cuire aussitôt une portion de ce que je rapportais; notre part ne dura que deux jours. Je connaissais encore deux sociétés de castors qui avaient échappé à l'épidémie régnante ; je leur tendis mes trappes, et, avant la fin de la seconde journée, j'en avais déjà pris huit, dont deux furent offerts, par moi, à Wawzhekwawmaishkoon.

Je commençai à me dégoûter de rester avec des bandes nombreuses d'Indiens, car il arrivait toujours que la faim se faisait sentir après un séjour un peu prolongé sur un même point. Je traçai donc un sentier pour moi seul, et j'allai tendre mes trappes à une troupe de castors. Quand je fis part à Wagetote de mon intention de le quitter, il me dit, avec une expression de vif intérêt, que je m'exposais à mourir de faim en m'isolant ainsi à une grande distance ; mais je résistai à toutes ses instances et à tous ses raisonnements. Il voulut alors m'accompagner jusqu'à mes trappes, pour s'assurer par lui-même si j'avais choisi un emplacement fa-

torable, et si je pourrais faire vivre ma famille. Nous trouvâmes un beau castor pris dans mes pièges, et après m'avoir donné beaucoup de conseils et d'encouragements, Wagetote me quitta, en m'indiquant où je le trouverais campé, si la misère reparaissait.

Ma famille venait de s'augmenter d'une pauvre vieille femme ojibbeway et de deux enfants ; ces personnes n'avaient plus d'hommes pour subvenir à leurs besoins, et Netnokwa les avait recueillies. Malgré ce surcroît de charge, je croyais encore plus avantageux de vivre séparé de toute autre bande ; mes chasses furent singulièrement heureuses, et nous restâmes seuls jusqu'à la saison du sucre. Netnokwa voulut alors retourner à Menaukonoskeeg, tandis que j'irais au comptoir de la rivière Rouge acheter divers objets de première nécessité. Je fis un paquet de fourrures de castors, et m'embarquant seul dans un canot de peaux de bisons, qui pouvait à peine me contenir avec mon bagage, je descendis le petit Saskawjawun.

Il y a, sur les bords de cette rivière, un endroit tel que les Indiens voudraient toujours en rencontrer pour leurs campements. Sur l'une des rives est un beau débarcadère ; au dessus, une petite plaine, un bois épais, et un petit coteau qui s'élève subitement par derrière ; mais à ce lieu se rattache une histoire de fratricide, crime tellement inouï, que la place où il fut commis est maudite et regardée avec terreur. Aucun Indien n'arrêterait son canot à la plage des deux Hommes morts ; on craindrait plus encore d'y passer la nuit. Les traditions rapportent que, il y a bien des années, des Indiens ayant campé en ce lieu, une querelle s'éleva entre deux frères qui avaient le faucon pour totem ; l'un tua l'autre d'un coup de couteau ; et les témoins de cette scène tragique trouvèrent le crime si horrible, que, sans balancer, ils mirent à mort le fratricide ; la victime et le meurtrier furent enterrés ensemble.

En approchant de cet endroit, je pensais beaucoup à l'histoire des deux frères, qui avaient le même totem que moi, et que je croyais parents de ma mère indienne. J'avais entendu dire que, si l'on campait sur leur tombeau (et cela était plusieurs fois arrivé), ils sortaient de terre, et renouvelaient la querelle et le meurtre, ou que du moins ils tourmentaient leurs visiteurs et les empêchaient de dormir. La curiosité me poussait, et je désirais pouvoir dire aux Indiens, non seulement que je m'étais arrêté, mais même que j'avais dormi dans un lieu si redouté. Le soleil se couchait lorsque j'arrivai ; je tirai mon canot à terre, j'allumai un feu, et, après avoir soupé, je m'endormis.

Peu d'instants après, je vis en songe les deux morts se lever et s'asseoir près de mon feu, en face de moi. Leurs yeux étaient attentivement fixés sur ma personne ; ils ne souriaient pas et ne disaient rien : je me levai et m'assis devant eux auprès du foyer. Dans cette position, je me réveillai ; la nuit était sombre et orageuse ; je ne vis aucun homme, je n'entendis aucun autre son que celui des arbres agités par le vent. Il est probable que je me rendormis, car je revis bientôt les deux morts ; ils se tenaient sans doute debout au pied de la digue de la rivière, car leur tête était au niveau de la terre sur laquelle j'avais fait du feu. Leurs yeux restaient encore fixés sur moi : bientôt ils se levèrent l'un après l'autre, et se rassirent en face de moi ; mais cette fois ils riaient, me frappaient à coups de baguettes, et me tourmentaient de toutes les manières. Je voulus leur parler, la voix me manqua. J'essayai de fuir ; mes pieds ne purent se mouvoir. Pendant toute la nuit, je restai dans un état d'agitation extrême. Entre autres choses qu'ils me dirent, l'un d'eux m'engagea à porter mes regards au pied du coteau voisin : j'y vis un cheval entravé qui me regardait. « Voici, frère, dit le mort, un cheval que je vous donne pour votre voyage de demain ; quand vous passerez ici, en retour-

nant à votre cabane, vous pourrez vous en servir encore et nous donner une autre nuit. »

Le jour parut enfin, et je ne fus pas médiocrement satisfait de voir que ces terribles apparitions s'évanouissaient avec les ténèbres. Mais ma longue résidence parmi les Indiens, et les fréquents exemples que je connaissais de songes vérifiés, me firent sérieusement penser au cheval que m'avait donné le mort. Je me dirigeai donc vers le sommet du coteau, où je découvris des traces et d'autres signes, et à peu de distance, je trouvai un cheval que je reconnus pour appartenir au traiteur auprès duquel je me rendais. Comme il y avait un trajet de plusieurs milles à gagner en allant par terre de cet endroit à l'Assinneboin, j'abandonnai mon canot, je pris le cheval, et, le chargeant de mon bagage, je le dirigeai vers le comptoir, où nous arrivâmes le lendemain. Dans tous mes voyages postérieurs, j'évitai soigneusement la plage des deux Morts, et le récit de mes visions et de mes souffrances accrut les terreurs superstitieuses des Indiens.

A mon retour du comptoir de la rivière Rouge, j'allai m'établir à Naowawgunwudju (le coteau de la Chasse des bisons), près du Saskawjawun. C'est une haute colline rocheuse où l'on découvrirait probablement des mines, car on voit, dans les rocs, des masses d'un aspect singulier. Là nous trouvâmes des arbres à sucre en abondance, et un bon site pour passer le printemps. Le gibier était si commun et l'emplacement si favorable, que je résolus d'y rester, au lieu d'accompagner les Indiens au lac d'Eau claire, où ils s'assemblaient pour s'enivrer selon leur coutume. J'avais fait avertir Wamegonabiew, et il vint nous rejoindre avec un cheval. Vers ce temps, je tuai le plus beau moose que j'aie jamais vu : il était si gras, que, pour transporter sa chair, il fallut en charger nos trois chevaux, toute notre famille et tous nos chiens.

Quatre jours après son arrivée, Wamegonabiew alla voir Wage-

tote, sans me faire part de ses intentions. Peu de jours après, il revint et me dit que le but de sa visite avait été de voir la jeune fille que l'on m'avait si souvent offerte en mariage, et qu'il désirait savoir si mon intention était de la prendre pour femme. Je lui répondis que non, et que j'étais très disposé à contribuer de tout mon pouvoir à l'accomplissement de son projet, de la demander pour lui-même. Il me pria de retourner avec lui pour assurer aux parents que je n'épouserais jamais leur fille, et pour accompagner sa nouvelle femme lorsqu'il la conduirait à notre cabane.

J'y consentis sans réflexion, et, comme nous faisions nos préparatifs de départ, je vis, à la contenance de Netnokwa, bien qu'elle ne dît rien, que notre manière d'agir la blessait. Je me souvins alors qu'il était contraire à l'usage que les jeunes hommes amenassent eux-mêmes leurs femmes dans leur famille (1), et je représentai à Wamegonabiew que tout le monde se moquerait de nous si nous persistions dans notre projet... «Voici, lui dis-je, notre mère ; c'est à elle de nous trouver des femmes quand nous en avons besoin, de nous les amener et de leur montrer nos places dans la cabane. Il est convenable que les choses se passent ainsi. » La vieille femme fut évidemment satisfaite de mes paroles, et voulut aller aussitôt chercher la fille de Wagetote, qui revint avec elle.

A la chute des feuilles, j'allai, avec mon frère et plusieurs familles indiennes, à la récolte du riz sauvage ; j'avais alors un peu plus de vingt et un ans. Tandis que nous ramassions et préparions le grain, beaucoup d'entre nous furent saisis d'une violente maladie qui commençait par de la toux et de l'enrouement, quelque-

(1) « Les premières démarches doivent être faites par les matrones ; mais il n'est pas ordinaire qu'il se fasse aucune avance du côté des parents de la fille. Ce n'est pas que, si quelqu'une tardait trop à être recherchée, sa famille n'agît sous main pour faire penser à elle, mais on y apporte de grands ménagements ». (Le P. CHARLEVOIX).

fois par des saignements de la bouche ou du nez. En peu de jours, plusieurs moururent, et nul ne resta capable de chasser. Sans échapper entièrement au mal, mon attaque parut d'abord moins violente que celles de la plupart des autres.

Il n'y avait plus, depuis quelques jours, de vivres dans notre camp ; plusieurs enfants n'avaient pas été atteints par la contagion, et quelques malades, commençant à se rétablir, avaient besoin de manger. Il n'y avait qu'un autre homme en aussi bon état que moi, et nous étions l'un et l'autre en convalescence, hors d'état de nous mouvoir ; à peine pouvions-nous monter les chevaux que les enfants nous amenaient. Si nous avions pu marcher, notre toux bruyante et continuelle aurait averti le gibier de notre approche. En cette extrémité, nous errâmes au hasard dans les plaines, et fûmes assez heureux pour tuer un ours ; incapables de manger une seule bouchée de la chair de cet animal, nous la rapportâmes à notre camp, où elle fut également partagée entre toutes les cabanes.

Je continuais à aller de mieux en mieux, et je me regardais comme le premier rétabli ; j'allai bientôt à la chasse des élans ; j'en tuai deux en moins de trois heures, et, selon l'usage, je rapportai au camp une charge complète de viande ; j'étais un peu échauffé et fatigué, mais je mangeai avec plaisir un morceau que l'on prépara pour moi, et je ne tardai pas à m'endormir. Vers le milieu de la nuit, une violente douleur me réveilla ; il me semblait que l'on rongeait l'intérieur de mes oreilles ; j'appelai à moi Wamegonabiew, qui ne découvrit rien ; le mal devint de plus en plus insupportable pendant deux jours entiers, et je perdis enfin connaissance.

Quand je revins à moi, après deux autres jours, comme je l'ai appris dans la suite, je me trouvai assis en dehors de la cabane ; je vis les Indiens buvant tout autour de moi ; un traiteur avait

passé par notre camp, plusieurs hommes se querellaient, je distinguai Wamegonabiew dans un groupe fort animé, et je le vis frapper un cheval d'un coup de couteau; mais soudain je perdis de nouveau toute connaissance, et cet état d'insensibilité dura probablement plusieurs jours, car je ne me rappelle rien de ce qui se passa jusqu'au moment où notre troupe fit ses préparatifs de départ.

Mes forces n'étaient pas entièrement perdues, et quand je repris mes sens, j'étais capable de marcher ; je réfléchis beaucoup à tout ce qui s'était passé depuis que je vivais parmi les Indiens ; j'avais, en général, été content de mon sort depuis que Netnokwa m'avait fait entrer dans sa famille ; mais je regardai cette maladie comme le commencement d'un malheur qui me poursuivrait toute ma vie. J'avais perdu le sens de l'ouïe ; mes oreilles étaient pleines d'abcès en suppuration ; assis dans la cabane, je voyais le mouvement des lèvres de chacun sans entendre une seule parole. Je pris mon fusil, et j'allai chasser ; mais les animaux me découvraient avant que je pusse les voir, et si, par hasard, je voyais un moose ou un élan et voulais m'en approcher, je reconnaissais que mon adresse et mon bonheur m'avaient abandonné. Il semblait que les animaux eux-mêmes savaient que j'étais devenu semblable à un vieillard inutile.

Sous l'influence de ces pénibles sentiments, j'eus la faiblesse de vouloir me donner la mort, ne voyant pas d'autre moyen d'échapper à une misère qui me semblait imminente. Quand vint le moment du départ, Netnokwa m'amena mon cheval à la porte de notre hutte, et me demanda si j'étais en état de le monter et de supporter la route jusqu'au nouveau camp : je répondis que oui, et, la priant de me laisser mon fusil, je lui dis que je suivrais la bande à une petite distance ; puis, tenant mon cheval par la bride, je vis toutes les familles de notre tribu passer devant moi tour à

tour et s'éloigner. Quand la dernière vieille femme, avec sa lourde charge, disparut au bout de la prairie qui bornait ma vue, je me sentis soulagé d'un grand poids ; je lâchai la bride à mon cheval et le laissai paître en liberté, puis j'armai mon fusil, et l'appuyant à terre, j'appliquai sa bouche contre ma gorge. J'avais disposé ma baguette pour le faire partir ; je savais que la batterie était en bon état, et que mon arme avait été bien chargée un ou deux jours auparavant. Le coup ne partit pas ; le fusil n'était pas chargé ; ma poudrière et mon sac à balles renfermaient toujours quelques munitions, l'un et l'autre se trouvèrent vides ce jour-là ; le couteau que je portais habituellement suspendu à la courroie de ma poudrière n'était point à sa place. Trompé dans mes projets de suicide, je pris mon fusil à deux mains par le canon, et le lançai au loin de toutes mes forces ; je montai ensuite mon cheval, qui, contrairement à ses habitudes et à ce que j'attendais de lui, était resté près de moi,et je ne tardai pas à rejoindre ma famille, car il y avait comme un enchaînement providentiel de circonstances qui me rattachait à la vie. Dieu me pardonne cette tentative criminelle, inspirée par le malheur !

Le suicide n'est pas très rare chez les Indiens ; ils ont recours pour cela à divers moyens ; ils se tuent à coups de fusil,se pendent, se noient, s'empoisonnent (1). Les causes qui les poussent à cet acte de désespoir sont aussi très variées. Plusieurs années avant l'époque dont je parle, j'avais connu à Mackinac, où j'étais avec Netnokwa, un jeune Ottawa, de grande espérance, et déjà fort considéré, qui se tua d'un coup de fusil dans le cimetière des

(1) L'auteur anonyme de la *Vue des provinces de la Louisiane* dit, contradictoirement aux observations de Tanner : « Le suicide, cet acte de violence et de désespoir, qu'enfantèrent le dégoût de la vie et le poids du malheur, est assez commun parmi les nations les mieux policées,et,pour ainsi dire, inconnu chez les sauvages.» Mais que n'a-t-on pas dit pour faire triompher des préjugés philosophiques ! C'est ici qu'il faut trouver la vérité et voir une preuve de plus que les tirades morales et sentimentales des athées du XVIIIe siècle ne sont fondées trop souvent que sur le mensonge.

Indiens. Il s'était enivré, et, dans le désordre moral, causé par la liqueur, il avait déchiré ses habits et montré tant de violence, que ses deux sœurs, pour l'empêcher de nuire aux autres ou à lui-même, l'avaient étendu dans sa hutte pieds et poings liés. Le lendemain matin, il se réveilla maître de ses sens ; quand on l'eut délié, il entra dans la cabane de ses sœurs, voisine du cimetière, prit un fusil, sous prétexte de tirer des pigeons, et alla se tuer au milieu des sépultures. Il paraît que, se trouvant lié, à son réveil, il crut avoir commis, dans son ivresse, quelque grand crime et ne pouvoir s'en laver que par une mort violente. Des malheurs et des pertes de diverses natures, quelquefois aussi la mort de personnes chéries, peuvent être considérés comme les causes habituelles du suicide chez les Indiens.

En revenant un peu à la santé, je commençai à devenir honteux de ma tentative, dont mes amis avaient pourtant la délicatesse de ne point me parler. Mais le sens de l'ouïe restait perdu, et il me fallut plusieurs mois pour pouvoir chasser aussi bien qu'avant ma maladie. Je n'étais pas de ceux qui avaient le plus souffert de cette terrible épidémie. Parmi les Indiens qui avaient survécu, les uns restèrent sourds toute leur vie ; d'autres avaient perdu une partie de leur intelligence ; quelques-uns, dans le délire causé par la souffrance, se jetaient contre les arbres et les rochers, brisant leurs bras, et s'estropiaient délibérément de toutes les manières.

La plupart de ceux qui survécurent avaient eu des écoulements d'oreille très abondants, ou, dans le principe, des saignements de nez très dangereux. Cette maladie était entièrement nouvelle pour les Indiens ; il n'employèrent que peu de remèdes, si même ils en tentèrent un seul.

CHAPITRE SIXIÈME.

Passion du jeu chez les Indiens. — Les principaux jeux. — Mariage et dot. — Préparatifs de guerre. — Les bisons. — Défection d'un certain nombre de guerriers. — Particularités relatives au porc-épic. — Scènes de vengeance. — Terrible tête-à-tête avec un ours.

En allant au comptoir de Mouse-River, j'appris que quelques blancs des États-Unis étaient venus y acheter divers objets pour des compatriotes qui séjournaient alors au village des Mandans. Je regrettai d'avoir perdu cette occasion de voir des blancs ; mais comme on m'avait donné à entendre qu'ils allaient former dans ce village un établissement permanent, je m'en consolai par l'espoir de quelque occasion prochaine d'aller les visiter. J'ai su, depuis, que ces blancs étaient de la suite du gouverneur Clarke et du capitaine Lewis, alors en marche pour les Montagnes Rocheuses et l'Océan Pacifique.

La chute des feuilles était déjà fort avancée, lorsque nous nous rendîmes à Kenukauneshewayboant, où le gibier abondait ; nous résolûmes d'y passer l'hiver. Là, pour la première fois, je me livrai tout à fait, avec Wamegonabiew et d'autres Indiens, à la passion du jeu, vice presque aussi funeste à ces peuplades que l'ivrognerie. Nous jouions surtout au mocassin. Le nombre des joueurs est illimité dans ces circonstances ; mais ordinairement ils sont peu nombreux. Quatre mocassins sont nécessaires ; dans l'un d'eux, un objet convenu, tel qu'un petit bâton ou un petit morceau de drap, est caché par l'un des deux groupes de parieurs. Les mocassins sont placés sur une même ligne ; et l'un des adversaires doit

en toucher deux du doigt ou d'une baguette. Si le premier qu'il touche renferme l'objet caché, il perd huit points ; si le gage n'est pas dans le second, il perd deux points. S'il n'est point dans le premier, mais bien dans le second, il gagne huit points. Les Crees jouent ce jeu différemment ; ils mettent tour à tour la main dans chaque mocassin, et ne gagnent que si l'objet caché se trouve dans le dernier ; s'il est dans le premier, ils perdent aussi huit points. Ces points ont une valeur de convention ; quelquefois une peau de castor ou une couverture vaut dix points ; un cheval ou un bœuf, cent. Avec les étrangers, ils aiment à jouer gros jeu. Alors un cheval peut ne valoir que dix points.

Mais c'est le jeu du buggasauk qu'ils jouent avec le plus de passion, et qui entraîne les plus funestes conséquences. Les beggasahnuks sont de petites pièces de bois, d'os, ou quelquefois de métal provenant d'une vieille chaudière. Un côté est peint en noir ; ils aiment que l'autre soit brillant. Leur nombre varie, mais on n'en prend jamais moins de neuf. On les met tous ensemble dans un grand vase de bois, ou dans une auge destinée à cet usage. Les joueurs, divisés en deux camps, quelquefois de vingt ou de trente chacun,s'asseyent des deux côtés ou circulairement. Le jeu consiste à frapper le bord du vase de manière à faire sauter en l'air tous les beggasahnuks, et de la façon dont ils retombent dans l'auge dépend le gain ou la perte. Si le coup a été heureux jusqu'à un taux déterminé, le joueur recommence et recommence encore, comme au billard, jusqu'à ce qu'il manque ; alors vient le tour de son voisin. Les deux partis s'animent bientôt, et des rixes résultent souvent de ce que l'un veut arracher le vase à l'autre avant que ce dernier soit bien convaincu d'avoir perdu.

Les vieillards et les gens sensés sont fort opposés à ce jeu ; Netnokwa ne m'avait point laissé m'y livrer avant cet hiver. Dans les premiers temps, notre camp eut quelque succès ; mais la

chance tourna, et nous finîmes par perdre tout ce que nous possédions. Voyant qu'il ne nous restait absolument plus rien, les gagnants allèrent s'établir à quelque distance et, selon l'usage, firent grand bruit de leur victoire. Quand je l'appris, je réunis tous les hommes de notre parti, et pour tenter de regagner ce que nous avions perdu et de mettre un terme à d'insolentes vanteries, je leur proposai d'aller faire un pari avec nos adversaires. Nous empruntâmes, en conséquence, quelques objets à nos amis, et nous allâmes visiter les détenteurs de nos dépouilles. Voyant que nous n'avions pas les mains vides, il consentirent à jouer avec nous ; cette fois le jeu nous réussit, et nous regagnâmes assez dans la soirée pour pouvoir offrir, le lendemain matin, un très bel enjeu pour une partie de cible.Nous pariâmes tout ce que nous avions. Ils étaient loin de vouloir nous engager, mais ne pouvaient décemment nous refuser. Nous plaçâmes un but à une distance de cent verges ; je tirai le premier, et ma balle toucha tout près du centre ; aucun de nos adversaires n'en approcha ; j'eus tout le succès de ce jeu, et nous regagnâmes ainsi la plus grande partie de ce que nous avions perdu pendant l'hiver entier.

Vers ce temps, j'eus à me rendre au comptoir de la rivière Rouge, et je partis avec un Indien qui appartenait à cet établissement ; il avait un cheval fort léger,et la distance que nous devions parcourir a été depuis reconnue, par les planteurs anglais, de soixante-dix milles. Nous montions tour à tour à cheval, et celui qui devait aller à pied courait tenant le cheval par la queue. Toute la distance fut franchie en un seul jour. En revenant j'étais seul et sans monture ; je voulus faire la course dans le même espace de temps, mais l'obscurité et l'excès de la fatigue me forcèrent de m'arrêter à dix milles de ma cabane.

Quand j'y arrivai le lendemain, je vis une jeune Indienne, Miskwabunokwa assise à ma place. Comme je m'arrêtais sur le seuil,

hésitant à entrer, elle baissa la tête ; mais Netnokwa, d'un ton rude qui ne lui était pas familier à mon égard, me dit : « Allez-vous tourner le dos à notre cabane ? Acceptez pour épouse cette jeune femme, qui, sous tous les rapports, vaut mieux que vous. » Cette personne me revenait. J'entrai donc et je m'assis auprès de Mikwabunokw nous devînmes de la sorte mari et femme.

Pendant mon voyage à la rivière Rouge, la vieille Netnokwa, sans s'inquiéter de mon consentement, avait fait son marché avec les parents de la jeune fille et l'avait amenée dans notre cabane, pensant bien qu'il ne serait pas difficile de me faire approuver sa conduite, eu égard au mérite de sa protégée. Dans la plupart des mariages entre jeunes Indiens, les parties les plus intéressées ont moins à faire que je n'eus moi-même à faire dans cette circonstance.

Quatre jours après mon retour de la rivière Rouge, nous partîmes pour le bois. Notre tribu se composait de Wamegonabiew avec ses deux femmes, Wawbebenaissa, une femme et plusieurs enfants, moi et ma femme, Netnokwa et sa famille. Nous dirigeâmes notre marche vers la rivière de Cranberry (le Pembinah) sur les bords de laquelle nous voulions choisir un site convenable pour laisser camper les femmes et les enfants pendant que nous irions nous joindre à une expédition qui se préparait contre les Sioux. L'emplacement choisi, nous tournâmes tous nos soins vers la chasse, afin de pouvoir laisser à nos familles assez de viandes sèches pour vivre en notre absence. Sorti un matin, seulement avec trois balles, je manquai deux fois un beau moose mâle pour l'avoir tiré trop précipitamment ; du troisième coup, je le blessai à l'épaule, et, le poursuivant, je ne tardai pas à l'atteindre. Mais comme je n'avais pas de balles, je pris les vis de mon fusil que je fis tenir avec des cordes,et ce ne fut qu'après avoir reçu trois de ces étranges balles que le moose tomba enfin.

LA CHASSE AUX BISONS (P. 134).

un ton
« Allez-
se cette
vous. »
près de
ne.
nokwa,
marché
s notre
aire ap-
Dans la
plus in-
ns cette

ous par-
onabiew
lusieurs
us diri-
nbinah)
conve-
ant que
contre
os soins
e vian-
seule-
se mâle
o, je le
attein-
le mon
s avoir
n.

LA CHASSE AUX BISONS (P. 134).

131-132.

Nous avions tué beaucoup de gibier et les femmes étaient occupées à le boucaner, lorsque, curieux de savoir où en était le parti de guerre réuni à Pembinah et quand il se mettrait en marche, nous montâmes à cheval mon frère et moi, laissant Wawbebenaissa avec nos familles. Nous trouvâmes quarante Muskegoes prêts à partir dès le lendemain matin. Beaucoup d'Ojibbeways et de Crees s'étaient assemblés aussi ; mais ils semblaient, en général, peu disposés à accompagner les Muskegoes, qui n'étaient pas en grande renommée parmi eux. Nous n'avions, mon frère et moi, ni mocassins, ni rien de ce que l'on emporte en pareille circonstance. Wamegonabiew fut d'avis de retourner vers nos familles, et insista sur ce que nous pourrions partir avec les Ojibbeways lors d'une autre expédition. Mais je lui dis que pour rien au monde je ne voudrais perdre l'occasion qui se présentait, et que, d'ailleurs, nous pourrions prendre part aux deux expéditions. Le lendemain, nous partîmes avec les Muskegoes.

A la fin du second jour de marche, il ne nous restait plus aucune provision, et déjà la faim se faisait sentir. La nuit, dans notre camp, les oreilles contre terre, on entendait un bruit qui parut devoir être celui d'une troupe de bisons ; debout, on n'entendait plus rien ; et, dans la matinée suivante, nous ne découvrîmes aucun bison, quoique notre camp dominât une très vaste étendue de prairie. Mais, les oreilles contre terre, on entendait encore le bruit à la même distance que la veille. Un détachement de huit hommes, dont je faisais partie, fut expédié dans la direction indiquée, et l'on désigna un lieu de rendez-vous pour passer la nuit et apporter les bisons que nous devions tuer. Nous partîmes de grand matin ; plusieurs heures se passèrent sans rien découvrir. Enfin, nous aperçûmes une sorte de ligne noire qui se dessinait à l'horizon comme un rivage bas vu d'un côté à l'autre d'un lac. C'était une bande de bisons découverte à une distance de dix milles.

Au bruit causé par le froissement des deux parties de leur sabot, quand les bisons levaient les pieds de terre, se joignait leur mugissement furieux. Nous marchâmes droit au troupeau. En approchant, nous tuâmes un bison blessé, qui ne fit presque aucun effort pour nous échapper. Il avait dans les flancs des blessures où j'aurais pu plonger la main tout entière.

Nous descendîmes alors de cheval ; quelques-uns restèrent pour garder nos montures, et les autres se glissèrent au milieu du troupeau. Je m'étais séparé de mes compagnons, et, m'avançant trop, je restai engagé au milieu des bisons. Dans leur fureur, ils ne s'apercevaient pas de ma présence, et ils se ruèrent de mon côté avec une violence telle, qu'alarmé pour ma sûreté, je cherchai asile dans un de ces creux qui sont si communs dans les cantons où ces animaux abondent, et qu'ils font eux-mêmes pour s'y vautrer ; mais ils se ruaient encore droit sur moi,et il me fallut faire feu pour les disperser. Je n'y réussis qu'après en avoir tué quatre. Je regagnai alors mon cheval et j'allai rejoindre, à une assez grande distance, les Indiens qui avaient réussi à tuer une femelle grasse. Mais, comme il arrive d'ordinaire en de semblables chasses, tout le troupeau s'était enfui.

Tandis que nous découpions l'animal, le troupeau n'était pas loin, et un autre bison vint fondre sur nous avec une grande impétuosité. Les Indiens, alarmés, s'enfuirent ; la plupart n'avaient point leurs armes sous la main. J'avais eu soin de recharger mon fusil, et je le tenais armé. Couché derrière, et tout contre les restes du premier, je l'attendis jusqu'à très peu de distance, et je tirai. Il se retourna, fit un ou deux soubresauts, et tomba mort. Nous avions alors la chair de deux animaux très gras ; c'était tout ce qu'il nous fallait, et nous partîmes aussitôt pour le lieu du rendez-vous, où nous trouvâmes nos autres compagnons ; un daim, tué sur la route, avait servi à diminuer leur faim.

Je commençai alors à prendre part aux cérémonies de ce que l'on pourrait appeler l'initiation des guerriers. Les trois premières fois qu'un homme marche à la guerre, les coutumes des Indiens le soumettent à diverses pratiques pénibles dont les vieux guerriers peuvent se dispenser. Le jeune guerrier doit toujours se teindre la figure en noir, porter un chapeau ou quelque autre ornement de tête, marcher sur les traces de guerriers plus anciens, et ne jamais les devancer. Il ne doit jamais non plus se gratter avec les doigts la tête ni aucune autre partie du corps ; s'il y est contraint, il emploie un petit bâton. Le vase dans lequel il mange ou boit, le couteau dont il se sert, ne doivent être touchés par aucun autre. Le jeune guerrier, quelque longue et fatigante que soit la marche, ni doit ni boire, ni manger, ni s'asseoir pendant le jour ; s'il fait halte un moment, il tourne la face vers son pays « pour que le Grand Esprit puisse voir qu'il désire retourner à sa cabane. »

La nuit, on observe un certain ordre dans le campement. S'il se trouve des branchages au lieu de la halte, on les plante en terre pour entourer le camp, auquel on donne une forme carrée ou oblongue, avec un passage ou porte à l'extrémité qui fait face au pays ennemi. S'il n'y a pas de branchages, une enceinte est entourée de la même manière par de petites baguettes ou des tiges d'herbes qui croissent dans la prairie. Près de la porte ou entrée du camp, le principal chef se tient avec les vieux guerriers. Viennent ensuite, par rang d'âge et de réputation, les autres combattants ; et enfin, au fond du camp, les hommes à figures noircies qui font leurs premières campagnes.

Tous les guerriers, vieux et jeunes, dorment la face tournée vers leur terre natale. Quelque incommode que soit leur position, quelque fatigue qu'ils aient supportée, ils ne doivent, pour aucun motif, changer d'attitude. Dans les marches, les guerriers ne s'asseient jamais sur la terre nue ; il leur faut pour siège au moins

un peu de gazon ou de branches d'arbres. Ils doivent, autant que possible, éviter de se mouiller les pieds. S'ils sont obligés de passer au milieu d'un marais ou de traverser une eau courante, il leur est prescrit de conserver leurs vêtements secs, et d'envelopper leurs jambes avec des feuilles ou de l'herbe, dès qu'ils sortent de l'eau. Jamais ils ne marchent dans un sentier battu, s'ils peuvent l'éviter ; dans le cas contraire, ils se frottent les jambes d'une préparation portée à cet effet. Nul ne doit passer sur rien de ce qui appartient à un guerrier, comme son fusil, sa couverture, son tomahawk, son couteau, ou sa massue de guerre ; ni sur les jambes, les mains ou le corps d'un homme assis ou couché. Si cette règle a été violée par inadvertance, celui dont les membres, les armes ou les meubles ont été l'objet de la profanation, doit saisir l'homme qui a enfreint ainsi les usages et le jeter à terre. Celui-ci, fût-il de beaucoup le plus fort, se laisse renverser.

Les vases qu'ils portent pour leurs repas sont ordinairement de petites tasses de bois ou d'écorce de bouleau, marquées au milieu. Les Indiens ont des signes qui distinguent les deux côtés : en allant, ils boivent toujours d'un côté ; en revenant, toujours de l'autre. Au retour, quand ils ne sont plus qu'à une journée du village, ils suspendent tous ces vases aux arbres, ou les jettent dans la prairie.

Un renfort de vingt hommes ne tarda pas à nous rejoindre, sous la conduite de Tabushshah (le chicaneur). C'était un Ojibbeway d'un esprit inquiet et ambitieux, ne pouvant supporter qu'un autre que lui dirigeât une expédition contre les Sioux. Il passait pour craindre, par dessus toute chose, de voir ses actions d'éclat éclipsées par les prouesses d'un peuple aussi méprisé que les Muskegoes. Cependant il ne parut nullement opposé à notre entreprise, et il dit qu'il venait apporter aide à ses frères les Muskegoes. Aguskogaut ne pouvait pas ignorer les sentiments et les procédés

de Tabuskshah ; toutefois il le reçut avec les plus grandes apparences de plaisir et de cordialité.

Après plusieurs jours de marche, comme nous traversions de vastes prairies, notre soif devint telle, qu'il fallut violer quelques-unes des lois de la guerre. Les principaux Indiens connaissaient le pays, et savaient qu'il devait y avoir de l'eau à peu de milles de distance ; mais la plupart des vieux guerriers, marchant à pied, étaient épuisés de chaud et de fatigue. Dans cette extrémité, il fallut que les guerriers à cheval allassent au hasard à la découverte de l'eau. Nous étions de ce nombre, Wamegonabiew et moi. On convint de signaux, pour indiquer à notre petit corps d'armée la direction à suivre quand l'eau serait découverte. Je fus l'un des premiers à rencontrer un endroit où l'on pouvait se désaltérer ; mais avant que tous y fussent parvenus, les souffrances de plusieurs étaient devenues excessives. Ceux qui étaient arrivés à la source tirèrent des coups de fusil pendant toute la nuit, et les traînards arrivèrent enfin par diverses directions. Quelques-uns vomissaient du sang, d'autres étaient dans un véritable délire.

Auprès de cette source, un vieillard, nommé Ahtekoons (le petit caribou), fit un kozaubunzichegun, ou divination, et annonça ensuite que, dans une certaine direction, était une bande nombreuse de guerriers sioux marchant droit à nous ; que si nous voulions tourner à droite ou à gauche, nous atteindrions leur pays sans être inquiétés, et pourrions surprendre les femmes dans les villages ; mais que si nous les laissions arriver à nous et nous attaquer, ils nous massacreraient jusqu'au dernier. Tabushshah parut ajouter foi sans réserve à cette prédiction ; mais le chef muskegoe et la plupart de ses guerriers ne voulurent pas y croire.

Cependant, quelques murmures se répandirent ; plusieurs Indiens parlèrent tout haut d'abandonner Aguskogaut et de retourner dans leur pays ; mais plusieurs jours se passèrent sans autre

événement que la découverte, par nos éclaireurs, d'un Indien isolé, qui se mit à fuir dès qu'on l'aperçut ; l'on conjectura que ce devait être un guerrier siou. Un matin, nous approchâmes d'un troupeau de bisons, et, comme les vivres nous manquaient entièrement, plusieurs jeunes chasseurs se dispersèrent à leur poursuite. Depuis la rencontre de l'Indien, nous ne marchions plus que la nuit, et restions cachés pendant tout le jour ; mais, dans cette circonstance, les Muskegoes laissèrent leurs jeunes guerriers poursuivre les bisons en plein jour et sans précaution. Bien des coups de fusil furent tirés.

L'abondance régnait dans notre camp, et tout respirait un air de fête. Les guerriers s'étaient réunis pour manger en commun. Le repas achevé, Tabushshah se leva et dit à haute voix : » Muskegoes, vous n'êtes pas des guerriers, vous êtes venus bien loin de votre pays pour attaquer les Sioux. Des centaines de vos ennemis sont tout près de nous, et vous ne saurez pas même en rencontrer un, à moins qu'ils ne viennent tomber sur vous et vous tuer. » Après ce début, il annonça la résolution d'abandonner une troupe si mal conduite, et de retourner dans son pays avec ses vingt hommes. Il est probable que le seul but de son voyage avait été de saisir une occasion de désorganiser la bande d'Aguskogaut.

Quand il eut parlé, Pezhewostegwon (la tête de chat sauvage), orateur du chef muskegoe, lui répliqua : « Nous voyons bien maintenant pourquoi nos frères, les Ojibbeways et les Crees, ne voulaient point partir avec nous de la rivière Rouge. Vous êtes près de votre pays, et il vous importe peu de rencontrer les Sioux maintenant ou à la chute des feuilles ; mais nous venons de très loin, nous portons avec nous et nous avons longtemps porté ceux qui furent nos amis et nos enfants ; nous ne pouvons les déposer que dans le camp de nos ennemis. Vous savez bien que, dans un corps tel que le nôtre, et nombreux comme il l'est aujourd'hui, si un

seul guerrier retourne sur ses pas, les autres le suivent un à un jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne ; c'est pour cela que vous êtes venus vous joindre à nous. Vous allez entraîner nos jeunes guerriers pour nous forcer à retourner sans avoir combattu. » A peine avait-il cessé de parler que, sans répondre un seul mot, Tabushshah se leva, et, tournant la tête vers son pays, se mit en marche avec ses vingt hommes.

Cette défection parut indigner les jeunes Muskegoes, et plusieurs d'entre eux firent feu sur les Ojibbeways qui s'éloignaient ; ceux-ci voulurent riposter, mais leur chef, toujours prudent, sut arrêter ce premier mouvement, et son apparence de générosité produisit beaucoup d'effet parmi des hommes qui allaient devenir de dangereux ennemis. Aguskogaut et les principaux Muskegoes restaient assis en silence, et les jeunes guerriers se mirent, les uns après les autres, à suivre les traces des Ojibbeways. Wamegonabiew suivit le torrent, et, au moment de son départ, je m'assis à quelques pas du chef. Pendant la plus grande partie du jour, Aguskogaut et ses plus fidèles guerriers se tinrent sans mouvement à la place où ils avaient entendu le discours de Tabushshah ; mais enfin le vieux chef, voyant sa troupe réduite de soixante hommes à cinq, ne put retenir ses larmes.

A ce spectacle, je me rapprochai de lui, et je lui dis que, s'il voulait continuer sa marche, je l'accompagnerais, dussé-je rester son compagnon. Les trois autres guerriers, comme ses amis particuliers, étaient tout prêts à le suivre ; mais il me dit qu'il craignait de ne pas faire grand'chose avec si peu de forces, et que, si les Sioux venaient à nous découvrir, nous serions infailliblement massacrés. Ainsi l'expédition fut abandonnée, et chacun se mit à s'en retourner par la voie la plus facile et la plus prompte, sans songer désormais à rien autre chose que sa sûreté et sa convenance. Je ne tardai pas à rejoindre Wamegonabiew, et avec trois

autres hommes nous formâmes un parti pour retourner ensemble ; nous choisîmes une direction différente de celle de la plupart de nos compagnons. Le gibier abondait, et la faim ne se fit pas sentir.

Un matin, de bonne heure, enveloppé dans ma couverture, j'étais couché sur un sentier de bisons, conduisant à travers une prairie à une petite crique près de laquelle nous campions. La chute des feuilles était fort avancée, et les herbes des prairies, depuis longtemps atteintes par la gelée, étaient devenues parfaitement sèches ; pour ne pas brûler le gazon, nous avions allumé notre petit feu au milieu du sentier, à l'endroit où il traversait le coin de la banque ; les autres Indiens, déjà debout, se tenaient à la droite ou à la gauche du sentier, préparant notre déjeuner, lorsque notre attention fut éveillée par un son inaccoutumé, et nous vîmes un porc-épic venir à nous avec lenteur et gaucherie.

J'avais maintes fois entendu parler de l'imbécillité de cet animal sans en avoir jamais été le témoin. Il s'avança sans faire aucune attention aux objets qui l'environnaient, jusqu'à ce que son nez fût dans le brasier ; alors, s'appuyant avec roideur sur ses pattes de devant, il se tint si près de la flamme poussée vers lui par le vent, qu'elle lui flambait les poils de la tête, et il resta ainsi quelques minutes, ouvrant et fermant les yeux d'un air stupide. Enfin, un Indien, ennuyé de le voir, le frappa sur la tête avec un morceau de moose qu'il avait embroché sur une petite branche pour le faire rôtir ; un autre le tua d'un coup de tomahawk, et nous mangeâmes une partie de sa chair, qui était fort bonne. Les Indiens me racontèrent alors, et j'ai vu moi-même depuis, qu'un porc-épic, broutant la nuit le long d'une rivière, ne s'aperçoit pas de la présence de l'homme, lors même qu'on lui met sous le nez, au bout d'une pagaie, un peu de la nourriture qu'il cherche ; il la reçoit et la mange tranquillement. Quand il est pris,

il ne mord et n'égratigne point ; toute sa défense est dans ses piquants barbelés et dangereux. Les chiens ne se décident que bien rarement à attaquer les porcs-épics, et, quand ils le font, il en résulte pour eux sinon la mort, au moins de graves blessures et de cruelles souffrances.

En quatre jours de marche, nous arrivâmes à la rivière du Grand-Bois, qui prend sa source dans une montagne, coule longtemps à travers la prairie, disparaît pendant une longueur de dix milles et va se jeter dans la rivière Rouge. Au dessous de l'endroit où elle disparaît sous la prairie, elle prend un autre nom ; mais c'est, sans aucun doute, la même rivière. Nous tuâmes sur ses bords un daim rouge de l'espèce commune au Kentucky ; cet animal se rencontre rarement dans le nord.

Quand je rejoignis ma famille, il ne me restait plus que sept balles. Aucun traiteur ne se trouvant dans le voisinage, il m'était impossible de renouveler ma provision. Cependant je tuai une vingtaine de mooses et d'élans. Souvent, quand on frappe un élan ou un moose, la balle ne traverse pas de part en part et peut servir encore.

La saison étant fort avancée, j'allai au comptoir de Mouse-River chercher quelques provisions, et là Wamegonabiew prit le parti de vivre séparément. Netnokwa choisit de rester avec moi. Comme nous allions nous séparer, nous rencontrâmes auprès du comptoir quelques membres d'une famille de Crees, qui, à une époque fort reculée, avait eu des querelles avec les ancêtres de Wamegonabiew. Ils faisaient partie d'une bande considérable tout à fait étrangère à nous, et trop nombreuse pour qu'une lutte pût être égale. Nous fûmes instruits de leur projet de tuer Wamegonabiew, et comme nous ne pouvions éviter d'être plus ou moins à leur discrétion, nous crûmes devoir nous concilier leur bonne volonté ou, au moins, acheter leur tolérance par un présent.

Nous avions deux barils de whiskey, nous les donnâmes à la bande, et un particulièrement au chef de la famille qui avait menacé Wamegonabiew. Quand on se mit à les vider, un Indien, avec toutes les apparences d'une grande cordialité, invita mon frère à boire et voulut boire avec lui. Bientôt cet homme donna des signes d'ivresse ; je l'avais observé : à peine avait-il bu, et il était parfaitement maître de lui-même. Je compris facilement ses projets, et je résolus de protéger, autant qu'il serait en moi, Wamegonabiew contre les embûches de ses ennemis. Dans l'espoir de nous concilier l'amitié de cette famille de Crees, nous avions allumé notre feu très près des leurs ; trouvant mon frère beaucoup trop ivre pour en espérer la moindre discrétion, je le portai dans notre camp.

A peine l'avais-je déposé sous sa couverture, que je me vis entouré par la famille ennemie, armée de fusils et de couteaux. J'entendis parler de tuer Wamegonabiew. Par bonheur notre présent avait tourné presque toutes les têtes, excepté celle de l'homme dont j'ai parlé, qui me semblait le plus à craindre de tous. Deux Indiens s'approchant pour poignarder Wamegonabiew, je me jetai entre eux et je les en empêchai. Ils me saisirent alors par les bras, et je ne leur opposai aucune résistance ; je savais qu'au moment de me frapper, ils devaient me lâcher chacun d'une main, et c'était alors que je comptais m'échapper. J'avais empoigné fortement de la main droite et tenais caché dans le coin de ma couverture un grand et fort couteau dans lequel j'avais mis beaucoup de confiance. Très peu d'instants après m'avoir saisi, l'Indien qui me tenait du côté gauche saisit son couteau pour me percer les côtes ; mais son compagnon, un peu ivre, s'apercevant qu'il avait laissé tomber son couteau, le pria d'attendre qu'il l'eût retrouvé pour l'aider à me tuer, laissa ma main droite libre, et courut faire sa recherche auprès du foyer.

C'était l'instant que j'attendais ; je me dégageai par une secousse subite, et je fis briller aux yeux de l'autre Indien la lame de mon couteau. J'étais libre et je pouvais sauver ma vie par la fuite ; mais je savais qu'abandonner Wamegonabiew dans l'état où on l'avait mis, c'eût été le livrer à une mort certaine, et je résolus de ne pas le laisser dans cette position critique.

Les Indiens parurent, un moment, étonnés de ma résistance et de ma fuite ; ils ne le furent pas moins de me voir soulever mon compagnon ivre, et, en deux ou trois bonds, le placer dans un canot tout prêt à partir. Je ne perdis pas de temps à franchir le court trajet qui séparait leur camp de la factorerie. Pourquoi ne tirèrent-ils pas sur moi pendant que la lueur de leur feu permettait encore de me distinguer ? je ne saurais le dire : peut-être furent-ils un peu intimidés en me voyant si bien armé, si actif et si entièrement maître de ma raison. Cette dernière circonstance me donnait un avantage évident sur la plupart d'entre eux.

Bientôt après cette scène, Wamegonabiew me quitta, selon sa première intention, et j'allai m'établir sur une rive de l'Assinneboin. Je n'y étais que depuis peu de jours, lorsque nous reçûmes la visite d'Akewahzains, frère de Netnokwa, et très peu de temps après nous vîmes, un jour, un Indien très âgé remontant la rivière dans un petit canot de bois. Akewahzains le reconnut aussitôt pour le père des hommes qui avaient si récemment menacé les jours de Wamegonabiew. Le vieillard, s'entendant appeler, vint promptement aborder, et nous comprîmes bientôt qu'il ignorait ce qui s'était passé entre ses enfants et nous. Akewahzains, en lui en faisant le récit, s'anima jusqu'à un tel excès de rage, que j'eus beaucoup de peine à l'empêcher de massacrer sur place ce pauvre vieillard sans défense. Il me fallut le laisser s'emparer d'une partie du rhum qu'avait apporté son ennemi, et j'aidai ce dernier à s'échapper sur-le-champ ; car je savais combien il serait peu sûr

pour lui de se trouver parmi nous, lorsque sa liqueur commencerait à produire son effet.

Le même soir, Akewahzains me proposa son fusil court et léger en échange du mien, qui était long, d'un bon poids et parfait. J'étais peu disposé à cet arrangement sans bien connaître la différence des deux armes, et Netnokwa n'en était nullement d'avis ; mais je ne sus pas me décider à un refus tout à fait contraire aux usages des Indiens de cette contrée.

Vers ce temps-là, je tuai une vieille ourse parfaitement blanche. De ses quatre oursons, l'un était, comme elle, blanc avec les yeux et les ongles rouges, un rouge-brun et deux noirs. Pour la taille et sous les autres rapports, elle ressemblait à l'ours noir commun ; mais elle n'avait rien de noir que la peau des lèvres. La fourrure de cette espèce est très belle ; toutefois les traiteurs l'estiment moins que la rouge. La vieille ourse était très peu féroce, et je la tuai sans peine. Deux des oursons furent tués dans la bauge, les deux autres grimpèrent dans un arbre. Je venais de les abattre à coups de fusil, lorsque je vis arriver trois hommes attirés par le bruit de mes décharges. Ils étaient très affamés ; je les conduisis à ma cabane, leur donnai à manger, et distribuai à chacun d'eux un morceau de viande au moment de leur départ. Le lendemain, je tirai un autre ours sur un petit peuplier, et j'eus occasion de reconnaître quel mauvais fusil m'avait donné Akewahzains, car je fis feu quinze fois sans succès ; il me fallut grimper sur l'arbre et tirer l'ours à la tête à bout portant pour pouvoir l'abattre.

Peu de jours après, je fis lever, en même temps qu'un élan, trois jeunes ours, qui grimpèrent sur un arbre. Je tirai ces derniers, et il en tomba deux ; mais comme ils pouvaient n'être que blessés, je m'élançai aussitôt vers l'arbre. A peine y étais-je arrivé, que je vis la mère ourse accourir en toute hâte dans la direction opposée. Elle releva l'ourson qui était tombé le plus près d'elle

et se tenant sur ses pattes de derrière, le tint dans celles de devant comme une femme porte son enfant. Elle le regarda un moment, flaira le trou de la balle qui l'avait atteint au ventre, puis voyant qu'il était mort, elle le jeta et courut droit à moi en grinçant des dents et se tenant si droit que sa tête s'élevait à la hauteur de la mienne. Tout cela se passa si rapidement, qu'à peine avais-je rechargé mon fusil ; je n'eus que le temps de le relever pour tirer à bout portant. Jamais je n'avais mieux compris la nécessité d'un usage indien que je négligeais rarement. Après avoir déchargé son fusil, le premier devoir est de le recharger.

Pendant un séjour de près d'un mois, malgré le mauvais état de mon fusil, je tuai vingt-quatre ours et dix mooses. Ayant amassé ainsi beaucoup de graisse que nous ne pouvions pas manger, je visitai un dépôt que j'avais fait après avoir tué les vingt mooses avec les sept balles, et j'y déposai ces nouvelles provisions. Quand le gibier devint très rare, je me rendis en cet endroit avec ma famille dans l'intention d'y vivre de nos provisions jusqu'au printemps ; mais Wamegonabiew, sa famille et plusieurs autres Indiens avaient violé le dépôt, je le trouvai entièrement vide. Réduit ainsi à la crainte d'une misère prochaine, je me vis forcé de me mettre à la poursuite des bisons. Heureusement la rigueur de l'hiver repoussa les animaux dans les bois, et en peu de jours j'en tuai un grand nombre ; je fus rejoint alors par Wamegonabiew et plusieurs autres Indiens.

Nous étions campés dans un petit bouquet d'arbres de la prairie ; une nuit, la vieille femme et plusieurs autres membres de notre famille rêvèrent qu'un ours était près de notre hutte ; le lendemain matin, je le cherchai et le trouvai dans sa tanière. Je fis feu sur lui, et j'attendis un moment que la fumée de mon coup de fusil se fût dissipée : le voyant alors étendu au fond, je me baissai la tête en avant pour l'en tirer · mon corps couvrait en partie la

tanière et interceptait le jour. Je ne m'aperçus qu'il vivait encore qu'au moment où je mis la main sur lui ; il se releva et voulut sauter sur moi. Je m'enfuis de toute ma vitesse, mais il me serrait de si près, que pendant toute la course je sentis sur ma face la chaleur de son haleine ; il aurait pu me saisir, il ne l'essaya pas. J'avais pu prendre mon fusil en m'élançant de sa tanière, quoique poursuivi de très près ; aussitôt que je crus avoir gagné un peu de terrain, je lâchai par derrière un coup qui brisa la mâchoire de l'ours, et bientôt je l'eus tué.

Depuis cette épreuve,je pris plus de précautions,et n'entrai jamais dans la tanière d'un ours sans m'être assuré de sa mort. Vers la fin de l'hiver, les bisons devinrent si communs dans nos alentours, que nous les tuions à coups de flèches, et que nous prenions quelques-uns des plus jeunes avec des nœuds coulants de cuir.

Dans la saison du sucre, nous allâmes chasser les castors à Pekaukaunesahkiegun (le lac de la Bosse de bison), à deux journées de la source du Pembinah. N femmes nous accompagnèrent, et la vieille Netnokwa resta à ter le sucre avec les enfants. Nous voulions tuer assez de castors pour pouvoir acheter chacun un bon cheval qui nous portât dans l'expédition contre les Sioux, l'été suivant. En dix jours, je tuai quarante-deux beaux et grands castors, et Wamegonabiew à peu près autant. Nous nous rendîmes aussitôt à la factorerie de Mouse-River. M. Mackie m'avait promis de me vendre un très beau cheval de grande taille que j'avais déjà vu ; je fus très mécontent d'apprendre qu'il l'avait cédé à la compagnie du Nord-Ouest, et je lui dis que, puisque le cheval s'était dirigé vers le nord-ouest, les castors suivraient la même direction. Je passai donc sur l'autre rive et j'y achetai une grande cavale grise pour trente peaux de castors. C'était, à quelques égards, une aussi bonne monture que l'autre ; mais elle ne me plaisait pas autant.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Le point d'honneur indien. — Tambour et crécelle des Indiens. — Les prouesses d'un jongleur. — Salamandre végétale. — Jalousie de chasseurs.— Opinions des Indiens sur la foudre. — Le poteau des prisonniers. — Retour d'une campagne sans résultats. — Incidents mémorables. — Représailles. — Vols de chevaux. — Vaillance et poltronnerie.

Nous séjournâmes quelque temps près de l'embouchure de l'Assinneboin. Beaucoup d'Indiens étaient rassemblés autour de nous et, entre autres, plusieurs parents de ma femme. Je ne les avais jamais vus. Parmi eux se trouvait un de ses oncles, Indien perclus, qui n'avait pas marché depuis bien des années. On lui avait seulement dit que j'étais un homme blanc, et il en concluait que je ne pouvais pas chasser. Quand il vit ma femme : » Eh bien ! ma fille, votre mari tue-t-il quelquefois du gibier ? — Oui, répondit-elle, quand un moose ou un élan a perdu sa route ou veut mourir, s'il vient s'offrir arrêté sur son chemin, mon mari ne le manque pas toujours. — N'est-il pas allé chasser aujourd'hui ? reprit-il ; s'il tue quelque pièce de gibier, j'irai la chercher, je la rapporterai, et vous me donnerez la peau pour faire des mocassins. » Il croyait plaisanter, mais je lui donnai, en effet, la peau d'un élan que je tuai ce jour-là. Mes chasses continuant à être heureuses, je donnai du gibier à tous les parents de ma femme, et je n'entendis plus parler de leurs moqueries.

Quelque temps après, le gibier devenant très rare, nous crûmes devoir nous séparer dans diverses directions. Je remontai l'Assinneboin jusqu'à une distance de dix milles, et là nous trouvâmes, sous le commandement d'un homme appelé Pokotawga-

maw (le petit étang), deux huttes habitées par des Indiens, parents de ma femme. Au moment de notre arrivée, la femme du chef faisait cuire une langue de moose pour son mari, qui n'était pas encore rentré de la chasse ; elle nous la donna sur-le-champ, et ne s'en serait probablement pas tenue là, si son mari n'était pas arrivé. Dès ce moment, ils ne nous donnèrent plus rien, quoique nos petits enfants criassent de faim et qu'il y eût dans leur cabane des vivres en abondance. Il était trop tard et j'étais trop fatigué pour pouvoir chasser ce soir-là ; cependant je ne voulus point permettre aux femmes de leur acheter de la viande.

A la première lueur du crépuscule, je pris mon fusil et debout sur la porte de ma hutte, je dis à haute voix : « Pokotawgamaw est-il le seul qui puisse tuer des élans ? » Ma femme sortit aussitôt, et me présenta un morceau de viande boucanée, à peu près grand comme ma main, en me disant que sa sœur l'avait dérobé pour le lui donner. Beaucoup d'Indiens étaient déjà sortis de leur cabane, je lançai le morceau de viande au milieu des chiens en m'écriant : « Peut-on offrir une pareille nourriture à mes enfants, lorsque les élans abondent dans les bois ? »

Avant midi, j'avais tué deux élans gras, et j'étais rentré dans ma hutte avec une lourde charge de viande fraîche. J'eus bientôt tué un grand nombre de bisons, et nous nous dispersâmes pour en boucaner la chair avant de quitter nos familles, pour l'expédition contre les Sioux. Nous allâmes ensuite dans les bois chercher de bonnes peaux d'élans et de mooses pour les mocassins. Les peaux des animaux qui vivent dans les prairies ouvertes sont tendres et ne font pas de bon cuir.

Un jour, comme nous marchions à travers les prairies, en nous retournant par hasard, nous aperçûmes, à quelque distance, un homme chargé de bagages et portant deux grands tawaegunnums, ou tambours usités dans les cérémonies du wawbeno.

En ce temps-là, le wawbeno était à la mode chez les Ojibbeways ; mais les vieillards et les hommes les plus estimés l'ont toujours considéré comme une fausse et dangereuse pratique. Les cérémonies du wawbeno sont accompagnées ordinairement de beaucoup de licence et de désordre. Le tawaegun, qui sert de tambour dans cette danse, ne ressemble pas au woinahkeek ou metikwawkeek, en usage dans le métai. Le premier est fait d'un cerceau de bois tendu comme le tambour des soldats ; le second n'est qu'un morceau de tronc d'arbre creusé par le feu avec une peau liée par dessus le shezhégwun ou crécelle, et diffère aussi par sa construction de l'instrument employé dans le métai.

Dans le wawbeno, hommes et femmes dansent et chantent ensemble ; il y a surtout force jeux et jongleries avec le feu. Les initiés prennent dans leurs mains, et quelquefois dans leur bouche, des charbons ardents ou des pierres rougies au foyer ; d'autres fois ils font tenir, au fond de leurs mains mouillées, de la poudre qui, séchée par les charbons ou les pierres, produit enfin une explosion. Parfois, encore, un des principaux acteurs d'un wawbeno a devant lui une chaudière que l'on retire bouillante du brasier ; avant qu'elle ait pu se refroidir, il plonge ses mains au fond et en retire une tête de chien ou de tout autre animal ; puis il déchire à belles dents la chair brûlante encore, en chantant et dansant comme un fou autour de la chaudière. Ce mets dévoré, il brise et jette les os, toujours chantant et cabriolant.

Les Indiens savent absorber les effets du feu et des substances brûlantes : ils voudraient faire croire aux ignorants qu'ils ont une puissance surnaturelle ; mais toute leur magie se réduit à la connaissance de certaines herbes dont la préparation rend insensibles au feu les parties sur lesquelles on les applique (1). Les plantes

(1) « Parmi ces plantes, écrit Perrin du Lac, il en est une qui mérite une attention particulière : c'est celle qu'ils emploient à détruire ou modérer l'action du feu. Sur le rapport que

qu'ils emploient sont le wawbenowusk et le pezhekewusk. La première croît abondamment dans l'île de Mackinac, les habitants des Etats-Unis l'appellent *yarrow* (mille-feuille) ; l'autre se trouve dans les prairies : ils les mêlent et les broient ou les mâchent ensemble, pour en frotter leurs mains et leurs bras. Le wawbenowusk, mis en cataplasme, est un excellent remède pour les brûlures ; les Indiens s'en servent beaucoup. Le mélange des deux plantes donne à la peau, même à celle des lèvres et de la langue, une étonnante faculté de résister aux effets du feu.

Le lendemain matin, Wawbebenaissa, qui était venu avec moi, ainsi que Wamegonabiew, à l'embouchure de l'Assinneboin, tua un élan mâle, et moi je tuai un moose. Je commençai, vers ce temps, à modifier ma manière de chasser ; je résolus, quelque fatigue qu'il dût m'en coûter, de rapporter, autant que possible, toute pièce de gibier que j'aurais tirée. Cette détermination bien arrêtée, je devins beaucoup plus soigneux dans ma manière d'approcher des animaux, et plus attentif à ne faire feu qu'à bonne portée. Je pris ce parti au printemps ; je chassai beaucoup et tuai un grand nombre d'animaux durant l'été ; dans tout cet espace de temps, je ne manquai pas plus de deux coups. Il faut bien de l'adresse et de la précaution pour tuer les mooses en toute saison, particulièrement en été.

Comme je commençais à être réputé bon chasseur, Wawbebe-

l'on m'en avait fait, je sollicitai un sauvage de me la faire connaître ; aussitôt il m'apporta deux petites racines auxquelles tenaient encore quelques feuilles. Curieux de la lui voir employer, et craignant qu'il ne me trompât, je lui en présentai un morceau ,dont je l'engageai à faire usage. Il le prit dans sa bouche, le mâcha quelques instants et s'en frotta ensuite fortement les mains. Cela fait, il me demanda des charbons. Je lui en donnai successivement trois, les plus ardents qu'il me fut possible de me procurer. Il les éteignit les uns après les autres en les frottant légèrement, sans éprouver la moindre douleur et sans que sa peau en fût en aucune manière altérée. Je lui en mis ensuite dans la bouche ; il les enflamma avec son souffle, en les tenant entre les dents, et il les mâcha doucement sans aucune apparence de douleur. Il répéta cette expérience à trois reprises, m'assurant que, s'il avait une plus grande quantité de cette racine, il ferait des choses qui me paraîtraient bien plus extraordinaires. » *Voyage dans les deux Louisianes.*

naissa devint jaloux de mes succès ; souvent, en mon absence, il entrait dans ma hutte et courbait mon fusil, ou bien il l'empruntait sous prétexte de réparations nécessaires au sien, et ne me le rendait jamais que plié ou gâté de quelque autre manière.

Dans les premiers jours du printemps, il éclata de violents orages. Une nuit , un Indien du nom de Picheto, effrayé de la violence de la tempête, se leva et offrit du tabac au tonnerre en le suppliant de cesser de gronder. Les Ojibbeways et les Ottawwaws croient que le tonnerre est la voix de certains êtres animés qu'ils appellent Annimmekeegs. Les uns les regardent comme des hommes, les autres disent qu'ils ont plus de ressemblance avec des oiseaux. Il est douteux qu'ils reconnaissent une connexion indispensable entre le coup de tonnerre et l'éclair qui le précède ; ils croient que l'éclair est un feu, et beaucoup d'entre eux affirment qu'en fouillant la terre à l'instant même, au pied d'un arbre qui vient d'être frappé de la foudre, on doit trouver une boule de feu. Quant à moi, je l'ai bien des fois cherchée sans la trouver : j'ai reconnu la trace de l'éclair le long du bois, presque jusqu'à la pointe d'une grande racine ; mais, à l'endroit où elle cessait, je n'ai jamais rien découvert d'étranger à la nature du sol.

Après le dernier orage dont je viens de parler, nous vîmes, le matin, un orme encore embrasé, que la foudre avait frappé dans la nuit. Les Indiens ont une horreur superstitieuse de ce feu, et nul d'entre eux ne voulut en aller chercher pour remplacer le nôtre que la pluie avait éteint ; je m'y décidai enfin, et j'en rapportai, mais non sans appréhension. J'avais moins de craintes que les Indiens, sans être cependant tout à fait à l'abri des frayeurs qui les poursuivent partout.

Après avoir tué et boucané beaucoup de gibier, nous élevâmes un magasin pour y déposer les vivres nécessaires à nos femmes pendant notre absence. Mes préparatifs de voyage n'étaient pas

encore achevés, lorsqu'une troupe de deux cents Sioux environ tomba sur nous et nous tua quelques hommes ; une petite bande d'Assinneboins et de Crees s'était déjà mise en marche pour le pays des Sioux, et ayant trouvé par hasard la trace de ces deux cents hommes, les avait épiés de près ; mais ils n'avaient pas eu le courage de tomber sur eux et ils s'étaient bornés à expédier des messagers aux Ojibbeways par une route détournée. Les messagers s'étaient rendus à la hutte d'un chef ojibbeway qui chassait en avant de sa tribu, et qui dédaigna les mesures de prudence : en se retirant immédiatement au fort du Traiteur, il aurait évité le danger qui le menaçait. Il n'en fit rien. Or, un matin, de bonne heure, il grimpa sur un chêne voisin de sa hutte pour découvrir les bisons dans la prairie, et en voulant descendre il fut tué par deux jeunes Sioux qui étaient restés cachés au milieu des noisetiers une grande partie de la nuit. Il est probable qu'ils auraient pu tomber sur lui plus tôt, et que la peur les retint ; mais déjà le galop des chevaux de ses hommes se faisait entendre, et à peine les Indiens qui vivaient sous le toit du chef avaient-ils pu s'élancer hors de la hutte, que les deux cents Sioux à cheval arrivaient devant la porte. L'un des deux éclaireurs était oncle de Wahnetah, aujourd'hui chef bien connu des Yanktongs, et le parti était conduit par son père. Wahnetah lui-même était de cette expédition, mais il n'avait pas encore toute la réputation qu'il s'est faite depuis. Le combat continua pendant le reste du jour ; tous les Ojibbeways, au nombre de vingt, furent tués, sauf Aisanse, frère du chef, deux femmes et un enfant.

M. H..., traiteur à Pembinah, donna aux Ojibbeways un baril de poudre de dix gallons, et cent livres de balles pour faire la guerre au parti qui avait tué le chef, son beau-père. Quatre cents hommes se mirent en campagne : c'étaient cent Assinneboins, près de trois cents guerriers, tant Crees qu'Ojibbeways, et quel-

ques Muskegoes. Dès le premier jour de notre départ de Pembinah, une centaine d'Ojibbeways désertèrent ; dans la nuit suivante, beaucoup d'Assinneboins suivirent cet exemple en volant un bon nombre de chevaux ; quatre, entre autres, appartenaient à Wamegonabiew et à moi. Ce fut un grand malheur pour moi qui, ayant compté faire cette expédition à cheval, ne m'étais chargé que de sept paires de mocassins. J'allai trouver Peshauba, chef de la bande des Ottawwaws dont je faisais partie,et je lui dis que je voulais exercer des représailles sur le petit nombre d'Assinneboins restés encore avec nous ; mais il ne voulut pas y consentir, me remontrant avec beaucoup de raison que nos dissensions intestines, ainsi animées par moi, entraîneraient des querelles dont le résultat certain serait la ruine de tous les projets de notre parti.

Son avis, dont je reconnaissais la justesse dans l'intérêt général, ne changeait rien à mes griefs particuliers. Je m'adressai, tour à tour, à chacun des Ottawwaws, et à quelques Ojibbeways, que je regardais comme mes amis, pour leur persuader de m'aider à enlever les chevaux des Assinneboins. Nul ne voulut s'y prêter, sauf un jeune homme, nommé Gishkauko, parent de celui qui m'avait mené en captivité dans mon enfance. Il consentit à surveiller, avec moi, les treize Assinneboins demeurés encore dans notre parti, et à m'aider, si l'occasion s'en présentait, à leur prendre des chevaux. Bientôt après, je vis, un matin, huit de ces hommes rester fort tard dans leur campement, et je conjecturai qu'ils allaient déserter. J'appelai Gishkauko pour les épier avec moi, et quand la plus grande partie des Ojibbeways se furent mis en marche, nous vîmes ces Assinneboins sauter à cheval et se diriger vers leur pays.

Ils étaient bien armés ; comme nous savions qu'il nous serait impossible d'enlever leurs chevaux par violence, nous marchions, sans armes, sur leurs traces. L'un d'eux s'arrêta, laissant son parti

marcher en avant, et descendit de cheval pour venir nous parler ; mais ils se tinrent trop sur leurs gardes pour nous laisser l'occasion d'exécuter notre dessein. Nous essayâmes d'obtenir les chevaux par des supplications, et, voyant enfin qu'il n'y avait plus d'espoir, je leur dis que leurs cinq compagnons, restés dans notre camp, ne seraient pas en sûreté. Cette menace, loin de produire aucun bon effet, les décida seulement à expédier aussitôt un messager, sur le plus rapide de leurs chevaux, pour avertir ces hommes de se tenir en garde.

Nous rejoignîmes, à pied, notre petit corps d'armée, et je saisis la première occasion d'aller visiter les cinq Assinneboins restés encore avec nous ; mais, prévenus de notre approche, ils s'enfuirent avec leurs chevaux. Auprès d'un lac voisin de la rivière Rouge, nous trouvâmes pendu à un arbre, dans les bois, le corps d'un jeune Siou appelé le *Tonnerre rouge*. Nous étions alors sur la trace du parti ennemi qui se retirait après avoir tué notre chef, et que ce jeune homme avait accompagné ; les Ojibbeways jetèrent le cadavre par terre, le frappèrent à coups de poing et à coups de pied, et finirent par le scalper ; Peshauba défendit toutefois à tous les jeunes guerriers de son parti de se joindre aux Ojibbeways dans ces outrages. Un peu plus loin, nous rencontrâmes un poteau de prisonnier où nos ennemis avaient attaché plusieurs captifs, et nous apprîmes ainsi que quelques-uns de nos amis avaient été pris vivants.

A notre arrivée au lac Traverse, notre nombre se trouvait réduit à cent vingt, dont trois Assinneboins, une vingtaine de Crees, autant d'Ottawwaws, et tout le reste de la nation des Ojibbeways. Beaucoup de nos compagnons avaient été découragés par des prédictions défavorables, et entre autres par Peshauba, dès la première nuit après notre départ de Pembinah. Il nous dit avoir aperçu en songe les yeux des Sioux semblables au soleil ; ils

voyaient partout et découvraient toujours les Ojibbeways avant qu'ils fussent assez près pour les frapper ; il avait vu aussi notre parti revenir sain et sauf ; mais il ajoutait que, sur la gauche du lac Traverse, opposée à notre route, il avait aperçu des huttes de Sioux isolées qu'il irait visiter à son retour.

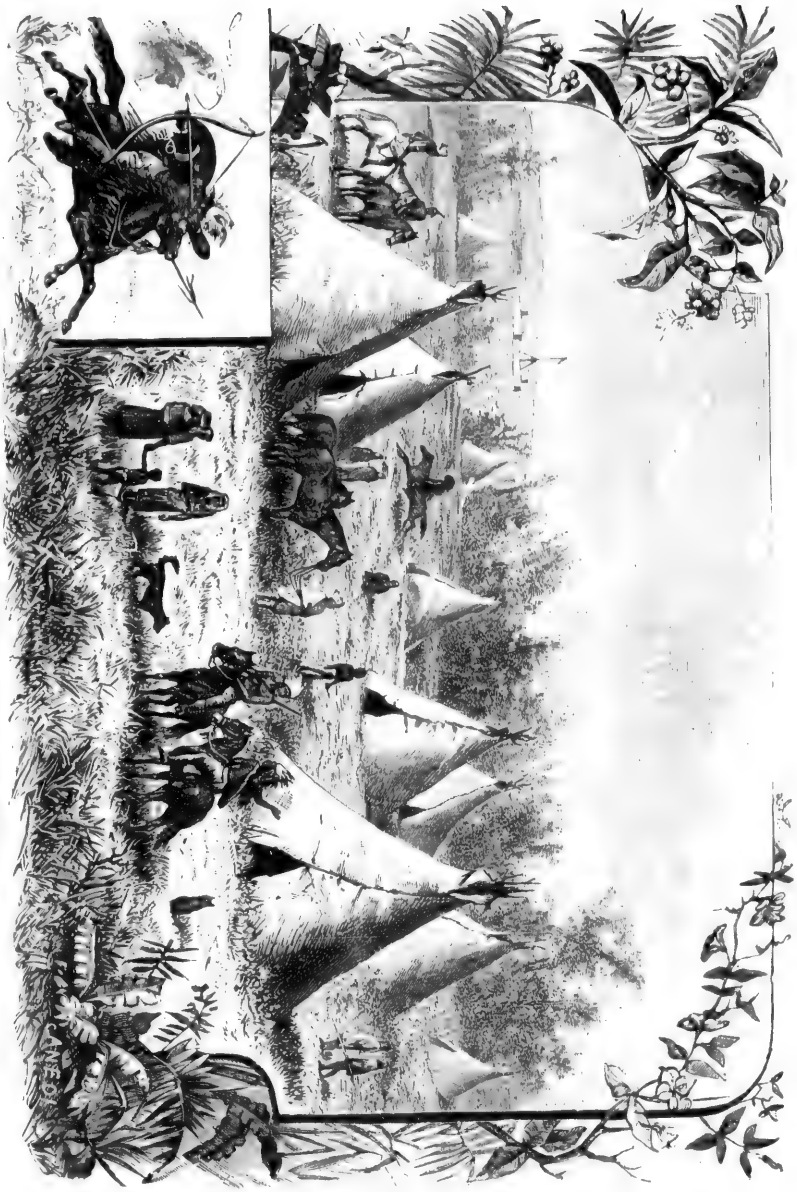
En plein ouest de ce lac, à deux journées de marche, s'élève une montagne appelée Ogemahwudju (la montagne Chef), et près d'elle le village auquel appartenait le parti armé dont nous suivions les traces. En approchant de cette montagne, nous nous tenions de plus en plus sur nos gardes, presque toujours cachés dans le bois pendant le jour, et marchant la nuit. Arrivés enfin à une distance de quelques milles, nous fîmes halte au milieu de la nuit, attendant les premières lueurs du crépuscule, heure ordinaire des attaques des Indiens. La nuit déjà fort avancée, un guerrier de grande réputation, nommé le *Canard noir*, prit son cheval par la bride et se dirigea vers le village, en me permettant de l'accompagner. Nous atteignîmes, au point du jour, le petit coteau qui dérobait notre approche à la vue de nos ennemis. Le Canard noir, élevant la tête avec précaution, aperçut deux hommes qui se promenaient à peu de distance de lui : alors, redescendant un peu le coteau, il agita sa couverture d'une manière convenue pour faire signe aux Ojibbeways d'accourir.

Aussitôt tous les vêtements furent arrachés, et en un instant toute la bande apparut aux pieds du Canard noir ; les guerriers marchèrent ensuite en silence, mais rapidement, jusqu'à la crête du coteau et s'arrêtèrent à la vue du village. A cet aspect, les deux hommes, loin de fuir, vinrent à nous d'un air délibéré, et nous vîmes s'arrêter devant les chefs deux guerriers de notre parti : à la dernière halte, ils nous avaient quittés sans en prévenir personne, pour aller reconnaître la position de l'ennemi ; mais ils avaient trouvé le camp abandonné depuis bien des heures, et

quand nous arrivâmes, ils s'amusaient à faire fuir les loups qui venaient rôder dans les débris.

A leur vue, le sassahkwi ou cri de guerre avait été poussé par toute la troupe ; ce cri, fort et pénétrant, intimide et abat les faibles, mais il anime les guerriers qui se préparent à combattre ; il produit aussi, comme je l'ai reconnu en plus d'une rencontre, un effet surprenant sur les animaux. J'ai vu un bison effrayé de ce bruit au point de tomber sans pouvoir se relever ni faire aucune résistance ; un ours en est quelquefois si épouvanté, qu'il fuit sa tanière ou tombe de son arbre, hors d'état de pourvoir à sa sûreté.

Les chefs qui nous guidaient ne voulurent point renoncer à leurs projets, et nous suivîmes, jour par jour, les traces récentes des Sioux. Nous trouvions toujours, dans les endroits de leurs campements, la place de leur kosaubunzitchegun, dont l'aspect nous démontra qu'ils étaient fort exactement instruits de notre marche. Il régnait alors, parmi nos jeunes guerriers, une propension manifeste à déserter ; les chefs travaillaient à la prévenir en plaçant quelques hommes de confiance en sentinelles dans les campements et dans les marches ; mais cette mesure, que l'on emploie le plus souvent, est bien loin de produire d'heureux effets ; elle semble même augmenter de beaucoup le nombre des désertions, peut-être parce que les jeunes guerriers ne peuvent supporter aucune espèce de contrainte : aussi se montrèrent-ils de plus en plus inquiets et agités, lorsque nous eûmes dépassé la source de la rivière de Saint-Pierre, toujours à la poursuite des Sioux. Les traiteurs ont, vers la partie supérieure du cours de cette rivière, un fort où les Sioux s'étaient réfugiés. A une journée de distance de cet endroit, la crainte et l'hésitation se manifestèrent dans presque toute la bande. Les chefs parlèrent d'envoyer de jeunes guerriers pour examiner la position de l'ennemi ; mais nul jeune guerrier ne s'offrit pour cette mission.



NOUS AVIONS UN GRAND NOMBRE DE CHEVAUX AU CAMPEMENT (P. 156.)

157-158.

Nous restâmes quelque temps sans avancer ni reculer, et cette occasion fut mise à profit pour subvenir aux besoins de quelques-uns d'entre nous qui manquaient de mocassins, ou d'autres objets de première nécessité. Tout homme qui, faisant partie d'une expédition de guerre, se trouve dépourvu de mocassins, de poudre et de balles, ou de tout autre objet commun également nécessaire, prend à la main un échantillon de ce qui lui manque, ou, si c'est une paire de mocassins, en porte un seul et se promène dans le camp, s'arrêtant quelques minutes devant ceux qu'il croit en état de venir à son aide. Il n'a rien à dire, car le plus ordinairement ceux qui ont en abondance l'objet dont il a besoin sont tout disposés à le satisfaire. S'il ne réussit pas, le chef du parti va d'un homme à un autre, et prend les objets nécessaires chez ceux qui en sont le mieux pourvus. Dans ces occasions, le chef est en grande tenue de combat,accompagné de deux ou trois jeunes guerriers.

Après deux jours de halte tout près du fort des Traiteurs, nous fîmes tous volte-face ; mais ne renonçant pas entièrement à nos premiers projets, nous retournâmes aux environs de la montagne Chef, où nous espérions rencontrer quelques-uns de nos ennemis. Nous avions un si grand nombre de chevaux, et nos jeunes guerriers battaient la campagne avec tant d'insouciance et de bruit, qu'il n'y avait aucune chance de les approcher : aussi ne nous arrêtâmes-nous pas longtemps auprès de la montagne. Dans notre retraite, en traversant les plaines, nous découvrîmes que nous étions suivis par un parti d'une centaine de Sioux.

Aux bords du Gaunenoway, rivière considérable, qui prend sa source dans la montagne Chef et va se jeter dans la rivière Rouge, à plusieurs journées du lac Traverse, Peshauba eut une querelle avec un Ojibbeway, nommé Mamenoguawsink, au sujet d'un cheval enlevé par moi à des Crees, amis des Ojibbeways, qui longtemps auparavant m'avaient volé le mien. Cet homme, ayant tué

un Cree, cherchait une occasion de se faire des amis chez ce peuple. Un jour que nous marchions, Peshauba et moi, à peu de distance du gros de notre bande et que je conduisais le cheval dont je m'étais emparé, Mamenoguawsink vint à nous avec quelques amis et réclama le cheval ; mais Peshauba, armant son fusil, lui en appuya le canon sur le cœur et l'intimida tellement par ses reproches et ses menaces,qu'il n'osa plus insister.Les Ottawwaws, au nombre de dix, firent halte, et Peshauba étant toujours à leur tête, ils se placèrent à l'arrière-garde pour éviter toute nouvelle dispute relative à ce cheval. Aucun d'eux ne paraissait vouloir souffrir que je l'abandonnasse.

Quatre hommes de notre expédition allèrent en six jours de la montagne Chef à Pembinah ; mais le gros de la bande, quoique nous fussions montés pour la plupart, mit dix jours à faire ce trajet.Un des quatre était un vieil Ottawwaw deWaugunukkezze. En arrivant à Pembinah, j'appris que ma famille était partie pour l'embouchure de l'Assinneboin. Notre troupe s'étant tout à fait dispersée, et presque tous mes amis particuliers m'ayant quitté à Pembinah, mon cheval me fut volé pendant la nuit. Je sus qui l'avait pris ; cet homme campait à peu de distance, et dès le matin je me mis en marche, les armes à la main, pour reprendre mon cheval ; mais je rencontrai Peshauba qui, sans un seul mot de question, comprit mon projet et me défendit formellement d'aller plus loin.

Peshauba était bon, et avait sur sa bande une grande influence. J'aurais pu désobéir à ses injonctions positives, mais je ne le voulus pas, et je revins avec lui.Je n'avais plus de mocassins, et j'étais si vivement irrité de la perte de mon cheval, que je ne pouvais pas manger. En arrivant au terme de ma course à deux journées de Pembinah, j'étais épuisé de fatigue, j'avais les pieds enflés et écorchés, et je trouvai ma famille affamée. Mon absence avait

duré trois mois ; trois mois de marches longues et pénibles sans aucun résultat.

Il me fallut aller aussitôt à la chasse, et cependant mes pieds avaient tellement souffert, que je ne pouvais me tenir sans beaucoup de peine ; mais j'eus le bonheur de tuer un moose dès ma première sortie, dans la matinée qui suivit mon arrivée. Le même jour, la terre fut couverte de deux pieds de neige, ce qui me permit de tuer du gibier en abondance.

Peu de temps après mon retour, j'appris que les Assinneboins s'étaient vantés de m'avoir pris mon cheval. Comme je faisais mes préparatifs pour aller le reprendre, un Ojibbeway qui avait cherché souvent à me dissuader de toute tentative de ce genre me donna un cheval, sous condition de renoncer à mes projets ; aussi n'en parlai-je plus pendant quelque temps.

Ayant passé l'hiver à l'embouchure de l'Assinneboin, j'allai récolter du sucre aux bords de la rivière du Grand-Bois. Là, on me dit que les Assinneboins se vantaient encore de m'avoir enlevé mon cheval ; et j'obtins enfin que Wamegonabiew m'accompagnât dans une course entreprise pour le reprendre. En quatre jours de marche, nous arrivâmes au premier village assinneboin, à dix milles du comptoir de Mouse-River. Ce village se composait d'une trentaine de cabanes de peaux. Nous fûmes découverts avant d'y parvenir, parce que les Assinneboins, étant une bande révoltée des Sioux alliée aux Ojibbeways, craignent sans cesse d'être attaqués par leur ancienne nation, et tiennent toujours des éclaireurs pour surveiller l'approche des étrangers.

Au nombre des hommes qui vinrent à notre rencontre, était Mamenokwawsink, celui-là même qui avait eu une querelle à mon sujet avec Peshauba, quelques mois auparavant ; il nous demanda en s'approchant ce que nous venions faire. « Reprendre, lui répondis-je, les chevaux que nous ont volés les Assinneboins. Il vau-

drait mieux, reprit-il, vous en retourner comme vous êtes venus ; car, si vous allez au village, vous y laisserez votre peau. » Sans faire attention à ces menaces, je m'informai de Bagiskunnung, dont la famille avait volé nos chevaux : on me répondit qu'on ne pouvait me rien dire de positif ; mais, ajouta-t-on, après le retour du parti de guerre, Bagiskunnung et ses fils étaient allés chez les Mandans, et n'en étaient pas revenus encore. A leur arrivée chez les Mandans, l'ancien propriétaire de ma jument l'avait reconnue et reprise au fils de Bagiskunnung, qui, pour s'indemniser, avait volé un beau cheval noir, et s'était enfui : l'on n'en avait pas entendu parler depuis cette disparition.

Wamegonabiew, découragé, intimidé peut-être par cet accueil, voulut me dissuader d'aller plus loin, et voyant que ses avis ne m'ébranlaient pas, retourna seul vers sa famille. Je n'avais pas perdu courage, et j'aimais mieux visiter tous les villages, tous les camps des Assinneboins que de revenir sans mon cheval. J'allai au comptoir de Mouse-River où, sur l'exposé des motifs de mon voyage, on me donna deux livres de poudre, trente balles, plusieurs couteaux et divers petits objets avec des instructions sur la route à suivre jusqu'au village le plus prochain. En traversant une prairie très vaste, j'aperçus à terre, assez loin de moi, quelque chose qui ressemblait à un tronc de bois ; comme je savais qu'il ne pouvait y en avoir à cette place, à moins que quelqu'un n'en eût apporté, je pensai que c'était plus probablement un vêtement ou même le corps d'un homme mort soit en voyage, soit à la chasse.

Je m'approchai avec précaution et je reconnus enfin que c'était un homme couché sur le ventre, un fusil à la main, à l'affût des oies sauvages ; son attention se fixait en sens inverse de mon approche, et j'étais arrivé tout près de lui sans avoir été découvert, lorsqu'il se leva et fit feu sur une bande d'oies. Je m'élançai aussi-

tôt sur lui ; le bruit des clochettes et des bijoux d'argent dont j'étais paré lui révéla mon approche, mais je le saisis sans lui laisser le temps de faire aucune résistance, son fusil étant déchargé ; se voyant pris, il cria : « Assinneboin. » Je répondis : « Ojibbeway. » Nous fûmes contents l'un et l'autre de voir que nous pouvions nous traiter en amis ; mais la dissemblance de nos dialectes ne nous permettait pas de converser ensemble : je lui fis signe de s'asseoir à terre auprès de moi, et il s'assit aussitôt. Je lui donnai une oie que j'avais tuée peu auparavant, et, après quelques instants de repos, je lui fis comprendre que je voulais l'accompagner à sa cabane.

Deux heures de marche nous amenèrent en vue de son village, et il me précéda au foyer de sa famille. En entrant sur ses pas, je vis un vieillard et une vieille femme se couvrir la tête de leurs couvertures, tandis que mon guide se glissait sur-le-champ dans une petite loge assez grande seulement pour recevoir une personne et la cacher à la vue du reste de la famille ; sa femme lui porta son repas dans cet appartement séparé, d'où, sans se laisser voir, il s'entretenait avec ceux qui se tenaient dans la cabane ; quand il voulait sortir, sa femme avertissait les vieillards qui se cachaient la tête, et il en était toujours de même lorsqu'il rentrait.

Cette coutume est strictement observée par les hommes mariés chez les Assinneboins, et, je le crois aussi, chez les Bwoirnugs ou Dahkotahs, comme ils se nomment eux-mêmes ; on sait qu'elle existe chez les Omowhows du Missouri. Elle ne se borne pas aux rapports des hommes avec les pères et mères de leurs femmes ; elle s'étend jusqu'aux oncles et aux tantes, et c'est un égal devoir pour le mari et pour les parents de sa femme d'éviter de se voir les uns les autres. Si un homme entre dans une hutte où se trouve son gendre, celui-ci se cache la figure jusqu'à son départ. Les jeunes hommes, tant qu'ils restent dans la famille de leurs fem-

mes, ont une petite cabane distincte dans l'intérieur ou une partie de la cabane séparée du reste par des nattes ou des peaux suspendues ; la jeune femme y passe la nuit : le jour, elle est l'intermédiaire de toutes les communications entre ceux qui ne doivent pas se voir. Il est bien rare, si même il arrive jamais, qu'un homme prononce le nom de son beau-père ; ce serait considéré comme une indignité et un manque absolu de respect. Cet usage n'existe aucunement chez les Ojibbeways, qui le regardent comme une folie fort incommode.

Les habitants de cette cabane me traitèrent avec beaucoup de bonté. Le grain était extrêmement rare dans la contrée ; ils en avaient un peu en réserve ; ils le firent cuire et me le donnèrent. Le jeune homme leur raconta combien je l'avais effrayé dans la prairie, et ils en rirent tous de bon cœur. Ce village se composait de vingt-cinq cabanes ; cependant, malgré toutes mes questions, je ne pus savoir de personne où se trouvait alors Bagiskunnung. Il y avait un autre village à une journée environ de distance ; je ne tardai pas à m'y rendre,avec l'espoir d'une recherche plus heureuse.

Presque au terme de ma route, je vis voler des oies, et j'en tuai une qui alla tomber au milieu d'une bande d'Assinneboins. Voyant parmi eux un homme très vieux et d'une apparence misérable, je lui fis signe de la ramasser et de la garder ; mais, avant de le faire, il s'approcha pour m'exprimer sa gratitude d'une manière tout à fait nouvelle pour moi. Il posa ses deux mains sur ma tête et les passa à plusieurs reprises sur la longue chevelure qui couvrait mes épaules, en m'adressant, dans son langage, des paroles que je ne comprenais pas. Il alla ensuite ramasser l'oie, et revint m'inviter, par des signes que je compris sans peine, à vivre sous son toit, tant que je resterais dans son village. Pendant qu'il préparait notre repas, j'allai de cabane en cabane, examinant tous

les chevaux ; mais je ne trouvai pas le mien. Quelques jeunes hommes m'accompagnaient, et leurs dispositions semblaient amicales ; cependant, lorsque je pris la route du village le plus voisin, je vis l'un d'entre eux, monté sur un bon cheval, partir comme pour m'annoncer.

Quand j'arrivai dans ce village, nul ne fit la moindre attention à moi et ne parut même m'apercevoir. Je n'avais jamais eu aucun rapport avec cette bande d'Assinneboins. Je vis bien qu'on les avait prévenus contre moi. Leur chef, qu'ils appelaient Kahogemawweet Assinneboin (le chef assinneboin), était un chasseur distingué. Peu de temps après, ses guerriers, ne le voyant pas revenir de la chasse après une absence d'une longueur inaccoutumée, suivirent sa trace et le trouvèrent mort dans la prairie. Il avait été attaqué et tué par un ours gris.

Voyant que je n'avais rien d'hospitalier à attendre de cette bande, je n'entrai dans aucune cabane, et je me bornai à épier les chevaux parmi lesquels j'espérais encore reconnaître le mien. J'avais beaucoup entendu parler de la vitesse et de la beauté d'un jeune cheval appartenant au chef, et je le reconnus bientôt paissant dans un pré, sur la seule description qui m'en avait été faite. J'avais une longe sous ma couverture, je la coulai adroitement au cou du cheval, et je m'envolai plutôt que je ne m'enfuis. L'irritation causée par la conduite inhospitalière des habitants de ce village m'avait poussé instantanément à cet acte, qui n'avait absolument rien de prémédité. Quand nous commençâmes, le cheval et moi, à perdre la respiration, je m'arrêtai pour regarder en arrière. Les cabanes des Assinneboins étaient à peine visibles comme de petites taches dans une prairie éloignée.

La pensée me vint que je faisais mal d'enlever ainsi le cheval favori d'un homme qui ne m'avait jamais fait aucun tort, quoiqu'il m'eût refusé les devoirs ordinaires de l'hospitalité envers un

étranger. Je sautai à terre et lâchai le cheval ; mais aussitôt, je vis accourir au galop trente ou quarante Assinneboins que m'avait cachés une faible élévation de terrain. Ils étaient déjà tout près de moi ; je n'eus que le temps de m'enfuir dans un bouquet voisin de noisetiers. Ils continuèrent quelques instants à me chercher dans tous les sens, et ce répit me donna le temps de me cacher avec quelque soin. Enfin, ils descendirent de cheval, et se dispersèrent à ma recherche. Plusieurs passèrent tout près de moi. Ma cachette était si bonne, que je pouvais surveiller leurs mouvements sans m'exposer à être découvert. Un jeune homme entonna son chant de guerre, déposa son fusil, et, une simple massue à la main, vint droit à la place où je m'étais réfugié. Il n'était guère qu'à vingt pas de moi, mon fusil était armé et je le visais au cœur, lorsqu'il retourna en arrière. Il n'est pas probable qu'il m'eût découvert ; mais l'idée d'être surveillé par un ennemi inaperçu, armé d'un fusil et dont il ne pouvait reconnaître la position aurait ébranlé sa résolution. On me chercha inutilement jusqu'à la nuit ; alors le cheval du chef fut ramené au village.

Je retournai aussitôt vers ma famille tout joyeux d'avoir échappé à ce danger, et, marchant nuit et jour, j'arrivai, la troisième nuit, au comptoir de Mouse-River. Les traiteurs me dirent que c'était une folie de n'avoir point ramené le cheval du chef ; ils l'avaient, disaient-ils, entendu beaucoup vanter et ils m'en auraient donné un bon prix.

Dans un village d'Assinneboins, à vingt milles de ce comptoir, j'avais un ami nommé Bena (le faisan), que j'avais prié, en passant, de tâcher, pendant mon absence, de retrouver mon cheval ou, au moins, de découvrir la résidence actuelle de Bagiskunnung. J'allai le voir, et il me fit entrer aussitôt dans une petite hutte habitée par deux vieilles femmes ; à travers les crevasses de cette hutte, il me montra celle où vivaient Bagiskunnung et quatre de

ses fils. Leurs chevaux paissaient autour, et dans l'un d'eux, nous reconnûmes le beau cheval noir qu'ils avaient reçu chez les Mandans en échange du mien. Wamegonabiew avait été au comptoir et était revenu m'attendre dans ce village chez des fils d'un frère de Tawgaweninne, qui se trouvaient, par conséquent, ses cousins, et avaient avec lui les relations les plus amicales. Il avait fait offrir à Bagiskunnung un bon fusil, un costume de chef, et tout ce qu'il avait avec lui, en échange du cheval. Je lui reprochai vivement cette démarche, en lui disant que, si Bagiskunnung avait accepté ses présents, il en serait résulté pour moi le double embarras de reprendre un cheval et tous les objets d'échange.

J'allai presque aussitôt trouver Bagiskunnung, et je lui dis : « J'ai besoin d'un cheval. — Je n'en ai point à vous donner, me répondit-il. — Alors je vous en prendrai un. — Et moi je vous tuerai. » — A ces mots, je retournai à la cabane de Bena, et je fis mes préparatifs pour partir de bonne heure le lendemain matin. Bena me donna une peau de bison neuve pour me servir de selle, et une vieille femme me vendit une courroie pour me tenir lieu de la longe que j'avais laissée sur le cheval du chef. Je passai la nuit dans la cabane de nos cousins, et de grand matin, tout prêt à partir, je rentrai dans la cabane de Bena encore endormi. J'avais une fort bonne couverture neuve, que j'étendis sur lui, sans faire aucun bruit, et je me mis en marche avec Wamegonabiew.

En approchant de la cabane de Bagiskunnung, nous vîmes l'aîné de ses fils, assis sur le seuil, et gardant les chevaux. Wamegonabiew voulut me dissuader du projet d'en enlever un, puisque nous ne pouvions le faire sans être aperçus, et que nous avions toute raison de croire à des représailles violentes préparées contre nous. Je résistai à son avis, mais je consentis seulement à aller avec lui déposer nos bagages à une distance de deux cents verges sur notre route, d'où nous reviendrions enlever le cheval. Quand je

me fus débarrassé de ma charge, Wamegonabiew, me voyant ferme dans ma résolution, se mit à courir en avant, et moi je revins précipitamment au village. A mon aspect, le fils de Bagiskunnung se mit à crier de toutes ses forces. Je distinguai seulement les mots de *Wahkahtowah* et de *shoonktongah* (Ojibbeway et cheval). Je supposais qu'il criait : Un Ojibbeway enlève un cheval. Je répondis : *Yahweengwautch* Ojibbeway (pas tout à fait un Ojibbeway). Le village fut aussitôt en mouvement. Dans les traits de la plupart de ceux qui se réunissaient autour de moi, je ne pouvais lire aucune détermination formelle d'intervenir dans ce qui allait se passer ; mais il y avait de l'encouragement dans la contenance de mon ami Bena et d'un grand nombre de Crees qui l'entouraient. La famille de Bagiskunnung montrait seule une hostilité manifeste.

J'étais agité au point de ne pas sentir mes pieds toucher la terre ; mais je crois que je n'étais pas effrayé. Après avoir mis mon licou sur la tête du cheval noir, j'hésitai à le monter, parce que cette action devait me priver, un moment, de l'usage de mes armes et m'exposer à une attaque par derrière. Me rappelant, enfin, que toute apparence d'indécision aurait alors le plus défavorable effet, je voulus m'élancer à cheval ; mais mon élan fut trop fort, et j'allai m'étendre tout de mon long de l'autre côté, mon fusil dans une main, mon arc et mes flèches dans l'autre. Je me relevai rapidement, portant mes regards tout autour de moi pour surveiller les mouvements de mes ennemis. Tout le monde riait aux éclats, excepté la famille de Bagiskunnung. Je repris quelque confiance et montai plus résolument à cheval. Je voyais bien que, s'ils avaient dû tenter une attaque ouverte, ç'aurait été au moment de ma chute, et non lorsque je pouvais opposer une dangereuse résistance. Le gros rire bien cordial des Indiens me démontra aussi que ma tentative n'avait rien qui les offensât généralement.

En tournant bride, je vis Wamegonabiew poursuivre sa course comme un dindon effarouché. Il était presque hors de la portée de ma vue. Je lui dis en le rejoignant : «Mon frère, vous devez être fatigué ; je vais vous prêter mon cheval ;» et nous fîmes route ensemble. Enfin nous vîmes deux cavaliers venir du village à notre poursuite. Wamegonabiew, prenant l'alarme, se disposait à s'enfuir et à me laisser seul vider la querelle comme je le pourrais ; mais, voyant son intention, je lui dis de descendre de cheval ; il le fit et reprit sa course à toutes jambes.

Quand les deux hommes ne furent plus qu'à près d'un demi-mille de moi, je tournai bride et m'arrêtai, leur faisant face. Ils s'arrêtèrent aussi, et regardant tout autour de moi, je vis que Wamegonabiew s'était caché dans les buissons. Nous conservâmes nos positions, les deux cavaliers et moi, jusque vers le milieu du jour. Les habitants du village se tenaient en grand nombre sur une petite colline attenante aux cabanes, pour voir ce qui se passerait.

Fatigués enfin de leur halte, les deux fils de Bagiskunnung se séparèrent et vinrent à moi, chacun d'un côté. Je me tins en garde contre leur projet évident de partager mon attention pour me tirer plus sûrement un coup de fusil. A deux reprises, ils s'approchèrent de moi, puis, pour me couper la retraite, ils allèrent se poster entre moi et Wamegonabiew. Je commençais à me lasser de leur conduite pusillanime, et lançant mon cheval au galop, je courus droit à eux ; ils s'enfuirent aussitôt dans la direction du village.

Je repris alors ma route, et mon frère sortit en même temps de sa cachette. Nous arrivâmes, cette nuit-là, à la cabane de notre vieil ami Wawso, qui avait longtemps vécu auprès de Peshauba. J'avais eu soin de cacher dans les bois le cheval enlevé, et j'avais prié Wamegonabiew de ne rien dire à Wawso de ce que j'avais fait. Mais au milieu de la nuit, quand je fus endormi, il se mit à racon-

ter tous les événements de la veille, et au récit de ma chute, je fus tout à coup réveillé par de grands éclats de rire du vieillard.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en marche pour Kotekwawwiahwesebe, où j'avais ma famille. Je possédais alors deux chevaux, et rencontrant un de mes amis qui n'en avait pas, je lui en promis un ; mais ne se rendant pas alors chez lui, il différa de le prendre jusqu'à son retour. Dans cet intervalle, le cheval que je lui destinais vint à mourir d'un coup de sang. Il ne m'en resta plus qu'un, nommé par moi Mandan. Je l'aimais beaucoup, mais quand cet homme revint, je ne pus faire autrement que de le lui donner. Ma femme poussa des cris, et je ne me séparai pas, sans un vif regret, d'un cheval aussi précieux.

CHAPITRE HUITIÈME.

La montagne de la Tortue. — Disette. — Le Trésor découvert. — Une prière admirablement exaucée. — Les dangers de la frontière. — Nuit de terreur. — Les chasseurs aveuglés par la neige. — Tristes orgies. — Les deux nez mangés. — Désolation.

TROIS mois après, les Crees envoyèrent du tabac aux Ojibbeways, pour les engager à venir se joindre, comme eux, aux Mandans, afin d'aller attaquer quelques Bwoirnugs, dans la contrée du Missouri. Bagiskunnung me fit dire, en même temps, qu'il ne me conseillait pas de me joindre à l'expédition. C'était une menace d'attenter à mes jours, si je revenais vers lui ; mais je n'y fis aucune attention.

En six jours, je me rendis à la montagne de la Tortue, où les Crees s'assemblaient en grand nombre. Après un mois d'attente, j'y vis arriver Wagetote, marchant au rendez-vous avec soixante hommes. Là nous nous joignîmes à lui au nombre de huit, et nous donnâmes toutes les provisions dont nous pouvions disposer à cet homme et à son parti, qui manquaient de vivres depuis quelque temps. Bientôt nous fûmes réduits aux mêmes privations, et après deux ou trois jours de marche, vingt jeunes guerriers furent choisis pour aller à la chasse des bisons. Wagetote insista pour que je partisse avec eux, mais je refusai. Il revint plusieurs fois à la charge, et enfin, enlevant mon fardeau de mes épaules : « Maintenant, mon neveu, me dit-il, vous pouvez partir ; je porterai vos bagages pour vous jusqu'à ce que vous nous ayez rejoints. » Je n'allai qu'à peu de distance, et j'eus la bonne fortune de tuer un élan. Les Indiens tombèrent dessus comme des chiens affamés ; en peu d'instants, il n'en resta pas le moindre morceau, et cependant la moitié à peine de ceux qui mouraient de faim purent en goûter.

Les vingt hommes détachés rentrèrent de la chasse sans avoir rien tué ; la plupart de mes compagnons devinrent bientôt si faibles que beaucoup restèrent en arrière, hors d'état de marcher. Pendant bien des jours, nous eûmes pour toute nourriture les racines du metushkooshemin, plante alimentaire que les Anglais nomment *grass-berry*, et les Français *pomme blanche*. J'étais moi-même presque en défaillance, lorsqu'une nuit, quand tous dormaient, un vieillard, parent de ma femme, vint me réveiller, et glissa dans ma main un peu de *pemmican* (1) qu'il avait soigneusement caché. Ce secours, venu si à propos, me permit d'atteindre la montagne de la Tortue, où il n'arriva guère avec moi que la moitié de la bande de Wagetote ; de ceux qui n'avaient pu

(1) Viande séchée au feu.

nous suivre, quelques-uns vinrent nous rejoindre, plusieurs retournèrent à leurs familles, et l'on n'entendit plus jamais parler de divers autres.

Les Assinneboins et les Crees que nous comptions trouver à ce rendez-vous en étaient partis depuis quelque temps, et en suivant leurs traces nous les rencontrâmes, au bout de peu de jours, revenant de leur expédition ; ils nous racontèrent qu'ils étaient arrivés au village des Mandans au moment où un détachement de Sioux venait l'attaquer. Le chef mandan leur dit au premier abord : « Mes amis, ces Sioux sont venus ici pour éteindre mon feu, ils ignorent votre présence ; comme ils ne se sont pas mis en marche contre vous, pourquoi votre sang coulerait-il dans notre querelle ? Restez donc dans mon village, vous verrez que nous sommes des hommes, et que nous n'avons pas besoin de secours quand on vient nous combattre à nos portes. » Le village mandan était entouré d'une palissade de piquets ; les Sioux combattirent tout près pendant la journée entière ; enfin un armistice fut conclu, et le chef mandan, s'adressant aux Sioux, sans sortir de l'enceinte, leur dit : « Quittez le village, ou vous allez voir fondre sur vous nos amis les Ojibbeways qui, s'étant reposés parmi nous tout le jour, sont maintenant dispos et infatigables. » Les Sioux répondirent : « C'est là une fanfaronnade pour déguiser votre faiblesse ; vous n'avez point d'Ojibbeways parmi vous, et, si vous en aviez des centaines, nous n'en aurions aucune peur. Les Ojibbeways sont peureux comme des femmes; si votre village en était plein, ce serait une raison de plus d'y pénétrer promptement. » Les Crees et les Assinneboins, s'irritant de ces injures, s'élancèrent à l'attaque des Sioux, qui, à leur vue, s'enfuirent en désordre.

Les Ojibbeways, quoique n'ayant pris que peu de part au combat, reçurent plusieurs des chevelures scalpées dans la journée ;

l'une d'elles échut à notre chef Wagetote, bien qu'il ne se fût approché qu'à quelques journées du lieu du combat, et il retourna dans son pays avec ce trophée. En arrivant à la montagne de la Tortue, à notre retour, nous souffrions tous les tourments de la faim, et quelques-uns étaient à peu près hors d'état d'aller plus loin. Nous fûmes donc obligés de nous arrêter, et il ne restait que chez quatre d'entre nous assez de force et de résolution pour essayer de chasser. C'étaient un vieillard nommé Gitcheweesh (la hutte du grand castor), deux jeunes guerriers et moi ; le vieillard était très animé et montrait la confiance la plus absolue de tuer quelque gibier. « Quand j'étais encore petit enfant, nous dit-il, une fois que je n'avais rien mangé pendant trois jours, le Grand Esprit vint à moi et me dit : (1) « J'ai entendu tes cris, je ne veux plus t'entendre crier et te plaindre si souvent ; mais si jamais tu te vois réduit à mourir de faim, appelle-moi, je t'entendrai et te donnerai quelque chose. » « Je n'ai jamais, ajouta-t-il, réclamé la réalisation de cette promesse ; mais je viens de passer toute la nuit à prier et à chanter, et je suis sûr que je serai nourri aujourd'hui par la bonté du Grand Dieu ; il ne me refusera certainement pas cette première demande. » Nous sortîmes ensemble de grand matin, et nous nous dispersâmes pour chasser. Je marchai tout le jour sans rien rencontrer ; mais j'étais si faible, que je ne parcourus qu'une très petite étendue de terrain. Je rentrai tard ; les deux jeunes guerriers m'avaient précédé et n'avaient rien pris non plus ; tous commençaient à se désespérer. Mais le vieux Gitcheweesh était absent encore ; il revint très tard, courbé sous le poids d'une lourde charge de venaison (1). Je fus choisi pour préparer et partager ce qu'il avait rapporté. Le lendemain, nous

(I) Il veut dire apparemment qu'il le vit en songe.

(1) On ne voit pas trop comment expliquer ce fait sans admettre que Dieu ait réellement exaucé ! ère pleine de foi de ce pauvre païen.

allâmes à l'endroit où un moose avait été tué ; ses derniers restes furent bientôt dévorés.

Près de cet endroit, Wamegonabiew découvrit un grand nombre d'objets abandonnés par une bande d'Assinneboins, comme sacrifice de médecine. Ce qu'on laisse dans cette intention s'appelle Metaisassahgewitchegun, et la première tribu amie peut le prendre ; mais les offrandes faites pour assurer le succès d'une guerre ne doivent point être enlevées de la place où elles ont été déposées.

Wamegonabiew, ayant grimpé sur un arbre, pour indiquer sur-le-champ sa découverte aux Indiens, fut si lent à redescendre, que toutes les couvertures, tous les morceaux de drap, tous les objets de prix enfin, avaient déjà trouvé de nouveaux maîtres. Il ne dit presque rien de son mécontentement, qu'il était, d'ailleurs, assez facile de constater, et il alla s'asseoir seul à l'écart, sur un tronc d'arbre. Là, remuant du pied un tas de feuilles sèches, il trouva une chaudière de cuivre, renversée, qui recouvrait beaucoup d'offrandes d'une grande valeur ; mais cette fois, sans appeler personne, il s'appropria tout, et cette dernière part fut la meilleure de toutes. Les couvertures, les habits, les ornements, étaient suspendus aux arbres, en bien plus grand nombre que l'usage ne l'exige. Les Assinneboins avaient fait ce sacrifice dans leur marche contre les Sioux.

De cet endroit à celui où m'attendait ma famille, je ne tuai aucun gibier ; j'arrivai à moitié mort de faim, et la disette régnait dans ma cabane ; mais le lendemain j'eus bonne chance, je tuai un élan, et ma chasse suffit pendant quelque temps à nous faire vivre dans l'abondance.

Ce moment passé, j'allai avec un groupe nombreux d'Indiens à la chasse des castors vers les bras supérieurs de la rivière Rouge. Jamais nous ne nous étions aventurés aussi près du pays des Sioux. Là, sur une extrême frontière, où nous n'avions encore osé chas-

ser ni les uns ni les autres, nous trouvâmes une multitude de castors ; en un seul mois, sans l'aide de mon fusil, avec mes seules trappes, j'en pris une centaine de très beaux. Ma famille se composait de dix personnes, dont six enfants orphelins ; et, quoique seul pour chasser et tendre mes trappes, je suffis pendant quelque temps à tous leurs besoins. Enfin les castors commencèrent à devenir rares, et je fus obligé de tirer un élan ; ma famille avait si bien perdu l'habitude d'entendre des coups de fusil, qu'au bruit du mien tous sortirent de la cabane et s'enfuirent dans les bois, croyant qu'un Siou avait fait feu sur moi.

Il me fallut transporter mes trappes beaucoup plus loin, et ne les visiter qu'une fois par jour. Mon fusil était toujours dans mes mains ; si j'avais quelque chose à faire, je le tenais d'une main et travaillais de l'autre. Je dormais un peu pendant le jour, et toutes les nuits je faisais la garde autour de ma cabane. Le venaison étant venue à manquer, j'allai, dans les bois, à la chasse des mooses, et en un seul jour j'en tuai quatre, que je vidai et dont je détachai les meilleurs morceaux sans déposer mon fusil. Tandis que je préparais le dernier, j'entendis un coup de fusil à deux cents verges, tout au plus, de distance.

Je savais que je m'étais avancé plus près de la frontière des Sioux qu'aucun Ojibbeway, et je ne connaissais, de cette dernière tribu, personne dans mon voisinage. Je jugeai donc que ce devait être un Siou, et, pensant qu'il avait dû m'entendre, je l'appelai, mais sans recevoir de réponse. Je veillai autour de moi avec plus d'attention encore qu'auparavant, et, aux approches de la nuit, je me glissai jusqu'à ma cabane, avec toutes les précautions possibles. Le jour suivant, je m'aventurai à reconnaître l'endroit d'où le coup de fusil avait dû partir, et je distinguai la trace d'un Ojibbeway, qui, ayant fait feu sur un ours, avait été probablement trop ardent à sa poursuite pour pouvoir m'entendre.

Bientôt après, je rencontrai des traces nombreuses, et je découvris que j'étais à peu de distance d'un camp élevé et fortifié par des Ojibbeways. A trois reprises, les chefs de cette bande envoyèrent des messagers pour me représenter que ma position était trop exposée et trop dangereuse ; mais, malgré leurs pressantes invitations, je ne pouvais me décider à partir, tant il était contraire à mes inclinations de vivre dans une place forte ; enfin, ayant découvert les traces de quelques Sioux qui étaient venus reconnaître mon camp, je cherchai un asile auprès des Ojibbeways. La nuit qui précéda mon départ fut, dans ma cabane, une nuit de terreur et d'alarmes plus grandes que les Indiens n'en éprouvent communément : j'avais parlé des traces des Sioux, et je ne doutais pas de la présence d'un de leurs détachements dans notre voisinage ; nous nous attendions à les voir tomber sur nous avant le jour.

Plus de la moitié de la nuit s'était passée dans le calme,et nul de nous n'avait encore dormi, lorsque, tout à coup, un bruit se fit entendre à peu de distance ; nos chiens donnèrent des marques évidentes de frayeur,et je dis à mes enfants que l'heure était venue de mourir tous ensemble. Je me plaçai sur le devant de la cabane, et, soulevant un peu la porte, j'avançai le canon de mon fusil, tout prêt à recevoir l'ennemi : j'entendais distinctement un bruit de pas ; mais, la nuit étant obscure, je ne pouvais rien apercevoir. Enfin, une petite masse noire, pas plus grande qu'une tête d'homme, s'avança lentement et marcha droit à ma cabane ; j'éprouvai alors de nouveau combien la peur peut agir sur le sens de la vue. Cet objet, en s'approchant, me semblait, parfois, s'élever à la hauteur d'un homme, et presque aussitôt reprendre ses véritables proportions. Convaincu, enfin, que c'était un petit animal, je sortis, je reconnus un porc-épic, et je le tuai d'un coup de tomahawk. Le reste de la nuit se passa sans plus de sommeil, et le matin, de bonne heure, je me réfugiai dans le camp fortifié.

A mon arrivée, les chefs tinrent conseil et envoyèrent deux jeunes hommes chercher les ustensiles laissés dans ma cabane ; mais, comme je savais que les Sioux étaient aux aguets dans les alentours, et que, si les jeunes guerriers étaient tués ou maltraités, leurs amis ne manqueraient pas de m'attribuer leur malheur, je les devançai par un chemin détourné, bien résolu à courir les mêmes chances. Je trouvai ma cabane respectée, et nous ne fûmes aucunement inquiétés dans notre retour au fort avec mes bagages.

Les Sioux, de temps à autre, s'approchaient de notre camp retranché, mais sans jamais se hasarder à en faire l'attaque. Au commencement du printemps, les Ojibbeways partirent tous le même jour, et moi je fus obligé de rester, parce que je m'étais chargé, pour un traiteur alors absent, de quelques paquets de fourrures que je n'aurais pu emporter. Les chefs me représentèrent que presque autant vaudrait me détruire moi-même, puisque les Sioux ne pouvaient manquer d'apprendre le départ des autres guerriers et de venir fondre sur moi dès que je serais resté seul. Ces avis sinistres devenaient plus alarmants encore, par les nombreux exemples qu'ils me rapportaient d'hommes, de femmes et d'enfants massacrés par les Sioux au même endroit ; mais le devoir était là : il fallait rester.

Le soir, je bouchai le plus solidement possible les entrées du camp, et après avoir recommandé à ma famille le silence le plus absolu, je montai la garde près de l'enceinte. La nuit était peu avancée, lorsqu'à la clarté de la lune, fort brillante alors, je vis deux hommes venir droit à l'entrée ordinaire, et la trouvant close, faire le tour de nos fortifications en les examinant. La peur m'excitait vivement à tirer sur eux sans leur parler ; mais, me rappelant que ce pouvait ne pas être des Sioux, je saisis une occasion favorable de les tenir en respect avec mon fusil sans m'exposer beaucoup. C'étaient le traiteur que j'attendais et un Français. Aussi

l'entrée du camp leur fut-elle ouverte avec joie. Ce renfort permit de passer plus tranquillement le reste de la nuit, et, le lendemain matin, nous suivîmes ensemble, avec nos bagages, la trace des Ojibbeways.

Mon intention n'était pas de rejoindre cette bande, et j'allai vivre quelque temps, seul avec ma famille, au milieu des bois ; plus tard, je me réunis à quelques Ojibbeways de la rivière Rouge, sous un chef nommé Begwais (celui qui coupe la cabane du castor). Depuis plusieurs jours, tous les chasseurs de cette bande cherchaient à tuer un vieux moose qui commençait à se faire parmi eux une réputation de ruse. La première fois que j'allai à la chasse, je vis ce moose sans pouvoir le tuer, mais j'en rapportai un autre, et, le lendemain, je me remis à sa poursuite, bien déterminé à l'atteindre, si c'était possible. A la faveur du temps et du vent, je parvins à le tuer. Ce succès devait s'attribuer, en grande partie, au hasard ou à des circonstances indépendantes de mes prévisions ; mais les Indiens en firent honneur à mon expérience, et je fus proclamé le plus habile chasseur de la bande.

Nous allâmes bientôt, au nombre de douze, sous la conduite de Begwais, chasser les castors dans le pays des Sioux ; nos femmes restèrent en arrière. Dans cette chasse, tous mes compagnons furent aveuglés par la neige, et, pendant plusieurs jours, resté seul en état de chasser, je les nourris et pris soin d'eux. Quand la neige vint à fondre, ils commencèrent à se trouver mieux : nous nous séparâmes alors en trois détachements égaux, dont un fut attaqué par les Sioux auprès de la rivière Buffaloe. Un Ojibbeway fut tué ; un autre, blessé, resta prisonnier.

Je m'étais blessé moi-même, par accident, à la cheville du pied, avec un tomahawk, et je ne pouvais marcher bien vite. Mes compagnons furent alors saisis d'une terreur panique ; supposant les Sioux près de nous et à nos trousses, sans aucun égard pour mon

état ils s'enfuirent de toute leur vitesse. Le printemps n'était pas encore très avancé ; il était tombé, toute la journée, de la pluie et de la neige. La nuit, le vent commença à souffler du nord-ouest, et l'eau à geler. Je suivis de loin mes compagnons, et, les atteignant très tard dans la nuit, je les trouvai dans leur camp. Wamegonabiew était un de ces hommes et ne se montrait pas le dernier à m'abandonner à la moindre apparence de danger. Le lendemain matin, la glace était assez forte pour permettre de passer la rivière, et comme cette gelée avait été précédée de chaleur, nous eûmes beaucoup à souffrir. Après une halte de quatre jours, à l'endroit où nos femmes faisaient la récolte du sucre, nous retournâmes au pays des Sioux. Dans cette marche, nous rencontrâmes les deux Indiens qui avaient échappé à l'attaque de nos ennemis : tout en eux portait les marques de l'extrême misère.

Nous trouvâmes aussi, sur notre route, un traiteur américain, dont je ne me rappelle pas le nom, mais qui me témoigna beaucoup d'égards. Il me pressa de quitter les Indiens et de retourner avec lui aux Etats-Unis. J'étais pauvre ; je possédais peu de pelleteries de quelque valeur ; j'avais une femme et un enfant. Il me dit que le gouvernement et le peuple des Etats seraient généreux envers moi, il me promit même de m'aider de tout son pouvoir ; mais je résistai à ses offres, préférant rester encore avec les Indiens, sans renoncer à mon intention de les quitter un jour. J'appris de lui que plusieurs de mes parents étaient venus à ma recherche jusqu'à Machinac, et je lui dictai une lettre qu'il se chargea de leur faire parvenir. Au moment de se séparer de nous, il donna à Wamegonabiew et à moi un canot d'écorce, et nous fit plusieurs autres présents d'une grande valeur.

Dans notre marche vers la rivière Rouge, Wyongjecheween, à qui nous avions confié la conduite de notre petite troupe, parut alarmé. Nous suivions une longue rivière qui se jette dans la ri-

vière Rouge ; je le vis porter des regards inquiets sur l'une et sur l'autre rive, en observant avec attention tous les indices du voisinage des hommes, tels que les traces des animaux, la fuite des oiseaux, et d'autres signes si bien connus de tous les Indiens. Il ne parla pas de sa crainte ; mais quand il me vit, la nuit, essayer d'allumer un feu pour notre campement, il se leva, s'enveloppa dans sa couverture et s'éloigna sans proférer un seul mot : je le suivis des yeux jusqu'au moment où il choisit une place qui lui offrait les moyens de se cacher complètement tout en dominant une vaste étendue de terrain. Je compris la cause de sa conduite, et suivis son exemple comme tous mes compagnons. Le matin, nous nous réunîmes, et nous nous hasardâmes à allumer du feu pour un petit déjeuner. A peine notre chaudière fut-elle remplie et suspendue sur la flamme, que nous découvrîmes les Sioux sur une hauteur, à un demi-mille en arrière. Aussitôt la chaudière fut renversée sur le feu, et nous prîmes la fuite. A quelque distance de là, nous construisîmes un camp très fort, et j'allai tendre mes pièges.

Au nombre des présents que m'avait faits le traiteur américain, se trouvait un petit baril contenant seize quartes de rhum ; je l'avais porté jusque-là sur mes épaules : Wamegonabiew et les autres Indiens me demandaient souvent à en goûter, mais je refusais toujours en leur disant que les vieillards, les chefs et tous les autres en boiraient avec nous à notre retour. En revenant de visiter mes trappes, je les trouvai tous ivres et se querellant ; mon baril avait été presque vidé en mon absence. Je comprenais tout le danger de notre position, et je ne pus me défendre d'un sentiment d'inquiétude en nous voyant ainsi hors d'état de nous défendre : je cherchai donc à faire renaître la paix parmi eux ; mais dans cette tentative, je compromis ma [illegible]

Tandis que je séparais deux hommes, le troisième, un vieillard, me porta dans le dos un coup de couteau que j'évitai avec peine.

Ils étaient tous animés contre moi, car je les avais accusés de poltronnerie ; ils se cachaient, leur avais-je dit, comme des lapins dans leurs terriers, n'osant jamais en sortir pour combattre ou chasser. En effet, depuis quelque temps je les faisais vivre, et je n'étais pas médiocrement vexé de leur folie ; mais nous cessâmes d'avoir des sujets d'alarmes immédiates, et les Indiens osèrent enfin sortir pour la chasse. Ils eurent tant de succès, que nous réunîmes bientôt assez de fourrures pour en charger presque entièrement un canot. J'avais réussi à cacher jusqu'alors le reste de ma provision de rhum ; mais elle fut découverte encore en mon absence, et il en résulta une nouvelle scène d'ivrognerie.

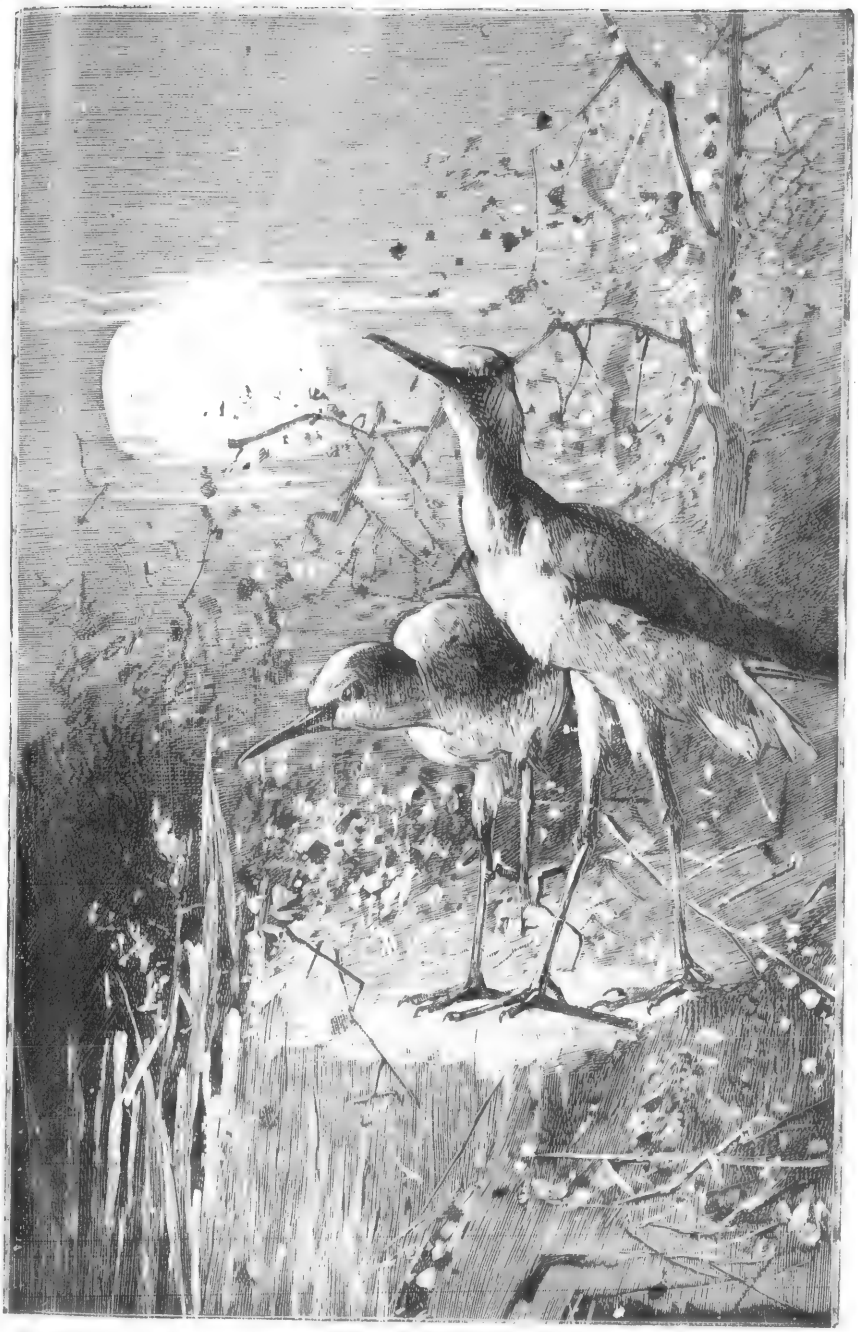
Notre chasse terminée, nous partîmes tous ensemble. En approchant de la rivière Rouge, de nombreux coups de fusil se firent entendre, et mes compagnons, supposant qu'ils étaient tirés par des Sioux, s'enfuirent à travers les terres ; nous n'étions, par cette voie, qu'à peine à une journée de nos familles. Resté seul, et résolu à ne pas abandonner notre canot chargé, je continuai le voyage, et, quatre jours après, je rentrai sain et sauf dans ma cabane.

Les Indiens étaient sur le point de s'assembler à Pembinah pour vendre leurs pelleteries et s'enivrer selon l'usage; à peine avais-je rejoint notre bande, que plusieurs d'entre eux se mirent en route par terre, laissant les canots chargés sous la conduite des femmes. Je voulus persuader à Wamegonabiew et à quelques autres de mes amis les plus intimes de ne pas se mêler à ces orgies ruineuses, mais je n'eus pas assez de crédit sur eux. Ils partirent tous avant moi ; ma course fut lente, je chassai en route et boucanai ma venaison ; aussi, quand j'arrivai à Pembinah, la plupart de nos hommes étaient-ils ivres depuis plusieurs jours. Des Indiens m'apprirent aussitôt qu'un accident grave venait de survenir à Wamegonabiew.

Mon frère, car je le nommais toujours ainsi, mon frère, à peine

arrivé, était entré dans une cabane où un jeune homme, fils de Tabushshish, battait une vieille femme : Wamegonabiew lui retint les bras. Le vieux Tabushshish, qui rentrait ivre, se méprenant probablement sur la nature de l'intervention de mon frère, le saisit par les cheveux et lui coupa le nez à belles dents ; une mêlée s'ensuivit. Un autre Indien eut une large entaille dans la joue ; plusieurs furent diversement blessés. Begwais, vieux chef qui s'était toujours montré fort bienveillant pour nous, survint alors, et crut devoir prendre part à la querelle. Wamegonabiew, furieux de la perte de son nez, leva les mains sans lever les yeux, saisit par la chevelure la tête la plus voisine, et lui emporta le nez d'un coup de dent ; c'était le nez de notre ami Begwais ! Quand sa rage fut un peu modérée, Wamegonabiew, le reconnaissant, s'écria : « Oh ! mon cousin ! » Begwais était un homme doux et bon ; il savait très bien qu'une erreur de Wamegonabiew avait causé l'accident ; il ne témoigna pas la moindre irritation contre l'auteur de sa mutilation. « Je suis vieux, dit-il, on ne se moquera pas longtemps de moi pour la perte de mon nez. »

Pour ma part, j'éprouvai contre Tabushshish un ressentiment d'autant plus violent, qu'il ne me semblait pas bien clair qu'il n'eût pas saisi cette occasion de satisfaire une vieille rancune. J'entrai aussitôt dans la cabane de mon frère et je m'assis à côté de lui ; sa figure et ses vêtements étaient tout couverts de sang. Il demeura quelque temps sans rien dire, et quand il parla, je vis qu'il avait repris tout l'usage de ses facultés. « Demain, me dit-il, je pleurerai avec mes enfants ; le jour suivant, j'irai trouver Tabushshish ; nous mourrons ensemble, car je ne veux pas vivre pour être toujours exposé à des moqueries. » Mais un peu de réflexion à jeun, et la journée passée à pleurer avec ses enfants, détournèrent Wamegonabiew de ses projets violents. Il se résigna, comme Begwais, à supporter ce malheur de son mieux.



SUR LES BORDS DU LAC HURON (P. 187).

d
d
m
se
v
m
ra
ch
à
sé
de

co
W
av
vâ
fut

CHAPITRE NEUVIÈME.

Expiation et vengeance. — Poltronnerie d'un Indien. — Rixe nocturne — Admirable dévouement maternel. — Seul contre tous. — Affreux accident. — Sortilèges risibles. — Le meurtrier. — Une invasion de loups.

EU de jours après cette sanglante orgie, Tabushshish fut atteint d'une maladie grave ; une fièvre ardente le dévorait, sa maigreur devint effroyable ; il paraissait mourant. Enfin, il envoya à Wamegonabiew deux chaudières et d'autres présents d'une valeur considérable, en lui faisant dire : « Mon ami, je vous ai rendu difforme et vous m'avez rendu malade. J'ai beaucoup souffert, et si je viens à mourir, mes enfants souffriront bien plus encore. Je vous envoie ce présent pour que vous me laissiez vivre... » Wamegonabiew fit répondre par son messager : « Je ne vous ai point rendu malade, je ne saurais vous rappeler à la santé. » Il languit pendant plus d'un mois ; tous ses cheveux tombèrent ; alors il entra en convalescence. Quand il fut à peu près guéri, nous partîmes tous pour la prairie. Là nous nous séparâmes en diverses directions, à de grandes distances les uns des autres.

Après nos chasses du printemps, nous songeâmes à marcher contre les Sioux, et nos plus proches voisins nous accompagnèrent, Wamegonabiew et moi. Wagetote ne tarda pas à nous rejoindre avec soixante hommes, et en quatre jours de marche nous arrivâmes à un petit village que Tabushshish était venu habiter. Ce fut près de sa cabane que se fit notre campement.

Nous poursuivîmes notre marche, errant de place en place, et,

au lieu d'aller droit à nos ennemis, nous passâmes la plus grande partie de l'été au milieu des bisons. A la chute des feuilles, je retournai à Pembinah. Je voulais me rendre de là au quartier d'hiver du traiteur qui m'avait proposé de m'aider à regagner les Etats. J'appris alors la guerre allumée entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, je connus aussi la prise de Mackinac, et cette nouvelle me détourna de tout projet de traverser les frontières où les deux peuples combattaient.

Au printemps suivant, il y eut un mouvement général des Ojibbeways de la rivière Rouge vers le pays des Sioux. L'intention réelle ou, du moins, l'intention avouée était de chasser et non de les attaquer ou de les inquiéter. Je marchai avec une bande nombreuse, sous la conduite d'Aisainse, dont le frère, Wagetone, était un homme de grande considération. Nous remontions la rivière Rouge depuis près d'une centaine de milles, lorsque nous rencontrâmes un traiteur, M. Hanie, qui nous donna un peu de rhum. J'occupais alors, en commun avec plusieurs autres hommes, presque tous parents de ma femme, et avec leurs familles, une longue cabane où il y avait deux ou trois feux. Il était minuit ou un peu plus tard, et je dormais, lorsque je sentis soudain un homme me saisir par la main et m'attirer à lui. Un reste de brasier brûlait encore dans la cabane ; je reconnus, dans l'apparition menaçante qui se montrait devant moi, la figure enflammée de Wagetone, le frère d'Aisainse, notre principal chef. « J'ai solennellement promis, me dit-il, que, si vous veniez avec nous dans ce pays, vous ne vivriez pas ; debout donc, et soyez prêt à me répondre. »

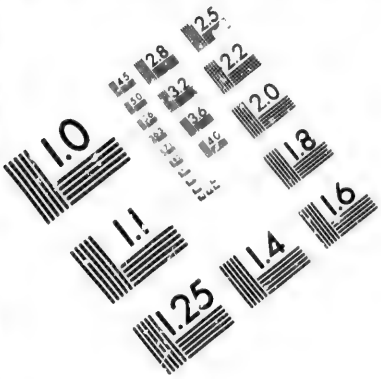
Il passa ensuite à Wawzhegwun, l'homme qui dormait le plus près de moi, et lui adressa les mêmes menaces avec une égale insolence. Mais, pendant ce temps-là, un vieillard, mon parent, nommé Mahnuge, couché un peu plus loin, avait compris le motif de sa visite et l'attendait debout, un couteau à la main ; Wagetone,

arrivant à lui, reçut une vive réponse. Il revint à moi, tira son couteau et me menaça d'une mort immédiate. « Vous êtes un étranger, me dit-il, un de ces hommes qui sont venus en grand nombre de lointaines contrées se nourrir, eux et leurs enfants, de ce qui ne leur appartient pas. Vous êtes chassé de votre terre natale, et vous êtes venu parmi nous, parce que vous êtes trop faible et trop peu digne d'avoir une cabane et un pays qui vous appartiennent. Vous avez visité nos meilleurs cantons de chasse, et partout vous avez détruit tous les animaux que le Grand Esprit nous a donnés pour notre subsistance. Eloignez-vous donc d'ici, et ne nous restez pas plus longtemps à charge, ou bien je prendrai votre vie. »

Je lui répondis que je ne me rendais point dans la contrée que nous allions visiter dans la seule intention de chasser les castors ; mais, qu'en fût-il ainsi, j'avais les mêmes droits que lui et assez de force pour les soutenir. Cette altercation commençait à devenir bruyante, lorsque le vieux Mahnuge intervint, armé de son couteau, et mit à la porte de la cabane le turbulent Wagetone, à moitié ivre. Nous restâmes longtemps sans le voir, mais son frère nous dit de n'attacher aucune importance à ses paroles.

A ce campement, nous fûmes rejoints par un messager que Mukkuddabenasa (l'oiseau noir), envoyait annoncer aux hommes de sa nation son arrivée du lac Huron pour les conduire dans ce pays. Nous fîmes donc volte-face, et chacun rétrograda de son côté, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que Wagetone, qui alla se joindre aussitôt à un gros d'Ojibbeways partant du lac Leech. Une partie de cette bande s'arrêta à la rivière du Riz sauvage, et occupa le fort ou camp retranché dont j'ai déjà parlé. Là ils se mirent à chasser et à tendre des pièges, et comme ils étaient dispersés sans précaution, un parti nombreux de Sioux apparut dans le voisinage.

Aisainse, le chef ojibbeway, rentra un soir après une chasse



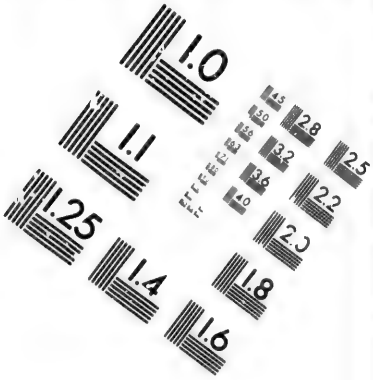
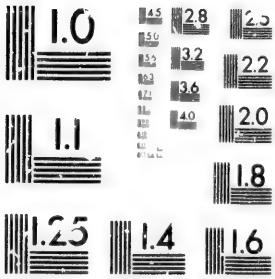
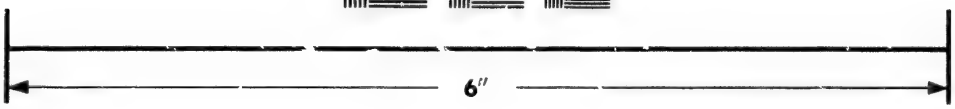
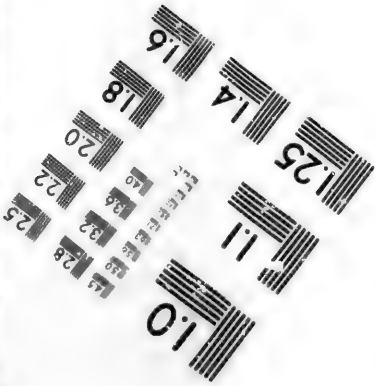
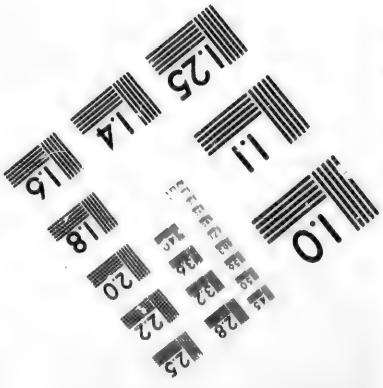


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

heureuse ; il avait tué deux élans. Le lendemain matin, sa femme et son jeune fils allèrent boucaner la venaison. Ils étaient déjà fort loin de la cabane, lorsque le petit garçon découvrit, le premier, les ennemis à peu de distance, et dit à sa mère : « Voici les Sioux qui viennent. » La vieille femme tira son couteau, coupa le ceinturon qui serrait une couverture autour du corps de son fils, et lui dit de courir de toutes ses forces vers la cabane. Puis, son couteau à la main, elle courut elle-même à la rencontre du parti qui s'avançait.

L'enfant entendit plusieurs coups de fusil, et l'on ne sut rien autre chose du sort de sa mère. L'enfant courut longtemps, et se voyant serré de près par les ennemis, perdit toute connaissance. Enfin il parvint au camp retranché en état d'aliénation mentale; les Sioux n'étaient guère plus qu'à cent cinquante verges de lui. Le pauvre petit vomit le sang pendant plusieurs jours, et ne retrouva jamais sa force et sa santé, quoiqu'il vécût encore près d'une année.

Plusieurs Ojibbeways chassaient dans d'autres directions que celle où la femme d'Aisainse avait rencontré les guerriers sioux ; aussitôt que les ennemis cessèrent d'être en vue du fort, plusieurs jeunes hommes furent dépêchés, et reconnurent que les Sioux suivaient la trace des chasseurs. Deux d'entre eux, par une voie détournée, rejoignirent Aisainse au moment où les Sioux rampaient pour faire feu sur lui ; un engagement s'ensuivit, et dura longtemps, sans perte d'aucun côté.

Enfin, un Ojibbeway fut blessé à la jambe, et ses compagnons reculèrent un peu pour lui faciliter le moyen de se retirer à l'abri de quelques buissons ; mais ce mouvement n'échappa point aux Sioux : l'un d'eux suivit le jeune guerrier sans être aperçu, le tua et enleva sa chevelure et sa médaille. La victime était le fils préféré d'Aisainse. Le vainqueur étala ses trophées aux yeux des

Ojibbeways en leur adressant des insultes et des bravades. Le malheureux père, exaspéré, à l'aspect des dépouilles de son fils, s'élança de son abri, tua un des Sioux, lui coupa la tête et la montra en triomphe au reste des ennemis. Les autres Ojibbeways, animés par le courage de leur chef, coururent ensemble en avant, et les Sioux s'enfuirent.

Un autre homme fort distingué chez les Ojibbeways, et portant aussi le nom de Tabushshish, avait chassé avec un seul compagnon dans une direction différente. Le bruit de la fusillade étant parvenu jusqu'à lui, soit lorsque la vieille femme fut tuée, soit pendant le combat d'Aisainse, il regagna le camp retranché. Presque au même instant, un Indien accourut, apportant des nouvelles de l'action où le chef se trouvait engagé. Tabushshish avait deux beaux chevaux : « Bena, dit-il à un de ses amis, je crois que vous êtes un homme ; voulez-vous monter un de mes chevaux et venir voir avec moi ce qu'Aisainse a fait tout le jour ? Ne serait-il pas honteux de le laisser combattre ainsi sans essayer de lui porter le moindre secours ? Il y a ici plus de cent de nos compagnons qui tremblent à l'abri de nos retranchements, tandis que notre frère se bat comme un homme, soutenu seulement par quatre ou cinq jeunes guerriers. »

A ces mots, ils suivirent les traces des Sioux jusqu'à un endroit où plusieurs de ces ennemis se reposaient auteur d'un feu ; ils s'en approchèrent en se traînant, mais ne croyant pas l'occasion favorable pour tirer, tous deux allèrent s'embusquer dans la neige, sur la route que les Sioux paraissaient devoir suivre. La nuit n'était pas très noire : lorsque les ennemis passèrent, en grand nombre, auprès de l'embuscade, Tabushshish et Bena se levèrent tout à coup et firent feu sur eux ; puis Bena prit la fuite, ainsi qu'il avait été convenu. Voyant, au bout d'une longue course, qu'il n'était pas poursuivi, il s'arrêta pour écouter, et pendant une

grande partie de la nuit il entendit de temps en temps un coup de fusil,et la voix perçante de Tabushshish,qui jetait son cri de guerre en changeant rapidement de place.

Soudain plusieurs coups de fusil retentirent à la fois ; les Sioux poussèrent des acclamations comme à la chute d'un ennemi, et tout resta silencieux. Dans cette rencontre, les Ojibbeways perdirent trois membres de leur tribu : la vieille femme, le fils d'Aisainse et Tabushshish.

Le même jour, ainsi que nous l'apprîmes dans la suite, les guerriers partis du lac Leech, et que Wagetone avait rejoints, tombèrent sur quarante cabanes de Sioux dans la longue prairie ; ils avaient combattu pendant deux jours, et le nombre des morts était grand des deux côtés ; Wagetone n'avait pas son pareil pour détruire une cabane de Sioux. Wahkazhe, frère de Mukkuddabenasa, rencontra ces Ottawwaws au lac Winnipeg, à leur retour de la rivière du Riz sauvage. Il avait passé dix ans dans les montagnes rocheuses et aux alentours ; mais il voulait revenir enfin à son pays natal. Dans le cours de sa longue carrière, il avait souvent séjourné chez les blancs, et il connaissait bien les divers moyens de gagner sa vie parmi eux. Il me dit que mon sort serait meilleur au milieu des hommes de ma race, mais que je ne pourrais pas devenir traiteur, parce que je ne savais pas écrire. Comme je n'aimais point à me soumettre à un travail assidu, ajoutait-il, je ne pourrais pas m'établir fermier ; il n'y avait qu'une position absolument convenable à mes goûts et à mon aptitude, c'était celle d'interprète.

Il nous donna, entre autres récits, quelques détails sur un missionnaire qui était venu chez les Ottawwaws de Wawgunukkezie, et chez quelques Indiens des établissements voisins des lacs, les engager à renoncer à leur religion pour adopter celle des blancs.

Wahkazhe, étant l'homme le plus distingué de notre parti, de-

vait diriger nos mouvements ; cependant, soit indolence, soit peut-être égards pour moi, il décida que non seulement lui, mais toute sa bande, resteraient sous ma conduite pendant l'hiver entier. Nous n'avions d'autre but que de pourvoir à notre subsistance; j'étais reconnu pour un très bon chasseur et je connaissais la contrée mieux qu'aucun autre de cette bande ; ce choix n'était donc pas inintelligent.

Ce fut d'après mon avis que nous allâmes passer l'hiver sur les bords du Begwionusko, qui se jette dans la rivière Rouge, à dix milles au dessus de Pembinah. Au temps dont je parle, ses rives nourrissaient beaucoup de gibier. Nous y vécûmes dans une grande abondance et très confortablement ; aussi Wahkazhe s'applaudissait-il souvent de la sagacité qui l'avait porté à me choisir pour diriger les mouvements de son parti ; mais, au bout de quelque temps, Wamegonabiew parla de mettre à mort Wahkazhe, parce qu'il avait quelques liens de parenté avec l'homme qui, bien des années auparavant, avait tué son père Tawgaweninne.

Je refusai de me joindre à lui et de l'aider en aucune manière dans cette entreprise ; mais, malgré mes remontrances, il entra un jour, un couteau à la main, dans la cabane de Wahkazhe, menaçant de le tuer. Comme il entrait, Mukkuddabenasa, frère de Wahkazhe, comprit son intention, arrêta l'assaillant et il aurait pu facilement le mettre à mort, mais par un sentiment remarquable d'humanité, il lui fit grâce.

Un des fils de Wahkazhe passait pour le meilleur chasseur de tous les Indiens de notre bande, et il y eut entre nous, pendant le séjour sur les bords du Begwionusko, une rivalité de chasse tout amicale. Ogemahweninne, c'était son nom, tua dix-neuf mooses, un castor et un ours, moi je tuai dix-sept mooses, cent castors et sept ours ; mais on le regarda comme le plus adroit chasseur, parce que le moose est, de tous les animaux, le plus difficile à tuer. Il y

a beaucoup d'Indiens qui, dans tout un hiver, ne tuent pas plus de deux ou trois mooses ; il en est même qui n'en ont jamais tué un seul.

Nous eûmes du gibier en abondance, sur les bords du Begwionusko, jusqu'au moment où une autre bande d'Ojibbeways, nombreuse et affamée, vint se joindre à nous. Comme la plupart de ces nouveaux venus étaient en danger de mourir de faim, un homme appelé Gishkauko, neveu de celui qui m'avait fait prisonnier, tua deux mooses en un seul jour et m'invita à venir avec lui chercher une partie de la venaison, en me disant que son intention était de cacher sa bonne fortune au reste de la bande. Mais je refusai net de faciliter un semblable arrangement, et je partis aussitôt pour la chasse avec Mukkuddabenasa et un ou deux autres ; nous eûmes le bonheur de tuer quatre ours, que nous distribuâmes aux affamés.

Nous jugeâmes alors nécessaire de disperser dans diverses directions une bande aussi nombreuse. J'allai, avec Mukkuddabenasa, Wahkazhe et un autre homme, camper à deux journées de distance de l'endroit que nous venions d'habiter. Pendant ce séjour, sortis tous un matin pour la chasse, nous nous séparâmes les uns des autres ; revenu tard dans la nuit, je fus étonné de ne trouver, à la place de notre cabane, qu'un petit monceau d'herbe sèche qui nous avait servi de lit. Là dormait Mukkuddabenasa, qui, arrivé peu de temps avant moi et depuis le déplacement de la cabane, s'était couché, se croyait laissé seul en arrière. Le lendemain matin, comme nous suivions les traces de nos compagnons, nous rencontrâmes des messagers envoyés pour nous apprendre que le fils de Nachgitchegumme, de l'homme qui nous avait quittés si brusquement avec Wahkazhe, venait de se blesser à mort, par accident, d'un coup de fusil. Ce jeune homme se tenait négligemment appuyé sur la bouche de son fusil, un mouvement

de sa raquette à neige, sur laquelle il reposait, avait fait partir la détente, et le coup, lui traversant l'aisselle, était venu frapper la tête. Malgré cette horrible blessure, il vécut vingt jours encore dans un état de stupeur et d'insensibilité. Les Indiens attribuèrent à un triste pressentiment la manière subite dont nos compagnons nous avaient abandonnés.

Peu de temps après, la faim nous réduisit à une telle extrémité, que nous jugeâmes nécessaire d'avoir recours à une *médecine de chasse*. Ogemahweninne et moi, passant pour les meilleurs chasseurs de la bande, Nahgitchegumme nous envoya à chacun un petit sac de médecine en cuir, contenant certaines racines pulvérisées et mêlées avec de la peinture rouge, pour en faire l'application sur les petites images ou figures des animaux que nous désirions tuer.

Dans cette espèce de chasse, on emploie, au moins en ce qui concerne l'usage de la médecine, les mêmes moyens que dans les occasions où un Indien veut infliger à un autre une maladie ou une souffrance. Un dessin ou une petite image est préparé pour représenter l'homme, la femme ou l'animal sur lequel doit être tenté le pouvoir de la médecine. Si l'on veut causer la mort, on pique, avec un instrument aigu, la partie qui représente le cœur, et on y applique un peu de médecine. L'image employée à cet effet s'appelle muzzineneen, et le même nom désigne les petites figures d'homme ou de femme, tantôt grossièrement tracées sur une écorce de bouleau, tantôt gravées sur bois avec plus de soin (1)

Nous partîmes, pleins de confiance du succès ; mais Wahkazhe nous suivit, et nous rejoignant à quelque distance, nous recommanda de nous tenir en garde contre la médecine que nous avait donnée Nahgitchegumme, parce qu'il en résulterait pour nous

(1) On voit par cet exemple combien sont ridicules et absurdes les superstitions de ces pauvres sauvages.

malheur et misère, non immédiatement, mais à l'époque de notre mort. Nous n'en fîmes donc pas usage, et comme nous tuâmes quelques pièces de gibier, Nahgitchegumme crut avoir beaucoup contribué, par l'efficacité de sa médecine, au succès de notre chasse. Voyant que la famine nous menaçait sérieusement, je me séparai de la bande pour aller vivre isolé, bien sûr de pouvoir satisfaire ainsi à tous les besoins de ma famille. Wahkazhe et son ami allèrent au lac Winnipeg, d'où ils ne revinrent pas, quoique je comptasse sur leur retour.

Ma chasse terminée, vers l'époque ordinaire des rassemblements du printemps, je descendis le Begwionusko, pour aller visiter les traiteurs à la rivière Rouge. La plupart des Indiens s'étaient mis en marche avant moi ; un matin, passant devant un de nos endroits accoutumés de campement, je vis sur le rivage un petit bâton fiché en terre, et au bout un morceau d'écorce de bouleau. En l'examinant de près, je distinguai le dessin d'un serpent à sonnette et d'un couteau, dont le manche touchait le serpent, tandis que la pointe perçait un ours qui portait la tête basse. Auprès du serpent à sonnette était dessiné un castor.

Tout cela avait été tracé à mon intention, et j'appris ainsi que Wamegonabiew, qui avait pour emblème le serpent à sonnette, *sheshegwah*, venait de tuer un homme dont l'emblème était un ours. Le meurtrier ne pouvait être que Wamegonabiew, car il était clairement indiqué que c'était le fils d'une femme portant le castor pour emblème, et c'était positivement celui de Netnokwa. Comme peu d'hommes de notre bande avaient l'ours pour emblème, je ne doutai pas que la victime ne fût un jeune homme nommé Kezhazhoons. La tête basse de l'ours indiquait qu'il était mort et non blessé.

Cette nouvelle ne me détourna pas de continuer mon voyage ; je me hâtai, au contraire, et j'arrivai assez tôt pour assister à l'en-

terrement du jeune homme que mon frère avait tué. Wamegonabiew vint et creusa lui-même une fosse assez large pour deux hommes. Les amis de Kezhazhoons y descendirent son corps. Alors Wamegonabiew se dépouilla de tous ses vêtements, à l'exception du dernier ; puis, se tenant, dans cet état, au bord de la fosse, il prit son couteau, et le présentant par le manche au plus proche parent du mort : « Mon ami, dit-il, j'ai tué votre frère ; vous voyez que j'ai creusé une fosse assez grande pour deux hommes; je suis tout disposé à y dormir avec lui. »

Le premier, le second et enfin tous les amis du jeune homme mort refusèrent, l'un après l'autre, le couteau que Wamegonabiew leur offrit tour à tour. Les parents de mon frère étaient puissants, et la crainte qu'ils inspiraient lui sauva la vie. Kezhazhoons l'avait provoqué en l'appelant *nez coupé*. Voyant qu'aucun des parents de ce jeune homme ne voulait venger sa mort, Wamegonabiew leur dit : « Ne me fatiguez plus maintenant ou à l'avenir de cette affaire ; je ferai encore ce que j'ai fait, si quelqu'un de vous s'expose à m'adresser de semblables provocations. » (1)

La méthode par laquelle cette nouvelle me fut transmise si loin est d'un usage fréquent chez les Indiens, et dans la plupart des cas elle est parfaitement claire et intelligible. Les hommes d'une même tribu connaissent à merveille tous les emblèmes les uns des autres, et si, dans quelque dessin de cette nature, la figure d'un homme se montre sans aucune désignation particulière, on peut être sûr que c'est un Siou, ou au moins un étranger. Le plus souvent, comme dans l'exemple que je viens de rapporter, les figures humaines ne sont pas du tout employées. On se contente du *totem* ou surnom. Si l'on veut faire savoir qu'un parti est dans la disette, on dessine quelquefois un homme, ou un animal servant d'em-

(1) On a vu plus haut combien cet Indien était peu endurant et l'idée qu'il avait eue de se suicider pour échapper aux moqueries, tant était grande sa susceptibilité.

blème, et la bouche de l'homme ou de l'animal est peinte en blanc.

Après avoir visité le traiteur à la rivière Rouge, je me mis en route avec l'intention de me rendre aux Etats-Unis ; mais, au lac Winnipeg, j'appris que la guerre durait encore entre les Etats-Unis et la Grande Bretagne, et qu'il me serait fort difficile de passer sûrement les frontières. Il fallut donc m'arrêter en cet endroit, où je fus bientôt rejoint par Peshauba,Wawzhekwawmaishkoon et plusieurs autres, qui formaient à eux tous la population de trois cabanes.Waussa, le vieux compagnon de Peshauba, avait été tué à la chasse par accident. Nous vécûmes ensemble dans l'abondance et le contentement ; mais Peshauba, sur qui la mort de son ami Wausso avait fait quelque impression, fut atteint bientôt d'une violente maladie. Il se persuada aussitôt que sa fin approchait et il nous en parlait souvent.

Effectivement, à notre grande surprise, il mourut peu après.

Après la mort de Peshauba, je voulus tenter encore une fois d'aller aux Etats-Unis ; mais Wawzhekwawmaishkoon m'en empêcha. Je passai avec lui le reste de l'hiver ; au printemps, nous allâmes à Nebowesebe (morte-rivière). Là nous plantâmes du grain et demeurâmes tout l'été. A la chute des feuilles, quand le grain fut moissonné, nous revînmes à nos cantons de chasse.

Un vieil Ojibbeway, appelé le *Doigt crochu*, vivait dans ma cabane depuis près d'une année ; dans cet espace de temps, il n'avait jamais tué une seule pièce de gibier. Quand j'allai à la poursuite des bisons,il me suivit et nous arrivâmes ensemble en vue d'un nombreux troupeau.Alors le vieillard voulut élever une querelle sur mon droit de chasse dans ces cantons. Vous autres Ottawwaws,dit-il,vous ne devez pas chasser dans cette partie de la contrée. Je ne puis vous surveiller tous ; mais, vous au moins, vous êtes en mon pouvoir, et si vous ne partez pas sur-le-champ pour votre pays, je suis déterminé à vous tuer. »

Cette menace ne m'inquiétait pas ; je le défiai de me faire aucun tort ni aucun mal. Après une heure ou deux d'altercation, il se mit à ramper pour s'approcher des bisons à portée de fusil. Peu d'instants plus tard, deux jeunes Ottawwaws, qui avaient entendu la querelle en s'approchant et s'étaient cachés dans les buissons, vinrent se joindre à moi. Le vieillard, après avoir perdu deux ou trois coups, s'en retourna à la cabane, aussi honteux de son insolence à mon égard que de son insuccès. Je m'avançai alors avec mes deux compagnons, et nous tuâmes un grand nombre de vaches grasses.

Peu de temps après, ayant chassé tout le jour, je remarquai, en rentrant fort tard, un abattement extraordinaire dans la contenance de tous les habitants de ma cabane. Parmi eux se trouvait un homme, nommé Chikahto, qui m'était presque étranger. Il semblait, et tous les autres comme lui, frappé de quelques mauvaises nouvelles soudaines et inattendues. Je demandai à ma femme la cause de cet abattement. Il s'agissait encore de terreurs superstitieuses.

Quand nous fûmes prêts à nous éloigner du comptoir, Aisainse invita plusieurs d'entre nous, et moi, en particulier, à l'accompagner à Manetosahgiegun (lac de l'Esprit), lieu ordinaire de sa résidence ; mais je refusai de me joindre à lui, parce que je voulais rester dans une contrée boisée pour la chasse des animaux à fourrure. Dix hommes, et entre autres Wagetote et Giahgegit, acceptèrent son invitation et le suivirent avec un grand nombre de femmes. Un jeune homme, ami d'Aisainse, nommé Segwunoons (le cerf), avant de se séparer de nous, à Pembinah, prédit qu'il serait tué au lac de l'Esprit, et fit plusieurs autres prédictions qui se réalisèrent de jour en jour (1).

(1) Il s'agit probablement de faits connus par la sorcellerie ou par d'autres moyens diaboliques.

Les Indiens prirent enfin tant de confiance en lui, et les dangers dont il menaçait ceux qui iraient au lac firent tant d'impression sur eux, que Wamegonabiew et d'autres s'alarmèrent et revinrent. Le dernier de ceux qui nous rejoignirent fut Matchetoons, jeune homme léger et menteur ; il nous raconta que les dangers dont on menaçait Aisainse et sa bande,ayant fait sur lui une vive impression, il avait déserté pendant la nuit, et que le matin, quoiqu'il eût fait une marche forcée, il avait entendu les fusils des Sioux dans la direction du camp. Nous n'ajoutâmes pas d'abord une foi entière au récit de cet homme, et nous attendîmes des nouvelles avec anxiété. Enfin les chefs envoyèrent vingt guerriers vérifier si son récit avait quelque fondement.

En arrivant à l'endroit où avait campé Aisainse, ce parti reconnut que toute la bande avait été massacrée. En avant du camp gisait le corps de Segwunoons, ce jeune homme qui avait prédit l'attaque avant le départ de Pembinah ; près de lui étaient tombés plusieurs guerriers de son âge, et plus loin en arrière on voyait le corps vigoureux d'Aisainse tout couvert de flèches Dans le camp, la terre était jonchée des cadavres des femmes et des enfants ; plus loin, on trouva le corps d'un des Sioux assis et couvert de *puk-kwi* ou nattes qui avaient appartenu aux cabanes des Ojibbeways. Matchetoons seul avait survécu ; quelques Indiens soupçonnèrent qu'il s'était enfui pendant le combat et non la nuit précédente comme il l'avait raconté. Ainsi périt Aisainse, le dernier des hommes remarquables de son temps parmi les Ojibbeways de la rivière Rouge. Notre village devint un lieu de désolation après la perte de tant d'hommes.

Nous allâmes ensuite à Nebowesebe passer l'été et semer du grain ; Shagwawkoosink,vieil Ottawwąw de mes amis, introduisit le premier la culture du blé parmi les Ojibbeways de la rivière Rouge.

A la chute des feuilles, quand nous retournâmes au pays de chasse, les loups étaient extraordinairement nombreux et importuns ; ils tuèrent mon cheval et plusieurs de mes chiens. Un jour, toute ma famille était allée chercher avec moi la chair d'un moose que j'avais tué ; je reconnus, en rentrant dans la cabane, que les loups y avaient fait irruption, et avaient entraîné au dehors beaucoup de fourrures, de courroies, et enfin toutes les peaux et tout le cuir qui s'étaient trouvés à leur portée. J'en tuai un grand nombre, et cependant j'en étais toujours harcelé. Il y avait, entre autres, un vieux loup, si souvent venu à ma porte, que je le reconnaissais et que j'avais pu étudier ses habitudes : il courait d'abord hardiment à mes chiens et les forçait à rentrer ; puis il rôdait autour de la cabane, pour s'emparer de tout ce qu'il pouvait trouver à manger. Enfin, mon fusil bien chargé, je marchai droit à sa rencontre, et je l'étendis à terre au moment où il s'élançait sur moi. La moitié de son poil était tombée.

CHAPITRE DIXIÈME.

Débats avec un traiteur. — Ses fourberies et ses violences. — Nouvelle discussion. — Le prestige de la fermeté. — Sortie nocturne.

ONSIEUR Henry avait fait la traite à Pembinah pendant dix ans ; il eut pour successeur un M. Mackenzie, qui ne resta que peu de temps, et après lui vint M. Wells, surnommé par les Indiens *Gah-se-moan* (vaisseau). Il éleva au bord de la rivière Rouge, près de l'embouchure de l'As-

sinneboin, une forteresse très capable de soutenir un siège. La compagnie de la baie d'Hudson n'avait plus alors de poste dans cette partie de la contrée, et les Indiens ne tardèrent pas à reconnaître combien leur avait été avantageuse la concurrence des deux compagnies.

M. Wells nous convoqua tous au commencement de l'hiver, et donna aux Indiens dix gallons de rhum, ainsi qu'un peu de tabac, en les avertissant qu'il ne leur ferait pas crédit d'une aiguille seulement ; s'ils lui apportaient des fourrures, il les achèterait, et leur donnerait en échange les objets nécessaires à leur nourriture et à leur bien-être pendant la saison rigoureuse. Je n'étais pas avec les Indiens lorsque cette communication leur fut faite : en me l'apprenant, on voulut me donner ma part des présents du traiteur ; mais je la refusai formellement, et je reprochai à mes compagnons leur lâcheté de se soumettre à de telles conditions.

Ils avaient l'habitude, depuis bien des années, de recevoir un crédit à la chute des feuilles ; ils manquaient alors tout à fait, non seulement de vêtements, mais même de munitions, et quelques-uns n'avaient ni fusils ni trappes : comment pouvaient-ils, sans l'aide accoutumée des traiteurs, vivre, eux et leurs familles, pendant l'hiver qui commençait ? Peu de jours après, j'allai trouver M. Wells ; je lui dis que j'étais pauvre, que j'avais une nombreuse famille à soutenir par moi seul, qu'enfin j'aurais beaucoup à souffrir sans aucun doute, et que peut-être même je serais en danger de mort, s'il ne m'accordait pas le crédit que j'avais toujours reçu à cette époque.

Il n'écouta pas mes représentations, et me dit rudement de sortir de chez lui. Je déposai alors devant lui, sur une table, huit de ces castors d'argent que les femmes portent dans leur parure ; ils m'avaient coûté, l'année précédente, deux fois le prix ordinaire d'une capote ; je lui en demandai une en échange, et je le

priai de vouloir bien, tout au moins, les retenir en gage jusqu'au moment où je pourrais lui apporter des pelleteries. Il prit ces bijoux, me les jeta à la figure, et me dit de ne jamais remettre les pieds dans sa maison. Les grands froids n'étaient pas encore arrivés. J'allai aussitôt à la chasse ; je tuai plusieurs mooses, dont les peaux furent préparées par ma femme pour nous faire des vêtements d'hiver, puisqu'il fallait renoncer aux couvertures et aux étoffes de laine dont les traiteurs nous avaient donné l'habitude.

Je continuai ma chasse avec un heureux succès. J'appris bientôt que M. Hanie, agent de la compagnie de la baie d'Hudson, était arrivé à Pembinah au milieu des glaces et des neiges. J'allai sur-le-champ le voir, et il me donna tout le crédit que je lui demandai : ce fut une valeur de soixante-dix peaux. Je me rendis ensuite à la rivière du Rat musqué, où je chassai tout le reste de l'hiver, tuant un grand nombre de martres, de castors, de loutres et d'autres animaux.

Vers le commencement du printemps, je fis dire à M. Hanie, par des Indiens, qu'avant réuni un nombre suffisant de fourrures, j'irais m'acquitter envers lui à l'embouchure de l'Assinneboin. Quand j'arrivai au rendez-vous, M. Hanie n'avait pas encore paru ; je m'arrêtai, pour l'attendre, en face du comptoir de M. Wells. Un vieux Français m'offrit un logement dans sa maison ; je l'acceptai, et je déposai toutes mes pelleteries à la place qu'il m'assigna pour dormir. Instruit de mon arrivée, M. Wells envoya, par trois fois, me presser de venir le voir. Enfin, je cédai aux instances de son beau-frère, et je passai la rivière avec lui.

M. Wells parut satisfait de ma visite ; il me traita avec beaucoup de politesse, m'offrant du vin et tout ce qui se trouvait dans sa maison. Je n'avais accepté qu'un peu de tabac, lorsque je vis ses Français entrer avec mes paquets de fourrures ; ils les dépo-

sèrent, à ma vue, dans la chambre à coucher de M. Wells, qui ferma la porte et prit la clef. Au même instant, sa politesse et ses prévenances commencèrent à se ralentir. Je ne dis rien d'abord, mais j'éprouvai une vive perplexité, parce que je ne pouvais supporter l'idée de ne pas m'acquitter envers M. Hanie, et de me voir privé de mon bien par violence ou sans mon consentement. Je rôdai autour de la maison, et je saisis enfin une occasion de me glisser dans la chambre à coucher pendant que M. Wells prenait quelque chose dans un coffre. Il essaya de me faire sortir, puis de me pousser à la porte ; mais j'étais trop fort pour lui.

Les choses en étant venues à cette extrémité, je n'hésitai point à m'emparer de mes paquets ; il me les arracha, je les ressaisis, et dans la lutte qui s'engagea, les sangles venant à se rompre, les peaux tombèrent éparses sur le plancher. Pendant que je les ramassais, il prit un pistolet, l'arma et le dirigea sur ma poitrine. Je restai quelques instants sans mouvement, persuadé qu'il allait me tuer, car je le voyais dans un violent accès de rage ; enfin je saisis sa main, que je détournai de ma poitrine, et tirant de mon ceinturon un grand couteau, j'en armai ma main droite sans le lâcher de la gauche. Quand il se vit à l'improviste tout à fait à ma merci, il appela d'abord sa femme, puis son interprète, et leur dit de me mettre hors de sa maison. L'interprète lui répondit : « Vous pouvez le faire tout aussi bien que moi. » Quelques Français, présents à cette querelle, lui refusèrent aussi leur assistance.

Voyant qu'il ne pouvait ni m'intimider ni me dompter, il eut recours, encore une fois, à des voies plus douces ; il m'offrit de partager avec moi, et de me laisser la moitié de mes fourrures pour les agents de la baie d'Hudson. « Vous avez toujours, me dit-il, appartenu au Nord-Ouest, pourquoi nous déserter à présent pour

la baie d'Hudson ? » Et il se mit à compter les peaux, les divisant en deux parts ; mais je lui dis que ce n'était pas nécessaire, parce que j'étais déterminé à ne pas lui en laisser une seule. « Je suis venu à vous à la dernière chute des feuilles, ajoutai-je, lorsque j'étais affamé et manquant de tout ; vous m'avez repoussé comme un chien de votre porte. Les munitions qui m'ont servi à tuer ces animaux m'ont été données à crédit par M. Hanie, et les fourrures lui appartiennent ; mais, s'il en était autrement, vous n'en mériteriez pas encore une seule. Vous êtes un lâche, vous n'avez pas même le courage d'un enfant ; si vous l'aviez eu, vous n'auriez pas dirigé votre pistolet sur ma poitrine sans me tuer. Ma vie était à votre discrétion, rien ne vous empêchait de me la prendre, rien, pas même la crainte de mes amis ; car vous savez bien que je suis étranger parmi les Indiens et que nul ne se lèverait pour venger ma mort. Vous auriez pu jeter mon corps dans la rivière comme celui d'un chien, et nul ne vous en aurait demandé compte; mais vous n'avez pas même eu l'audace de le faire. »

Il me demanda si je ne tenais pas un couteau à la main : je lui en montrai deux, un grand et un petit, en l'avertissant de prendre garde de me provoquer à m'en servir. Enfin, fatigué de cette altercation, il alla s'asseoir vis-à-vis de moi dans ce vaste appartement. Quoiqu'il fût à une assez grande distance, telle était son agitation, que j'entendais distinctement les battements de son cœur. Il resta quelque temps assis, et sortit enfin pour se promener devant sa porte : moi je ramassai mes fourrures, l'interprète m'aida à les lier ; et, les chargeant sur mon dos, j'allai passer tout contre M. Wells ; puis, les déposant dans mon canot, je traversai la rivière pour regagner la maison du vieux Français.

Dans la matinée suivante, un des commis de la compagnie du Nord-Ouest arriva du comptoir de Mouse-River, et dit, à ce qu'il paraît, à M. Wells, en apprenant ce qui s'était passé, qu'il m'en-

lèverait mes fourrures. Le traiteur voulut en vain l'en dissuader. Il était près de midi lorsque le vieux Français, portant ses regards hors de sa maison, me dit : « Mon ami, je crois que vous allez perdre encore vos fourrures ; quatre hommes bien armés se dirigent de ce côté ; leur visite, j'en suis sûr, n'a aucun motif amical. »

A ces mots, je rangeai mes paquets au milieu de l'appartement et je m'assis dessus, un piège à castor à la main. Le commis entra accompagné de trois jeunes hommes et me demanda mes fourrures. « Quel droit, lui répondis-je, avez-vous de me les demander? — Vous êtes endetté envers moi, reprit-il. — Quand ai-je emprunté quelque chose à la compagnie du Nord-Ouest sans m'acquitter à l'époque convenue ? — Il y a dix ans, me dit-il, que votre frère Wamegonabiew a reçu de moi des avances sur lesquelles il n'a remboursé que dix peaux, il me doit le reste, et je compte que vous allez me le payer. — Très bien, lui répondis-je, votre demande sera satisfaite ; mais alors vous me paierez, à votre tour, les quatre paquets de peaux de castor que nous vous avons envoyés du grand portage. Votre billet, vous le savez bien, a été brûlé à Kenukauneshewayboant, dans l'incendie de ma cabane, et vous n'avez jamais donné, ni à moi ni à aucun membre de ma famille, la valeur d'une seule épingle pour cent soixante peaux de castors.» Voyant que ce moyen ne réussissait pas, et reconnaissant en lui-même la justice de ma demande, il voulut recourir aux mesures violentes, comme M. Wells l'avait fait la veille ; mais il n'eut pas plus de succès, et il retourna au fort sans m'avoir seulement pris une peau de martre.

J'acquis alors la certitude que M. Hanie tarderait quelque temps encore à arriver ; j'allai l'attendre à Morte-Rivière, où je tuai quatre cents rats musqués. Enfin, il vint rejoindre à ce rendez-vous un autre Indien et moi. Il me raconta qu'il avait passé en plein midi, au chant de tous ses rameurs, devant le comptoir

de M. Wells, à l'embouchure de l'Assinneboin. M. Wells s'était mis à sa poursuite avec un canot bien armé. A cette vue, M. Hanie s'était fait débarquer, et, laissant tous les hommes dans son canot, s'était avancé jusqu'à une distance de vingt verges dans une prairie bien unie. M. Wells l'y avait suivi avec plusieurs hommes armés ; mais, sommé de s'arrêter à dix verges de M. Hanie, il avait fini par passer après une longue dispute.

Je racontai, à mon tour, le traitement que j'avais subi, et je remboursai mon crédit. Je traitai aussi du reste de mes pelleteries, et, le marché conclu, je reçus encore quelques présents.

Un soir, dans une longue cabane récemment construite, nous allions danser, festiner et entendre le discours d'un chef, lorsque soudain deux coups de fusil retentirent presque ensemble dans la direction de la compagnie du Nord-Ouest. Il ne s'y trouvait alors que deux Français arrivés le même jour. Les vieillards se regardèrent entre eux d'un air de doute et d'étonnement inquiet. Plusieurs dirent : « Les Français sont occupés à tuer des loups. » Eshkebukkekoosha répondit : « Je reconnais les fusils des Sioux. »

La nuit était très sombre : les jeunes gens coururent aux armes et sortirent aussitôt ; je sortis avec eux... Quelques-uns s'embarrassèrent dans des buissons ou des branches pendantes, et ne purent avancer que lentement. Moi je trouvai le sentier et marchai quelque temps le premier ; mais tout à coup une figure brune passa rapidement devant moi, et j'entendis au même instant la voix du Canard noir, qui disait : « Je suis un homme ! » J'avais souvent entendu parler de la bravoure de cet individu et je l'avais déjà vu une fois dans le village des Sioux, à la montagne Chef, marcher à notre tête lorsque nous croyions tous aller à une attaque : je résolus de le suivre dans cette circonstance.

Quand nous ne fûmes plus qu'à une portée de fusil du fort, il se mit à bondir, tantôt à droite, tantôt à gauche ; et, par un zigzag

rapide, il atteignit la porte du fort. Je suivis son exemple, et je le vis franchir l'entrée de la forteresse avec un tel élan, que la plante de ses pieds s'éleva jusqu'à près de deux verges au dessus du sol. Nous aperçûmes dans l'enceinte une maison dont la fenêtre et la porte nous laissèrent entrevoir une vive lumière. Le Canard noir portait sur les épaules une peau de bison dont la couleur sombre lui permit de passer devant la fenêtre sans être découvert par l'homme qui faisait sentinelle en dedans ; mais ma couverture blanche me trahit, et déjà la bouche d'un fusil touchait ma tête, lorsque le Canard noir saisit à bras le corps le Français effrayé, qui, me prenant pour un Siou, allait faire feu sur moi.

Le second Français, les femmes et les enfants étaient tous pêle-mêle couchés dans un coin, poussant des cris de détresse. Nous apprîmes que le plus brave des deux, celui qui montait la garde à la fenêtre, avait, peu d'instants auparavant, conduit son cheval hors de l'enceinte du fort pour le faire boire, et que ce pauvre animal avait été, dès la porte, frappé à mort par des hommes cachés tout près de là. Le Français nous avait d'abord pris pour les meurtriers de son cheval ; mais bientôt il reconnut son erreur. Nous n'avions pas même vu le corps du cheval par dessus lequel nous avions sauté en entrant. Le Français ne voulait pas quitter le fort ; mais le Canard noir, qui se trouvait allié à l'une des femmes, insista pour qu'ils vinssent tous chercher un asile dans le camp indien. Plusieurs de nos jeunes guerriers arrivèrent successivement, et nous nous décidâmes à veiller toute la nuit dans le fort.

Le lendemain matin, nous découvrîmes les traces de deux hommes qui avaient passé le Pembinah ; un détachement ennemi s'était caché sur l'autre rive. Ces deux guerriers étaient le célèbre Wahnetah, chef yanktong, et son oncle. Ils s'étaient tenus tout près de l'entrée du fort, déterminés à faire feu sur qui entrerait

ou sortirait. Leur coup avait frappé le cheval du Français, et les deux hommes avaient fui vers la rivière, bien probablement sans savoir s'ils avaient tué homme ou bête. Ces ennemis s'éloignèrent et nous restâmes en paix.

Au commencement du printemps, je me mis en marche pour un rendez-vous que m'avait donné Shagwawkosink à la dernière chute des feuilles : j'y arrivai au temps convenu, et peu après, le vieillard, seul et à pied, vint m'y chercher. Il était campé, depuis deux jours, à deux milles de distance, et son camp était abondamment pourvu de venaison fraîche ; circonstance qui me fut particulièrement agréable, car, depuis quelque temps, j'avais tué bien peu de gibier.

Je passai l'été près de lui. Shagwawkosink était devenu trop vieux et trop faible pour chasser ; mais il avait avec lui quelques jeunes hommes qui ne le laissaient manquer de rien tant qu'on pouvait trouver du gibier. A la fin de la saison nos alentours se trouvèrent épuisés ; la température était très froide et la terre profondément gelée ; mais la neige ne tombait pas ; aussi était-il devenu bien difficile de suivre les mooses ; le bruit de nos pas sur la terre durcie et sur les feuilles sèches avertissait toujours les animaux de notre approche. Cet état de choses se prolongeant, nous nous vîmes tous réduits aux pires extrémités de la faim.

La neige étant survenue, tous les hommes de notre bande, Shagwawkoosink, Wawzhekwawmaishkoon, Bapowash, Gishkauko, plusieurs autres et moi, nous allâmes, à quelque distance, former un camp de chasse pour y boucaner de la venaison. Aiskawbawis resta seul ainsi que les femmes. Nous tuâmes beaucoup de gibier, car il est très facile d'atteindre les mooses et les élans dans cette saison, lorsque la surface durcie de la neige, qui peut encore porter un homme, les prive presque entièrement de la faculté de se mouvoir.

CHAPITRE ONZIÈME

Marche guerrière. — La prairie incendiée. — Retour d'une campagne. — La loi du talion chez les Indiens. — Extrême rigueur du froid. — Une nuit en prières. — L'enfant deux fois enlevé. — Le naufrage. — Les baies bleues. — Epouvantables angoisses. — Etrange attentat d'une belle-mère sur son gendre. — Enfants scandaleusement abandonnés par leur mère. — Construction d'une chétive cabane. — La loutre. — Assaut et prise du fort William.

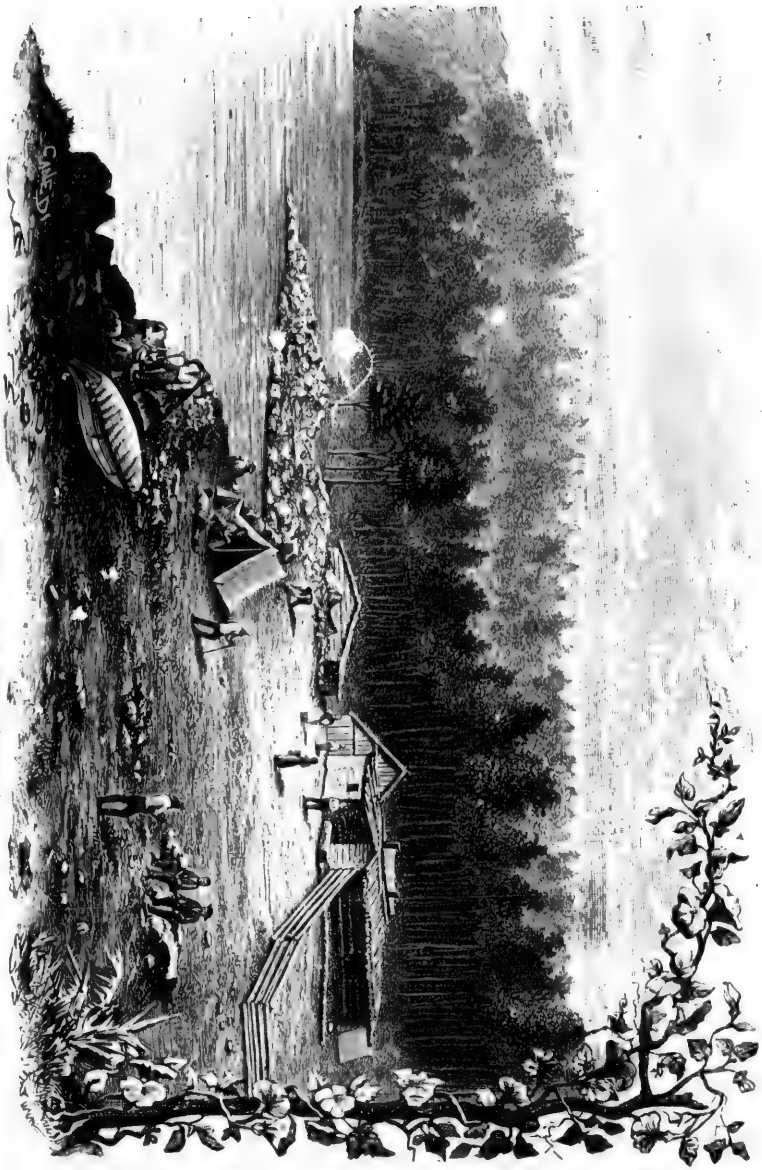
quelque temps de là les hostilités recommencèrent, mais il y avait dans notre camp beaucoup de rivalités et d'altercations. Les chefs en étaient fort mécontents et finirent par nous déclarer qu'au lieu de perdre notre temps à nous quereller et à nous égorger, nous nous mettrions en marche, dès le lendemain matin, pour le pays des Sioux. Le camp fut donc levé, mais notre corps se vit aussitôt réduit de moitié ; tout le reste retourna en arrière. La chute des feuilles était déjà fort avancée ; à deux journées de Turtle-Mountain, il survint, avec un froid très vif, un violent orage de pluie et de neige. Deux chevaux périrent, et beaucoup d'hommes furent en danger ; mais la plupart des Ojibbeways portaient sur leur dos chacun une natte d'écorce de bouleau assez grande pour couvrir trois hommes : tous s'empressèrent de venir au secours des autres guerriers, et presque tout le corps d'armée fut ainsi abrité.

Deux jours après, deux cents Assinneboins firent volte-face. A leur départ, ils furent injuriés par ceux qui persévéraient ; mais ces insultes ne parurent en rien ébranler leur résolution. La désertion par petites bandes faisait chaque jour des progrès ;

mpagne. —
u froid. —
aufrage. —
entat d'une
bandonnés
a loutre. —

ecommen-
amp beau-
Les chefs
nirent par
rdre notre
ettrions en
. Le camp
ie moitié ;
était déjà
il survint,
eige. Deux
ger ; mais
nacun une
trois hom-
tres guer-

volte-face.
évéraient ;
lution. La
progrès ;



EN FACE DU COMPTOIR DE M. WELLS (P. 201.)

209-210.

et les chefs, pour l'arrêter, placèrent à l'arrière-garde cinquante des jeunes guerriers les plus déterminés ; mais cette mesure n'eut aucun succès.

A deux journées du village que nous devions attaquer, nous n'étions plus que quatre cents, et le lendemain bien peu voulaient encore suivre Matchatogewub. Il se mit en route à l'heure accoutumée et marcha seul en avant ; mais, au terme d'un mille, voyant que personne ne le suivait, il s'assit par terre dans la prairie. De temps en temps un ou deux guerriers allaient le rejoindre ; mais, pour un qui marchait en avant, vingt, au moins, retournaient en arrière. J'étais resté dans le camp avec mon jeune beau-frère pour voir ce qui s'ensuivrait ; et lorsqu'il fut constaté que, de quatre cents hommes, vingt encore voulaient suivre leur chef, nous nous décidâmes à ce dernier parti.

A peine avions-nous fait quelques pas, que l'un des Assinneboins qui rétrogradaient mit, de propos délibéré, le feu à la prairie et cette circonstance nous détermina tous à reculer, sauf le chef et un ou deux hommes. Matchatogewub parvint jusqu'au village des Sioux et rôda à l'entour pendant un jour ou deux ; puis, se voyant découvert, il se mit à fuir sans avoir rien tenté. Les Sioux suivirent nos traces et s'avancèrent jusqu'en vue de nous, mais sans nous inquiéter, et nous rejoignîmes, sains et saufs, nos familles. Ainsi se termina cette expédition guerrière, pour laquelle on avait fait de si vastes préparatifs, et dont on attendait tant de résultats. Dans la retraite, Kemawunniskung enleva le cheval de l'Assinneboin qui avait incendié la prairie, et fustigea le coupable sans qu'il osât faire aucune résistance.

A notre arrivée à Pembinah, il y eut, selon l'usage de tous les partis revenant de la guerre, une débauche d'ivrognerie ; je m'y mêlai, mais sans un bien grand excès. Après avoir un peu bu, j'entendis un Indien plaisanter sur le fusil que m'avait brisé Wa-

megonabiew. J'avais prêté mon couteau, mais il y avait devant le feu un bâton pointu, qui venait de servir à rôtir de la viande ; je le saisis, et je courus à la cabane de Wamegonabiew ; son cheval était devant sa porte ; je lui donnai dans le flanc un coup de mon épée, en répétant à très haute voix les propos qu'avait tenus son maître en brisant mon fusil. Le cheval tomba aussitôt, mais ne mourut que le lendemain matin(1).

Je devais retourner au lac des Bois avec cinq autres guerriers. Shegwawkoosink, l'homme le plus considérable de notre petite bande, prit l'alarme et s'enfuit en canot pendant la nuit. Je ne voulus partir ni aussi tôt que lui,ni de grand matin, pour ne pas laisser croire àWamegonabiew qu'il m'eût inspiré quelque crainte. Je restai devant sa cabane jusqu'à ce que je l'eusse vu ainsi que Netnokwa ; et après avoir, sous leurs yeux, donné des poignées de main à tous mes amis, j'allai, en plein midi, rejoindre Shegwawkoosink, qui m'attendait dans les bois. Wamegonabiew ne se plaignit pas de la perte de son cheval, parce qu'un Indien attend toujours le mal pour le mal. Cela est dans les mœurs des sauvages, et l'homme qui ne sait pas se venger n'est guère estimé parmi eux. (2)

Une neige abondante et un grand froid nous surprirent au portage de Muskeeg. Les arbres se rompaient sous les frimas ; mais l'eau des marécages n'était point assez gelée encore pour nous porter, et nos canots cependant ne pouvaient pas les traverser ; en employant toutes nos forces, nous ne parvenions même plus à les faire mouvoir. Affamés et harassés de fatigue, nous nous étions assis pour délibérer sur ce qu'il y avait de mieux à faire, lorsque nous vîmes des Indiennes venir du lac des Bois, en traî-

(1) On voit combien l'esprit de vengeance est naturel à l'homme et quelle puissance il a chez les peuples que la religion et la civilisation ne contiennent pas.

(2) Que l'on compare ces mœurs avec la loi de l'Evangile, toujours si imprégnée d'indulgence et de charité, et l'on comprendra quel abîme Jésus-Christ est venu combler par son exemple et sa doctrine dans le monde païen.

nant leurs canots légers sur l'eau, la glace et la neige, qui leur montaient jusqu'aux genoux : c'étaient ma belle-mère, ma femme et celles de Shegwawkoosink et de Bapowash.

Les trois autres hommes continuèrent leur marche vers le lac, où leurs familles étaient restées. Nos femmes rirent beaucoup à nos dépens, et nous dirent qu'elles nous avaient bien moins pris pour des guerriers revenant à leur village que pour de vieilles femmes, en nous voyant assis et grelottants dans des canots que nous ne pouvions ni remuer ni traîner, et cela par crainte d'un peu d'eau et de glace. Elles nous avaient apporté du blé, de l'esturgeon et d'autres vivres. Nous retournâmes avec elles à notre dernier lieu de campement ; et, après un repos de quelques jours, nous retournâmes à la rivière Rouge, avec l'intention d'y passer l'hiver.

Il n'y avait point alors de neige sur la terre, quoique la température fût très froide, et le sol assez profondément gelé pour qu'il devînt presque impossible de tuer aucune espèce de gibier. Je chassais tous les jours sans le moindre succès, et nous étions réduits aux dernières rigueurs de la famine, lorsque enfin je rencontrai un moose. Je réussis à me glisser à sa portée, et j'allais faire feu quand le meilleur de mes chiens,que j'avais laissé exprès dans ma cabane, accourut à moi et le fit lever.Je retournai vers ma famille,et, appelant le chien auprès de la porte,je lui dis que c'était sa faute si mes enfants manquaient de vivres ; puis je le tuai, et nous le mangeâmes.

D'autres familles éprouvant les mêmes privations, les Indiens m'engagèrent à recourir au Grand-Esprit. Je dis, en conséquence, à Mezhickkonaum d'aller chercher mon tambour, et, avant de commencer mes prières et mes chants, je recommandai à tous les membres de ma famille de prendre une posture qu'il leur fût possible de garder pendant la moitié au moins de la nuit, sans plus

faire aucun mouvement jusqu'à ce que j'eusse fini. J'ai toujours reconnu mon entière dépendance d'un pouvoir supérieur et invisible ; mais cette conviction prenait plus de force dans les jours de détresse et de danger. Je me mis à prier avec ferveur, bien convaincu que mes instances s'adressaient à un être qui se plaisait à m'entendre et pouvait m'exaucer : je le priai de jeter les yeux sur les souffrances de ma famille et de la prendre en pitié. Le lendemain, je tuai un moose ; et, bientôt après, une forte neige étant arrivée,nous fûmes délivrés de la crainte d'une famine horrible (1).

L'abondance toutefois ne reparut pas encore dans nos cabanes. Dans une de mes chasses, je tombai sur la trace d'un ours : mes chiens le suivirent pendant trois jours, et je marchai presque constamment auprès d'eux ; mais ils ne l'avaient pas encore atteint. Mes mocassins et mes mitasses étaient tout déchirés ; je mourais presque de faim. Il fallut retourner à ma cabane, ne rapportant que huit faisans. Mezhickkonaum, Bapowash et les autres Indiens s'éloignèrent alors de moi, et, resté seul dans ce canton, je trouvai assez de gibier pour nourrir ma famille. Au commencement du printemps, mes amis vinrent me rejoindre, et nous retournâmes ensemble à notre village, au lac des Bois.

De grandes infortunes m'attendaient à Menauzhetaunung. J'ai oublié de rapporter un événement de quelque importance, antérieur de longtemps à l'époque de mon récit où je suis parvenu. C'était peu de temps après la mort de mon ami Peshauba ; j'étais alors à nos champs de grains, près de Morte-Rivière, lorsqu'un Ojibbeway du lac Rouge, nommé Giahgewagomo, vint, en mon absence, dans ma cabane, et enleva un de mes fils, enfant d'environ six ans.

(1) En voyant ces pauvres Indiens qui n'ont rien d'assuré pour le jour suivant, on se rappelle involontairement les vers de Racine :

Aux petits des oiseaux Il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

A mon retour, ma femme me dit ce qui s'était passé. Je courus aussitôt à la recherche du pauvre petit, et, rejoignant Giahgewagomo à une journée de distance, je pris, sans son consentement, un de ses chevaux pour ramener mon fils. Je le menaçai de ne pas laisser une autre fois une semblable entreprise sans punition.

Quatre mois plus tard, la neige couvrant la terre, à mon retour d'une chasse de toute la journée, je fus accueilli par la nouvelle d'un second enlèvement de mon fils par le même Giahgewagomo. Je ressentis une vive irritation, et, apprenant, par les hommes de ma cabane, quel cheval il montait, je choisis le meilleur des miens pour le poursuivre. Le camp des Ojibbeways avait été levé ; mais, en suivant leur trace, je les atteignis dans leur marche.

Comme je m'approchais d'eux, j'aperçus Giahgewagonmo et Nanabush qui m'épiaient à travers les buissons, un peu en arrière de leur groupe. Avant d'arriver à portée d'un coup de feu, je les interpellai à très haute voix pour qu'ils vissent bien que je les avais découverts. J'armai mon fusil, et toujours prêt à tirer, je les dépassai. Mon enfant était au milieu de la bande ; sans descendre de cheval, je l'enlevai de terre et le plaçai devant moi ; puis, tournant bride, je marchai droit aux deux Indiens. Ils étaient sortis du bois et me barraient le chemin, Giahgewagomo tenant par le licou son cheval favori.

En arrivant sur eux, je laissai mon fils seul à cheval, les rênes à à la main, et, sautant à terre, je frappai le cheval de Giahgewagomo de deux coups d'un grand couteau que j'avais apporté tout exprès. Il me mit en joue et il allait tirer lorsque, m'élançant sur lui, je lui arrachai le fusil des mains. Il me menaça de tuer mon cheval dès qu'il aurait trouvé une autre arme à feu. A ces mots, je lui présentai son fusil, en lui disant de tuer mon cheval ; mais il ne l'osa pas.

« Vous avez, lui dis-je, oublié, ce me semble, ce que je vous ai

dit il y a tantôt quatre mois, la première fois que vous avez enlevé mon fils ; mais moi, comme vous le voyez, je ne l'ai point oublié... Je suis tout disposé à vous tuer ; mais vous êtes si effrayé, que je vais vous laisser vivre, pour voir s'il vous arrivera désormais d'enlever aucun de mes enfants. »

A ces mots, je m'éloignai : mes amis pouvaient à peine croire que j'eusse tué son cheval ; mais ils ne me blâmèrent pas. Giahgewagomo lui-même ne le trouva pas mauvais, du moins je n'ai jamais entendu dire qu'il s'en plaignit ; et, de ce jour, il cessa tout à fait de me molester. (1)

A peine arrivé à Menauzhetaunung, je me mis à défricher un champ ; mais le mauvais vouloir des Indiens à mon égard, envenimé sans doute par les manœuvres d'Aiskawbawis, devint si intolérable, que je me décidai à les quitter. Comme j'allais partir, un fâcheux accident vint arrêter mes projets. J'étais monté sur un grand arbre, pour en couper les branches, et les ayant presque toutes jetées à terre, je voulus grimper plus haut pour en abattre la cime ; mais quelques-unes des branches supérieures allèrent toucher la cime d'un autre arbre, et le contre-coup relança contre ma poitrine la tige que j'avais coupée. Tombé d'une grande hauteur, je restai longtemps évanoui, et quand je repris mes sens, ma voix ne put se faire entendre. Il me fallut quelque temps pour que les Indiens comprissent, par mes signes, que je désirais de l'eau. Je tombai trois fois en faiblesse, en essayant de regagner ma cabane.

Plusieurs de mes côtes étaient rompues, et il se passa bien des jours avant qu'il me fût possible de marcher sans appui. Le doc-

(1) On voit par de tels exemples combien sont à plaindre les hommes qui vivent en dehors de toute civilisation, sans lois, sans tribunaux, sans force publique, à la merci de quiconque veut entreprendre de les piller et même les mettre à mort. Voilà dans quel état vivaient nos ancêtres : les Gaulois, jusqu'à l'époque où les Romains, d'une part, et très spécialement les missionnaires de l'Évangile, de l'autre, transformèrent de fond en comble notre pays en y introduisant la civilisation et la religion.

teur Mac-Laughlin, traiteur au lac de la Pluie, instruit de mon état, envoya M. Tace me chercher pour me conduire à sa maison au lac du Poisson blanc. Pendant longtemps, je vomis du sang, et à chaque mouvement j'éprouvais dans l'intérieur du corps une sorte de chaleur liquide. Au lac de la Pluie, je fus traité avec beaucoup d'attention et de bienveillance par M. Tace et les autres *gentlemen* de la compagnie du Nord-Ouest. Vers la fin de l'hiver suivant, je me sentis mieux ; mais quand le printemps ramena les chaleurs, je retombai malade et me retrouvai hors d'état de chasser.

En remontant, au printemps, les longs rapides de la rivière du lac de la Pluie, nos canots sombrèrent. Je pus heureusement nager jusqu'au bord avec mes enfants sur le dos. Le canot de M. Tace sombra aussi, et tous les hommes furent également sauvés. Peu de jours après cet accident, nous arrivâmes au comptoir du docteur Mac-Laughlin. Ce gentleman me donna dans sa maison un appartement où mes enfants me soignèrent pendant quelque temps. On me fournissait tout ce qui m'était nécessaire, et le docteur voulait me garder auprès de lui pendant une année entière ; mais j'éprouvais toute la tristesse de l'isolement, et je résolus de retourner au lac des Bois, où ma femme était restée. J'espérais qu'il ne serait plus question des tracasseries qu'Aiskawbawis m'avait suscitées.

Ma réception ne fut pas telle que je l'aurais désirée ; cependant je restai dans le village jusqu'à ce que le grain fût semé. Nous allâmes ensuite récolter et sécher les baies bleues (1), qui abondent dans cette contrée. Puis vint la récolte du riz sauvage et ensuite celle du blé, qui remplirent tout notre été.

Quelque temps après la chute des feuilles, je retombai malade encore ; je ne pouvais pas me rétablir des suites de mes fractures.

(1) Sorte de groseilles.

Sur ces entrefaites, une épidémie se propagea parmi les Indiens. J'étais un jour couché dans ma hutte, hors d'état de marcher et même de me tenir debout; les femmes travaillaient dans le champ, lorsque ma belle-mère, rentrant à l'improviste, un hoyau à la main, se mit à m'en frapper sur la tête. J'étais incapable de lui opposer une grande résistance, et ne l'essayant même pas, je tâchai de me familiariser avec l'idée de la mort. Je croyais toucher à mes derniers instants, mais cette femme s'arrêta tout à coup sans motif apparent, et comme j'avais mis ma tête sous ma couverture pour parer les coups, je fus moins blessé que je ne l'avais craint.

J'ai su depuis que ma belle-mère, travaillant dans la plaine, s'était mise soudain à pousser des cris au souvenir de ses enfants ; on lui avait dit que j'étais l'auteur de leur mort, et elle avait été assez simple et assez peu charitable pour le croire. Connaissant ces détails, je fus moins irrité de ses mauvais traitements que je ne l'aurais été en toute autre circonstance. Sa conduite dure et malveillante envers moi, imitée par ma femme, se manifestait chaque jour davantage. C'était, jusqu'à un certain point, la suite des maux qui,en affaiblissant ma santé,m'avaient mis hors d'état de subvenir aussi abondamment qu'autrefois à la subsistance de ma famille. Mais, malgré le découragement et les peines de ma condition, je recouvrai peu à peu mes forces, et, au bout de quelque temps, je pus accompagner des Indiens qui se rendaient auprès d'un traiteur.

Je m'embarquai avec mes enfants dans un petit canot ; ma femme et ma belle-mère nous suivaient dans le grand canot chargé de nos bagages et de nos provisions. Le premier jour, je laissai les femmes en arrière, m'empressant, avec d'autres Indiens, d'arriver au lieu où nous devions camper. Je coupai et je plantai en terre quelques pieux pour ma cabane ; mais les femmes n'arri-

vaient pas, et je n'avais ni nattes ni provisions. Le lendemain, j'eus honte d'avouer aux Indiens que je n'avais rien à manger, et je laissai mes enfants crier, tant ils avaient faim. Le même amour-propre m'empêcha de camper avec mes compagnons.

Je présumais que ma femme avait voulu me quitter, et je n'avais aucun motif de supposer q. elle changeât d'avis et vînt immédiatement me rejoindre. Je partis donc le premier, et, m'arrêtant au delà de l'endroit où les autres devaient camper, je tuai un cygne que mes enfants mangèrent. Le temps devenait bien froid, et j'avais un long trajet à parcourir ; mais je craignais surtout d'être surpris par les Indiens. Je fis coucher mes enfants dans le fond du canot, et je les couvris de mon mieux d'une peau de bison. Le vent soufflait avec une violence toujours croissante ; les vagues entrèrent dans ma frêle embarcation ; l'eau gela sur les bords, et mes enfants mouillés eurent beaucoup à souffrir. J'étais, moi aussi, tellement saisi par le froid, que, pouvant à peine gouverner mon canot, je le laissai briser sur un écueil très près de l'endroit où je voulais aborder.

Par bonheur, l'eau n'était profonde ni autour de l'écueil, ni depuis là jusqu'au rivage, et, brisant la glace qui n'était pas encore épaisse, je pus porter mes enfants jusqu'à terre. Là je craignis de mourir de froid avec eux. Mon bois pourri était mouillé, je n'avais aucun moyen de nous sécher ; mais, en vidant ma poudrière, je trouvai, au milieu de la masse de poudre, quelques grains que l'eau n'avait pas atteints. J'allumais du feu, et nous fûmes sauvés. Le lendemain, M. Sayre, dont le comptoir n'était pas éloigné, apprit ma situation ou du moins fut informé par les Indiens que je m'étais égaré, et mit à ma recherche plusieurs hommes, qui m'aidèrent à gagner son comptoir. Je pris un crédit chez lui pour ma famille entière, car je ne savais pas si ma femme ne viendrait pas tôt ou tard me rejoindre.

Le chef de cette contrée, dont j'avais, au préalable, obtenu la permission de chasser dans un petit canton choisi, et la promesse que nul des siens n'y chasserait sur mes brisées, tenta de me dissuader d'aller passer ainsi l'hiver dans la solitude. Je devais, disait-il, ou rester près des Indiens ou prendre une seconde femme.(1) Mes enfants se trouvaient trop jeunes pour pouvoir m'être utiles ; ma santé n'était pas bien raffermie, et il y avait, ajoutait-il, beaucoup d'imprudence à vivre seul pendant cet hiver. Mais je ne voulus point écouter ses avis.

Je n'étais disposé alors ni à rester avec les Indiens ni à me choisir une seconde femme ; je me mis donc à tracer un sentier vers mon quartier d'hiver. J'y traînai d'abord tout ce que je possédais, et j'y conduisis mes enfants dans un second voyage. Ma fille Marthe avait alors trois ans et mes autres enfants étaient bien petits encore. En trois jours, je parvins à mon cantonnement; mais bientôt je me vis réduit à une extrême détresse dont une médecine de chasse me délivra.

Je n'avais pas de nattes pour ma cabane; il fallut donc en élever une avec des perches et de longues herbes. Je préparai des peaux de moose ; je fis moi-même mes raquettes à neige, mes mocassins et mes mitasses, ainsi que ceux de mes enfants. Je coupai le bois, je préparai nos repas ; mais tous ces soins domestiques m'empêchèrent plus d'une fois d'aller à la chasse, et le manque de provisions se fit sentir de temps en temps. Pendant la nuit, je travaillais dans ma cabane ; au point du jour, j'allais chercher le bois et je me livrais aux autres détails extérieurs ; quelquefois je réparais

(1) Quelles mœurs! Une femme qui abandonne son mari parce que la maladie s'est abattue sur lui ; un mari à qui l'on conseille de prendre une autre femme du vivant de la première ; des malheureux livrés à toutes les rigueurs du froid et de la faim par la faute de leurs proches; un pareil spectacle fait frémir. Combien surtout les enfants de nos pays doivent s'estimer heureux et bénir la Providence en songeant qu'il y a de pauvres petites créatures de leur âge qui ont déjà tant souffert ! Relativement à la polygamie, il est à remarquer qu'elle est à peu près universelle chez les sauvages.

mes raquettes à neige ou mes vêtements et ceux de mes enfants. Pendant la plus grande partie de l'hiver, je ne donnais, chaque nuit, que bien peu d'instants au sommeil.

Je menais encore cette vie au printemps, lorsqu'un jeune homme, nommé Sebiskhkgunna (jambes fortes), vint me visiter : c'était le fils de Wawzhekwawmaishkoon, mort depuis peu. Comme tous ses amis campés à une faible distance de moi, il se trouvait dans un état fort misérable. Mes chiens étaient assez bien dressés pour pouvoir traîner la moitié d'un moose : je les lui confiai avec une forte charge de viande, en l'invitant à amener près de moi tous ses compagnons. Trois jours après, ils arrivèrent ; quoique leur faim eût été apaisée par mes provisions, ils étaient d'une faiblesse extrême et il est probable qu'ils seraient tous morts s'ils ne m'avaient pas trouvé.

Le printemps approchait, et nous retournâmes au lac des Bois, qui pourtant était encore glacé quand nous atteignîmes ses bords. Me tenant debout sur la grève avec mes compagnons, je vis de loin venir une loutre sur la glace. J'avais souvent entendu dire aux Indiens que l'homme le plus robuste ne saurait, sans armes, tuer une loutre. Peshauba et d'autres hommes aussi vigoureux que bons chasseurs me l'avaient affirmé ; mais j'en doutais encore, et je voulus tenter l'expérience. Je pris la loutre ; pendant plus d'une heure, j'épuisai tous mes efforts à vouloir la tuer. Je la battis, je lui donnai des coups de pied ; je sautai dessus, mais toujours en vain. J'essayai de l'étrangler avec mes mains, mais elle finissait, en se raccourcissant le cou, par reprendre un peu de respiration à travers mes doigts, et il fallut enfin reconnaître que, sans armes, j'étais hors d'état de la tuer.

Il y a d'autres petits animaux, faibles en apparence, dont la vie est aussi dure. Une fois, dans une expédition de guerre, j'avais

voulu, par bravade, tuer un putois avec mes mains nues, et j'avais failli perdre les yeux à cette lutte. Un fluide qu'il me lança à la figure me causa une douloureuse inflammation, et ma peau fut enlevée. La grue blanche est également dangereuse si l'on s'en approche trop près ; elle vous administre des coups de bec qui peuvent donner la mort.

Après avoir tué cette loutre, je me mis à la poursuite d'un ours. Je possédais alors trois chiens, dont l'un fort jeune encore, et d'excellente race, m'avait été donné par M. Tace. Je l'avais laissé dans ma cabane, mais il trouva moyen de s'échapper, me rejoignit, dépassa bientôt les autres chiens et s'élança droit à la tête de l'ours.Cet animal, furieux, le tua sur le coup, le prit dans ses dents et le porta ainsi pendant plus d'un mille, jusqu'à ce qu'il fût atteint lui-même et terrassé.

Le printemps est presque toujours fort avancé lorsque le lac des Bois perd entièrement sa croûte de glace ; quand j'arrivai dans notre village avec le fils de Wawzhekwawmaishkoon, les Indiens y étaient depuis longtemps affamés. J'avais rempli mon canot de vivres, que je m'empressai de leur distribuer. Le lendemain de mon retour, ma femme arriva aussi avec sa mère ; elle se mit à rire en me voyant et revint vivre avec moi, comme auparavant. Shekwawkoosink et Aiskawbawis se trouvaient là tous les deux aussi, toujours malveillants à mon égard ; mais je me fis une loi de ne jamais paraître m'apercevoir de leurs mauvais procédés,continuellement renouvelés.

Vers le temps des travaux de culture, les traiteurs de la compagnie du Nord-Ouest envoyèrent des messages avec des présents à tous les Indiens, pour les inviter à se joindre à une attaque contre l'établissement de la compagnie de la baie d'Hudson à la rivière Rouge. Ces querelles entre hommes de même race me semblèrent dénaturées, et je ne voulus pas y prendre part,quoique,

ayant trafiqué longtemps avec la compagnie du Nord-Ouest, je me considérasse, en quelque sorte, comme lui appartenant. Beaucoup d'Indiens se rendirent à cet appel ; bien des cruautés et bien des meurtres se commirent. Du côté du Nord-Ouest étaient un grand nombre de combattants, parmi lesquels un nommé Grant se distingua comme chef de bande ; plusieurs hommes de la baie d'Hudson furent tués en plein combat, d'autres se virent massacrés après avoir été faits prisonniers.

Un M. Macdonald ou Macdolland, que l'on disait gouverneur pour la baie d'Hudson, tomba dans les embûches que lui avait tendues Harshield, commis du Nord-Ouest. Cet homme fit entrer son prisonnier dans un canot avec quelques Français et un métis, auxquels il donna ordre de le tuer et de le jeter à l'eau. A quelque distance, le métis, nommé Maveen, voulut le mettre à mort ; les Français n'y consentirent pas, et il fut abandonné sur une petite île rocailleuse, sans espoir d'en sortir ni de pouvoir y prolonger sa vie ; heureusement des Indiens Muskegoes le découvrirent et le remirent en liberté. A cette nouvelle, Harshield maltraita les Français qui avaient négligé de tuer le gouverneur lorsqu'il était en leur pouvoir ; d'autres hommes furent détachés à sa poursuite. Pris une seconde fois, il fut livré aux métis et à un ancien soldat blanc, dont le caractère, bien connu par sa cruauté, détermina le choix. Ces deux hommes le massacrèrent avec des circonstances trop barbares pour être rapportées ici.

Quand l'établissement de la rivière Rouge fut réduit en cendres et la compagnie de la baie d'Hudson chassée de la contrée, les Indiens et les métis de la compagnie du Nord-Ouest allèrent occuper un endroit nommé Sahgiuk, à la sortie du lac Winnipeg ; là ils devaient repousser par les armes tout agent de la baie d'Hudson qui tenterait de pénétrer, par cette voie, dans le pays. Bapowash, mon beau-frère, s'ennuya enfin d'y demeurer, et revint

seul à notre village, où j'étais resté, refusant de prendre parti dans cette querelle. Sur sa route, il rencontra un nouveau Macdolland, de la compagnie de la baie d'Hudson, se dirigeant vers l'intérieur du pays avec M. Bruce, son interprète ; ce dernier, mieux instruit de l'état des choses, ressentait de vives craintes, mais ne pouvait les faire partager à son compagnon. M. Bruce, qui connaissait Bapowash, feignit d'appartenir à la compagnie du Nord-Ouest, et se fit bien expliquer par lui tout ce qui s'était passé. Convaincu enfin de la vérité, M. Macdolland consentit à retourner sur ses pas, et cette rencontre sauva probablement les deux blancs.

Ce Macdolland vint me voir ensuite à Menauzhetaunung, et comme je lui confirmai le récit de Bapowash, il se rendit, en toute hâte, au saut de Sainte-Marie, où il rencontra lord Selkirk, qui venait régler les affaires des deux compagnies rivales.

Pour moi, je menai, pendant l'été, une vie paisible comme d'ordinaire,tantôt à la chasse, tantôt travaillant à nos champs de blé, récoltant le riz sauvage ou m'occupant de pêche. En revenant des rizières, je m'arrêtai sur une petite île, en remontant vers le lac de la Pluie pour chasser un ours dont je connaissais la tanière. Très tard dans la nuit, après avoir tué mon ours, comme je me reposais fort tranquillement dans ma cabane, je fus surpris d'entendre à ma porte une voix que je reconnus aussitôt pour celle de M. Harshield ; je compris bientôt qu'il était à la recherche de quelqu'un. Ayant découvert de loin une lumière, il avait supposé qu'elle brillait dans le camp de lord Selkirk, et il s'était glissé jusqu'à ma cabane avec toutes les précautions d'un guerrier indien, car j'aurais dû entendre son approche.

Il ne me fit point part, sur-le-champ, de son projet de tuer Selkirk ; mais je connaissais trop bien, et lui et ses compagnons, pour avoir de la peine à découvrir ses intentions. Je compris à merveille

aussi dans quel but il essayait, avec beaucoup d'adresse, de me déterminer à le suivre au lac de la Pluie. Voyant enfin que ses insinuations et ses demi-confidences manquaient leur but, il m'avoua hautement sa résolution de tuer lord Selkirk partout où il le rencontrerait ; puis il appela ses canots et me les fit voir : chacun d'eux portait dix hommes vigoureux, résolus et bien armés. Il revint encore à la charge auprès de moi, mais je résistai à toutes ses tentatives.

Après m'avoir quitté, il se rendit au lac de la Pluie, au comptoir de M. Tace ; ce dernier, moins enclin que lui à des mesures violentes, l'engagea à retourner immédiatement dans son pays. Je ne sais quels arguments employa M. Tace ; mais, deux jours après, M. Harshield se dirigea vers la rivière Rouge, laissant caché dans les bois le soldat qui, l'année précédente, avait concouru, avec Maveen, au meurtre du gouverneur. Nous ne sûmes pas bien quelles instructions avaient été données à cet homme ; il paraît que le séjour des bois ne fut pas de son goût, car il revint au fort quatre jours après.

Sur ces entrefaites, lord Selkirk avait pris le fort William, que tenait alors M. Mac Gillivray pour le Nord-Ouest. De là il envoya un officier avec quelques troupes prendre possession du comptoir de M. Tace, où l'on trouva le soldat qui avait tué le gouverneur Macdolland. Cet homme fut envoyé à Montréal avec quelques autres qui avaient tenté un soulèvement après la reddition du fort William. J'ai entendu dire, depuis, qu'il avait été pendu.

Vers ce temps, je pris la résolution de quitter le pays des Indiens pour les Etats. La mauvaise volonté excitée contre moi par Aiskawbawis parmi les Indiens, et surtout dans la famille de mon beau-père, me livrait à de continuels désagréments. M. Bruce, que je rencontrai alors, me donna des renseignements utiles et de bons avis. Il avait beaucoup voyagé et vu bien plus d'hommes blancs

que moi. Ses récits m'encouragèrent. La guerre de 1812 était alors terminée, et je ne prévoyais plus aucun obstacle insurmontable à mon retour vers ma terre natale.

J'avais du riz sauvage en abondance et une bonne récolte de blé. Comme je voulais me rendre au lac de la Pluie pour y passer l'hiver, M. Bruce, qui allait suivre la même direction, consentit à prendre vingt sacs de mon blé, et je me mis en route avec ma famille. A peu de distance du comptoir de la Pluie, où je croyais trouver M. Tace, car j'ignorais encore les derniers changements, je rencontrai le capitaine dont j'ai parlé plus haut, qui se nommait Tussenon. Il me témoigna beaucoup d'égards et le regret de ne pouvoir me faire aucun présent, parce que tous les objets trouvés dans les magasins du Nord-Ouest étaient déjà distribués aux Indiens.

Après plusieurs entretiens, il réussit à me convaincre que, dans cette querelle, le bon droit était du côté de la compagnie de la baie d'Hudson, ou plutôt que c'était elle qui agissait avec la sanction du gouvernement britannique. Il me promit de faciliter mon retour aux Etats, et à force de riches présents, de bons traitements, de belles promesses, il me fit enfin consentir à le guider avec ses troupes vers le comptoir de la compagnie du Nord-Ouest, à l'embouchure de l'Assinneboin. L'hiver commençait à se faire sentir ; mais le capitaine Tussenon dit que son parti ne pouvait pas vivre auprès du lac de la Pluie, et qu'il était nécessaire de partir sur-le-champ pour la rivière Rouge.

Je marchais avec vingt hommes à l'avant-garde ; nous gagnâmes Begwionusko-Sahgiegun (le lac des Joncs) d'où les chevaux furent renvoyés. Le capitaine vint nous y joindre avec cinquante hommes. Là nous préparâmes des raquettes à neige. Shegwawkoosink, Mezhickkonaum et d'autres Indiens furent engagés pour nous accompagner comme chasseurs. Nous avions beaucoup

de riz sauvage, et nous nous trouvions ainsi assez bien pourvus de vivres ; mais ce trajet à travers la prairie était fort long sur une neige épaisse : quand la viande vint à manquer, il se manifesta parmi les soldats quelques dispositions à la mutinerie ; cependant aucune difficulté sérieuse n'éclata. Le quarantième jour après notre départ du lac de la Pluie, nous arrivâmes à la rivière Rouge, et le fort de l'embouchure du Pembinah fut occupé sans résistance; car il ne renfermait qu'un petit nombre de femmes et d'enfants avec quelques vieillards français.

De Pembinah, où je laissai mes enfants, nous allâmes en quatre jours à l'Assinneboin, à dix milles au dessus de son embouchure, après avoir passé la rivière Rouge à peu de distance de ce point. Là, Begwais, l'un des principaux chefs des Ojibbeways, vint nous rejoindre avec douze jeunes hommes. Notre capitaine gouverneur, qui faisait partie de l'expédition, semblait fort embarrassé des moyens de réduire le fort de la compagnie du Nord-Ouest, à l'embouchure de l'Assinneboin ; il savait cependant que douze hommes au plus étaient chargés de sa défense.

On tint conseil avec Begwais, dont l'avis fut de marcher au fort. Cette démonstration, à son avis, devait suffire pour faire mettre bas les armes. Lorsque le capitaine Tussenon m'avait engagé au lac de la Pluie, je lui avais dit que je le conduirais de cet endroit à la porte de la chambre à coucher de M. Harshield ; et, me trouvant en état de remplir ma promesse, je fus mortifié de voir qu'on ne tenait nul compte de moi dans ces conférences.

La nuit, comme nous étions fort près de la place, je fis part de mes griefs à Loueson-Nowlan, interprète qui connaissait bien le pays, et avait dans le fort un frère de demi-sang, commis de M. Harshield. Couchés auprès d'un feu qui ne servait qu'à nous deux,nous tombâmes d'accord que seuls nous pourrions surprendre et enlever le fort ; nous résolûmes de tenter l'aventure, mais nous

confiâmes nos projets à quelques soldats qui nous suivirent. Il n'y avait ni collines, ni buissons pour couvrir notre approche ; mais la nuit était obscure et si froide, que nous ne devions pas craindre, de la part de nos ennemis, une vigilance bien active. Nous fîmes une échelle à la manière indienne avec un tronc d'arbre dont les racines des branches furent taillées pour recevoir nos pieds : nous l'appliquâmes contre le mur, d'où nous parvînmes dans l'intérieur sur le toit de la forge, et de là nous descendîmes à terre l'un après l'autre en silence ; puis nous commençâmes à chercher nos ennemis, en ayant grand soin de placer deux ou trois hommes bien armés aux portes des chambres occupées, pour empêcher toute réunion et tout moyen de concerter une résistance.

Nous ne découvrîmes pas avant le jour la chambre à coucher de Harshield. Quand il nous vit dans le fort, il s'élança sur ses armes et voulut résister ; mais nous nous rendîmes facilement maîtres de lui. Il fut lié d'abord, et comme il vociférait des injures, le gouverneur, qui venait d'arriver avec le capitaine, nous ordonna de le jeter dans la neige pour le calmer. Le temps étant trop froid pour qu'on pût l'y laisser sans danger d'être gelé, on ne tarda pas à le faire rentrer, et il fut placé près du feu.

En me reconnaissant parmi ceux qui l'entouraient, il comprit que j'avais servi de guide et il me reprocha vivement mon oubli des faveurs dont il prétendait m'avoir comblé. Je lui reprochai, à mon tour, les meurtres qu'il avait commis sur ses amis et sur des hommes de sa couleur, et je lui dis que ses meurtres et ses crimes nombreux m'avaient décidé à marcher contre lui. « Lorsqu'à la dernière chute des feuilles, ajoutai-je, vous êtes venu à ma cabane, si je vous ai traité avec bonté, c'était parce que je ne voyais pas vos mains souillées du sang de vos parents ; je ne voyais pas les cendres des maisons de vos frères que vous avez fait brûler à la rivière Rouge. » Malgré ces justes reproches, il continua à m'in-

jurier ainsi que les soldats et toutes les personnes qui s'approchaient de lui.

De tous les captifs faits dans ce comptoir, on ne garda que trois hommes en prison ; M. Harshield, le métis Maveen compromis dans le meurtre du gouverneur de la baie d'Hudson, et un commis. Les autres s'éloignèrent sans être inquiétés. Joseph Cadotte, le demi-frère de Nowlan, présenta une apologie très humble et très soumise de sa conduite ; il promit, si l'on voulait le relâcher, de se rendre à son canton de chasse pour ne plus se mêler en rien des affaires des traiteurs : on le mit donc en liberté. Mais, au lieu de tenir sa parole, il partit aussitôt pour le comptoir de Mouse-River, où il réunit quarante métis, avec lesquels il revint pour reprendre la place. Il n'osa pas toutefois venir jusqu'à nous ; il s'arrêta à un mille de distance et y resta campé quelque temps.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Arrivée de Selkirk. — Terribles rivalités. — Crime sur crime. — Morts de faim. — En face de l'ennemi. — Lutte atroce. — Péripéties imprévues. — Intolérable persécution. — Horrible guet-apens. — Les suites d'une infâme agression. — Nouvelles scélératesses. — Protection providentielle.

Au bout de vingt jours, j'allai rejoindre ma famille à Pembinah, et je me mis, avec Wagetote, à chasser les bisons dans la prairie. On me dit alors que la plupart des métis du pays étaient enragés contre moi, à cause du parti que je venais de prendre contre la compagnie du Nord-

Ouest ; quelques personnes m'avertirent même qu'on en voulait à mes jours. Je répondis qu'il fallait tomber sur moi pendant mon sommeil, qu'autrement je ne craignais rien. On rôda plusieurs fois autour de moi avec l'intention de me tuer ; mais j'échappai à tout danger.

Je passai le reste de l'hiver avec les Indiens, et au printemps je retournai à l'Assinneboin. Lord Selkirk arriva, vers le même temps, du fort William. Peu de jours après, M. Cumberland et un autre commis de la compagnie du Nord-Ouest passèrent en canot, remontant la rivière : comme ils ne s'arrêtaient point au fort, lord Selkirk détacha un canot à leur poursuite ; ils furent pris et incarcérés.

Les employés du comptoir de Mouse-River, appartenant à la compagnie du Nord-Ouest, descendirent alors la rivière ; mais effrayés d'avoir à passer devant le fort, ils firent halte et campèrent à peu de distance en deçà. Les Indiens des cantons éloignés, qui n'avaient point entendu parler des troubles et des changements survenus, commencèrent alors à s'assembler ; ils manifestèrent une grande surprise de ne pas trouver leurs anciens traiteurs en possession du fort.

Vers le commencement de l'été, on publia une lettre du juge Codman, qui offrait deux cents dollars de récompense à qui prendrait et livrerait trois métis gravement compromis dans les derniers troubles ; c'étaient Grant, principal chef des mécontents du Nord-Ouest, Joseph Cadotte et un naturel. Tous furent pris par des gens de notre fort, accompagnés de l'interprète Nowlan ; mais on les relâcha sur leur promesse de se représenter à l'arrivée du juge Codman. A peine était-on rentré au fort, que l'indigène vint se rendre, et annonça que Grant et Cadotte avaient pris la fuite dès que Nowlan et les siens avaient eu le dos tourné. Ils s'étaient rendus chez les Assinneboins, d'où ils ne revinrent que lorsqu'on les

envoya prendre pour les traduire devant la cour. L'homme qui s'était rendu de bonne grâce obtint son pardon.

Lord Selkirk attendait depuis longtemps l'arrivée du juge chargé de prononcer sur le sort des accusés de crimes capitaux et d'arbitrer les prétentions des compagnies rivales. Son impatience devenant chaque jour plus vive, il expédia pour Sahgiuk un exprès avec des vivres, des présents et l'ordre de poursuivre sa route jusqu'à ce qu'il eût rencontré le juge. A l'un des comptoirs de la compagnie du Nord-Ouest, au delà de Sahgiuk, cet homme fut fait prisonnier et rudement battu par un agent de la compagnie nommé Black ; mais le juge étant arrivé sur ces entrefaites, Black et un autre commis, nommé Mac-Cloud, prirent la fuite et allèrent se cacher parmi les Indiens. Quand le juge Codman les envoya chercher de la rivière Rouge, on ne put les trouver.

L'instruction judiciaire dura longtemps : beaucoup de prisonniers furent successivement relâchés ; mais M. Harshield et le métis Maveen furent chargés de chaînes et plus étroitement gardés. Le juge avait sa tente à égale distance entre notre fort et le camp de la compagnie du Nord-Ouest : c'était probablement pour ne paraître partial en faveur de personne.

Un matin, comme je me tenais sur la porte du fort, je vis le juge, grand et gros personnage, venir à moi accompagné de M. Mackenzie, d'un métis nommé Cambell, et d'un vieil Indien Naudoway. Ils entrèrent dans le fort, allèrent de chambre en chambre, et parvinrent enfin dans la pièce où se tenait Selkirk. Cambell suivit le juge, et, tenant un papier d'une main, posa l'autre sur l'épaule de Selkirk, en disant quelques mots que je ne compris pas. Il s'ensuivit une longue discussion entièrement inintelligible pour moi; mais je remarquai que M.Mackenzie et Cambell se tenaient près de là toute la journée. Vers la nuit, Nowlan me dit que le juge avait condamné la compagnie du Nord-Ouest à une

amende considérable, je ne sais si c'était trois cents ou trois mille dollars, et que lord Selkirk était relevé de ses arrêts. M. Mackenzie et Cambell partirent alors : les agents de la compagnie de la baie d'Hudson les insultèrent vivement sur leur passage. Le juge resta à dîner avec lord Selkirk.

On parla beaucoup de la paix entre les Sioux et les Ojibbeways. Le colonel Dickson aimait à dire que les Sioux ne seraient pas les premiers à violer le traité, parce qu'ils n'oseraient rien faire sans son consentement. Or, un jour, précisément comme il s'en vantait, survint un chef d'Ojibbeways avec quarante hommes portant des flèches ensanglantées, arrachées des corps de leurs compagnons, [illegible]lement tués par les Sioux, auprès d'un comptoir qui appar[illegible]it à M. Dickson lui-même. Cet événement diminua pendant quelque temps son assurance.

Lord Selkirk, à son tour, réunit tous les Indiens vers le même temps et leur distribua beaucoup de tabac, de liqueurs fortes et d'autres présents, en leur adressant un de ces discours longs et paternels, si communs dans les assemblées indiennes.

Les Indiens répondirent à ses paroles de paix par les promesses et les protestations d'usage ; et, au moment de s'éloigner du fort, dans la même soirée, ils volèrent tous les chevaux de lord Selkirk et de son parti. Le matin, pas un cheval ne restait, et la plupart des Indiens avaient disparu.

La chute des feuilles était si avancée, que je ne pouvais retourner, cette année, aux Etats. Lord Selkirk, ayant peut-être entendu dire quelque chose de mon histoire, s'intéressa à ma personne. Il s'informa des événements de ma vie, et je lui en racontai les détails, particulièrement la part que j'avais eue à la surprise du fort. Le juge Codman, qui était aussi resté, parla souvent de moi à lord Selkirk. « Cet homme, dit-il, a guidé notre parti du lac des Bois jusqu'ici, dans la saison d'hiver ; il a puissamment contri-

bué à la prise du fort : sa fatigue a été grande, il a exposé sa vie, et tout cela pour quarante dollars. Vous ne pouvez pas faire moins que de doubler cette somme, et de lui assurer une rente de vingt dollars par an, sa vie durant. » Lord Selkirk le voulut bien.

Lord Selkirk ne put quitter l'embouchure de l'Assinneboin aussi tôt qu'il l'avait désiré. La compagnie du Nord-Ouest avait envoyé sur son passage, pour lui tendre des embûches, quelques Indiens et plusieurs de ses agents, déguisés en Indiens. Au nombre de ces derniers, se trouvait un certain Sacksayre. A cette nouvelle Selkirk crut devoir dépêcher le colonel Dickson, pour réclamer une escorte de cent Sioux ; ce ne fut qu'après leur arrivée qu'il osa se mettre en route. Sorti du fort pendant la nuit, il alla rejoindre Dickson à Pembinah.

Il était porteur d'une lettre écrite par lui-même, pour moi et en mon nom, à mes amis des Etats : je leur rappelais les particularités les plus saillantes de mes premières années. Il avait fait tous ses efforts pour me persuader de le suivre, et j'y étais assez disposé ; mais je croyais encore que la plupart de mes proches avaient été massacrés par les Indiens. S'il en survivait quelques-uns, une aussi longue absence devait nous avoir rendus, sous tous les rapports, étrangers les uns aux autres. Il me proposait aussi de m'emmener avec lui en Angleterre ; mais j'avais mes affections parmi les Indiens, et ma cabane était sur leurs terres. J'y avais passé une grande partie de ma vie ; il était trop tard pour former de nouvelles liaisons. Cependant il envoya encore six hommes me chercher au lac des Bois, où j'étais arrivé après la récolte du grain, l'automne étant déjà fort avancé. Au commencement de l'hiver, j'allai au lac Begwionusko, et de là, quand la neige fut tombée, à la chasse des bisons dans la prairie.

Les Indiens arrivèrent un à un dans ces parages, et nous finîmes par former une bande considérable que la faim ne tarda pas à faire

souffrir. L'hiver fut très dur, et nos souffrances devinrent de plus en plus intolérables. Une jeune femme fut la première à mourir de faim ; bientôt après, son frère fut atteint d'une sorte de délire qui précède la mort dans cette extrémité d'épuisement : en cet état, il s'éloigna de la cabane de ses parents affaiblis et désespérés. Lorsque je revins de la chasse, très tard dans la soirée, ils ignoraient ce qu'il était devenu : je sortis du camp vers le milieu de la nuit, et, suivant ses traces, je le trouvai, à peu de distance, mort dans la neige.

Tous les hommes encore en état de marcher se décidèrent à aller à la recherche des troupeaux de bisons, qui devaient être alors assez loin de nous ; moi je résolus de rester, et cet avis fut partagé par un autre bon chasseur, qui n'augurait pas bien du projet de poursuivre les bisons. Nous retournâmes ensemble en arrière, et en peu de temps nous tuâmes cinq mooses, dont la chair, distribuée entre les femmes et les enfants, apporta quelque soulagement à leurs souffrances, et arrêta les progrès de la mort parmi nous. Les hommes revinrent les uns après les autres, plus faibles et plus épuisés encore qu'au moment de leur départ ; on n'avait tué qu'un seul bison.

Comme les plus pénibles efforts, continués sans relâche, pouvaient seuls nous sauver la vie, je redoublai d'ardeur à la chasse. Ayant fait lever un ours, je le poursuivis trois jours entiers sans pouvoir l'atteindre ; enfin, harassé de fatigue, je renonçai à ma poursuite vers le commencement de la nuit. Hors d'état de former un camp ou d'allumer du feu, je tâchais de me familiariser avec l'approche immédiate d'une mort qui me paraissait inévitable, lorsque des Indiens, presque aussi misérables et affamés que moi, vinrent à passer par là, et m'aidèrent à retourner au camp. Voilà un échantillon de la vie que mènent, pendant l'hiver, la plupart des Ojibbeways du nord. Leur stérile et inhospitalière contrée leur

t de plus
à mourir
de délire
: en cet
ésespérés.
, ils igno-
lieu de la
nce, mort

ent à aller
être alors
ıt partagé
projet de
arrière, et
air, distri-
e soulage-
ort parmi
faibles et
'avait tué

ache, pou-
la chasse.
ntiers sans
nçai à ma
de former
riser avec
névitable,
s que moi,
mp. Voilà
la plupart
ntrée leur

JE M'ARRÊTAI SUR UNE PETITE ILE POUR CHASSER. (P. 234.)

fournit si parcimonieusement les moyens de subsistance, qu'il leur faut la plus grande activité pour soutenir seulement leur vie, et il arrive souvent que les hommes les plus robustes et les plus habiles chasseurs finissent par mourir de faim.

Les Indiens prirent, une fois encore, le parti d'aller tous ensemble à la poursuite des bisons ; ils voulurent, cette fois, emmener toutes les familles ; Oondino seul, le chasseur demeuré avec moi la dernière fois, voulut rester, pour donner le temps à sa femme de boucaner la peau d'un moose qu'il avait tué. Ce devait être là leurs provisions de voyage si toute autre espèce de vivres venait à leur manquer. Je résolus de rester avec lui ; mais, au milieu de la première nuit qui suivit le départ des Indiens, la détresse de mes enfants devint si grande, qu'il me fut impossible de rester plus longtemps dans ma cabane ; je partis donc en disant à Oondino que, si je pouvais tuer ou me procurer quelque gibier, je reviendrais sur-le-champ à son secours. Je suivis de toute ma vitesse le sentier des Indiens et, vers le matin, j'arrivai à leur camp.

Aussitôt j'entendis le bruit d'une fête, et tandis que j'entrais dans la cabane, un vieillard remerciait le Grand Esprit d'être venu à leur aide au moment de leur angoisse. Il ne désignait l'animal qui avait été tué que par le nom de Manitowaisse ; cela signifie à peu près : la bête donnée par l'Esprit. J'appris ensuite que c'était un vieux bison maigre ; j'en conclus que les troupeaux devaient être à peu de distance, et deux jeunes hommes voulurent bien se joindre à moi. Nous sortîmes, sans plus tarder, dans la direction qui nous parut la plus favorable.

Après trois heures de marche, nous montâmes un petit coteau, et nous vîmes devant nous la terre toute noire de bisons ; nous rampâmes jusqu'à eux, et j'eus bientôt tué deux femelles grasses : en les découpant, j'entendis les décharges de fusils des autres In-

diens qui avaient suivi mes traces. Il était un peu tard lorsque je rentrai au camp ; la plupart des hommes m'avaient devancé. Je m'attendais à entendre au retour le bruit et le tumulte d'un festin joyeux ; pas une voix ne se faisait entendre ; pas une femme, pas un enfant ne circulaient : tout était morne et silencieux.

Se pourrait-il, pensai-je à part moi, que ce secours arrivât trop tard, et que nos femmes et nos enfants fussent tous déjà morts ? Je portai mes regards dans toutes les cabanes. Chacun des Indiens était encore vivant ; mais nul n'avait à manger. La plupart de ces hommes vivaient habituellement dans une région boisée ; ils venaient de chasser les bisons pour la première fois, et je rapportais seul de la venaison. Nous portions, moi et les deux jeunes gens qui m'avaient accompagné, chacun une forte charge de viande ; le produit de ma chasse arrêta quelque peu les progrès de la famine.

Il y avait alors avec nous un homme nommé Wawbebenaissa (l'Oiseau blanc), que j'avais connu autrefois. Mes succès de chasseur réveillèrent avec irritation sa jalousie et sa mauvaise volonté contre moi. A cause de cet homme, et pour éviter toute apparence d'ostentation, je ne fis point de festin dans ma cabane comme il eût été convenable de le faire dans cette circonstance ; mais un des jeunes Indiens qui m'avaient accompagné fit une fête, et moi, après avoir réservé le nécessaire pour les besoins de mes enfants, je distribuai le reste aux familles voisines. Mon jeune compagnon avait invité Wawbebenaissa et beaucoup d'autres avec lui. Dans la soirée, cet homme ne négligea, comme je l'appris ensuite, aucun moyen de prévenir les Indiens contre moi. Il m'accusa d'orgueil et d'insolence, il prétendit que j'avais exercé sur eux de bien des manières une pernicieuse influence ; mais je restais dans ma cabane, aimant mieux paraître ne point prendre garde à sa personne que d'entrer en discussion avec lui.

Le lendemain matin, longtemps avant la première heure du

jour, les femmes allèrent chercher les restes des deux bisons tués par moi. J'indiquai à quelques chasseurs comment ils devaient viser ; la chasse recommença, et plusieurs Indiens tuèrent des bisons ce jour-là. Nous eûmes bientôt de la viande en abondance. Tous ceux qui étaient malades et à demi morts se rétablirent, à l'exception d'une femme qui, devenue folle de faim, conserva cette aliénation mentale pendant plus d'un mois.

L'homme le plus considérable de cette bande s'appelait Opoihgun (la pipe) ; il resta avec moi, ainsi que les habitants de trois cabanes ; les autres se dispersèrent dans diverses directions à la chasse des bisons. Wawbebenaissa et son gendre furent du nombre de ceux qui restèrent. Je tuai un grand nombre de bisons gras et je boucanai les meilleurs morceaux de quarante d'entre eux. Nous avions tant souffert de la faim que je voulais mettre ma famille à l'abri du retour d'un tel fléau. Je songeais toujours aussi à un voyage aux Etats, pendant lequel elle resterait assez longtemps sans personne qui chassât pour elle. Je fis vingt grands sacs de pemmican; j'achetai à des Indiens dix barils de dix gallons chacun et je les remplis de graisse ; je conservai, en outre, un grand nombre de langues et d'autres provisions.

Je ne découvris pas sur-le-champ que l'intention de Wawbebenaissa, en restant campé près de moi, n'avait été que de me tracasser et de me tourmenter. Lorsque vint l'heure de notre déplacement, j'avais tant de provisions à emporter, qu'il me fallut faire quatre voyages avec mes chiens. Un jour, il se ménagea les moyens de me surprendre seul à l'endroit où je déposais ma charge ; à peine m'étais-je arrêté, qu'il enfonça ses deux mains dans ma longue chevelure : « Voici, me dit-il ,le terme de votre route, regardez bien la place où les loups et les oiseaux de proie rongeront votre carcasse. » Je lui demandai le motif de cette violence. « Vous êtes un étranger, reprit-il, vous n'avez aucun droit parmi nous, et cepen-

dant vous vous vantez d'être le meilleur chasseur ; vous voulez que nous vous traitions comme un grand homme. Pour ma part je suis depuis longtemps fatigué de votre insolence, et j'ai résolu de ne pas vous laisser vivre un jour de plus. »

Voyant qu'il n'y avait pas à raisonner avec lui, et qu'il se disposait à m'écraser la tête contre un peuplier voisin, soudain, par un violent effort, je lui fis perdre terre en dégageant ma tête aux dépens d'une partie de ma chevelure ; mais, dans cette lutte, il parvint à saisir entre ses dents trois doigts de ma main droite et les mordit jusqu'aux os de toute sa force : je ne pus les arracher de sa bouche qu'en lui portant de mon poing gauche un coup sur un œil. Ses lèvres s'entr'ouvrirent, et il tressaillit jusqu'aux pieds. Mon tomahawk était par terre auprès de moi, il l'aperçut, s'en empara et voulut m'en porter un coup à la tête avec tant de force que, comme je l'évitai, sa propre violence le fit tomber de toute sa hauteur.

Sauter aussitôt sur lui, arracher le tomahawk de ses mains et lancer cette arme au loin fut l'affaire d'un clin d'œil. J'étais furieux de cette violente attaque que rien n'avait provoquée ; cependant je ne voulais pas le tuer ; mais voyant à ma portée un morceau de gros pilier de cabane, je le ramassai. Je dis à Wawbebenaissa de se lever, et je me mis à le battre. Il prit aussitôt la fuite, mais je le poursuivis de près en continuant de le frapper pendant une course de deux ou trois cents verges.

Comme je retournais à mes provisions, son gendre et deux autres jeunes hommes de sa famille accoururent attirés par ses cris. « Qu'avez-vous fait ? » me dit l'un d'eux avec colère ; et tous les trois se jetèrent aussitôt sur moi. J'étais épuisé de fatigue, ils me terrassèrent facilement. Wawbebenaissa revint aussitôt, et me prenant par un mouchoir de soie noire que je portais autour du cou voulut m'étrangler tout en me frappant à coups de poing et

à coups de pied ; enfin il me jeta dans la neige. J'entendis un de ces hommes dire : « Il est mort » ; et, comme j'étais hors d'état de résister ainsi à quatre adversaires, je le leur laissais croire. Enfin, ils me laissèrent pour mort et se tinrent à quelques pas ; mais, à leur grande surprise, je me relevai tout à coup, saisissant un poteau de cabane. A cette vue, tous s'enfuirent ; je les poursuivis à mon tour, et Wawbebenaissa reçut encore de moi une sévère correction. Ils ne revinrent pas à la charge, et je retournai à mon travail. Ma femme avait ramené à ma cabane mes chiens harassés de fatigue ; ils étaient couchés devant la porte. Wawbebenaissa les vit en rentrant avec ses compagnons, tira son couteau et tua l'un d'eux ; à ce bruit, ma femme accourut, mais il menaça de la tuer aussi.

Le lendemain, comme Wawbebenaissa était tout meurtri et blessé, avec la figure surtout extrêmement enflée, je conjecturai qu'il ne s'éloignerait pas, et, craignant quelque danger pour ma femme si je la laissais seule dans ma cabane, je l'envoyai transporter nos provisions et je restai seul à veiller. Mais, vers le milieu du jour, la fatigue l'emporta et je m'endormis. Wawbebenaissa, soit qu'il en eût le soupçon, soit qu'il fût bien informé, se glissa fort adroitement dans ma cabane, son couteau à la main; comme il allait me frapper, je fis un mouvement pour me réveiller. Je n'étais pas désarmé, il s'enfuit en toute hâte, et je ne le poursuivis pas.

Cet homme ne cessa plus de me menacer et de me tourmenter. S'il me rencontrait dans le sentier, jamais il ne voulait se détourner, quoiqu'il n'eût rien à porter et que je fusse pesamment chargé. Cette persécution continuelle n'en était pas moins insupportable pour moi, et je cherchais à l'éviter. Dans une de nos marches, j'avais précédé notre groupe qui suivait un sentier battu; je voulus me détourner un peu de la route pour placer mon camp

dans un endroit où je ne serais pas nécessairement exposé à me trouver avec lui ; mais quand il vint à l'embranchement de mon sentier avec son jeune fils âgé de douze ans, je l'entendis dire à l'enfant : « Attends-moi ici, je vais tuer cet homme blanc. » Il déposa son fardeau et, malgré les supplications de son fils, il s'avança jusqu'à cinquante verges de moi ; puis, tirant son fusil de son étui, il le banda et le dirigea sur ma poitrine.

Après être resté quelque temps dans cette position, voyant qu'il ne réussissait point à m'intimider, il voulut s'approcher de moi en bondissant en zigzag et poussant le cri de guerre. Comme il continuait à me viser en vociférant des menaces, je perdis enfin patience et je saisis mon fusil. L'enfant accourut et, me serrant dans ses bras, me conjura d'épargner son père qui était atteint d'une espèce de folie. Je jetai mon fusil ; puis, prenant le vieillard à bras le corps, je lui enlevai le sien, et lui reprochai l'obstination de sa déraisonnable conduite. « Je me suis, lui dis-je, si souvent mis en votre pouvoir, que vous devriez avoir honte de vous-même. Je veux vous apprendre que je suis fatigué de vos folies ; s'il vous arrive, à l'avenir, de me persécuter encore, ce sera au péril de votre vie. »

Il s'éloigna alors de moi, et prit les devants avec les autres Indiens. Ma famille resta seule en arrière. Le lendemain je suivis leurs traces, en tirant un traîneau chargé, tandis que mes chiens, chargés aussi, marchaient devant moi. Comme nous approchions d'un hallier, j'avertis ma fille Marthe de se tenir sur ses gardes, parce que Wawbebenaissa pouvait être en embuscade dans les buissons. Au même instant je la vis bondir à plusieurs pieds de terre, et elle accourut à moi, les mains élevées, en criant : « Mon père ! mon père ! » Je saisis mon fusil, et, m'élançant vers le hallier, j'explorai tous les endroits où l'on pouvait se cacher. Je vis les piliers de cabane et les tisons presque éteints du dernier camp,

et je revins sans avoir rien découvert. A mes questions sur la cause de ses alarmes, ma fille répondit qu'elle avait *senti comme du feu*, tant était vive la terreur qui frappait son imagination par suite des continuelles persécutions de Wawbebenaissa.

Je me trouvai si heureux d'être enfin à l'abri des atteintes de ce méchant homme, que je résolus de m'arrêter au lac Rush, et d'y rester seul avec ma famille, parce que je lui supposais l'intention de se rendre immédiatement au lac des Bois avec les autres Indiens. Je choisis donc un lieu de campement pour le reste de l'hiver ; et, confiant la cabane aux soins de mes enfants, j'allai avec ma femme chercher une partie de nos provisions. Quand nous rentrâmes, vers la nuit, les enfants nous dirent qu'en notre absence leur grand'mère était venue les voir, et qu'elle priait sa fille d'aller la visiter le lendemain, dans un endroit où étaient campées ensemble trois ou quatre familles de nos amis.

Je donnai sans peine mon assentiment ; et, comme ma belle-mère m'avait fait inviter en particulier, je consentis d'accompagner ma femme, ajournant à notre retour le transport du reste des provisions ; mais, la nuit, j'eus les plus sombres pressentiments. J'en fis part à ma femme le lendemain. Elle me traita de poltron, et, cédant à ses instances, je consentis enfin à partir avec elle.

Dans la matinée, je dis à mes enfants que leur oncle et d'autres Indiens arriveraient dans le jour à ma cabane ; je les chargeai de leur dire que si je revenais ce serait vers midi, et que s'ils ne me voyaient pas revenir, ils devraient en conclure que j'aurais été tué. Je sortis ensuite avec ma femme ; mais à peine à deux cents verges de marche, je fus repris des plus cruelles appréhensions ; mon malheur me parut certain et je dis à ma femme que je n'irais pas plus loin.

Comme je reprenais le chemin de ma cabane, elle me reprocha

de nouveau mes craintes et les tourna en ridicule. Je connaissais toutes les préventions qui existaient contre moi dans la famille de ma belle-mère ; mon refus d'aller la visiter ne pouvait que leur donner une nouvelle force. Cette considération me fit continuer ma route, quoique bien convaincu que j'avais tort de céder.

En arrivant à la cabane de ma belle-mère, je déposai mon fusil à la porte ; j'entrai et je m'assis entre deux sœurs de ma femme qui étaient mariées l'une et l'autre. Je me mis à jouer avec leurs jeunes enfants. Comme je baissais la tête, j'entendis soudain un grand bruit, et je perdis aussitôt connaissance. Je ne voyais plus rien ; je n'avais plus aucun souvenir : enfin je repris mes sens. Plusieurs femmes me tenaient les mains et les bras ; je lisais sur toutes les figures la terreur et l'alarme. Je ne compris rien à ma situation ; je ne me rappelais pas ce qui s'était passé : enfin j'entendis en dehors de la cabane des cris d'insulte et de triomphe ; c'était la voix de Wawbebenaissa.

Je commençai alors à sentir comme de l'eau chaude sur ma figure. Je portai la main à ma tête, et mes doigts rencontrèrent mon crâne dépouillé. Enfin je me débarrassai des femmes qui me retenaient, et je me mis à poursuivre Wawbebenaissa ; mais je ne pus l'atteindre, parce que les Indiens l'aidaient à m'éviter. Vers la nuit je regagnai ma cabane, quoique fort grièvement blessé ; je croyais avoir les os du crâne brisés. Au moment de ma blessure je n'avais perdu que peu de sang, et pendant fort longtemps, il n'en coula pas une seule goutte. J'entendais dans ma tête d'étranges bruits ; mais je ne tombai pas en défaillance avant d'atteindre ma cabane. Je revenais sans fusil ; Wawbebenaissa s'était emparé du mien à la porte de ma belle-mère.

Je trouvai dans ma cabane Shegwawkoosink, Mezhukkonaun, et Nahgauneshkawwaw, gendre de Wagetote, plus ordinairement surnommé Otopunnebe. Au moment où je prenais Shegwawkoo-

sink par la main, le sang jaillit à grands flots de ma tête. « Que signifie cela, mon fils ? » me dit-il. Je voulus tourner la chose en plaisanterie, mais je m'évanouis à ces mots, et ils virent toute l'étendue de la blessure que j'avais reçue. Otopunnebe était pour moi une vieille connaissance, et m'avait toujours manifesté des dispositions amicales ; il parut très affligé de ma blessure, et se promit en lui-même de punir Wawbebenaissa de son injuste violence. Cet homme fut puni quelque temps après de la persistance dans ses méchancetés. Il est mort de faim !

Voici ce qui était arrivé.

En entrant dans la cabane de ma belle-mère, je n'avais pas songé à baisser le chaperon de ma capote, faite d'une peau de moose très épaisse. Cette négligence m'avait empêché de remarquer l'entrée de Wawbebenaissa, et de voir ou d'entendre son approche. Il est probable aussi que je serais tombé mort à l'instant même de son attaque, si ma tête n'avait pas été ainsi couverte. La force du coup qu'il me porta s'était trouvée amortie par l'épaisseur du cuir, mais mon crâne était fracturé, et il existe encore un calus très prononcé à l'endroit où le tranchant du tomahawk avait frappé. Il me fallut [illegible] coup de temps pour me remettre de cette blessure, quoique la [illegible] forcée dont elle fut la cause fût de moindre durée que je ne l'avais craint d'abord.

Wawbebenaissa s'enfuit aussitôt ver[illegible] notre village de Menauzhetaunung, et les autres Indiens, n'ayant jamais [illegible] dans la prairie, furent saisis d'une terreur panique. Ils croyaient tous que les Sioux s'étaient mis à leur poursuite. Je me sentais trop faible pour voyager ; et d'ailleurs je savais bien que nous n'avions alors rien à craindre de la part des Sioux ; mais ma [illegible]-mère trouva fort mauvais mon refus de me mettre en route avec les Indiens.

Je n'ignorais pas que ma belle-mère, ma femme peut-être elle-même, n'avaient pas été étrangères à l'attaque de Wawbebenaissa

contre mes jours : je leur dis donc de me laisser si elles voulaient, et elles partirent, emmenant avec elles tous mes enfants. Otopunnebe et son cousin, jeune garçon de quatorze ans, restèrent seuls auprès de moi ; ils me prodiguèrent, avec les attentions les plus délicates, tous les soins que réclamait mon état, tandis que ceux qui auraient dû être mes amis m'abandonnaient à mon triste sort. Après le quatrième jour, je me trouvai beaucoup plus mal ; j'étais incapable de me tenir debout, et presque même de me mouvoir. Vers le dixième jour, je commençai à me rétablir.

Nous partîmes alors ensemble pour le village, et mon ami me raconta ainsi ce qui s'était passé.

A peine arrivé, Otopunnebe entra et s'assit dans la cabane de l'un des principaux chefs ; peu après, Wawbebenaissa parut aussi, et alla s'asseoir en face de lui. Tous deux se regardèrent quelque temps en silence, et Wawbebenaissa dit enfin : « Otopunnebe, vous n'êtes jamais venu dans notre village : je n'ignore pas le motif qui vous amène de si loin pour nous voir. Vous n'avez pas de frères de votre sang, les longs couteaux les ont tous tués, et vous êtes assez fou pour donner le nom de frère à l'homme que j'ai battu l'autre jour.

— Il n'est pas vrai, répondit Otopunnebe, que les longs couteaux m'aient tué un frère; mais, l'eussent-ils fait, je ne vous laisserais pas vous ruer sur mon ami, qui est en tout semblable à nous; je ne vous permettrais pas de l'insulter et de le blesser, ainsi que vous l'avez fait, si souvent, sans cause et sans provocation. Il est vrai que je l'appelle mon frère, et je le vengerai comme un frère ; mais je ne veux pas verser de sang dans la cabane de ce chef, qui m'a reçu en ami. »

A ces mots, il prit Wawbebenaissa par la main, le mena hors de la cabane, et déjà il allait lui plonger son couteau dans le cœur, lorsque le chef, homme très fort, lui arrêta la main, saisit le cou-

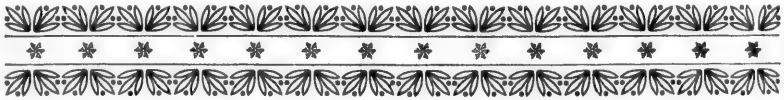
teau et le brisa. Une lutte s'ensuivit ; trois ou quatre hommes à la fois se jetèrent sur Otopunnebe ; mais il était d'une rare vigueur, et il ne lâcha point Wawbebenaissa, qui ne se tira enfin de ses mains qu'avec deux côtes brisées et plusieurs graves contusions. Otopunnebe était naturellement paisible, même dans l'ivresse ; s'il lui arrivait de prendre part à une rixe, c'était plutôt, comme dans cette circonstance, pour un ami que pour une cause personnelle.

Nous fîmes, Otopunnebe et moi, un festin avec du gibier, que ma convalescence, étonnamment rapide, m'avait permis de tuer ; et, de retour au camp abandonné, nous trouvâmes encore toutes les cabanes dans l'état où les Indiens les avaient laissées. Dix jours après, ils commencèrent à revenir, les uns après les autres, pour veiller sur ce qui leur appartenait. Otopunnebe prit mon canot pour retourner à la rivière Rouge, où il s'était établi.

Les autres Indiens emportèrent leurs cabanes, leurs meubles et leurs vivres. J'avais alors une assez grande quantité de viandes sèches, pour suffire à la subsistance de ma famille pendant plus d'une année. Après avoir pourvu de mon mieux à toutes mes affaires, je pris un petit canot et je partis seul pour Mackinac, d'où j'espérais aller retrouver aux Etats quelques-uns de mes parents, s'il en existait encore.

Au lac de la Pluie je rencontrai M. Giasson et plusieurs autres agents de la compagnie de la baie d'Hudson. Tous me dirent qu'il n'y aurait pas de sûreté pour moi à me trouver en présence des employés de la compagnie du Nord-Ouest, encore furieux de la conduite que j'avais tenue. Je savais que les agents de la baie d'Hudson, n'ayant point de relations avec le bas du lac Supérieur, ne pourraient nullement venir à mon aide, et que, si j'entreprenais de passer seul, je rencontrerais inévitablement quelques blancs du Nord-Ouest.

Prenant donc mon parti, j'allai droit au lac de la Pluie, où je trouvai mon ancien traiteur, M. Tace. Il se tenait au bord du lac, lorsque j'arrivai dans mon petit canot. Il me dit de venir chez lui et je le suivis. Là il me demanda d'un ton presque sévère le motif de ma venue. « Pourquoi, me dit-il, n'allez-vous pas chercher vos amis de la baie d'Hudson ? » Je lui répondis que je voulais aller aux Etats.... « Il aurait bien mieux valu, reprit-il, que vous y fussiez allé il y a longtemps. » Je restai là vingt jours, parfaitement traité par M. Tace, qui me mena ensuite au fort William dans son propre canot. De là, le docteur Mac-Laughlin m'envoya dans une de ses barques au saut de Sainte-Marie, d'où M. Ermatinger me conduisit à Mackinac. Tous les agents du Nord-Ouest que je rencontrai dans ce trajet me traitèrent avec bonté ; nul ne me dit un seul mot de mes relations avec la compagnie de la baie d'Hudson.



CHAPITRE TREIZIÈME

Récit du barbare enlèvement d'un jeune Américain. — Un homicide. — Justice indienne. — Touchant exemple du meurtrier adopté par la mère de la victime. — Douloureux voyage. — Entre la vie et la mort. — Accueil bienveillant des uns ; brutalité des autres. — Episodes attendrissants. — Traits de révoltante inhumanité.

Le major Puthuff, agent indien des Etats-Unis à Mackinac, me donna un canot d'écorce de bouleau, quelques provisions et une lettre pour le gouverneur Cass à Détroit. Mon canot fut attaché à un schooner, à bord duquel je partis confié à un gentleman dont j'ai oublié le nom, mais

qui, je le crois, était envoyé par le major tout exprès pour prendre soin de moi dans le voyage. La traversée dura cinq jours ; le gentleman, en débarquant, me dit de l'attendre, et je ne l'ai jamais revu.

Le jour d'après, je débarquai moi-même, et m'étant avancé dans la rue, je m'arrêtai un moment pour regarder tout autour de moi. Enfin, je vis un Indien, j'allais droit à lui, et je lui demandai qui et d'où il était. — Ottawaw de Saugenong, répondit-il. — Connaissez-vous Kishkauko ? — C'est mon père. — Où est Manitoogheezhik, son père et votre aïeul ? — Mort à la dernière chute des feuilles !

Je lui dis d'aller chercher son père et de l'amener, mais le vieillard ne voulut pas venir.

Le lendemain, comme j'errais encore dans la rue, regardant de côté et d'autre, j'aperçus un vieil Indien, et je courus le rejoindre. En m'entendant approcher il se retourna, m'examina quelques instants d'un air inquiet et me serra dans ses bras. C'était Kishkauko ; il ne ressemblait guère au jeune homme qui m'avait fait prisonnier tant d'années auparavant. Il me fit avec empressement beaucoup de questions sur ce qui m'était arrivé, sur les lieux que j'avais habités depuis notre séparation. Je le priai de me conduire chez le gouverneur Cass, mais il le refusa avec une apparence d'effroi.

J'appris alors de Kishkauko divers détails de mon enlèvement que j'ai rapportés au début de ce récit, et dont j'avais conservé un vague souvenir d'après les conversations tenues plus d'une fois en ma présence. Je croyais encore que ma famille presque tout entière avait été massacrée dans la seconde expédition de Manitoogheezhik à l'embouchure du Big-Miami, lorsque le vieillard m'avait rapporté le chapeau de mon frère pour preuve de ce massacre.

« Est-il vrai, dis-je à Kishkauko, que votre père ait tué tous

mes parents ? » Il me répondit que non. Manitoogheezhik, l'année d'après mon enlèvement et dans la même saison, était retourné à l'endroit d'où il m'avait enlevé ; là, comme dans sa première expédition, il avait épié mon père et ses planteurs depuis le matin jusqu'à midi. Alors tous les blancs étaient rentrés à la maison, excepté mon frère, âgé de dix-neuf ans, qui labourait avec un attelage de chevaux. Les cordes étaient passées autour de son cou ; les Indiens se jetèrent sur lui ; les chevaux voulurent s'enfuir ; mon frère s'embarrassa dans les cordes, tomba, et fut pris par les Indiens.

Les chevaux furent tués à coups de flèches,et les Ottawwaws entraînèrent mon frère dans les bois. L'Ohio fut passé avant la nuit, et ils ne firent halte qu'à une bonne distance. Mon frère fut fortement attaché à un arbre, les bras et les mains liés par derrière, et les cordes maintenant sa poitrine et son cou ; mais il parvint à les ronger et à tirer de sa poche un canif qui trancha tous ses liens.

Aussitôt il courut droit à l'Ohio et le traversa à la nage. Les Indiens, réveillés au bruit qu'il faisait, le poursuivirent à travers les bois ; mais la nuit était très sombre, et ils ne l'atteignirent pas. Son chapeau était resté dans le camp ; ils le prirent pour me faire croire que mon frère avait été tué par eux, tandis qu'il était rentré, au lever du soleil, dans la maison paternelle.

Le gouverneur me donna des vêtements d'une valeur de soixante à soixante-dix dollars et me fit loger pour quelque temps chez son interprète, à un mille de sa résidence, où je devais attendre le moment d'une grande réunion d'Indiens et d'hommes blancs à Sainte-Marie sur le Miami. C'était de là qu'il me promettait de me faire rejoindre mes parents au bord de l'Ohio.

J'attendis deux mois au moins, et mon impatience de poursuivre ma route augmenta chaque jour ; je partis enfin avec Benaissa,

frère de Kishkauko et huit autres Indiens, qui se rendaient à la réunion convenue. Parti à l'insu du gouverneur Cass, je n'emportais aucune espèce de provision. Nous eûmes beaucoup à souffrir de la fatigue et plus encore de la faim, surtout après avoir passé les rapides du Miami, où nous laissâmes notre canot. Les Indiens que nous rencontrions nous refusèrent souvent tout secours, quoiqu'ils fussent dans l'abondance. Nous nous arrêtâmes plus d'une fois pour dormir près du champ de blé d'un homme blanc ; le blé était mûr ; nous étions à demi morts de faim, et cependant nous n'osions rien prendre. Une nuit, nous nous arrêtâmes auprès d'une maison de bonne apparence. Il y avait là un vaste champ de beau blé. Les Indiens, presque affamés, me dirent : « Shawshawwanebase, vous êtes venu de bien loin pour voir vos parents, entrez et voyez s'ils vous donneront à manger. » Je me présentai à la porte ; mais les blancs, qui prenaient alors leur repas, me chassèrent, et les Indiens se moquèrent de moi.

Peu de temps après, une nuit, comme nous dormions sur la route, quelqu'un vint à passer à cheval et nous demanda, dans la langue des Ottawwaws, qui nous étions. Un des Indiens répondit: «Nous sommes des Ottawwaws et des Ojibbeways, nous avons avec nous un « long couteau » de la rivière Rouge fait prisonnier, il y a bien des années, par Kishkauko. » Sachant qui nous étions et où nous allions, il nous dit à son tour qu'il se nommait Ahkoonahgoozik. « Si vous êtes bons marcheurs, ajouta-t-il, vous arriverez chez moi après-demain à midi, et là, vous trouverez un bon repas. Il faut que je marche toute la nuit pour arriver demain. » A ces mots, il nous quitta.

Le lendemain mes forces étaient tellement épuisées qu'il fallut m'ôter ma charge. Un Indien prit mon fusil, un autre ma couverture, et nous arrivâmes vers la nuit aux fourches du Miami. Là étaient un village Indien, un comptoir et plusieurs familles de

blancs. Je m'adressai au traiteur, je lui exposai mon état et celui des Indiens qui m'accompagnaient, mais nous n'obtînmes aucun secours ; le jour d'après, j'étais incapable de poursuivre ma route. Quelques Indiens eurent enfin pitié de nous, et grâce à leur aide, le jour suivant nous pûmes atteindre le toit hospitalier d'Apkoonakgoozik.

Cet homme nous attendait avec deux grands plats tout pleins de blé et de venaison qu'il avait fait cuire d'avance. Il en plaça un devant moi avec des assiettes et des cuillers de bois, l'autre devant Benaissa. Notre repas terminé, il nous dit que le meilleur parti pour nous était de nous reposer auprès de lui dix ou quinze jours, puisqu'il avait beaucoup de grain et que le gibier gras abondait dans les alentours. Je lui répondis que, pour ma part, le voyage dont je voyais le terme si rapproché avait été mon vœu constant pendant de longues années ; que j'éprouvais une extrême impatience de savoir si quelques-uns de mes parents vivaient encore, mais que je m'estimerais heureux de passer deux ou trois jours avec lui et de lui emprunter ensuite un cheval pour me porter jusqu'à Kauwissenokiug ou Sainte-Marie. « Eh bien ! soit », reprit-il.

Au terme fixé, un matin, de bonne heure, comme nous faisions nos préparatifs de départ, il vint à moi conduisant un beau cheval, et il me mit la bride à la main en me disant : « Je vous le donne pour votre voyage. » Je ne lui répétai pas que je comptais le laisser à Kauwissenokiug. Je savais qu'en pareil cas les Indiens n'aiment pas les protestations réitérées. En deux jours, je parvins à l'endroit désigné pour le conseil. Les Indiens n'étaient pas encore assemblés ; mais déjà un homme s'y tenait pour distribuer des provisions aux arrivants. Je ne tardai pas à me voir saisi d'une fièvre violente. Sans me condamner absolument à ne pas sortir de ma cabane, cette fièvre me fut extrêmement désagréable et pénible.

Dix jours après,un jeune Ottawwaw,que Benaissa avait mis à ma disposition pour préparer mes vivres et me soigner dans mon état maladif, traversa la petite baie et alla visiter un camp où des Potawatomies nouvellement arrivés se livraient alors aux excès de l'ivrognerie. A minuit, on nous le ramena ivre ; un des hommes qui l'accompagnaient me dit, en le poussant dans ma cabane : « Prenez soin de votre jeune homme, il a fait un mauvais coup. »

Je réveillai Benaissa pour allumer du feu, et à la lueur du foyer nous vîmes l'Ottawwaw debout,son couteau à la main,le bras et une grande partie du corps couverts de sang. Les Indiens ne pouvaient pas le faire coucher ; je lui en donnai l'ordre, et il obéit sur-le-champ. Je leur défendis de faire aucune recherche sur ce qui s'était passé, et de paraître remarquer son couteau sanglant.

Le matin, après un profond sommeil, il n'avait aucun souvenir des événements de la nuit. Il nous dit qu'il croyait s'être fort enivré, qu'il avait bien faim, et qu'il allait se hâter de préparer son repas.Il fut confondu d'étonnement quand je lui dis qu'il avait tué un homme. Il se rappelait seulement que dans son ivresse il avait poussé des cris au souvenir de son père massacré par les hommes blancs, au même endroit, bien des années auparavant. Il exprima beaucoup de chagrin, et courut aussitôt voir l'homme qu'il avait frappé. Ce malheureux respirait encore ; nous apprîmes des Potawatomies que le coup avait été porté sur un jeune homme ivre, étendu par terre sans aucun sentiment ; que nulle dispute ne l'avait précédé, et que probablement le meurtrier n'avait pas su qui était sa victime. Les parents du blessé ne dirent rien à l'Ottawwaw ; mais l'interprète du gouverneur lui adressa de vifs reproches.

Il était évident pour tout le monde que le jeune Potawatomie ne se rétablirait pas de sa blessure, et que même il touchait à ses

derniers moments. Notre compagnon, en revenant, trouva que nous avions préparé des présents considérables. L'un donnait une couverture, l'autre une pièce d'étoffe, celui-ci un objet, celui-là un autre. Il les emporta aussitôt, et les posant à terre devant le blessé, il dit aux parents qui l'entouraient : « Mes amis, j'ai, comme vous le voyez, tué cet homme, votre frère, mais je ne savais ce que je faisais ; je n'avais point de haine contre lui. Quand il était venu, il y a peu de jours, visiter notre camp, je l'avais vu avec plaisir ; mais l'ivresse m'a rendu fou, et ma vie vous appartient de droit. Je suis pauvre ; je vis parmi des étrangers ; mais plusieurs de ceux qui m'ont amené de mon pays me reconduiraient volontiers à ma famille : aussi m'ont-ils envoyé à vous avec ce faible présent. Ma vie est entre vos mains ; mes présents sont devant vous. Prenez ce que vous voudrez, mes amis n'auront point à s'en plaindre. »

A ces mots, il s'assit devant le blessé, la tête basse, les mains sur les yeux, attendant le coup fatal. Mais la vieille mère de la victime s'avança un peu, en lui disant : « Pour moi et mes enfants, je puis répondre que nous n'en voulons pas à votre vie ; mais je ne saurais promettre de vous protéger contre le ressentiment de mon mari, absent en ce moment. Toutefois, j'accepte votre présent, et j'userai en votre faveur de toute mon influence sur mon mari. Je sais que ce n'est ni de propos délibéré, ni par suite de haine que ce malheur est arrivé. Pourquoi votre mère aurait-elle à pleurer comme moi ? »

Elle accepta les présents, et le gouverneur Cass se montra satisfait de la tournure que cette affaire avait prise.

Le lendemain, le blessé mourut, et plusieurs hommes de notre parti aidèrent le meurtrier à creuser une fosse. Les préparatifs terminés, le gouverneur fit au mort un riche cadeau de couvertures, de vêtements et d'autres objets pour être enterrés avec lui,

selon l'usage indien. Ces offrandes furent amoncelées sur le bord de la fosse ; mais la vieille femme, au lieu de les enterrer, proposa aux jeunes hommes de les jouer entre eux.

Comme ces objets étaient en grand nombre, divers jeux se succédèrent : le tir à la cible, le saut, la lutte et d'autres encore ; mais la plus belle pièce de drap fut réservée pour le prix de la course à pied, et gagnée par le meurtrier lui-même. La vieille femme l'appela aussitôt, et lui dit : « Jeune homme, celui qui fut mon fils m'était bien cher ; je crains de le pleurer beaucoup et souvent : je serais heureuse si vous vouliez bien être mon fils à sa place, m'aimer et prendre soin de moi comme lui ; je crains seulement mon mari. » Le jeune homme, reconnaissant de la sollicitude qu'elle lui avait montrée pour sauver sa vie, accepta aussitôt et de bon cœur cet arrangement ; mais le gouverneur, ayant entendu dire que plusieurs amis du mort étaient déterminés encore à le venger, envoya son interprète au jeune Ottawwaw,pour l'engager à s'échapper sans perte de temps et à s'enfuir vers son pays. Il ne le voulut pas d'abord : Benaissa et moi nous joignîmes nos avis à celui du gouverneur ; nous l'aidâmes dans ses préparatifs, et dans la nuit il nous quitta.

Le lendemain matin, de très bonne heure, je vis deux amis du jeune homme tué se diriger vers notre cabane. Au premier abord, je fus un peu alarmé de l'idée qu'ils venaient avec des projets de violence ; mais bientôt je m'aperçus qu'ils étaient sans armes. Ils entrèrent dans la cabane, et restèrent longtemps assis en silence. L'un d'eux dit enfin : « Où est notre frère le meurtrier ? Nous sommes quelquefois seuls chez nous, et nous voudrions causer avec lui. » Je lui répondis qu'il venait à peine de sortir, et que bientôt il rentrerait. Ils l'attendirent longtemps, et comme ils insistaient pour le voir, je sortis et l'appelai, bien sûr qu'il ne répondrait pas ; mais il parut aussitôt et rentra avec moi. Au lieu de

marcher droit vers son pays, comme nous l'y avions engagé, il s'était caché dans les bois à quelques centaines de verges de notre cabane. De sa cachette, il avait entrevu la visite des deux jeunes hommes, et il ne leur supposait aucun projet hostile. Ils lui pressèrent la main, et le traitèrent avec une grande bonté. Nous acquîmes bientôt l'assurance que tous les bruits répandus sur leur dessein de le tuer n'avaient aucun fondement.

Comme l'assemblée touchait au moment de sa séparation, le gouverneur Cass me fit dîner avec lui ; plusieurs gentlemen voulurent trinquer avec moi, et, en sortant de table, j'eus quelque peine à regagner ma cabane. Quelques jours après, l'interprète me dit que le gouverneur avait été curieux de voir jusqu'à quel point je partageais la passion des Indiens pour les liqueurs enivrantes, et si, dans l'ivresse, je me conduisais comme eux ; mais je n'avais point éprouvé l'influence du vin assez fortement pour m'oublier et ne pas comprendre mon état : je m'étais couché aussitôt, pour me relever sans aucune trace de cet excès.

Quelques Potawatomies volèrent le cheval que m'avait prêté, dans ma route, le bon vieillard Ahkoonahgoozik ; mais il fut retrouvé par les jeunes hommes qui suivaient mon ami Benaissa, et je le rendis à son maître, qui se trouvait à l'assemblée. Le gouverneur Cass, apprenant combien cet homme avait été bon pour moi, lui fit donner une très belle selle d'un grand prix.

Le vieillard persista quelque temps à refuser ce présent, et, quand on eut enfin gagné sur lui de le lui faire accepter, il exprima une vive gratitude. «Voilà bien, dit-il, ce que m'ont enseigné les vieillards qui s'occupaient de mon instruction, il y a beaucoup d'années, lorsque j'étais enfant. Ils me disaient d'être bon, de faire du bien à tous les hommes, particulièrement à l'étranger qui viendrait d'une contrée lointaine, et à tous ceux que je verrais délaissés et abandonnés. Ils me disaient encore que, si je le faisais,

le Grand Esprit se souviendrait aussi de moi pour me faire du bien et me récompenser de ma conduite. Aujourd'hui, quoique j'aie bien peu fait pour cet homme, quelle grande et honorable récompense je viens de recevoir ! »

Il voulait me persuader de prendre son cheval, plus que payé selon lui par la valeur de la selle ; et, malgré mes refus, toujours il revenait à la charge. Enfin je l'acceptai, à condition qu'il le garderait jusqu'à ce que je revinsse le lui demander. Le gouverneur me donna des effets d'une valeur de cent vingt dollars ; et, comme il me restait un long trajet à parcourir, j'achetai un cheval au prix de quatre-vingts dollars,payés en marchandises sur ce que j'avais reçu. Il y avait à l'assemblée deux hommes du Kentucky, connaissant plusieurs de mes parents ; l'un d'eux avait vécu depuis son bas âge dans la famille de l'une de mes sœurs.

Je me mis en route avec ces deux hommes, quoique ma santé fût bien chancelante encore. En peu de temps, mon état s'aggrava tellement que je ne pouvais plus me tenir à cheval. Ils se décidèrent alors à acheter un petit bateau, et l'un d'eux se chargea de me conduire par la rivière, tandis que l'autre suivrait, avec nos chevaux, la route accoutumée. Dans cette partie du Big-Miami, on rencontre beaucoup d'écluses, de moulins, et d'autres obstacles qui, à cause de ma mauvaise santé, me rendaient extrêmement pénible même ce mode de voyage.

Enfin, je fus réduit à un tel état de faiblesse, qu'il me devint à peu près impossible de me mouvoir, et je m'arrêtai dans la maison d'un pauvre homme, qui vivait sur le bord de la rivière. Comme il semblait me prendre en grande pitié, et très disposé à me donner tous les soins nécessaires à mon état, je résolus de rester auprès de lui.L'homme avec lequel j'avais voyagé si loin me fit entendre qu'il allait se diriger vers l'Ohio, et qu'il reviendrait lui-même ou enverrait quelqu'un me chercher.

L'indigène sous le toit duquel je m'arrêtai savait quelques mots de la langue des Ottawwaws, et ne négligea rien pour rendre ma situation confortable, jusqu'à l'arrivée de mon neveu, envoyé par mes amis du Kentucky. J'appris de lui que mon père était mort, en 1811, trois mois après le grand tremblement de terre qui détruisit New-Madrid. Il me fit aussi connaître quelques particularités relatives à mes parents encore vivants.

Notre voyage fut très ennuyeux et très pénible jusqu'à Cincinnati, où nous nous arrêtâmes un peu. Nous descendîmes ensuite l'Ohio dans une barque. Ma fièvre revenait régulièrement tous les jours, et, quand le frisson commençait, nous étions forcés de nous arrêter quelque temps ; aussi n'avancions-nous pas rapidement. Nous étions accompagnés d'un homme qui aidait mon neveu à me mettre dans le bateau et à m'en tirer, car j'étais devenu un véritable squelette, et je n'avais plus la force ni de manger ni de me tenir debout sans appui.

Comme la nuit approchait, à la suite d'un jour très sombre et très nuageux, nous arrivâmes auprès d'une belle ferme, où se faisait remarquer une maison de bonne apparence. Il était nuit close, lorsque nous pûmes sortir du bateau. Mes deux compagnons me prirent par les bras et me guidèrent, ou plutôt me portèrent jusqu'à la maison. Mon neveu exposa notre situation au propriétaire, en lui disant que, dans l'état douloureux où je me trouvais, il serait très difficile, peut-être même dangereux pour ma vie, d'essayer d'aller plus loin ; mais il nous refusa un abri, et, malgré les instances de mon neveu, il nous mit brutalement à la porte.

La nuit était avancée, et il y avait un mille et demi de distance jusqu'à l'habitation la plus voisine ; comme elle était dans l'intérieur des terres, notre canot devenant inutile, mon neveu et son compagnon me portèrent à bras. Il devait être plus de minuit quand nous arrivâmes à une grande maison construite en briques.

Les habitants étaient tous couchés, on ne voyait de lumière à aucune fenêtre ; mais mon neveu frappa à la porte, et bientôt un homme vint ouvrir. Son premier mouvement fut de me soutenir, et, m'aidant à entrer, il appela sa femme, qui vint servir à souper à mes compagnons. Pour moi, il me prépara un médicament et me procura un lit où je dormis jusqu'à une heure avancée de la matinée. Je passai presque toute la journée suivante dans cette maison, où je fus traité avec la plus grande bonté. (1) Depuis cet instant, je me sentis un peu mieux, et, sans beaucoup plus de difficulté, j'arrivai au lieu qu'habitaient les enfants de ma sœur. Je passai une nuit chez un de mes neveux, nommé John ; de là j'allai chez un autre de ses frères, et j'y restai malade près d'un mois.

Mes parents reçurent alors une lettre et me firent entendre qu'elle s'adressait à moi ; mais, quoiqu'ils m'en fissent plusieurs fois lecture, je n'en compris pas un seul mot. Depuis mon arrivée, j'avais presque toujours gardé le lit, et, comme la plupart du temps on me laissait seul, je n'avais appris ni à me faire comprendre, ni à comprendre ce qu'on me disait. Mais je commençais à me trouver un peu mieux et à prendre de l'exercice, lorsqu'arriva une seconde lettre ; je sus alors que mon frère Edouard, dont je n'avais jamais oublié le nom, était allé me chercher à la rivière Rouge. Un de mes oncles, qui demeurait à cent milles de distance, m'invitait aussi à me rendre près de lui.

Toutes mes pensées se reportaient sur mon frère Edouard, et je demandai aussitôt mon cheval pour aller le rejoindre à la rivière Rouge. Vingt ou trente voisins se réunirent à la nouvelle de mon projet de départ, et cherchèrent à m'en dissuader ; mais, quand ils

(1) Il en est donc partout et dans tous les temps comme à l'époque de la vie publique de Jésus-Christ. Parmi les hommes, quelques-uns sont doux et charitables comme le bon Samaritain de l'Évangile ; d'autres sont durs et impitoyables comme le mauvais Riche. Malheur à ces derniers ! Ils entendront un jour la terrible sentence, qui les enverra rejoindre au lieu des éternels supplices le mondain orgueilleux et voluptueux, contempteur du pauvre Lazare.

virent que je ne cédais pas, ils me donnèrent chacun quelque argent pour ma route : celui-ci un schelling, celui-là deux, d'autres de plus fortes sommes ; et je partis à cheval.

A peine avais-je marché dix milles que, la fatigue réveillant la maladie, je fus obligé de m'arrêter chez un homme dont j'ai su le nom plus tard ; il s'appelait Morgan. Je restai là quatre jours, et quand je redemandai mon cheval pour me mettre en route, les voisins, se rassemblant autour de moi, me firent aussi quelques présents. L'un me donnait du pain dans un sac, l'autre attachait un cochon de lait derrière ma selle ; entre eux tous ils me fournirent un bon assortiment de provisions, outre l'argent.

Je voulais retourner à Détroit ; comme j'étais bien faible encore, M. Morgan m'accompagna à Cincinnati. Je m'étais aperçu que coucher dans une maison me rendait malade, et, dans ce voyage, je m'y refusai constamment. M. Morgan voulait dormir dans les maisons où nous nous arrêtions la nuit; mais je choisissais une bonne place au dehors pour me livrer au sommeil, et je m'en trouvai bien.

Lorsque M. Morgan eut quitté Cincinnati, je voyageai seul et ne tardai pas à manquer de provisions. Vers ce temps, un vieillard qui se tenait devant sa porte s'écria, en m'apercevant : « Arrête, viens ! » De tout ce qu'il me dit, je ne compris que ces deux mots ; mais, dans son air et dans sa contenance, je crus reconnaître des intentions amicales, et j'entrai dans sa cour. Il prit mon cheval et lui donna beaucoup de grain. J'entrai avec lui dans sa maison ; il mit de la viande devant moi, mais je ne pouvais la manger : il s'en aperçut et me donna des noix dont je mangeai plusieurs. Puis, voyant que mon cheval était repu et que j'avais une vive impatience de partir, il le sella et me l'amena. Je lui offris de l'argent qu'il ne voulut point accepter.

Un jour ou deux après cette rencontre, je m'arrêtai devant une

uelque ar-
, d'autres

veillant la
t j'ai su le
atre jours,
n route, les
si quelques
e attachait
ls me four-
nt.
n faible en-
étais aperçu
et, dans ce
ulait dormir
je choisissais
il, et je m'en

ageai seul et
un vieillard
t : « Arrête,
deux mots ;
onnaître des
mon cheval
sa maison ;
manger : il
sieurs. Puis,
vive impa-
de l'argent

devant une

261-262.

maison dont la cour offrait à mes yeux un amas considérable de grains. Mon cheval mourait de faim. J'entrai, et tirant un dollar de ma poche, je le remis à un homme qui se trouvait là ; puis, comptant dix épis de blé, je les pris et les posai devant mon cheval. Je ne pouvais faire entendre aux habitants de cette maison que j'avais faim, ou, du moins, ils semblaient ne vouloir pas me comprendre. J'entrai dans la maison, et la femme parut mécontente. Découvrant un morceau de pain, je le lui montrai et je portai aussitôt la main à ma bouche; mais elle ne parut pas encore comprendre ces signes. Je pris alors le pain et je le portai à ma bouche, comme si j'allais le manger. A cette vue, elle appela son mari, qui, rentrant précipitamment, m'arracha le pain, me poussa à la porte avec violence, retira le grain à mon cheval, et me dit brutalement de m'en aller.

J'arrivai ensuite à une grande maison toute en briques, et, pressé par le besoin, je résolus de tenter l'aventure. Comme je m'approchais, un gros homme vint me parler d'un ton de voix très rude. Je ne comprenais pas une seule de ses paroles ; cependant, à ses gestes, je voyais bien qu'il m'interdisait l'entrée de la cour. Je voulais passer malgré lui et j'allais le faire, lorsqu'il s'élança et saisit mon cheval par la bride. Il m'adressa bien des paroles, mais je ne compris rien ou à peu près rien à ce qu'il me dit. Je soupçonnai qu'il me prenait pour un Indien. Il voulait m'arracher mon fusil. J'ai su, depuis, que c'était un magistrat et qu'il tenait une taverne ; mais alors j'étais malade, affamé, irritable. Sa tentative de me désarmer m'exaspéra : je tenais à la main un bâton ; je l'en frappai si rudement qu'il lâcha prise, et je m'éloignai. Deux jeunes gens, dont les chevaux étaient attachés devant la maison, et qui me parurent des voyageurs, ne tardèrent pas à me rejoindre ; nous fîmes route ensemble.

Ce voyage fut bien pénible. Je devenais tous les jours plus fai-

ble, plus découragé, me voyant seul, presque rebuté de tous les hommes au milieu desquels je passais, souffrant souvent de la faim et de la maladie. Je dormais, la nuit, dans les bois ; mais il n'était pas facile d'y tuer du gibier pendant le jour et l'état de ma santé ne me permettait pas d'aller chasser loin de la route.

Arrivé près de la source du Big-Miami, une nuit, un fermier m'ayant chassé sans m'accorder aucun rafraîchissement pour mon cheval ni pour moi, j'allai me coucher dans un bois, à peu de distance, et quand je supposai tout le monde endormi, je retournai prendre le grain nécessaire à mon cheval. J'avais, dans ma course de la veille, acheté un poulet, j'en mangeai une partie, et le lendemain je commençai à me trouver un peu plus fort. A ce point de mon voyage, les espaces libres devenaient de plus en plus vastes entre les habitations ; aussi, rencontrant dans le bois un troupeau de porcs, j'en tuai un et je le suspendis à ma selle. Cette capture me remit pour quelque temps dans l'abondance.

Au lac Erié était un traiteur que je connaissais beaucoup, et qui parlait aussi bien que moi la langue des Ottawwaws; mais,quand je lui demandai quelque chose pour mon cheval, il me dit de m'en aller, parce qu'il ne voulait rien me donner ; puis, se ravisant, il m'offrit du grain en échange de ma viande d'ours : c'était ainsi qu'il nommait les jambons supendus à ma selle. Je préférai traverser le Miami et aller dormir dans les bois.

Cette nuit-là, je me trouvai de nouveau très malade, et, le matin, m'apercevant que mon cheval s'était échappé, je me sentis à peine en état de le suivre. En arrivant au bord de la rivière, je le découvris de l'autre côté. J'appelai le traiteur dont la maison était en face, et je le priai de m'amener mon cheval, parce que j'étais malade. Sur son refus, je le priai de me faire passer en canot, attendu que, dans mon état, je désirais ne pas me mouiller. Il le refusa encore, et je fus obligé de traverser la rivière à la nage. Je

repris mon cheval et regagnai mon abri ; mais j'étais trop malade pour aller plus loin ce jour-là.

Le lendemain, je me remis en route, et j'eus la bonne fortune de m'arrêter à une maison où une femme me traita avec bonté ; elle donna du grain à mon cheval, et m'offrit du porc salé que je lui rendis, me trouvant hors d'état de le manger : alors elle me présenta de la venaison fraîche, dont je pris un morceau. Elle m'offrit, par signes, de passer la nuit dans la maison ; mais, comme j'aimais mieux dormir dans le bois, je la remerciai, et je choisis, tout près de là, un campement, où je me mis à faire cuire la venaison qu'elle m'avait donnée. Avant que mon repas fût prêt, cette excellente femme m'envoya, par un enfant, un peu de beurre frais et de pain.

Le jour suivant je cheminai, presque toujours hors des terres cultivées. Je ne voulus point m'arrêter au village d'Ahkoonahgoozik ; je lui avais déjà bien assez d'obligations, et je craignais qu'il ne me pressât encore d'accepter son cheval. A cent milles environ de la ville de Détroit, je retombai sérieusement malade. Me voyant tout à fait hors d'état de voyager, je me décidai à prendre un peu de tartre émétique, que je portais sur moi depuis longtemps. Je l'avais reçu du docteur Mac-Laughlin, au lac de la Pluie. A peine l'avais-je pris, que la pluie vint à tomber : il faisait froid ; je ne pus éviter de me mouiller, et une crampe très violente me saisit. Après la pluie, la crique au bord de laquelle je campais se couvrit de glace; mais, dévoré d'une fièvre ardente, je brisai cette glace et restai longtemps dans l'eau. Cet état de maladie dura plusieurs jours ; j'étais absolument incapable d'avancer, et presque sans espoir de guérison. Soudain, deux hommes passèrent avec la malle ; l'un d'eux parlait un peu indien ; mais ils ne purent rien faire pour moi, parce qu'ils étaient obligés de marcher sans perte de temps.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Suite des tragiques aventures du retour. — Une famille retrouvée. — L'Anglais à la tête rouge. — Le cimetière indien. — Rougeole. — Recrudescence de la maladie. — L'ingrat médecin. — Succession de souffrances et d'avanies. — Le canotier déçu. — Assistance providentielle.

NFIN mes forces revinrent, et je pus me remettre en route. A deux journées de distance de Détroit, je rencontrai sur mon chemin un homme qui tenait à la main une pipe de Siou. Son extrême ressemblance avec mon père fixa aussitôt mon attention : je tâchai de l'arrêter, pour me faire remarquer de lui ; mais il me regarda à peine et passa outre. Arrivé, deux jours après, à Détroit, je sus que c'était mon frère, comme je l'avais supposé. Le gouverneur ne me permit pas de retourner sur mes pas pour aller à sa recherche, parce que, s'enquérant de moi à tous les comptoirs de la route, il devait nécessairement être averti quelque part de mon passage, et revenir sur ses pas.

Cette opinion était bien fondée ; car, trois jours après, mon frère revint. Il me tint longtemps serré dans ses bras ; mais, à cause de mon ignorance de la langue anglaise, nous ne pouvions nous parler que par interprète : il me coupa ensuite les longs cheveux que je portais encore, à la mode des Indiens. Nous visitâmes ensemble le gouverneur Cass, qui exprima beaucoup de satisfaction de ce que j'avais quitté mon ancien costume ; mais les habits des blancs m'étaient extrêmement incommodes, et je me voyais quelquefois forcé de reprendre mes vêtements indiens pour me mettre à mon aise.

Je voulus persuader à mon frère, dans nos conversations par interprète, de m'accompagner à ma résidence, au lac des Bois ; lui, au contraire, insista de toutes ses forces pour me conduire à sa demeure, au delà du Mississipi, et nous partîmes ensemble. Le commandant militaire du fort Wayne nous accueillit très amicalement, et notre voyage fut, en somme, fort agréable. En quarante jours, nous arrivâmes chez mon frère, au Mississipi, à quinze milles au dessus de New-Madrid. Un autre de mes frères demeurait à peu de distance. L'un et l'autre m'accompagnèrent jusqu'à quinze milles au delà du cap Girardeau : là résidaient deux de mes sœurs. Puis nous partîmes, au nombre de six ou sept, et, traversant le Mississipi un peu au dessus du cap Girardeau, nous nous dirigeâmes par Golconde, sur l'Ohio, vers le Kentucky, où demeuraient beaucoup de mes parents, non loin des petits villages de Salem et de Princeton.

Ma sœur Lucy avait rêvé, la veille de mon arrivée, qu'elle me voyait venir à travers un champ de blé dont sa maison était entourée. Elle avait dix enfants. Parents, amis, voisins, tous accoururent pour être témoins de mon entrevue avec mes sœurs : quoique nous ne pussions guère nous entendre, elles versèrent bien des larmes, et la plupart des assistants pleurèrent comme elles. Le dimanche qui suivit mon arrivée, l'affluence fut plus grande encore dans la maison de ma sœur ; on y célébra le service divin. Mon beau-frère, Jérémie Rukker, signala dans le testament de mon père quelques dispositions en ma faveur : il me conduisit à Princeton, et me présenta aux magistrats ; mais rien ne put se faire. Ma belle-mère, qui demeurait près de là, me donna cent trente-sept dollars.

J'allai, avec sept de mes parents, tant hommes que femmes, à Scottsville, où j'avais un oncle qui m'avait envoyé chercher. Là, on fit une quête pour moi, et je reçus cent dollars. A mon retour,

le colonel Ewing d'Hopkinsville recueillit, en une heure tout au plus que je passai près de lui, cent autres dollars qu'il me donna. Ce gentleman me montra beaucoup de bonté ; il est resté pour moi, depuis ce jour, un ami sincère et actif.

D'Hopkinsville, je retournai chez ma belle-mère, où je fis mes préparatifs de départ pour le lac des Bois : plusieurs de mes parents, qui m'avaient accompagné de par delà le Mississipi, s'en étaient retournés chez eux ; mais mon frère et sa femme étaient restés pour faire route avec moi. De la maison de mon frère Edouard, près de New-Madrid, je retournai à Jackson, où je tombai malade. Par les dons volontaires des personnes hospitalières et charitables que j'avais rencontrées sur mon chemin, je possédais alors cinq cents dollars en argent. Mon frère craignait que cette somme que je portais avec moi ne m'exposât à des dangers si je voyageais seul, et en conséquence il ne voulut pas me quitter.

De Jackson,nous allâmes ensemble à Saint-Louis,où nous vîmes le gouverneur Clark, qui avait aidé mon frère dans son voyage à ma recherche. Il nous reçut avec une extrême bienveillance et nous offrit tous les secours que nous jugerions nécessaires pour mon projet de retirer ma famille du pays des Indiens : mon frère voulait m'accompagner et prendre beaucoup d'hommes avec nous pour enlever de force mes enfants ; mais j'allai seul un jour chez le gouverneur Clark, et je lui dis de ne pas écouter mon frère, qui ne connaissait pas le pays que j'allais visiter et n'entendait rien aux moyens de succès de mon entreprise. Je désirais n'être accompagné ni de mon frère, ni d'aucun autre blanc. Je savais d'ailleurs qu'il ne pourrait supporter la fatigue du voyage et, moins encore, vivre comme moi, tout un hiver, dans une cabane indienne : j'étais même bien convaincu qu'il m'embarrasserait beaucoup plus qu'il ne pourrait m'aider.

Le gouverneur Clark voulait m'envoyer au lac des Bois par

le haut Mississipi ; mais je me décidai à ne pas prendre cette route à cause des Sioux dont il aurait fallu traverser le pays. Il me donna un bateau de Mackinac, pourvu d'un nombre suffisant de rameurs, et qui aurait pu porter soixante hommes. A ce don, il joignit trois barils de farine, deux de biscuit, des fusils, des tentes, des haches, etc. Je déterminai enfin mon frère à s'en retourner, et je partis. Le courant du Mississipi, au dessous du Missouri, me démontra bientôt qu'un lourd bateau n'était pas avantageux pour mon entreprise, et je laissai le mien au portage des Sioux. De là je me rendis, dans un canot, avec deux hommes, aux sources de l'Illinois, puis à Chicago.

J'étais porteur d'une lettre du gouverneur Clark pour M. Mackenzie, agent indien à cette résidence. Comme il n'y avait point de navire prêt à partir pour Mackinac, il fréta, pour mon voyage, un canot d'écorce monté par des Indiens ; mais ces hommes restèrent plusieurs jours à boire, et, sur ces entrefaites, arriva un navire qui me prit en retournant. Après dix jours d'attente à Mackinac, le capitaine Knapp m'offrit mon passage pour l'île Drummond. Là, le docteur Mitchell et le colonel Anderson, agent indien, me traitèrent de la manière la plus amicale, jusqu'à ce que le dernier eût trouvé une occasion de me faire passer au saut de Sainte-Marie.

J'y restai deux ou trois mois, parce que le colonel Dickson, se disposant à en partir lui-même, ne voulut point me laisser aller au lac Supérieur sur un navire de la compagnie du Nord-Ouest, qui vint et retourna trois fois pendant que j'attendais. Enfin il se mit en route et me prit sur son bateau. A peine avions-nous quitté le bord, qu'il me mit une rame à la main ; et, quoique ma santé fût très mauvaise, il me fallut ramer tant que mes forces me le permirent. Quand je fus tout à fait incapable de service, il m'abandonna sur le rivage, à vingt milles au dessus du fort William, où

nous trouvâmes M. Giarson, chargé de veiller sur des effets appartenant à la compagnie de la baie d'Hudson. Fort mécontent du traitement que me faisait éprouver le colonel Dickson, je lui dis, en le quittant, que, délaissé par lui si loin du terme de mon voyage, j'arriverais encore le premier à Menauzhetaunung. Tout mon bagage resta confié à M. Giarson, et je fis marché avec un vieux Français pour m'aider à passer le lac dans un canot. Ma traversée fut heureuse ; j'arrivai le premier, comme je l'avais prédit.

Peu de jours après mon arrivée à Menauzhetaunung, un de mes enfants tomba malade et mourut de la rougeole, maladie très fatale alors parmi les Indiens. Les autres furent successivement atteints de l'épidémie, mais je savais mieux comment les soigner, et tous furent sauvés. Bientôt après, les vivres devinrent rares, et je passai,comme déjà je l'avais fait plusieurs fois, une nuit à implorer le secours du ciel par des chants et des prières. Cette fois, comme les précédentes, je fus exaucé : dès le lendemain, j'eus bonne chasse et bonne pêche.

Au retour de l'hiver, j'allai à la rivière Rouge chasser les bisons et boucaner leur chair. Dès le commencement du printemps, je me mis en route pour les Etats. Ma femme refusant de m'accompagner, je pris mes trois enfants et je partis sans elle ; au lac de la Pluie, elle changea d'idée, vint me rejoindre et consentit à m'accompagner à Mackinac.

Dans mon retour, je fus aidé par la compagnie du Nord-Ouest ; mais, à l'île Drummond, j'éprouvai un grand désappointement. J'avais refusé, en me rendant au lac des Bois, des présents considérables, que je ne pouvais emporter, et on me les avait promis pour le temps où je passerais de nouveau par cette île ; mais, dans cet intervalle, l'officier qui m'avait témoigné tant de bonté se trouvait remplacé par un autre, d'un caractère tout différent, qui

semblait ne trouver aucune satisfaction à faire quelque chose en faveur d'une personne alliée aux Indiens. Il refusa de me voir et de me prêter aucun secours. Cependant, grâce à M. Ermatinger, du saut de Sainte-Marie, je pus arriver à Mackinac.

Le colonel Boyd, alors agent indien à cette résidence, m'attira chez lui, et voulut me prendre à son service comme batteur dans sa forge ; mais, n'aimant pas ce genre de travail, je refusai de rester. Il me donna cent livres de farine, autant de chair de porc, un peu de whisky, de tabac, etc.Il y avait deux navires sur le point de mettre à la voile pour Chicago ; mais ni l'un ni l'autre ne voulurent me prendre comme passager, quoique j'eusse assez d'argent et que j'offrisse de payer.Dans cette extrémité, des Indiens me vendirent soixante dollars un vieux canot d'écorce en mauvais état, et j'engageai trois Français pour m'accompagner ; mais le colonel Boyd ne voulut pas leur permettre de partir. Il me donna cependant une lettre pour le docteur Wolkott, agent indien à Chicago, et je partis avec un seul homme.

Je m'arrêtai peu de temps à l'établissement ottawwaw de Wawgunnukkizze ; et, là, jugeant un plus long voyage impossible avec un canot fragile et faisant eau de toute part, j'en achetai un neuf au prix de quatre-vingts dollars.Plusieurs Ottawwaws de ma connaissance voulurent m'accompagner, et nous partîmes huit hommes dans un canot, et six dans un autre avec quelques femmes. Ils vinrent avec moi jusqu'à une ou deux journées de Chicago. Là, nous rencontrâmes d'autres Indiens, dont les rapports décourageants sur l'état des eaux dans l'Illinois décidèrent nos compagnons à rétrograder. Ma femme partit avec eux.

A Chicago, la fièvre me reprit ; mes provisions étaient épuisées ; je me trouvai dans une extrême détresse. J'allai me présenter au docteur Wolkott, mais il ne voulut ni me recevoir, ni faire aucune attention à moi. Il savait bien qui j'étais, car il m'avait vu à mon

dernier passage à Chicago ; je ne pus comprendre pour quelle raison il refusa de venir à mon aide. J'avais placé ma tente à peu de distance de sa maison, près d'un champ de riz sauvage, et, pendant plusieurs jours, tout hors d'état que j'étais de me tenir debout plus de cinq minutes de suite, je tuai encore assez de merles sur la rizière pour subvenir à la nourriture de mes enfants.

Dès que j'eus retrouvé assez de force pour me traîner, à l'aide de bâtons, jusqu'à la porte du docteur Wolkott, j'allai lui représenter que mes enfants étaient en danger de mourir de faim ; il me repoussa rudement. En m'éloignant, je versai quelques larmes, chose nouvelle pour moi ; mais la maladie m'avait efféminé. Je m'évanouis, et tombai trois ou quatre fois tout de mon long sur la route, avant de regagner ma tente. La Providence ne m'avait pourtant pas abandonné : bientôt après, mes souffrances et celles de mes enfants furent soulagées par un Français qui venait de faire passer le Portage à quelques bateaux.

Sa femme était de la nation des Ojibbeways, et l'accompagnait ordinairement dans ses courses. Quoique ses chevaux fussent très fatigués d'une longue marche, il accepta de me conduire, ainsi que mon canot, jusqu'à soixante milles, et, si les forces de ses chevaux le permettaient, jusqu'à la distance entière de cent vingt milles, dont se composait le Portage. Nous convînmes du prix qu'il me demanda et qui me parut très modéré. Il me donna un jeune cheval à monter, car j'étais bien loin de pouvoir marcher, et il pensait que je serais plus à mon aise à cheval qu'en charrette avec le canot.

Nous n'avions pas encore franchi soixante milles, lorsqu'il tomba lui-même malade d'un flux de sang. Il avait avec lui un jeune homme ; et je lui rendis, en le laissant libre de retourner, le seul service qui fût en mon pouvoir. Le cheval que je venais de lui laisser fut volé, dès la nuit suivante, par les Potawatomies. Mon

Français m'avait quitté peu après notre départ de Chicago, et je n'avais pour m'aider qu'un vieil Indien, nommé Gossokwawwaw (le fumeur). Il se trouvait alors un peu d'eau dans la rivière; je me décidai à mettre mon canot à flot pour essayer de la descendre, mais l'eau n'était pas assez haute pour nous porter ; nous pûmes seulement y traîner les enfants, en nous mettant l'un à l'avant, l'autre à l'arrière du canot.

Après trois milles d'une marche aussi lente que pénible, il fallut renoncer à cette méthode, et je préférai conclure un arrangement avec un Potawatomie qui se trouvait en cet endroit. Au prix d'une couverture et d'une paire de mitasses, il consentit à porter, sur ses chevaux, mes bagages et mes enfants jusqu'à une distance de soixante milles, à l'embouchure de l'Annummunnesebe, ou rivière d'Ocre jaune. L'Annummun vient de par-devers le Mississipi, et au-dessous de lui, il y a toujours dans l'Illinois assez d'eau pour les canots. J'étais un peu effrayé de confier au Potawatomie mes enfants et des bagages d'une valeur considérable ; mais le vieux Gossokwwawaw pensait qu'il serait honnête. En mettant les enfants à cheval, il dit : « Dans trois jours, je serai à l'embouchure de l'Annummunne, et là je vous attendrai. »

Nous nous séparâmes sans plus de paroles; et nous continuâmes, le vieux fumeur et moi, notre route fatigante et difficile le long du lit de l'Illinois. De Chicago à la rivière d'Ocre jaune, il n'y a guère sur les deux rives que des prairies où l'on peut conduire, sans aucun embarras, les chevaux et les chariots. A notre arrivée au rendez-vous, nous trouvâmes le Potawatomie fidèle à tous ses engagements.

Tout fut embarqué dans le canot, et nous descendîmes au fort Clark, élevé sur une étroite langue de terre entre deux lacs. Les Indiens l'appellent Kagahgunmiug (l'isthme) ; là je trouvai quelques hommes de ma connaissance et même de mes parents, par

leur alliance avec la famille à laquelle j'avais appartenu parmi les Indiens. Il s'y rencontrait un Tawgaweninne, fils de l'homme du même nom, qui était mort mari de Netnokwa ; il y avait aussi plusieurs parents de ma femme, et, entre autres, une vieille Indienne qui me donna un sac de grain.

A trois milles de là, comme je descendais la rivière, je vis un homme debout sur le pont, et quand je passai devant lui, il me cria : « Mon ami, aimez-vous la venaison ? » Je lui répondis que je l'aimais, et je dirigeai vers le bord mon embarcation. Il y mit un daim très gras en me disant : « Peut-être serez-vous bien aise de manger un peu de ce daim que je viens de tuer à l'instant même. » Comme à ces mots il s'éloignait, je le rappelai ; mais il ne voulait rien en échange de la venaison, et j'eus beaucoup de peine à lui faire accepter un peu de poudre, quelques balles et des pierres à fusil, dont il parut fort reconnaissant.

Vers ce temps, un jour que je m'étais échauffé au travail, je tuai une grue et me jetai à l'eau pour aller la prendre. Bientôt après, j'éprouvai un léger malaise ; mais, sans réfléchir à la cause de ma souffrance, je rentrai encore dans l'eau pour chercher une autre pièce de gibier : je tombai malade aussitôt, et me trouvai hors d'état de poursuivre ma route. La fièvre me reprit avec une violence telle que, croyant ma fin prochaine, je donnai des instructions au vieux fumeur pour conduire mes enfants au gouverneur Clark, qui, j'en avais la confiance, les aiderait à aller rejoindre mes parents ; mais, contrairement à mon attente, ma santé se rétablit rapidement, et en peu de jours je me vis en état de reprendre mon voyage.

Nous rencontrâmes un grand nombre de Potawatomies, dont les cabanes agglomérées s'élevaient presque continuellement sur les bords de la rivière ; plusieurs d'entre eux naviguaient comme moi et nous faisions route ensemble. Un jour, un homme accourut

de sa cabane sur le rivage et me demanda qui j'étais. Sur ma réponse, il s'informa si mes enfants pouvaient manger du miel ; je lui dis que je le croyais, et aussitôt, sur son ordre, deux jeunes hommes vinrent à gué m'apporter chacun un grand vase de bois plein de miel.

Je descendis ainsi l'Illinois, en tuant beaucoup de gibier, et je gagnai Saint-Louis toujours assez pourvu de vivres et ma santé se rétablissant de plus en plus. Là, le gouverneur Clark témoigna sa bonté accoutumée, non seulement à moi et à mes enfants, mais même au vieux fumeur, que j'avais trouvé si serviable dans mon voyage. Il fit à ce vieillard un très beau présent, et ne le laissa partir qu'après lui avoir procuré les moyens de regagner son pays. Je me vis retenu à Saint-Louis plus longtemps que je ne l'aurais voulu, parce qu'il fallait faire des habits neufs pour mes enfants. Plusieurs de ces vêtements n'étant pas achevés encore au moment de mon départ, le gouverneur eut soin de les envoyer au Kentucky. De Saint-Louis, je me rendis, dans mon canot d'écorce, au cap Girardeau, avec une lettre du gouverneur Clark pour l'agent indien de cette résidence.

J'y laissai mon canot, et, pendant un séjour de courte durée, j'eus occasion d'y voir plusieurs personnes de l'expédition du major Long, qui revenaient alors des montagnes Rocheuses. C'était à la fin de l'année 1820, près d'un an après ma première arrivée sur l'Ohio, en 1819. Depuis mon enlèvement par Manitoogeezhik et Kishkauko, trente ans tout juste s'étaient écoulés jusqu'au moment de mon départ du lac des Bois au printemps de 1819. C'est donc probablement au printemps de 1789 que j'ai été fait prisonnier. J'ai aujourd'hui quarante-sept ans.

Je passai quatre mois, près de [illegible]eurs, à Jackson, à dix milles du cap Girardeau ; j'allai ensuite à Kentucky, et à la chute des feuilles, je retournai à Saint-Louis pour voir le gouverneur

Clark ; mais il était absent, et, comme beaucoup d'habitants de Saint-Louis mouraient de la fièvre, je n'y séjournai que très peu. Moi-même, à mon retour, je tombai malade d'une fièvre violente, à la Grande-Prairie, à quatre-vingts milles de l'endroit où j'avais laissé mes enfants. Par bonheur, il se trouva là une femme qui me traita avec beaucoup de bonté, et bientôt je commençai à me rétablir. J'appris alors que mes enfants étaient dangereusement atteints à leur tour des fièvres qui régnaient dans la contrée entière, et, tout affaibli que j'étais alors, je partis en toute hâte. Un seul de mes enfants mourut ; les autres, quoique bien malades, guérirent enfin ; mais ce fléau ne s'appesantit pas sur moi seul ; sept de mes plus proches parents, chez lesquels je vivais alors, succombèrent au mal et la mortalité fut effrayante dans toute cette partie des États.

Au printemps suivant, une tentative fut faite pour recouvrer à mon profit quelque chose du bien de mon père ; mais ma belle-mère fit vendre dans l'île de Cuba plusieurs nègres que l'on croyait devoir m'appartenir. Cette affaire resta en suspens.

Au printemps de 1822, peu satisfait de mes amis du Kentucky, je me dirigeai de nouveau vers le nord. Je pris ma route par la Grande-Prairie, et laissant mon canot à mon frère, je me procurai des chevaux que montèrent mes enfants. Je me rendis d'abord à Saint-Louis et ensuite à Chicago par l'Illinois.

L'agent indien du fort Clark résidait alors un peu au dessous de ce point, dans un endroit nommé Elkheart (cœur d'élan). Dans mon voyage, il s'était montré bienveillant pour moi et disposé à m'aider dans tous mes besoins. Je crus pouvoir, cette fois, m'arrêter à Elkheart ; et, quoiqu'il ne se trouvât point chez lui, mes chevaux furent nourris, et je reçus, ainsi que mes enfants, tous les soins et tous les vivres nécessaires sans avoir rien à débourser. Le lendemain, je rencontrai l'agent qui revenait du fort Clark, et

je lui racontai l'accueil que j'avais reçu chez lui en son absence. Il s'en montra satisfait et me dit que j'allais avoir bientôt une mauvaise rivière à passer. Mais, ajouta-t-il, vous trouverez, de ce côté-ci, un bateau dans lequel je viens de la traverser ; l'homme auquel il appartient demeure sur l'autre bord ; reconduisez-le-lui, et dites au maître de remonter avec vous jusqu'à la rivière qui est au-dessus de sa maison et de vous la faire passer : je lui paierai sa peine. »

Tout se fit d'abord comme il l'avait indiqué ; mais, ma fille Marthe étant malade, nous restâmes tout le jour près de la maison du propriétaire du canot. J'avais un très beau cheval donné par mon frère ; cet homme me dit qu'il était déterminé à ne pas me le laisser. Il m'offrit de l'acheter ; mais je lui répondis qu'en ayant absolument besoin pour mon voyage, à aucun prix je ne le lui céderais. Il insista encore et me dit que, si je ne lui abandonnais pas mon cheval, je n'aurais pas son canot pour passer l'autre rivière. Il ajouta force injures à ses menaces ; mais rien ne put me décider à lui céder mon cheval. Le canot dont j'avais besoin, venant détaché de la rive pour servir à quelque autre personne, se trouvait alors sur la rivière qu'il me restait à traverser, et je partis espérant l'y trouver ; mais notre homme me dit en passant à cheval près de moi : « J'ai retiré le canot ; vous ne pourrez point gagner l'autre rive. » Je continuai ma marche sans attacher d'importance à ses paroles ; hélas ! en arrivant je reconnus qu'il m'avait dit la vérité. Il ne se trouvait là nuls matériaux pour faire un radeau.

Craignant d'exposer mes enfants en leur faisant passer la rivière à dos de cheval, je restai quelque temps indécis. Je songeai enfin que si le canot avait été caché, ce qui était la supposition la plus plausible, je devais en reconnaître les traces : je les trouvai, en effet, sur la route, assez loin de la rivière. Le canot était caché dans d'épaisses broussailles, à près d'un mille du passage. Je le

pris, je l'apportai à mes enfants, qui traversèrent ainsi la rivière et quand mes chevaux l'eurent passée à la nage, d'un coup de pied je repoussai le canot dans le courant.

A Chicago, je fus forcé de vendre mes chevaux bien au-dessous de leur valeur au capitaine Bradley et à un M. Kenzie, alors agent à la place du docteur Wolkott, parce qu'ils me disaient qu'on ne pourrait pas me les conduire à Mackinac. Un vieux cheval m'était resté comme d'à peu près nulle valeur. Des gentlemen qui en avaient besoin et à qui je l'aurais volontiers donné en pur don me le payèrent quinze dollars. Enfin, le capitaine Keith arriva sur le schooner Jackson ; quand je lui montrai les papiers que le gouverneur Clark m'avait donnés, il me dit qu'il aurait transporté gratuitement mes chevaux à Mackinac ; mais il était trop tard.

Le principal but de mon voyage à Mackinac était de m'engager comme interprète auprès du colonel Boyd, agent indien à cette résidence. Il m'avait souvent exprimé le désir de m'avoir avec lui en cette qualité, aussitôt que je saurais assez la langue anglaise pour remplir l'emploi. Je fus bien désappointé d'apprendre que j'arrivais trop tard ; un interprète venait d'être agréé. Le colonel me dit cependant qu'un agent destiné pour le saut de Sainte-Marie était attendu par le prochain bateau à vapeur et que probablement il me placerait auprès de lui. A peine arrivé à Mackinac, M. Schoolcraft, ce nouvel agent, accepta mes propositions ; mais, n'ayant à passer dans l'île qu'une heure ou deux, il m'ordonna de faire sur-le-champ mes préparatifs pour le suivre, me donnant rendez-vous au saut quatre jours après son arrivée. Toutes mes affaires terminées, au moment où j'allais partir, arriva une lettre de M. Schoolcraft, qui, ayant trouvé un interprète à sa résidence, m'avertissait de ne pas venir le rejoindre. Je reportai aux traiteurs tout ce que j'avais acheté pour mon établissement au saut de Sainte-Marie, et ils me rendirent mon argent sans difficulté.

CHAPITRE QUINZIÈME.

La compagnie américaine des fourrures. — Travail et privations parmi les blancs, famine chez les Indiens. — Criantes injustices. — Enfants refusés à leur père. — Abominable machination d'un jeune gredin. — Ses paroles hypocrites et ses actes monstrueux. — Une affreuse chasse à l'homme sur terre et sur l'eau. — Le plus audacieux des assassinats. — Invocation de Dieu et secours inespéré. — Extraction d'une balle par un blessé. — Une accumulation d'épreuves. — Espérances et projets. — Publication des souvenirs de Tanner.

ÉPOURVU ainsi de tout emploi, je contractai avec M. Stewart, agent de la compagnie américaine des fourrures, un engagement pour accompagner les traiteurs parmi les Indiens, avec le traitement annuel de 225 dollars. Je devais aussi recevoir des vêtements. Ces conditions me parurent préférables à l'emploi d'ouvrier que l'agent m'offrait dans sa forge.

Je mis mes enfants à l'école à Mackinac, et j'allai au saut de Sainte-Marie avec M. Morrison, l'un des principaux commis de la compagnie. De là, on m'envoya en bateau avec quelques Français à *Fond du Lac*. Je n'étais point familiarisé avec les habitudes de ces gens-là, et j'aurais eu à souffrir du manque de provisions, peut-être même en serais-je mort, si je n'avais pu acheter quelques vivres de l'équipage. De Fond du Lac, j'allai au lac de la Pluie avec M. Cote ; mais mon inexpérience des affaires dans lesquelles je m'étais embarqué m'exposa à beaucoup d'inconvénients.

J'avais encore avec moi plusieurs de mes trappes, qui me servirent à prendre, dans ce voyage, un grand nombre de rats musqués, et je ne fus pas moins surpris que mécontent d'apprendre

que leurs peaux ne m'appartenaient pas. Non seulement il me fallut les livrer, mais on m'obligea de conduire seul un canot, pesamment chargé de riz sauvage ; et l'on m'imposa divers autres travaux pénibles, auxquels je ne me soumis que bien à contre-cœur.

A notre arrivée au lac de la Pluie, j'allai chasser, mais sans aucun succès. Bientôt après, on m'envoya aux rapides de la rivière ; et, avant que les glaces fussent assez fortes pour arrêter la pêche, j'avais déjà pris cent cinquante esturgeons. Au commencement de l'hiver, M. Cote me fit partir avec un commis, quatre Français, et divers objets d'échange, d'une valeur de 160 dollars seulement, pour commercer avec les Indiens.

Nous n'avions d'autres vivres que dix-huit quartes de riz sauvage par tête, et nos instructions nous prescrivaient de ne revenir qu'après avoir échangé contre des pelleteries toutes nos marchandises. Comme je savais qu'il nous faudrait aller très loin avant de rencontrer les Indiens, je sollicitai de M. Cote l'autorisation de rester jusqu'à ce que j'eusse préparé des raquettes à neige, un traîneau et un harnais pour deux bons chiens qui m'appartenaient ; mais il ne voulut pas entendre parler d'un seul moment de retard.

Après quatre jours de marche, il tomba une neige épaisse ; notre riz sauvage était déjà épuisé. Le commis et trois Français me laissèrent là pour retourner au fort ; il ne restait plus avec moi qu'un seul Français, nommé Veiage ; mais c'était un excellent homme, hardi et patient ; nous nous tirâmes comme nous pûmes de la neige avec nos lourdes charges.

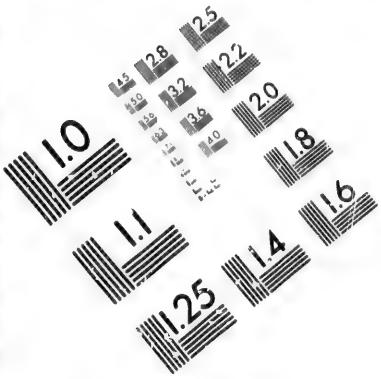
Peu de jours plus tard, comme nous étions exténués par suite du manque de provisions, nous rencontrâmes plusieurs cabanes d'Indiens ; mais ils étaient en proie aux mêmes privations. Je laissai Veiage auprès d'eux, et, muni de divers objets d'échange, j'allai visiter, à quelque distance, un autre campement d'Indiens,

que je trouvai aussi mourants de faim. Je retournai donc sur mes pas ; mais les cabanes n'étaient plus à l'endroit où j'avais laissé mon compagnon, et il n'y restait personne. Là, mes forces m'abandonnèrent entièrement, et je m'assis, attendant la mort, car la nuit était très froide. Un Indien, qui revenait de visiter ses trappes, me trouva dans cet état, fit du feu, me ranima et me conduisit dans sa cabane. Il avait pris un castor, qu'il fallut partager entre vingt personnes, dont pas une n'avait mangé une seule bouchée depuis deux jours. Tous étaient dans un état lamentable.

Ma part de castor me ragaillardit. Bientôt après, en poursuivant mon voyage, autant que mes forces me le permettaient, je rencontrai la cabane de mon ami Otopunnebe, celui-là même qui avait pris mon parti dans mon affaire avec Wawbebenaissa. Sa femme poussa des cris à l'aspect de mon extrême misère, tant la faim et la fatigue m'avaient affaibli et changé. Vers ce temps, huit Français, à demi morts de faim, vinrent se joindre à nous : M. Cote me les avait envoyés, parce qu'il supposait qu'ayant atteint les bisons, je devais avoir des vivres en grande abondance. Un de mes chiens mourut, et nous le mangeâmes.

Nous suivions le vieux sentier des Indiens ; mais une neige épaisse était tombée depuis leur passage. Sous cette neige, nous trouvâmes plusieurs chiens morts, et divers objets jetés ou laissés par les Indiens, tels que des os, des mocassins usés, des morceaux de cuir. Tout cela nous servit à ne pas mourir de faim. Mon dernier chien fut tué et mangé. Il nous restait encore une longue distance à parcourir avant d'atteindre les bisons ; nos forces s'épuisaient tous les jours ; nous tînmes conseil, et il fut décidé que l'on tuerait un des chiens de la compagnie des fourrures. Cette dernière ressource nous permit d'arriver jusqu'aux bisons, et alors toutes nos misères prirent fin.

Lorsque j'eus tué beaucoup de bisons, l'abondance ayant reparu



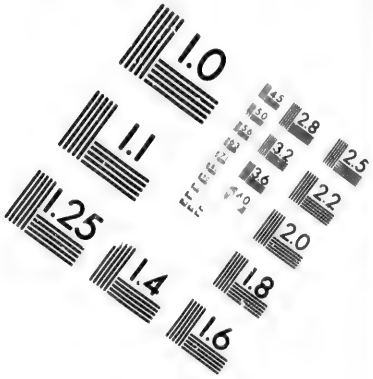
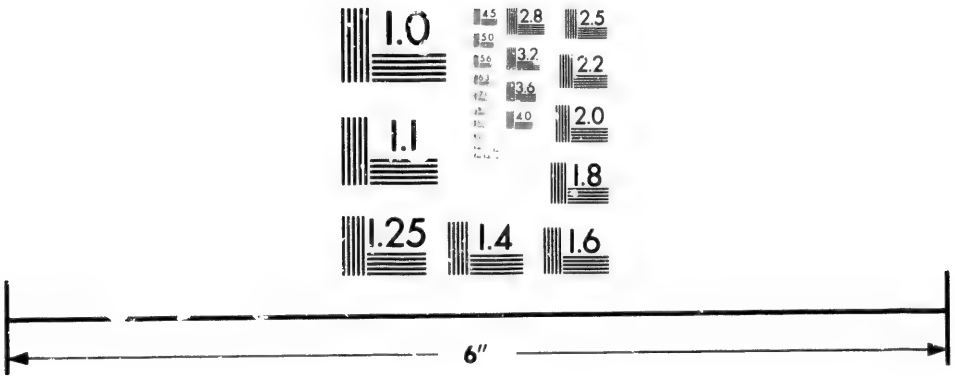
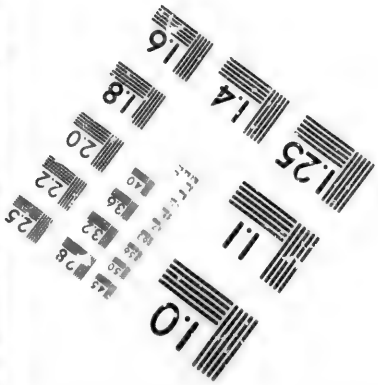
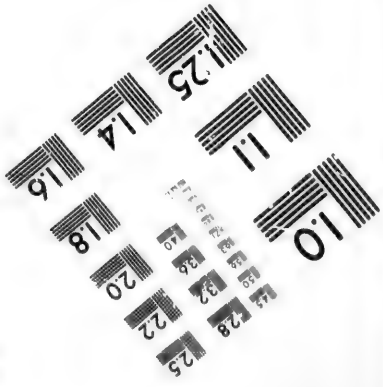


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

dans le camp, les Français devinrent paresseux et insolents ; ils refusèrent d'aller chercher la viande, de traîner les fardeaux, de m'aider en aucune manière. Quand nous fûmes prêts à retourner au comptoir, chacun d'eux refusa de porter aucune autre charge que sa couverture et ses provisions, sauf Veiage, avec qui je partageai nos pelleteries pesant en tout six cents livres. Il nous fallut beaucoup de temps pour amener jusqu'au fort d'aussi lourds fardeaux.

A mon arrivée, je rendis mes comptes. Toutes les marchandises confiées à mes soins avaient été changées pour des pelleteries, à l'exception d'un peu de poudre et de quelques balles employées à la chasse. On en déduisit la valeur de mes appointements dans mon règlement de compte définitif avec l'agent de la compagnie américaine des fourrures. On me retint aussi dix dollars pour le prix du chien que, réduits aux dernières extrémités de la faim, nous avions été obligés de tuer pour sauver ma vie et celle de neuf Français. M. Cote ne considérait pas nos retours comme bons, et se plaignait de ce que je n'avais pas voulu de whisky au nombre de mes objets d'échange.

Je lui dis que, pour du whisky, j'aurais certainement rapporté une plus grande masse de pelleteries, mais que je n'aimais point à traiter avec les Indiens lorsqu'ils se trouvaient ivres, et que je ne voudrais, en aucun temps, avoir à me reprocher aucune introduction de liqueur forte parmi eux. Cependant, il voulait me renvoyer à la traite, il insistait pour me faire porter du whisky, et je cédai enfin en lui disant que je voulais bien, pour une seule fois, me conformer sans réserve à ses instructions de rapporter le plus possible de fourrures au plus bas prix.

Je me rendis alors aux environs du lac des Bois, et pour des marchandises d'une valeur d'environ deux cents dollars, je rapportai, grâce au whisky, deux fois plus de pelleteries que dans mon

précédent voyage. M. Cote m'exprima une vive satisfaction de ce succès ; mais je lui dis que, s'il voulait continuer ses spéculations sur le même pied, il fallait chercher un autre agent, parce que je ne consentirais plus à être l'instrument de tant de fraudes et d'injustices. J'étais si longtemps resté au milieu des Indiens que beaucoup d'entre eux étaient mes amis personnels, et je connaissais assez les désordres occasionnés par l'introduction des liqueurs enivrantes pour désirer les prévenir autant qu'il serait en mon pouvoir. Je ne voulais pas contribuer à répandre ce poison parmi eux ; il me répugnait aussi, dans mes marchés avec eux, de spéculer sur leur amour insatiable des liqueurs spiritueuses ; quelque facile qu'il fût de les tromper, aucune fraude ne pouvait échapper à leur connaissance, et je savais jusqu'où pouvaient aller leur ressentiment et leur rancune, surtout envers moi, qu'ils regardaient comme un des leurs.

Je passai quinze mois au service de la compagnie américaine des fourrures, et, pendant tout ce temps, je dormis treize nuits seulement dans la maison, tant mes occupations étaient grandes. Il avait été stipulé, dans mes conventions avec M. Stewart, qu'il me serait permis d'aller voir mes enfants à la rivière Rouge, et de faire une tentative pour les ramener. On me laissa partir au moment où les traiteurs allaient faire leur voyage annuel à Mackinac. Mais, n'ayant reçu ni les mocassins ni divers autres objets que m'avait promis M. Cote, j'eus beaucoup à souffrir en voyageant seul dans un petit canot. Les enfants que j'allais visiter étaient au nombre de trois, deux filles et un fils ; ils étaient, depuis longtemps déjà, séparés de moi, à l'époque de mon premier départ du pays des Indiens.

M. Clark, de la compagnie de la Baie d'Hudson, établi alors à la rivière Rouge, et pour lequel j'avais une lettre, refusa de m'aider en aucune manière à reprendre mes enfants. Le matin de mon ar-

rivée, j'avais laissé ma couverture chez lui, espérant au moins y pouvoir coucher ; mais, à l'approche de la nuit, comme j'allais rentrer, il me la renvoya. D'après la manière dont ce renvoi fut fait, je vis bien que, si je me présentais de nouveau, ce ne serait que pour me faire mettre à la porte, et je me disposai à aller choisir, à peu de distance, une bonne place pour dormir dans le bois ; mais M. Bruce, l'interprète dont j'ai déjà parlé, me fit entrer dans sa cabane,m'invita à y rester, et me traita de la façon la plus bienveillante et la plus hospitalière.

Voyant que je n'avais aucun secours à attendre de M. Clark, qui devait bientôt quitter le pays, j'allai exposer mes affaires au capitaine Bulger, commandant militaire, qui m'accueillit avec autant de cordialité que d'attention. Dès les premiers mots, il me demanda où j'avais passé la nuit, car il savait que j'étais arrivé la veille ; quand il sut que l'on m'avait refusé un abri au comptoir, il m'offrit à manger et à loger chez lui pendant toute la durée de mon séjour. Connaissant les affaires qui m'appelaient dans le pays, il me demanda si je savais où étaient alors mes enfants. J'avais acquis l'assurance qu'ils se trouvaient au portage de la Prairie. Des Indiens, voisins du fort, me dirent que les hommes de la bande dont faisaient partie mes enfants avaient appris mon arrivée,et se montraient décidés à me tuer si je tentais de les leur enlever. J'allai cependant visiter cette bande dès que je pus me mettre en route, et j'entrai dans la cabane du principal chef, qui me reçut avec bonté. J'y restai quelque temps, toujours dans la cabane, avec mes enfants, qui parurent satisfaits de me revoir ; mais je reconnus sans peine que les Indiens étaient déterminés à ne pas me les laisser emmener.

Giahgewagomo, celui-là même qui, longtemps auparavant, m'avait enlevé mon fils ; ce misérable, que j'avais été forcé de battre, et dont j'avais tué le cheval, me traita insolemment et

menaça même de me massacrer. Je lui dis : « Si vous aviez été un homme,vous m'auriez mis à mort depuis longtemps, au lieu de venir encore me menacer aujourd'hui. Je n'ai pas peur de vous. » Mais j'étais absolument seul, et tout ce que je pus faire alors, ce fut de décider la bande à transporter son campement près du fort de la rivière Rouge.

C'était un long voyage ; pendant toute sa durée, mes enfants et moi, nous eûmes à porter de lourds fardeaux, et l'on nous traita comme des esclaves. A dire vrai, on ne m'imposait personnellement aucune charge ; mais on avait soin de tellement surcharger mes enfants que,quand je les avais débarrassés de tout ce que je pouvais porter sans perdre la faculté de me mouvoir, il leur restait encore des fardeaux bien pesants. Lorsque nous fûmes campés près du fort, je réclamai mes enfants ; ils me furent positivement refusés. Giahgewagomo surtout m'opposait une vive résistance, et nos discussions étaient dégénérées en une querelle si opiniâtre, que j'allais en venir à des mesures violentes ; mais je réfléchis que je ne devais pas me permettre de verser du sang avant d'avoir communiqué mes intentions au capitaine Bulger, qui m'avait témoigné tant de bienveillance.

J'allai donc lui exposer l'état des choses,et je lui exprimai mon intime conviction de ne pouvoir reprendre mes enfants sans recourir à la violence envers Giahgewagomo. Il parut satisfait de cette marque de confiance, et chargea aussitôt M. Bruce d'amener mes enfants dans le fort. Ils vinrent en effet et s'arrêtèrent devant sa maison, mais accompagnés de dix ou douze Indiens, qui avaient grand soin de les tenir entre eux. Je désignai mes enfants au capitaine, et il dit à son domestique de leur donner à manger. On leur porta donc quelques mets de sa propre table, d'où il venait de se lever ; mais les Indiens prirent tout, et n'en donnèrent pas une seule bouchée à mes enfants. Un morceau de pain qu'on leur en-

voya ensuite eut le même sort ; alors le capitaine Bulger ordonna d'ouvrir un magasin, et me dit d'aller y prendre quelque chose pour eux. Voyant là plusieurs sacs de pemmican, j'en pris la moitié d'un, du poids d'environ vingt livres ; et faisant asseoir tous les Indiens, je le leur distribuai.

Ils refusèrent mes enfants au capitaine, comme ils me les avaient refusés ; mais le lendemain il réunit chez lui les principaux d'entre eux : Giahgewagomo fut de ce nombre. Le chef de la bande était pour lors très disposé à me laisser emmener mes enfants ; et, à son entrée dans la salle de réunion, il prit un siège près du capitaine Bulger et de moi, pour bien indiquer que les autres Indiens, activement opposés à mes projets, s'étaient mis en opposition ouverte à ses propres désirs.

Des présents, d'une valeur d'environ cent dollars, furent apportés et déposés par terre entre les deux parties. Le capitaine Bulger prit alors la parole :

« Mes enfants, dit-il aux Indiens, j'ai fait mettre ici, devant vous, une pipe pleine de tabac, non pour vous faire supposer que je veuille acheter de vous,au profit de cet homme,le droit de prendre ce qui lui appartient, mais pour vous signifier que je compte sur votre attention à écouter mes paroles.Quant à cet homme, il vient et il vous parle, non seulement en son propre nom, mais encore au nom de votre grand-père, qui est par-delà les eaux ; et du Grand Esprit, entre les mains de qui nous sommes tous et qui lui a donné ces enfants. Vous devez donc, sans lui causer plus de peine, lui rendre sa famille et accepter ces présents, comme souvenirs de la bonne intelligence qui existe entre nous. »

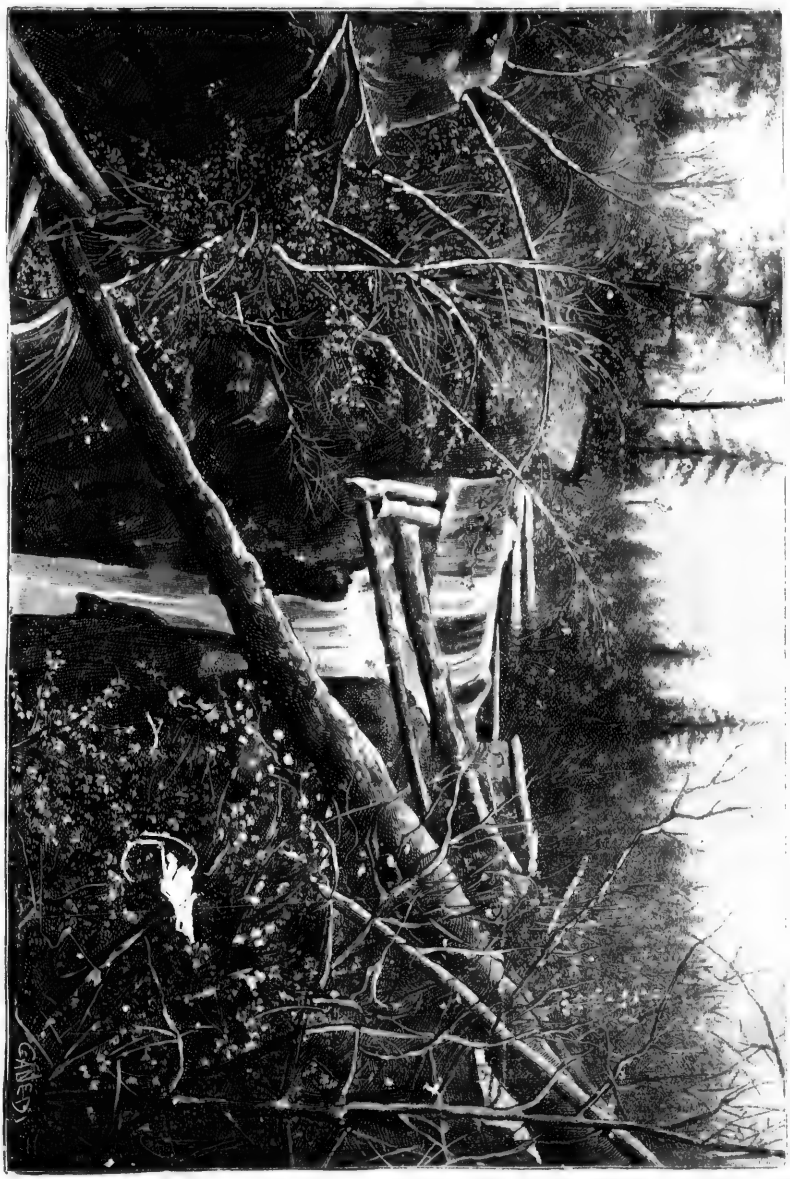
Les Indiens se consultèrent entre eux. Comme ils allaient répliquer, ils virent une nombreuse force armée en parade devant la maison : complètement entourés, ils acceptèrent les présents et promirent les enfants.

er ordonna
elque chose
pris la moi-
asseoir tous

e les avaient
aux d'entre
bande était
ts ; et, à son
du capitaine
ndiens, acti-
tion ouverte

, furent ap-
Le capitaine

ici, devant
upposer que
roit de pren-
e je compte
et homme, il
om, mais en-
es eaux ; et
mes tous et
causer plus
nts, comme
ous. »
laient répli-
e devant la
présents et



On m'envoya aux rapides. (P. 280.)

Leur mère était devenue vieille ; elle exprima le désir de les accompagner, et j'y consentis volontiers. Mon fils, qui était d'âge à se conduire, aima mieux rester parmi les Indiens ; comme le temps de lui donner de l'éducation et de le former à un nouveau genre de vie était passé, je consentis à lui laisser la liberté du choix. Plusieurs Indiens nous accompagnèrent dans les quatre premières journées de voyage, et je continuai ma marche avec mes deux filles et leur mère.

Je ne retournai point au lac des Bois par le Begwionuskosebe ; je préférai prendre une autre route, moitié par terre, moitié par eau. Si l'on remonte la *Mauvaise Rivière*, il y a un raccourci en prenant la rivière de l'Esturgeon, et ensuite un portage pour rejoindre le cours d'eau principal. Près de l'embouchure de la rivière de l'Esturgeon, était alors un village ou camp de six ou sept cabanes. Dans cette bande se trouvait un jeune homme nommé Omezhuhgwutoons ; fustigé, peu de temps auparavant, par ordre de M. Cote, pour quelque acte répréhensible, commis dans les alentours du comptoir, il en gardait un profond ressentiment : instruit de mon passage, il vint me rejoindre dans son petit canot.

Ce jeune homme affecta d'une manière assez étrange de s'entretenir avec moi, et prétendit qu'il existait entre nous des relations de famille. Il campa la nuit avec nous, et le matin nous partîmes ensemble.

Vers la nuit, lorsque nous nous arrêtâmes pour camper, le jeune homme ne tarda pas à s'éloigner. Fort occupé, en apparence, à mon campement, je ne le perdais pas de vue ; tout à coup je me rapprochai de lui, et je le trouvai au milieu de toutes ses médecines étalées ; il roulait, autour d'une balle, un nerf de daim, d'environ cinq pouces de longueur. Je lui dis : « Mon frère (c'était ainsi qu'il m'avait lui-même nommé), si vous manquez de poudre, de

balles, ou de pierres à feu, j'en ai beaucoup et je vous en donnerai autant que vous en voudrez. » Il me répondit qu'il en avait lui-même beaucoup ; et je le quittai pour rejoindre mon camp.

Il resta quelque temps sans revenir, et reparut enfin habillé et paré comme un guerrier qui va combattre. Pendant la première partie de la nuit, il surveilla tous mes mouvements avec une attention singulière, et mes soupçons, déjà fort excités, se confirmèrent de plus en plus ; mais il continua à parler beaucoup et aussi amicalement que jamais. Il me demanda mon couteau pour couper, me dit-il, un peu de tabac, et au lieu de me le remettre, il le glissa dans son ceinturon ; je supposai qu'il me le rendrait probablement dans la matinée.

Je me couchai à l'heure ordinaire, ne voulant point paraître suspecter ses intentions. Je n'avais pas élevé ma tente, et mon unique abri consistait en une pièce de toile peinte qui m'avait été donnée à la rivière Rouge. En m'étendant par terre, je choisis une position qui me permît de surveiller tous les mouvements du jeune homme ; comme il se tenait de l'autre côté du feu, je pouvais voir que ses yeux restaient ouverts et attentifs, sans qu'il montrât la moindre propension à s'endormir. Un orage survenant, il parut plus inquiet et plus impatient que jusqu'alors ; dès les premières gouttes de pluie je l'invitai à venir partager mon abri, ce qu'il accepta ; l'averse fut très forte, et notre feu se trouva entièrement éteint; mais peu après les moustiques devenant fort incommodes, Omezhuhgwutoons ralluma le feu et les chassa d'autour de moi avec une branche d'arbre.

Je sentais néanmoins que je ne devais pas dormir ; mais l'assoupissement commençait à me gagner, lorsqu'un nouvel orage, plus violent encore, vint à gronder. Dans l'intervalle des éclairs, je restais comme assoupi, sans remuer, sans plus ouvrir les yeux. Je ne perdais pas de vue le jeune homme ; une fois, un coup de

tonnerre plus retentissant parut l'alarmer, et je le vis jeter comme offrande un peu de tabac dans la flamme ; une autre fois, le sommeil paraissant me gagner tout à fait, je le vis me surveiller comme un chat prêt à s'élancer sur sa proie, mais je ne m'abandonnai pas au sommeil.

Il déjeuna comme à l'ordinaire avec nous et partit en avant sans que je fusse encore prêt. Une de mes filles semblait très alarmée, et refusait absolument d'entrer dans le canot, prévoyant une catastrophe ; mais sa mère se donna beaucoup de peine pour calmer son agitation. Ma fille se décida enfin, et nous partîmes. Le jeune homme côtoya le rivage devant nous à peu de distance, jusqu'à dix heures à peu près. Alors, à un tournant, dans un endroit difficile et rapide d'où la vue s'étendait au loin, je fus surpris de ne plus apercevoir ni lui, ni son canot.

A cette place, la rivière a près de quatre-vingts verges de largeur, et à dix verges de la pointe dont je viens de parler, s'élève une petite île de roches nues. J'avais mis bas mon habit, et je poussais avec grand effort mon canot contre un courant violent, qui me forçait à me tenir très près du rivage, lorsque soudain une décharge de fusil retentit près de moi. J'entendis une balle siffler au dessus de ma tête ; je sentis comme un coup à mon côté ; la rame s'échappa de ma main droite, et cette main elle-même tomba sans force. La fumée obscurcissait les buissons, mais d'un second coup d'œil je distinguai Omezhuhgwutoons, qui s'enfuyait.

Au même instant, les cris de mes filles attirèrent mon attention sur le canot, que je vis tout couvert de sang. J'essayai, de ma main gauche, de pousser mon canot à terre pour poursuivre le jeune homme ; mais le courant, trop fort pour moi, nous entraîna vers l'autre bord et nous jeta sur la petite île rocheuse. Là, mettant pied à terre, je tirai un peu de ma main gauche le canot sur le roc ;

et j'essayai de charger mon fusil ; hélas ! avant d'y être parvenu, je tombai sans connaissance. Quand je revins à moi, j'étais seul sur l'île ; le canot, qui portait mes filles, s'était éloigné par la force du courant et disparaissait à perte de vue en descendant la rivière ; je m'évanouis presque aussitôt une seconde fois, mais enfin je repris connaissance.

Croyant que l'homme qui avait tiré sur moi m'observait encore de quelque endroit caché, j'examinai mes blessures ; mon bras droit était fort maltraité. La balle, entrée dans mon corps dans la direction du poumon, n'était pas sortie ; mon état me parut désespéré. Pour comble de malheur, mon corps était à peu près nu ; car, au moment de ma blessure, je n'avais sur moi, outre mon pantalon, qu'une vieille chemise toute déchirée, dont les travaux du matin avaient arraché plus d'un lambeau. Je restai exposé au soleil et aux mouches à tête noire et verte, sur un rocher dénudé, la plus grande partie d'une journée de juillet ou d'août, sans autre perspective que celle d'une mort lente ; mais, au coucher du soleil, l'espérance revint avec la force, et je nageai jusqu'à l'autre bord. Mais la perte de sang causée par les efforts que je venais de faire en nageant entraîna une seconde défaillance.

Quand je revins à moi, je ressentis la soif la plus ardente ; les bords de la rivière étaient escarpés et rocailleux ; je ne pouvais, avec mon bras blessé, me coucher pour boire ; il me fallut donc entrer dans l'eau, et m'y plonger jusqu'à ce qu'elle baignât mes lèvres. La soirée devenait fraîche de plus en plus et ma force renaissait à proportion. Mais le sang paraissait couler plus librement, et je me mis à panser ma blessure. Je tâchai, quoique la chair fût déjà très gonflée, de replacer les fragments de l'os. Je commençai par déchirer en petites bandes un pan de ma chemise ; puis, avec mes dents et ma main gauche, j'essayai de tourner les bandes autour de mon bras, lâches d'abord et de plus en plus ser-

rées, jusqu'à ce que ce pansement eût pris, autant que je le pouvais, une forme convenable. J'y attachai ensuite de petites branches d'arbres pour tenir lieu d'éclisses, et je suspendis mon bras à une corde qui passait autour de mon cou.

Cette opération achevée, je pris un peu de l'écorce d'une espèce de cerisier que j'avais remarquée à peu de distance, et après l'avoir bien mâchée, je l'appliquai sur mes blessures, espérant arrêter ainsi l'effusion du sang. Les buissons les plus voisins et l'espace qui me séparait de la rivière étaient tout ensanglantés. Quand la nuit vint, je choisis, pour m'étendre, un endroit couvert de mousse ; un tronc d'arbre me servit d'oreiller. J'avais eu soin de me tenir près de la rivière pour observer tout ce qui passerait et pouvoir étancher ma soif, si elle revenait avec une égale violence. Je savais qu'un canot de traiteurs, annoncé à la rivière Rouge, devait passer vers ce temps-là, et c'était des gens de ce canot que j'attendais du secours. Il n'y avait pas de cabanes d'Indiens plus rapprochées que le village d'où Omezhuhgwutoons était venu me poursuivre.

Etendu par terre, je priai le Grand Esprit d'abaisser sur moi des regards de pitié et de m'envoyer du secours dans le temps de ma détresse. Pendant que j'achevais mes prières, les moustiques, qui s'étaient abattus en grand nombre sur mon corps presque nu, et dont les piqûres ajoutaient beaucoup à mes souffrances, commencèrent à se lever, volèrent quelque temps autour de moi, et disparurent enfin. Ce soulagement si agréable pouvait n'être dû qu'au rafraîchissement de la température habituel dans la soirée. Mais je n'en étais pas moins pénétré de reconnaissance pour le Souverain Créateur que j'avais invoqué et je restai convaincu, comme je l'avais toujours été dans les temps de détresse et de danger, que le maître de ma vie, quoique invisible, était près de moi et veillait sur moi. Je dormis sans peine et paisiblement,

mais non tout d'un somme. Chaque fois que je me réveillai, je me souvins d'avoir vu en songe un canot chargé d'hommes blancs devant moi, sur la rivière.

Vers le milieu de la nuit, j'entendis, à une distance de deux cents verges, de l'autre côté de la rivière, des voix de femmes que je crus reconnaître pour celles de mes filles; leurs cris annonçaient la détresse ; mais j'étais si faible, qu'il me fut tout à fait impossible de me lever pour me diriger de ce côté.

Le lendemain matin, avant dix heures, j'entendis d'autres voix, des voix d'hommes, dans la direction de la rivière, au dessus de moi, et de la place que je m'étais choisie, je vis venir un canot chargé d'hommes blancs, semblable au canot que j'avais déjà vu dans mes songes de la nuit. (1) Ces hommes prirent terre à peu de distance et firent leurs apprêts de déjeuner. Je reconnus le canot de M. Stewart, de la compagnie de la baie d'Hudson, attendu, vers cette époque, avec M. Grant. Convaincu que mon apparition ferait sur eux une impression pénible, j'attendis, pour me montrer, la fin de leur repas. (2)

Quand je les vis remettre leur canot à flot, j'entrai à gué dans la rivière, afin d'attirer leur attention. Dès qu'ils m'aperçurent, les Français cessèrent de ramer, et tous portèrent leurs regards sur moi, avec une visible stupéfaction. Le courant les entraînait avec rapidité loin de moi, et mon appel répété en langue indienne semblait ne produire aucun effet. J'appelai enfin M. Stewart par son

(1) Il semble impossible d'expliquer cette coïncidence autrement que par une attention et une faveur toutes particulières du Père qui est dans les cieux et qui voulut, par cette circonstance merveilleuse, prouver à son pauvre enfant du désert, alors si malheureux, que lui-même avait ménagé ce secours immédiat sans lequel la mort devenait inévitable. Une chose est certaine, c'est la sincérité de Tanner. Les impies qui refusent de croire au surnaturel se trouvent condamnés au mutisme en présence de faits tels que celui-ci, et le simple bon sens les mettra toujours dans cette alternative, ou d'être taxés de mauvaise foi ou d'être reconnus pour les gens les plus déraisonnables qui soient au monde.

(2) Quelle candide simplicité chez un homme blessé à mort et mourant de faim, de vouloir laisser tranquillement achever le repas de ceux qui devaient le sauver, avant de réclamer leurs secours !

nom, et, prononçant quelques mots anglais dont je pus me souvenir, je suppliai les voyageurs de venir me prendre. En un clin d'œil, les rames furent remises à l'eau, et le canot vint si près de moi, qu'il me fut possible d'y monter.

Personne ne me reconnut ; M. Stewart et M. Grant étaient cependant tout à fait l'un et l'autre de ma connaissance. Je n'avais pas pu laver le sang qui couvrait mon corps, et il est probable que mes souffrances m'avaient extrêmement changé. Les questions se succédant avec rapidité, l'on sut bientôt qui j'étais et les principales circonstances de ce qui venait de m'arriver. Un lit me fut dressé dans le canot ; je suppliai vivement les traiteurs de chercher mes enfants dans la direction où j'avais entendu leurs cris. Je craignais qu'on ne les trouvât massacrés ; mais toutes les recherches sur ce point et sur d'autres furent infructueuses.

Dès que j'eus fait connaître à mes sauveurs l'homme qui m'avait blessé, ils prirent le parti de me conduire sur-le-champ au village de ce traître. S'ils parvenaient à le surprendre, ils voulaient, disaient-ils, en faire bonne justice à l'instant même et l'égorger sur place. Ils me cachèrent donc au fond du canot, et quand ils abordèrent près des cabanes, un vieillard vint à eux sur le rivage, en disant : « Qu'y a-t-il de nouveau dans le pays d'où vous venez ? — Tout y va bien, répondit M. Stewart ; nous n'avons pas d'autres nouvelles. — C'est ainsi, reprit le vieillard, que les hommes blancs nous traitent toujours. Je sais très bien qu'il est arrivé quelque chose dans le pays d'où vous venez, mais vous ne voulez pas nous en parler. Omezhuhgwutoons, l'un de nos jeunes hommes, a descendu la rivière pendant deux ou trois jours, et nous a dit que le Long Couteau, nommé Shawshawwanebase (le faucon), qui a passé par ici peu de jours auparavant avec sa femme et ses enfants, les a massacrés tous. Moi je crains qu'il

n'ait lui-même fait quelque chose de mal ; il est inquiet et sur ses gardes, et il vient de prendre la fuite au moment de votre arrivée.»

Malgré cet avis, MM. Stewart et Grant cherchèrent Omezhuhgwutoons dans toutes les cabanes, et convaincus enfin de son évasion, ils dirent au vieillard : « Il est bien vrai qu'il a été fait du mal dans le pays d'où nous venons ; mais l'homme qu'Omezhuhgwutoons a voulu tuer est dans notre canot; nous ne savons pas encore s'il vivra ou s'il mourra... » A ces mots, ils me firent voir aux Indiens qui s'étaient rassemblés sur le rivage.

Nous prîmes là un peu de temps pour nous reposer et examiner mes blessures. Je reconnus que la balle, entrée dans mon corps immédiatement au dessous de la fracture de mon bras, était allée se loger près des côtes, et je tâchai de persuader à M. Grant d'en faire l'extraction ; mais ni lui ni M. Stewart ne voulurent l'essayer ; je fus obligé de m'opérer moi-même de la main gauche. Une lancette, que me prêta M. Grant, se brisa sur-le-champ ; il en fut de même d'un canif, car les chairs étaient très dures et très fermes dans cette partie. Enfin on me remit un large rasoir à manche blanc, avec lequel je parvins à extraire la balle. Elle était très aplatie ; le nerf de daim et les médecines qu'Omezhuhgwutoons y avait liés restèrent dans la plaie. Quand je vis que la balle n'était pas descendue au dessous de mes côtes, j'espérai me rétablir enfin ; mais j'avais des raisons de supposer que, la blessure étant empoisonnée, la convalescence serait longue.

L'opération achevée et ma blessure pansée, nous allâmes à Ahkeekobowwetig (la chute de la chaudière), village qui avait pour chef Wawwishegahbo, frère d'Omezhuhgwutoons. Là M. Stewart usa de la même précaution de me cacher dans le canot, et une distribution de tabac fut faite à tous les hommes appelés l'un après l'autre. Voyant que notre recherche était vaine, on me fit paraître enfin, et l'on dit au chef que c'était son propre

frère qui avait tenté de me tuer. Il baissa la tête et refusa de répondre aux questions des blancs. Mais nous apprîmes de plusieurs autres Indiens que mes filles et leur mère s'étaient arrêtées dans ce village en se dirigeant vers le lac de la Pluie.

En arrivant au comptoir de la compagnie du Nord-Ouest, près de ce lac, nous les trouvâmes chez les traiteurs, dont les soupçons avaient été excités par leur terreur évidente, et par le souvenir de m'avoir vu passer avec elles quelques jours auparavant.

Mes filles m'apprirent alors qu'au moment où j'étais tombé sans connaissance sur le rocher, me croyant mort et cédant à l'autorité de leur mère, elles avaient changé la direction du canot, en s'enfuyant de toutes leurs forces.

M. Stewart me laissa au comptoir du lac de la Pluie, en me confiant aux soins de Simon Macgillevray, fils de celui qui, bien des années auparavant, avait tenu un rang si élevé dans la compagnie du Nord-Ouest. Il me donna une petite pièce où mes filles préparaient mes repas et me prodiguaient leurs soins. J'étais très faible ; mon bras restait extrêmement enflé, et il en sortait, de temps à autre, des esquilles. Je vivais en cet endroit depuis vingt-huit jours, quand le major Delafield, commissaire des Etats-Unis pour les limites, vint au comptoir, et, entendant parler de mes aventures, me proposa de me conduire, dans son canot, à Mackinac ; mais, quel que fût mon désir de l'accompagner, je me trouvais trop faible pour entreprendre un pareil voyage. Le major Delafield, me jugeant lui-même hors d'état de voyager, me laissa, en partant, beaucoup d'excellentes provisions, deux livres de thé, du sucre, d'autres objets, une tente et des vêtements.

Deux jours après, je tirai de mon bras le nerf de daim qu'Omezhuhgwutoons avait lié autour de sa balle, comme je l'ai déjà rapporté. Ce nerf, de couleur verte, avait encore près de cinq pouces de longueur.

Aussitôt après le départ du major Delafield, le mauvais vouloir de M. Macgillevray se manifesta clairement ; la crainte du major l'avait seule, jusque-là, décidé à me traiter avec quelque attention. Les insultes et les avanies commencèrent à pleuvoir sur moi, et je fus enfin chassé du comptoir. Mais des Français eurent assez de pitié de moi pour sortir la nuit, à la dérobée, et venir me dresser une tente, à l'insu de M. Macgillevray. Grâce à la bonté du major Delafield, j'étais bien pourvu de tous les objets de première nécessité, et mes filles restaient encore avec moi, quoique M. Macgillevray me menaçât souvent de les faire partir. Ses persécutions ne diminuèrent pas de violence, lorsque j'eus quitté le fort.

Quarante-trois jours s'étaient écoulés depuis mon arrivée, et je me trouvais dans une bien misérable situation, entièrement privé, depuis quelque temps, du secours de mes filles, qu'on avait chassées, lorsqu'un soir M. Bruce, mon ancien ami, entra inopinément dans ma tente ; il faisait partie de la suite du major Long, qui revenait du lac Winnipeg, et il pensait que cet officier pourrait et voudrait m'aider à retrouver mes filles, peut-être même à les conduire à Mackinac.

A peine en état de marcher, j'allai trois fois, à cette heure avancée de la nuit, visiter le major Long dans son camp ; chaque fois il me dit que ses canots étaient pleins, et qu'il ne pouvait rien faire pour moi ; mais enfin, un peu mieux instruit de mon histoire, il sembla prendre plus d'intérêt à mon sort ; et, à la vue des papiers que m'avaient donnés le gouverneur Clark et d'autres personnes, il me dit qui j'étais un fou de ne les lui avoir pas montrés plus tôt. Il m'avait pris, ajouta-t-il, pour quelqu'un de ces blancs méprisables qui restent chez les Indiens par paresse ou par débauche ; mais, sachant qui j'étais, il essaierait de faire quelque chose en ma faveur. Il alla lui-même, avec plusieurs hommes, à la recherche de mes filles. Son intention avait été de se remettre en route dès le

lendemain matin ; mais, ayant consacré presque toute la nuit à mes affaires, il résolut de rester en cet endroit un jour de plus, et de faire les plus grands efforts pour retrouver mes enfants.

Le seul résultat de cette recherche fut la conviction que, par les manœuvres de M. Macgillevray et de la famille de son beau-père, mes filles étaient tombées entre les mains de Kawbeentushkwawnaw, l'un des chefs de notre village de Menauzhetaunaung. Il me fallut donc renoncer à tout espoir de les ramener cette année ; dans le triste état où je me trouvais, il ne me resta plus qu'un seul désir, celui d'aller passer l'hiver avec des hommes de ma couleur, auprès de mes plus jeunes enfants, à Mackinac.

Je savais que M. Macgillevray, comme presque tous les traiteurs de la compagnie du Nord-Ouest, était mal disposé à mon égard, par le souvenir de ma coopération avec le parti de lord Selkirk, à la prise de leur poste de la rivière Rouge. Je savais aussi que ma position personnelle vis-à-vis des Indiens me ferait difficilement obtenir l'autorisation de rester, soit dans les comptoirs de l'une ou de l'autre compagnie, soit même à peu de distance.

Toutes ces considérations me firent accepter l'offre bienveillante du major Long, de me conduire aux Etats, et je pris place dans un de ses canots ; mais, au bout d'une heure ou deux, je reconnus, et le major partagea cet avis avec tous ses compagnons, que, dans l'état de ma santé, je ne pourrais, sans un grand danger, entreprendre un pareil voyage : ils me confièrent donc à plusieurs hommes de la suite des traiteurs, et je fus reconduit au fort.

Je savais que les portes de la compagnie du Nord-Ouest me seraient fermées, et j'eus recours à la compagnie américaine des fourrures, qui m'avait récemment employé. Le jeune M. Davenport, chargé alors des intérêts de la compagnie, accueillit sur-le-champ ma demande, et me donna un appartement ; mais, comme les provisions étaient rares de ce côté de la rivière, je reçus des

secours journaliers du docteur Mac-Laughlin, du Nord-Ouest, qui venait de prendre la place de M. Macgillevray. Il m'envoyait tous les jours assez de vivres pour M. Davenport, sa femme et moi.

Peu de temps après mon arrivée, M. Cote vint remplacer M. Davenport. Il entra dans ma chambre, et, me voyant couché, me dit seulement : « Eh bien ! vous avez guerroyé à vous tout seul. » Le soir, il me fit servir à souper, et, le lendemain matin, de bonne heure, il me mit à la porte. Non content de me défendre sa maison, il m'interdit le territoire des Etats-Unis. Toutes mes prières, jointes à l'intervention du docteur Mac-Laughlin, ne purent décider M. Cote à revenir sur sa décision.

Dans cette extrémité, le docteur consentit à m'admettre sur le territoire anglais, où il me nourrit et prit soin de moi ; il savait bien cependant que cet acte généreux nuirait à son commerce d'hiver. Au commencement de cette saison, mes blessures se trouvèrent assez bien guéries pour me permettre de chasser quelque peu en tenant mon fusil de la main gauche. Mais, vers les premiers jours de l'année, sorti un soir pour aller chercher de l'eau, je glissai et tombai sur la glace. Dans cet accident, non seulement, je me cassai de nouveau le bras, à la même place, mais la clavicule elle-même fut rompue. Le docteur Mac-Laughlin se chargea de tous les détails d'intérieur qui étaient restés jusqu'alors à ma charge, et il me fallut supporter une seconde retraite également longue.

Au printemps, je pus retourner à la chasse ; je tuai un grand nombre de lapins et quelques autres animaux, dont le docteur me paya les peaux de la manière la plus libérale. Il m'apprit que la compagnie du Nord-Ouest n'avait point de bateaux pour Mackinac, où je souhaitais me rendre, mais qu'il saurait bien forcer M. Cote à m'y conduire. Finalement, ce dernier promit de me mener jusqu'à *Fond du Lac* dans son propre canot ; cependant il me fit porter dans un bateau avec quelques Français.

Dans la route du Fond du Lac au saut de Sainte-Marie, je me trouvai sous les ordres de M. Morrison ; mais j'eus à subir de ses bateliers de si mauvais traitements, que je leur demandai de me débarquer sur le rivage, à vingt-cinq milles du saut. Là, M. Schoolcraft voulut m'engager comme interprète ; je ne pus accepter cette proposition. J'avais appris que le peu de meubles laissés par moi à Mackinac avaient été saisis pour payer la pension de mes enfants; leur état exigeait ma présence : je m'y rendis donc, et le colonel Boyd m'y engagea comme interprète indien. J'en remplis les fonctions jusqu'en 1828, époque où ,mécontent de la manière dont j'étais traité, j'allai à New-York prendre des arrangements pour la publication des mes Mémoires. A mon retour vers le nord, M. Schoolcraft, toujours agent indien au saut de Sainte-Marie, me prit pour son interprète ; et, depuis ce moment, j'ai résidé en cet endroit avec ma famille.

Trois de mes enfants sont encore avec les Indiens, dans le nord : les deux filles, à ce que j'ai appris, viendraient volontiers me rejoindre, si elles pouvaient s'évader ; mon fils, plus âgé, est fortement attaché à la vie de chasseur, qu'il a menée si longtemps. J'ai quelque espérance de pouvoir tenter un nouvel effort pour ramener mes filles.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 9
Chapitre premier. 15
Chapitre deuxième 33
Chapitre troisième 55
Chapitre quatrième 75
Chapitre cinquième 93
Chapitre sixième 127
Chapitre septième 146
Chapitre huitième 170
Chapitre neuvième 185
Chapitre dixième 199
Chapitre onzième. 211
Chapitre douzième 229
Chapitre treizième 248
Chapitre quatorzième 266
Chapitre quinzième 279

LIÉGE, IMP. H. DESSAIN.

9
15
33
55
75
93
127
146
170
185
199
211
229
248
266
279